Revue d'Histoire Littéraire de la France

JUILLET - SEPTEMBRE 1960
60e ANNÉE - N° 3

# UNE NOUVELLE SIGNATURE DE MOLIÈRE (NANTES, 1648 [1])

La « tournée » de Molière en province, à la suite des Béjart et de l'*Illustre Théâtre*, au début de sa vie de comédien, n'est un mystère pour personne et nul ne songerait à en contester l'authenticité. Mais en ce qui concerne l'itinéraire précis de Molière, depuis son départ de Paris, en 1645, jusqu'à son retour, en 1658, les hésitations sont permises.

Une tradition, d'ailleurs fondée sur des documents d'archives, voulait que, dans le courant du printemps 1648, Molière fût venu jouer à Nantes.

Les deux documents invoqués pour défendre cette thèse étaient, le premier la déclaration du bureau de la Mairie de Nantes :

> Ce jour [23 avril 1648] est venu au bureau le sieur Morlierre [*sic*], l'un des comédiens de la troupe du sieur Dufresne, qui a remontré que le reste de la dite troupe doit arriver ce jour en ceste ville et supplié très humblement Messieurs leurs permettre monter sur le théatre pour y représenter leurs comédies....

On sait, en effet, que, à la fin de l'année 1645, Molière et les Béjart (Madeleine, Joseph, Louis et Geneviève, dite Marie Hervé) étaient entrés dans la troupe de Charles Dufresne où se trouvait déjà René Berthelot, dit Gros-René, dit Duparc, celui-là même qui devait épouser la fameuse « Marquise ».

Le second document en faveur de la présence de Molière à Nantes, ou plus exactement de la présence de sa troupe, émanait du registre paroissial d'une église de Nantes, aujourd'hui disparue, Saint-Léonard, située près de la rue du même nom où se trouvait un jeu de paume, qui a fort bien pu être le jeu de paume où jouèrent nos comédiens. Il s'agit d'un acte de baptême :

1. Voir *La Revue du Bas-Poitou*, mars-avril 1960, p. 121-122.

Le lundi 18e jour de mai 1648 a été baptisée Isabelle, fille de N. H. Pierre Reveillon et de Marie Bret, sa femme, de laquelle a été parrain, Messire Louis Boin, Sgr de la Ménolière, conseiller du Roi et son président au parlement de Bretagne ; Marraine, Dame Isabelle Poullain, femme d'escuyer César de Renouard, sieur de Drouges, conseiller du Roi et Me d'ordre de ses comptes en Bretagne, par moi soussigné recteur.

Suivent les signatures, parmi lesquelles M. Béjart, Marie Hervé, Dufresne, Duparc : tous comédiens de la troupe à laquelle appartenait le père de l'enfant baptisé, Pierre Réveillon, et également Molière. La signature de Molière ne figure pas sur le registre de Saint-Léonard ; on pouvait en conclure ou qu'il n'assistait pas au baptême, ou qu'il était absent de Nantes ce jour-là, ou qu'il n'y était jamais venu, malgré la déclaration du bureau de la Mairie du 23 avril, ou à cause même de cette déclaration, le nom de Molière y étant vraiment déformé.

En fait, aucune preuve manuscrite autographe de la présence de Molière à Nantes n'avait été découverte.

C'est en feuilletant un autre registre paroissial — celui de l'église Saint-Clément-les-Nantes, qui était encore au XVIIe siècle en dehors de la ville — que nous avons eu la bonne fortune de rencontrer, au bas d'un acte de baptême du 11 juin 1648, la signature de Molière.

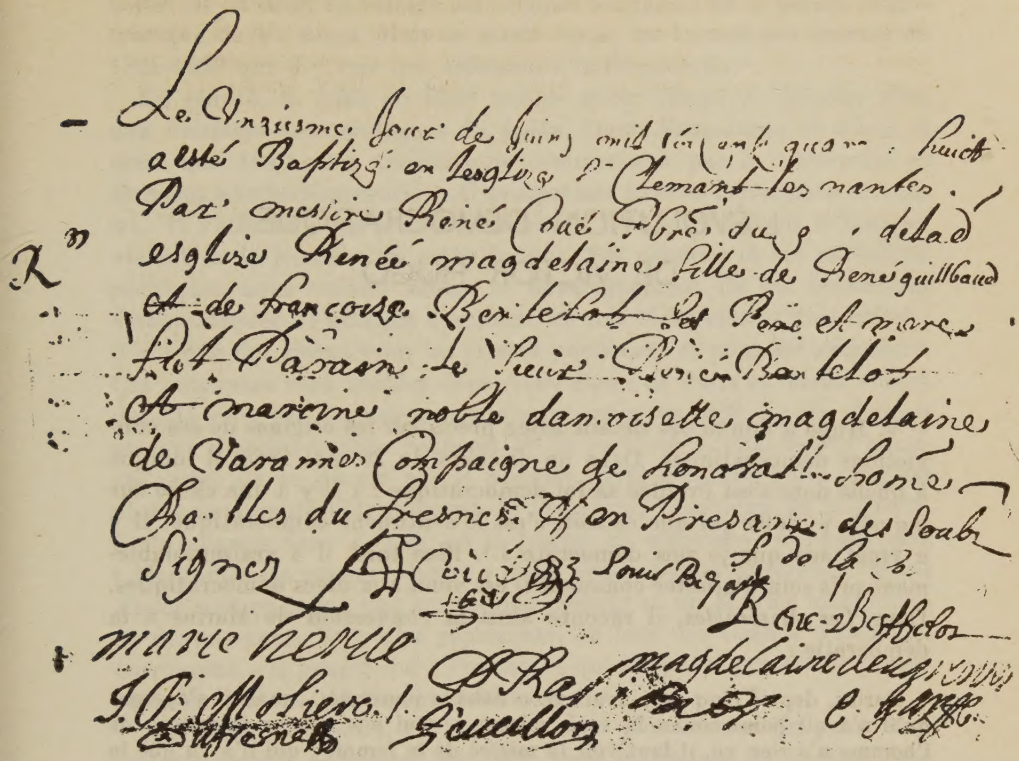
Voici donc le troisième document à verser au dossier, en qualité, pensons-nous, de pièce justificative :

Le 11e jour de juin 1648 a été baptisée en l'église St. Clément les Nantes, par Messire René Coué, pretre du chœur de la dite église, Renée Magdeleine, fille de René Guilbaud et de Françoise Berthelot, les père et mère. Fut parrain le sieur René Berthelot et marraine noble Damoiselle Magdeleine de Varannes, compagne de l'honorable homme Charles Dufresne, en présence des soussignés....

Nous retrouvons donc bien ici encore les comédiens de la troupe de Charles Dufresne et de Madeleine Béjart — qui n'a pas signé cette fois — ce sont tout particulièrement le parrain, René Berthelot (Gros René, ou Duparc, comme nous l'avons rappelé plus haut), sans doute proche parent de la mère de l'enfant, son origine nantaise est connue, et la marraine, qui n'est autre que la femme du directeur en titre de la troupe Charles Dufresne. Louis Béjart et Marie Hervé sont encore parmi les signataires, et, entre la signature de Marie Hervé et celle de Dufresne, se lit très distinctement : J. B. Molière.

Ainsi semble trouvée la preuve irréfutable, signée de sa main, du passage de Molière à Nantes.

Si cette découverte n'apporte aucune lumière essentielle sur la vie et l'œuvre de Molière, elle n'en est pas moins la confirmation très nette d'un des points de son parcours provincial, et un point discuté s'il faut en croire Jacques Audiberti, qui écrivait, en 1954, dans la



collection des « Grands dramaturges », à propos de Molière : « On croit sans preuve trouver la trace du comédien à Nantes. »

Enfin, cette nouvelle découverte s'inscrit au chapitre des richesses françaises — à tous les sens du mot — puisque les signatures et les autographes de notre grand écrivain sont aussi rares que précieux.

LUCE COURVILLE.

# L'ÉVOLUTION DÉMOCRATIQUE DE VICTOR HUGO

V. Hugo a donné des détails assez précis sur les origines de ses convictions démocratiques. Dans un discours du 29 mai 1848, il indique à quelle date s'est éveillée sa foi démocratique : « Il y a une chose sur laquelle je défie qui que ce soit, c'est le sentiment démocratique. Il y a vingt ans que je suis démocrate » [1]. Plus tard, il a vraisemblablement pris soin d'ajouter comment il est venu aux idées démocratiques. Dans *Les Misérables*, il raconte ainsi la conversion de Marius à la démocratie :

> Marius, depuis cinq ans, avait vécu dans la pauvreté..., mais il s'aperçut qu'il n'avait point connu la vraie misère.... Qui n'a vu que la misère de l'homme n'a rien vu, il faut voir la misère de la femme ; qui n'a vu que la misère de la femme n'a rien vu, il faut voir la misère de l'enfant.... Cette jeune fille fut pour Marius une sorte d'envoyée des ténèbres. Elle lui révéla tout un côté hideux de la nuit. Marius se reprocha presque toutes les préoccupations de rêverie et de passion qui l'avaient empêché... de jeter un coup d'œil sur ses voisins [2].

Si l'on se fiait à ces textes, il faudrait conclure que c'est la vision de la misère qui a conquis Hugo à la démocratie, ce qui paraît exact, et que le poète est démocrate depuis 1828, ce qui paraît plus contestable.

Quand l'écrivain se disait, en 1848, démocrate depuis vingt ans, il faisait évidemment allusion à son premier roman social, *Le Dernier Jour d'un Condamné*. Pour la première fois, cette année-là, il prenait contact avec des misérables, des criminels. Il décrit dans une page célèbre du *Dernier Jour* l'histoire d'un vagabond devenu malfaiteur, le Friauche. En 1829, le poète écrivait *Marion Delorme* où il prenait la défense de la courtisane. Courtisane, malfaiteur, voilà les deux thèmes par lesquels Hugo a abordé l'étude de la misère humaine. Il sera conduit ensuite à une vision plus large et plus exacte de cette misère et du remède qu'elle appelle, la démocratie. Le cri-

1. Les Discours sont cités d'après *Actes et Paroles, Avant l'exil* ou *Pendant l'exil*.
2. *Les Misérables*, III, 8, 5.

tique est en droit de retenir ces origines lointaines de la pensée démocratique de V. Hugo. Mais ce serait forcer les termes des œuvres de 1828-1829 que d'y voir une adhésion à la démocratie.

En réalité, la crise de 1830 semble avoir donné un premier élan aux opinions démocratiques du poète. Dans *Notre-Dame de Paris*, il écrit que toutes les civilisations commencent par la théocratie et finissent par la démocratie [1]. Il sympathise avec la Révolution de juillet. Il s'affirme « un révolutionnaire de 1830 » et il parle le langage violent de la jeunesse de cette époque. Ses passions et ses partialités politiques nous voilent même le développement de ses sentiments démocratiques. Il attaque âprement les rois et les classes dirigeantes ; il n'a que des éloges pour les classes populaires et pour les irréguliers. Ces outrances sont visibles dans *Notre-Dame de Paris* et mieux encore dans la série des drames qui paraissent jusqu'en 1838. *Le Roi s'amuse* est une diatribe contre François Ier et sa Cour. L'interdiction administrative de ce drame par le pouvoir royal n'étonne guère ; on est plutôt surpris de l'étonnement de l'écrivain. L'apologie de la courtisane reparaît dans *Angelo*, où la femme de mauvaise vie apostrophe « Mesdames les grandes dames » et les écrase par sa générosité. *Marie Tudor* met en scène une souveraine odieuse et un ouvrier magnifique de dévouement. Ruy Blas représente, en face des Grands d'Espagne corrompus, « le peuple qui a l'avenir et qui n'a pas le présent, le peuple orphelin, pauvre, intelligent et fort » [2].

Les romans sociaux de l'époque sont plus instructifs pour nous que ces drames partisans. En 1832, dans la Préface du *Dernier Jour d'un Condamné*, le poète refuse de plaider la cause des ministres de juillet 1830, que menace la guillotine. Ce sont « quatre hommes du monde, quatre hommes comme il faut ». Il aurait couru au contraire à la défense « d'un de ces misérables que vous regardez à peine quand ils passent près de vous dans la rue » et il aurait volontiers pris en mains « la cause du paria », « la cause du peuple ». Il revient là-dessus dans *Claude Gueux* qui date de 1834 et il explique plus longuement les raisons de sa partialité : le peuple « travaille » et « souffre ». Le peuple est déshérité dans cette vie, qui est mal équilibrée : « Toutes les jouissances dans le plateau du riche, toutes les misères dans le plateau du pauvre ». On peut saisir dans ce livre le chemin qui a mené l'écrivain de la défense des malfaiteurs à celle du peuple : les malfaiteurs ne sont qu'une catégorie des misérables. « Le peuple souffre. Ceci est un fait.... La misère le pousse au crime ou au vice selon le sexe ». Exemple : ce Claude Gueux que V. Hugo nous décrit comme un honnête ouvrier qui a été dévoyé par la pauvreté et la prison. L'auteur conclut cette histoire romancée en souhaitant une réforme sociale. Dans un ouvrage de la même année, il insistait sur l'évolution historique contempo-

1. *Notre-Dame de Paris*, V, 2.
2. Préface du drame.

raine qui imposait « la substitution des questions sociales aux questions politiques » et il souhaitait à la France de 1834 « le grand homme social et non plus seulement politique dont l'avenir a besoin » [1]. Il méditait déjà un grand livre sur le « peuple » pour lequel il aurait mûri les idées qu'il entrevoyait seulement à cette époque.

Les œuvres lyriques de la période 1830-1840 offrent cet intérêt de nous éclairer sur les sentiments du poète, maintenant que nous connaissons un peu ses idées. Plusieurs poèmes redisent le devoir de l'aumône. On a sollicité parfois ces pièces de circonstance en faveur d'une souscription. Le sentiment reste assez froid dans ces vers de 1830 et de 1834 [2]. En 1837, une pièce datant de février relève encore du même ton [3]. Mais, en avril de la même année, *Rencontre* est d'une chaleur significative [4]. Le poète a vu s'approcher de lui des enfants en haillons, mendiant leur pain et allant au hasard. C'est une scène fréquente, hélas ! V. Hugo l'avait déjà évoquée en 1829 et il le fera encore dans *Les Misérables*. Un spectacle de ce genre aurait-il vraiment frappé l'écrivain à cette époque ? A-t-il été mieux servi ce jour-là par l'inspiration ? En tout cas, la vision de la misère s'est gravée dans son esprit pour n'en plus sortir et il y reviendra sans cesse, comme à un cauchemar qui inquiète et qui afflige. En 1846, il écrira *Mélancholia*, qui figure dans *Les Contemplations* [5], avec la date inexacte de 1838, et qui est une fresque émouvante où se donnent rendez-vous toutes les misères humaines : misère de la prostituée et misère du malfaiteur sans doute, mais aussi misère de l'homme de génie qui végète dans la pauvreté, misère du vieux soldat retraité, misère de l'enfant qui va travailler de longues heures dans les manufactures, misère du vieillard sans force et sans argent. A la même époque, ce tableau poétique se développe dans les longues pages d'un écrit qui s'appelle pour le moment les *Misères* et qui va devenir *Les Misérables*. Voici la raison la plus forte et la base la plus sérieuse des sentiments démocratiques de V. Hugo : il a vu, ce qui s'appelle vu, la misère.

Avouons-le, l'homme d'action ne marche pas tout à fait d'accord à ce moment avec l'écrivain. Pour différentes raisons, il est en retard. Certes, il n'est pas question de reprocher au poète d'avoir trahi comme homme politique ce qu'il avait prêché comme auteur. A partir de 1840, Hugo s'essaie, en effet, à l'action politique. Il ne croyait qu'à moitié à la formule qu'il avait donnée : « Qui se contient s'accroît ». Il posa sa candidature à un rôle politique dans son discours de réception à l'Académie française, en 1841. Il développait rapidement un programme de réformes où il ne dissimulait pas « ses sympathies » pour

1. *Littérature et Philosophie mêlées* (Mirabeau).
2. Pour le détail des citations, nous renvoyons à notre ouvrage : *Le Crime et la Peine dans l'œuvre de Victor Hugo*. Paris, P. U. F., 1957.
3. *Les Voix intérieures*, V.
4. *Les Rayons et les Ombres*, XXXI.
5. *Les Contemplations*, III, 2.

« ces générations encore couvertes d'ombre... et que nous entendons heurter tumultueusement de leurs passions, de leurs souffrances et de leurs idées les portes profondes de l'avenir ». En 1845, il pénètre à la Chambre des Pairs. Va-t-il monter à la tribune et parler en faveur des réformes et des misérables ? Il est probable que le désir ne lui en a pas manqué. Dans un discours du 14 juin 1847, il attire l'attention de ses collègues « du côté des masses, du côté des classes nombreuses et laborieuses où il y a tant de courage..., tant de germes utiles... et, en même temps, je le dis avec douleur, tant de ferments redoutables.... Il ne faut pas que le peuple souffre ! il ne faut pas que le peuple ait faim ! Là est la question sérieuse. Là est le danger ». Phrases significatives par ce qu'elles disent et par ce qu'elles sous-entendent. Il répète ce cri d'alarme dans les notes de *Choses vues*, quelques jours après (6 juillet 1847). Il a assisté, ce soir-là, à la grande fête donnée à Vincennes par le duc de Montpensier et il a vu la foule se presser au spectacle des voitures des invités. Il a entendu « des paroles haineuses et sombres ». « C'était comme un nuage de haine. » Il jette encore un cri d'angoisse et d'avertissement devant la catastrophe qui se prépare. Mais ce cri n'émane-t-il pas de sentiments complexes et la peur égoïste y est-elle absolument étrangère ? Voyez comme l'auteur s'efforce de justifier la fête du duc de Montpensier, qui se déroulait dans un moment de crise économique. « Douze cent mille francs en circulation au profit du peuple. Il devrait être content.... Cependant il y a des heures où il ne faut pas que le peuple voie. » Il raisonnait autrement, en 1832, quand il comparait le luxe des uns à l'indigence des autres [1]. Dans sa vie mondaine, Victor-Marie, comte Hugo et pair de France, a laissé s'attiédir un peu ses sympathies pour les classes souffrantes. Il l'avait avoué en 1842 : « Les hommes sages... doivent mêler quelque défiance à leur sympathie pour les classes souffrantes [2] ».

C'est au cours des années 1848-1849 que s'acheva l'évolution de V. Hugo vers la démocratie. Durant les premiers mois de la Seconde République, si pleins d'événements pourtant, l'écrivain garde le silence. Est-il prisonnier de ses anciennes relations avec la Monarchie ? N'éprouve-t-il pas des craintes sur l'avenir de la République ? Il rompt le silence en mai 1848 et c'est pour s'affirmer comme nous le connaissons, un républicain modéré et prudent, un démocrate soucieux de ne pas compromettre l'ordre public, un parlementaire préoccupé de ne se laisser attirer ni trop à droite ni trop à gauche. Il affirme sa conviction républicaine dans une proclamation électorale du 26 mai 1848, mais il apporte des précisions : « Deux républiques, dit-il, sont possibles. » L'une anéantira le crédit et la propriété, fera régner la violence et la terreur. L'autre agira dans l'ordre et dans le calme, respectera l'héritage et la propriété et dissoudra l'émeute et la guerre.

1. *Les Chants du crépuscule*, VI, Sur le bal de l'Hôtel-de-Ville.
2. *Le Rhin*, Conclusion, XV.

Il est prêt à « dévouer sa vie », affirme-t-il, pour l'une contre l'autre. Il maintient nettement sa profession de foi démocratique, nous l'avons vu au début de ces pages ; il maintient son programme démocratique, mais à une condition absolue, c'est que les réformes sociales se réalisent dans l'union et la paix. De là, ces affirmations balancées qui se pressent sur ses lèvres dans un discours du 29 mai : « Haine vigoureuse de l'anarchie, tendre et profond amour du peuple.... Vous me verrez me jeter, sans le moindre calcul, tantôt au devant des nouveaux partis qui veulent refaire un mauvais passé, tantôt au devant des vieux partis qui veulent aussi refaire un passé pire encore.... Je repousse la réaction comme je repousse l'anarchie. »

Il était sur ce point assez bon prophète et il prévoyait, ce jour-là, l'oscillation de sa politique de juin 1848 à juillet 1849. Les émeutes de juin 1848 éclatent à l'occasion de la suppression des Ateliers nationaux. A ce propos, Hugo monte à la tribune de l'Assemblée, le 20 juin, pour définir sa position que nous connaissons bien. Affirmation démocratique et désir de réformes : « La question, la grande question fondamentale qui saisit la France..., on aurait tort de la poser dans le mot « république », elle est dans le fait « démocratie », fait considérable qui doit engendrer l'état définitif des sociétés modernes. » Programme démocratique : « La question depuis de longues années déjà est dans les détresses du peuple.... La question est dans ceux qui souffrent dans ceux qui ont froid et faim. Il faut appeler les classes jusqu'ici déshéritées... aux jouissances sociales, à l'éducation, au bien-être, à la consommation abondante, à la vie à bon marché, à la propriété enfin généralisée. »

Mais aussitôt voici l'autre partie de sa politique, et la plus importante pour l'instant : « Les misères du peuple nous touchent..., mais les misères de la France nous touchent aussi. » La France est « en agonie » ; ce n'est pas le moment de parler de réformes et de courir à l'aventure. « Nous admettons avec vous, dit-il aux ouvriers, les instincts nouveaux de l'humanité. Admettez avec nous les nécessités momentanées des Sociétés. » Ce qu'il souhaite avant tout à la France, en juin 1848, c'est « le calme dans la rue, l'union dans la cité, la force dans le gouvernement ». En conséquence il vote contre les Ateliers nationaux.

Au cours des journées de juin 1848, il reste fidèle à sa ligne de conduite. Il est du côté de l'Assemblée, puisque, dira-t-il plus tard [1], l'insurrection « avait tort », mais il compatit à cette « révolte des désespérés ». Il n'a rien d'un combattant fanatique. Il parcourt courageusement les barricades pour y apporter des paroles de conciliation. Il est d'ailleurs mal accueilli des insurgés. Il n'en déploie pas moins tous ses efforts pour sauver certains d'entre eux.

Dans les mois qui suivent, Hugo s'oriente vers un autre horizon.

1. Paris et Rome, IV, dans *Depuis l'exil* (1875).

Il a été témoin de la répression exercée contre les insurgés. Il ne l'a pas désapprouvée, mais peu à peu il l'a trouvée excessive, et, à mesure, il s'est séparé de son ancien parti, la majorité réactionnaire. Lentement et non pas sans hésitation. De là, les oscillations répétées de ses votes qui rejoignent tantôt la droite et tantôt la gauche. Il refuse d'adhérer à une motion qui félicitait Cavaignac de sa conduite pendant les événements de juin [1] et il refuse sa voix à l'ensemble de la Constitution [2]. S'il désapprouve l'amnistie pour les insurgés de juin [3], il désavoue, semble-t-il, l'exécution des assassins du général Bréa [4]. Il avait dit : « Ni réaction ni anarchie ». L'anarchie a failli triompher, il ne faudrait pas qu'on assistât au triomphe de la réaction. Il demandait un délai pour les réformes en 1848 ; il trouve que le délai se prolonge trop longtemps. Il a peur d'avoir été dupe, lui qui avait promis de n'être « ni dupe ni complice ».

En juin 1849, il voit enfin paraître l'occasion de dissiper toute équivoque, l'occasion, qu'il a si longtemps attendue, de définir une réforme sociale et de prendre ses responsabilités. L'Assemblée avait pris en considération une proposition d'un député de la Droite, le vicomte de Melun, tendant à faire nommer « une commission pour préparer des lois sur la prévoyance et l'assistance publique ». Ce projet était parfaitement dans la ligne de la politique sociale de V. Hugo. Celui-ci prit donc la parole à l'Assemblée, le 9 juillet 1849.

A nouveau, il se sépara du socialisme, « cet amas de notions confuses, d'aspirations obscures, d'illusions inouïes, d'instincts irréfléchis, de formules incorrectes ». Mais il souhaitait qu'on prît au socialisme son sens « des réalités douloureuses de notre temps et de tous les temps », son souci « des détresses très vives, très vraies, très poignantes et très guérissables ». La misère, notamment, devait disparaître et c'était la tâche de l'heure présente : « Les législateurs et les gouvernants doivent y songer sans cesse ». L'orateur citait des faits navrants qui s'étaient produits en plein Paris et il proclamait que de tels faits « engagent la société tout entière », qu'ils ne sont pas seulement « des torts envers l'homme..., mais des crimes envers Dieu ».

Il indiquait rapidement quels moyens pouvaient être mis en œuvre pour aboutir à ce résultat. On mènerait « une grande et solennelle enquête sur la situation vraie des classes laborieuses et souffrantes ». On créerait une Commission qui aurait les pouvoirs les plus larges et aboutirait promptement à une réalisation capitale : « le code coordonné et complet... de la prévoyance et de l'assistance publique ».

Dans sa conclusion, le poète approuvait ce qu'il avait approuvé en

1. *Moniteur* du 26 novembre 1848. Il n'y a que trente-quatre voix pour voter contre Cavaignac.
2. *Moniteur* du 5 novembre 1848.
3. *Moniteur* du 3 mai 1849. D'après le *Moniteur* du 23 janvier 1849, il approuve le renvoi en Haute-Cour des insurgés du 15 mai 1848.
4. *Choses vues*, mars 1849.

juin 1848. « Vous avez sauvé la Société régulière, les institutions, la paix publique, la civilisation. » Mais il exigeait qu'on passât à l'autre partie du programme qu'il avait tracé. « Vous avez fait une chose considérable.... Eh bien, vous n'avez rien fait, tant que le peuple souffre ! Vous avez fait des lois contre l'anarchie, faites maintenant des lois contre la misère. »

En 1849, les convictions démocratiques de Victor Hugo se sont donc approfondies. Il a maintenant la foi qui veut agir et agir sans délai. Aussi de nouvelles questions se posent à lui, qui vont l'amener à préciser un point de son programme : comment croit-il que la démocratie peut se réaliser dans les Sociétés modernes et en France particulièrement ?

Une solution aurait pu s'offrir dans ces années de bouleversements politiques. La Révolution avait abattu la monarchie de droit divin et la monarchie parlementaire. Ne pouvait-elle balayer l'ancien régime social et économique ? Certes V. Hugo a été l'admirateur passionné de la Révolution de 1789 ! Il a écrit qu'elle est « un geste de Dieu » [1] et qu'elle a « créé l'homme une deuxième fois » [2]. Il a loué spécialement la Convention qui représente « le point culminant de l'histoire peut-être » [3]. Il a fait l'éloge de la Révolution de 1830, comme de la Révolution de février 1848. Mais le plus souvent, ces éloges arrivent après coup. Au moment des émeutes, il a redouté les égarements de la foule et les violences auxquelles elle peut se livrer. Son *Journal d'un Révolutionnaire en 1830* n'est point tellement révolutionnaire. Hugo a été ensuite témoin des émeutes de 1832 et il en a fait plus tard une description épique dans *Les Misérables ;* en 1832, il s'est montré plutôt inquiet du déroulement des événements [4]. Il aurait dû sympathiser plus facilement avec les révolutionnaires de février 1848 ; pourtant, place de la Bastille, il leur a proposé de maintenir la Monarchie. Même en 1871, il sera anxieux et réticent en face de la Commune maîtresse de la capitale. Son raisonnement approuve les révolutions, son sens politique les redoute. Ses préférences vont aux évolutions pacifiques et aux progrès que l'on fait accepter de bon gré : « Le progrès en pente douce..., la politique de Dieu », écrit-il dans *Les Misérables* [5].

Voilà pourquoi, en 1848-1849, il rêve d'une démocratie qui se fera sans violences et par la force de ses principes. Dans son discours du 29 mai 1848, il souhaite « une république si sainte et si belle que, lorsqu'on la comparera à toutes les autres formes de gouvernement, elle les fasse évanouir, rien que par la comparaison ». A ce moment, il croit que la réalisation de ce programme sera facilitée par l'union de

1. *Les Misérables,* V, 1, 20.
2. *Ibid.,* IV, 7, 3.
3. *Quatre-Vingt-Treize,* II, 3, 1.
4. Lettre à Sainte-Beuve du 12 juin 1832.
5. *Les Misérables,* IV, 1, 5.

la Révolution et de l'Autel, par une démocratie chrétienne. Il y songeait depuis longtemps, et, pour nous en rendre compte, il faut revenir un peu en arrière. Dans *Notre-Dame de Paris*, il opposait sans doute la démocratie à la théocratie, le Peuple au Catholicisme. Mais il n'avait pas publié tout d'abord le chapitre où il dressait cette opposition, « Ceci tuera cela » [1]. En tout cas, en 1834, avec Ballanche et Lamartine, il s'affirmait partisan d'une démocratie religieuse [2]. La même année, dans *Claude Gueux*, il déclarait les forces morales du catholicisme nécessaires à la réforme sociale. Le christianisme lui paraissait un contrepoids nécessaire à l'inégalité des classes : « Et maintenant dans le lot du pauvre, jetez la certitude d'un avenir céleste, jetez le Paradis, contrepoids magnifique.... C'est ce que savait Jésus qui en savait plus long que Voltaire. » Aussi concluait-il : « Ensemencez les villages d'évangiles. »

La réflexion lui inspira d'autres arguments. La religion chrétienne est une religion de liberté, d'égalité et d'amour. Elle est donc en accord évident avec les principes de la Révolution française, en tant qu'ils fondent la démocratie moderne. Si l'on a cru le contraire, c'est qu'on a été victime de malentendus et de circonstances fortuites. Aussi de quel espoir le poète salua-t-il l'avènement de Pie IX en 1846. Dans un discours du 13 janvier 1848, il prononça à ce sujet des paroles caractéristiques. Il se déclarait entièrement d'accord avec Montalembert et il félicitait le Pape d'avoir posé les principes « d'émancipation et de liberté ».

> Ces principes éternels qui ont fait notre Révolution... qui, il y a cinquante ans, étaient apparus un moment au monde, toujours grands, mais farouches et terribles sous le bonnet rouge,... Pie IX les a transfigurés et vient de les montrer doux et vénérables sous la tiare.... (Pie IX) est venu, révolutionnaire rassurant, faire voir... que l'Évangile contient toutes les chartes.... Un pape qui adapte la Révolution française, qui en fait la révolution chrétienne... n'est pas seulement un homme, il est un événement. Événement politique et social.

Il y avait dans ce discours beaucoup d'antithèses et de confusions, il y avait certainement un grand espoir.

La Révolution de février 1848 ne change rien à la pensée de V. Hugo. L'écrivain rappelle l'harmonie des principes modernes et de la religion chrétienne lorsqu'il plante un Arbre de la Liberté place des Vosges : « Le premier arbre de la liberté, c'est cette Croix sur laquelle Jésus-Christ s'est offert en sacrifice pour la liberté, l'égalité et la fraternité du genre humain. » Le 10 novembre 1848, il souligne l'importance des croyances religieuses dans notre monde moderne : « La grande erreur de notre temps a été... de courber l'esprit des hommes vers la recherche du bien-être matériel... et de le détourner du bien-être reli-

1. Ch. Maréchal (*Lamennais et V. Hugo*, p. 134) a signalé l'influence de Lamennais et de *L'Avenir* sur Hugo à ce moment.
2. Dans le manuscrit d'*Avant l'exil*, cf. le f° 552.

gieux.... Le bien-être matériel ne pourrait être le but suprême de l'homme en ce monde qu'autant qu'il n'y aurait pas d'autre vie et c'est là une affirmation désolante, c'est là un mensonge affreux..., il faut relever l'esprit de l'homme, le tourner vers Dieu » (Discours du 10 novembre 1848).

Son programme de démocratie chrétienne, Hugo l'a exprimé dans ce grand discours du 9 juillet 1849, que nous avons vu à propos du projet de Melun. Dans les bureaux de l'Assemblée, le poète avait affirmé que « le grand homme politique d'à présent serait un grand homme chrétien ». A la tribune, Hugo déclara qu'il appuyait entièrement la proposition de loi et il exposa sa doctrine, qui n'était pas tellement éloignée de celle de son collègue ou de celle qu'Ozanam avait développée dans un article de l'*Ère Nouvelle* du 16 septembre 1848. Il s'agissait, d'après l'orateur, « d'étouffer les chimères du socialisme sous les réalités de l'Évangile ». Il s'agissait d'élaborer « des lois fraternelles, des lois évangéliques » et d'édifier « le grand code chrétien de la prévoyance et de l'assistance publique ». Comme il était d'accord sur le but, il était d'accord sur les moyens indiqués par Melun, du moins sur certains d'entre eux : on mènerait une grande enquête sur la misère à travers la France.

Son évolution vers les démocrates chrétiens n'alla pas plus loin. Elle s'est arrêtée ce jour-là et à ce discours-là. Dès son exorde, V. Hugo avait vu se dresser contre lui les membres de la Droite, et en tout premier lieu, Montalembert. La Droite et lui avaient une mentalité trop différente pour marcher du même pas. Hugo voulait la suppression de la misère et l'on pensait à droite que sa doctrine était du « socialisme déguisé ». Quant à lui, il soupçonnait les députés de Droite de manquer de sincérité dans leurs affirmations de réformes sociales. Des fautes graves de tactique de part et d'autre envenimèrent ces méfiances réciproques qui dégénérèrent rapidement en une lutte ouverte.

Le poète manœuvrait médiocrement à la tribune. Les ripostes et les railleries qu'il s'attirait l'humiliaient cruellement. Il y eut bientôt entre la Droite et lui un échange d'injures. V. Hugo n'oublia jamais celles qu'il avait reçues. Les démocrates chrétiens cependant furent épargnés, mais traités avec une certaine négligence : « Honnête et imperceptible minorité » [1]. L'écrivain rendit hommage à Mgr Maret et surtout à Arnaud (de l'Ariège) : « Il (Arnaud) levait haut, mais il portait à peu près seul cette bannière qui aspirait à rallier la démocratie à l'Église. » De l'avis de V. Hugo, sa tentative était vouée à l'échec. « L'Évangile est d'accord avec la Révolution ; le Catholicisme, non.... On comprend à merveille le républicain-chrétien, on ne comprend pas le démocrate-catholique. »

Quant à lui, il garda avec ténacité le rêve non pas d'une démocratie

1. *Histoire d'un crime*, II, 7.

catholique, mais de ce qu'on pourrait appeler un évangélisme social. Dans son discours sur la liberté de l'Enseignement, le 15 janvier 1850, après sa rupture avec la Droite, il s'éleva avec passion contre « le parti clérical », comme il dit maintenant. Il lui reprocha de « combiner les hypocrisies sociales avec les résistances matérielles ». Il lui opposa la tradition de saint Vincent de Paul et de Mgr Belzunce et il termina par un acte de foi envers Dieu. Son rêve d'évangélisme social, il l'exprima bien mieux encore dans *Les Misérables*, quand il traça la figure de Mgr Myriel. Cet évêque n'est guère orthodoxe, mais il a profondément au cœur la fraternité chrétienne et la charité pour les pauvres. D'après le poète, il est seulement victime lui aussi d'un malentendu : il ne comprend pas le sens vrai de la Révolution de 1789.

En 1849, V. Hugo, ayant conclu à l'impossibilité d'une démocratie catholique, disposait d'une solution de rechange à laquelle il songeait depuis longtemps : réaliser la démocratie par voie d'autorité. Son culte pour l'Empereur datait de loin. Charlemagne avait été glorifié dans *Hernani*. Napoléon apparaissait dans les œuvres lyriques de la même époque. Il avait donné une telle gloire à la France ! Mais il y avait des taches sur la mémoire du grand homme. Bonaparte avait confisqué la liberté des Français et il avait tout sacrifié à sa politique extérieure. N'y avait-il pas place, au XIX^e^ siècle, pour un autre grand homme, qui ne serait pas un grand homme politique, mais « un grand homme social », pour reprendre les termes de V. Hugo en 1834 ? Ce grand homme ne pouvait-il être trouvé dans la famille Bonaparte ? Le poète avait eu quelques relations avec le roi Joseph, mais celui-ci ne pouvait être un prétendant sérieux au trône de France. Il avait aussi des relations avec le roi Jérôme, en faveur duquel il était intervenu à la Chambre des Pairs en 1847. Dans l'ombre grandissait un autre Bonaparte, énigmatique et plus dangereux, le futur Napoléon III. Hugo ne l'a nullement pressenti. Le 14 juin 1847, il déclarait justement à la Chambre des Pairs : « Le danger n'est pas du côté des princes.... Rappelez-vous l'avortement de Strasbourg, suivi de l'avortement de Boulogne. »

Arrive la Révolution de 1848. Louis-Napoléon n'est plus en exil, il est député. Bientôt il n'est pas seulement député, il est président de la République, après une élection triomphale et *L'Événement*, le journal de la famille Hugo, a ouvertement mené campagne pour lui, en même temps que le poète est entré en rapports avec lui en octobre et en décembre 1848. Les faits sont tellement évidents que l'écrivain ne peut songer à les nier plus tard. Il peut seulement les expliquer. Il écrit en 1851 : « J'ai voté pour M. Bonaparte. J'ai, dans la sphère de mon action, favorisé son élection. » Les raisons qu'il invoque méritent d'être relevées. « Nous n'avons pas voté pour Napoléon en tant que Napoléon. Nous avons voté pour l'homme qui, mûri par la prison politique, avait écrit en faveur des classes pauvres des livres remarquables.... C'était un prince révolutionnaire.... Dans ce condamné

politique, il y avait une intelligence ; dans ce prince, il y avait un démocrate. Nous avons espéré en lui [1]. »

Il semble, en effet, qu'il y a eu de la part du poète erreur sur le compte de Louis-Napoléon. Il l'a jugé d'après ses infortunes de prince exilé et de prince prisonnier et d'après ses ouvrages. Cette erreur a été partagée par d'autres. N'a-t-on pas dit que Napoléon III avait trompé tout le monde tant il était de bonne foi ? Ce qui est plus grave, c'est qu'en raison des circonstances, on ait pu se demander si, dans l'adhésion du poète au prince, puis dans sa rupture avec lui, n'étaient pas intervenues des questions d'ambition personnelle. Ce qui est grave aussi, c'est que cette adhésion à un régime autoritaire révèle une lacune dans la politique démocratique de V. Hugo. La démocratie lui paraissait, en 1848 et en 1849, plus importante que la république : « La question n'est pas dans le mot république, elle est dans le fait démocratie » (Discours du 20 juin 1848). Il était prêt à accepter n'importe quel gouvernement qui ferait une politique du peuple [2]. Il sacrifiait peut-être trop vite les libertés politiques à un programme qui se disait social. Aussi certains auteurs se refusent-ils à admettre que V. Hugo ait été vraiment démocrate [3].

Quoi qu'il en soit, en 1850, le poète est éclairé sur les visées réelles du Prince-Président. Il a rompu bruyamment avec lui et il usera à son égard d'insultes encore plus véhémentes que celles dont il se sert à l'égard de la Droite. Il lui restait en politique à s'attacher à la République. En 1875, le poète a décrit comment il était devenu définitivement républicain (car il a émis des affirmations républicaines depuis 1830). Ce serait à l'occasion du 13 juin 1849, à la lueur d'un « éclair » qui a illuminé sa conscience quand il a vu la majorité de l'Assemblée prête à renverser la République. « Alors, nous dit-il, il alla à cette morte, il se pencha vers ce cadavre et il l'épousa [4]. » L'adhésion de V. Hugo à la République s'est opérée plus tardivement et d'une façon moins spectaculaire qu'il ne le prétend. Il est devenu républicain lorsqu'il a compris qu'aucun autre régime n'était décidé sérieusement à promouvoir une politique sociale.

Pour s'en convaincre, il suffit de relire son discours à l'Assemblée le 17 juillet 1851, à propos de la revision de la Constitution. Dernier discours avant le coup d'État, que d'ailleurs il annonce. L'orateur indique pourquoi il n'est pas monarchiste et pourquoi il n'est pas non plus bonapartiste. Il accable le Prince-Président par sa comparaison

1. Notes d'*Avant l'exil*, 6 février 1851. Les mêmes idées sont développées plus tard dans *Napoléon-le-Petit*, I, 6.

2. On trouve même dans son œuvre ultérieure l'affirmation qu'une technocratie gouvernera les États de l'avenir : « L'Institut est l'unique assemblée future. » *Pendant l'exil*, Discours du 24 février 1855.

3. Cf. A. Schinz (« L'Unité dans la carrière politique de V. Hugo », *Revue d'Histoire littéraire*, 1932, p. 15) et la réponse de H.-J. Hunt (« L'impulsion socialiste dans la pensée politique de V. Hugo », *Revue d'Histoire littéraire*, 1933, p. 209).

4. *Actes et Paroles, Avant l'exil*, Le Droit et la Loi, IV.

avec l'Empereur, « Napoléon-le-Petit » après « Napoléon-le-Grand » et, cette fois, il le démasque en résumant son œuvre personnelle : « Les programmes socialistes aboutissant à une politique jésuite ; pour gouvernement, une immense intrigue, l'histoire dira peut-être : un complot. » « Monarchie légitime, monarchie impériale », ce sont des formes « d'un autre âge ». La république est « la forme du temps où nous vivons », elle est un « résultat historique ». « Elle s'identifie d'un côté avec le siècle et de l'autre avec le peuple. » Formule importante. Seule, la république peut donc résoudre « les vraies questions » qui préoccupent le XIX^e siècle, à savoir « l'assistance, le salaire, le crédit, l'impôt, le sort des classes laborieuses ». Elle seule peut résoudre le problème du « peuple » et supprimer la misère. V. Hugo lie bien maintenant les deux idées. « Plus de paupérisme et plus de monarchisme. » Risquant une nouvelle métaphore, il souhaite la disparition « de tous ceux qui tendent la main, depuis les mendiants jusqu'aux prétendants ».

En 1851, Hugo quitta la France pour un exil de vingt ans. Dans la solitude des îles anglo-normandes, il ne cessa pas de combattre en faveur des causes qui lui étaient chères, république et démocratie. L'avènement de l'une et de l'autre constituait à ses yeux un phénomène fatal et une loi de l'histoire. Il n'en éprouvait que plus de haine contre tous ceux qui s'efforçaient de ralentir le cours de cette histoire : les « rois » et leurs « complices », prêtres, juges et armées. Il avait beau prêcher, nous le verrons, la concorde entre les peuples et entre les individus, il croyait parfois à la nécessité d'une « dernière guerre », celle des peuples contre les rois. En tout cas, il consacra une grande partie de son œuvre — du roman à l'épopée — et de son activité (dans ses discours) à une propagande, à une croisade où il flagella durement les adversaires de la Démocratie, ceux qu'il appelait « l'ennemi » dans son allocution au Congrès de Lausanne, en septembre 1869 :

> Qu'est l'ennemi ?... C'est un monstre aux mille griffes,... c'est cette incarnation sinistre du vieux crime militaire et monarchique... qui a les budgets, les juges, les prêtres, les valets..., toutes les armées et pas un seul peuple.

En même temps, il approfondit surtout un programme démocratique qui s'avérait un peu sommaire tel qu'il avait été exprimé en 1841 devant l'Académie et, en 1848, devant l'Assemblée nationale. Voici comment il définit, en 1854, la révolution pacifique qu'il appelait de ses vœux :

> Qu'elle répudie les confiscations et les violences, qu'elle ne soit pas faite contre les riches, mais qu'elle soit faite pour les pauvres... que par une immense réforme économique, par le droit du travail mieux compris, par de larges institutions d'escompte et de crédit, par le chômage rendu impossible, par l'abolition des douanes et des frontières, par la circulation décu-

plée, par la suppression des armées permanentes... par la complète mise en valeur du sol, par un meilleur balancement de la production et de la consommation... par l'échange... par la révolution monétaire, levier qui peut soulever toutes les indigences..., enfin par une gigantesque création de richesses toutes nouvelles... elle fasse du bien-être matériel, intellectuel et moral la dotation universelle [1].

Son but est évident : le bien-être universel, c'est-à-dire un bien-être qui n'est pas acquis par la spoliation des riches et qui consacre pourtant l'enrichissement des pauvres. V. Hugo est très net sur le premier point. Il n'a rêvé d'aucune éviction. A son avis, il n'y a pas de travail sans intérêt personnel et pas d'intérêt personnel sans propriété. Celle-ci reste inviolable. Elle est « le grand droit humain... la suprême liberté » [2]. Tout mettre en commun, comme le veulent « le communisme et la loi agraire », c'est tuer la production [3]. Le progrès n'est pas là. Il n'est pas moins évident que le sort des classes ouvrières ne peut se maintenir tel qu'il est en 1850. La misère doit disparaître, comme le prolétariat. Le poète s'affirme socialiste sur ce point ; il félicite le socialisme « d'affirmer la vie ». Il entend par là sans doute que le socialisme veut pour tous des conditions de vie humaines. Il faut que les masses aient accès, elles aussi, au bien-être matériel ou, comme disent *Les Misérables* [4], à la propriété « universalisée » et « démocratisée ».

A ceux qui objecteraient que souhaiter le bien-être universel relève de l'utopie le poète répondrait que bien-être universel ne signifie nullement bien-être égal pour tous et qu'il est possible d'assurer à chacun un bien-être minimum suffisant, si certaines conditions politiques, économiques et morales sont réunies. Conditions politiques d'abord. La démocratie, pense-t-il, ne peut être réalisée que par la république. Celle-ci est « de droit naturel » [5]. Elle lui plaît pour des raisons théoriques. Il est, en effet, un individualiste convaincu, un héritier de la tradition libérale des Constituants. Comme les rédacteurs de la Déclaration des Droits de l'Homme, V. Hugo estime que la seule souveraineté logique est la souveraineté populaire qui met la Société au service de l'individu et qui identifie le gouverné et le gouvernant [6].

La république lui plaît encore pour une raison pratique. Elle est le régime du suffrage universel et ce suffrage est le meilleur moyen politique pour éviter les troubles dans l'État et harmoniser peu à peu les intérêts en vue du Bien commun. La proclamation du suffrage universel, en 1848, lui paraît une aussi grande date que 1789. Et, en effet,

1. Discours du 24 février 1854. On peut lire d'autres exposés du programme de Hugo dans un discours du 24 février 1855, dans *Les Misérables*, IV, 7, 4 et dans *Quatre-Vingt-Treize*, III, 7, 5.
2. *Paris*, I.
3. *Les Misérables*, IV, 1, 4.
4. *Ibid.*
5. Discours du 17 juillet 1851.
6. *Les Misérables*, V, 1, 5.

logiquement, le vote égal de tous doit aboutir au triomphe des masses et à la réalisation du droit et du programme démocratique. Le poète est enthousiaste du suffrage universel. Il lui attribue la vertu de régler les questions politiques « avec toute la somme de certitude qu'on peut espérer » [1]. Que pense-t-il donc des égarements du suffrage universel et, pour nous placer dans son optique, que pense-t-il des plébiscites qui ont légitimé le coup d'État de 1851 et le régime impérial ? Même alors, l'écrivain n'a pas condamné le vote populaire, il a seulement précisé que le suffrage ne peut avoir toutes ses qualités qu'autant qu'il est libre et éclairé.

D'après Hugo, le suffrage universel supprimera tous les « parasitismes » [2]. L'auteur entend par là non seulement la monarchie, mais la magistrature et l'armée. Dans les républiques de l'avenir, des juges élus, peut-être des jurés remplaceront les magistrats ; la garde nationale se substituera à l'armée. L'administration se réduira à peu de chose. « Le moins de gouvernement possible », voilà la formule à laquelle il aboutit [3]. Le suffrage universel modifiera aussi l'orientation du budget. Notre budget actuel est un budget « des abus ». Plus tard, les dépenses économiques et sociales constitueront les grandes dépenses de l'État, tandis que le budget des armées aura disparu [4]. Un moment viendra même où l'on pourra se dispenser des impôts. La plus-value sociale remplira les caisses du Trésor [5]. Le suffrage universel exercera enfin une influence sur la politique extérieure de chaque nation. Les rois ne se maintenaient que par la guerre. Les peuples comprendront que leurs vrais intérêts leur imposent de s'unir et non de se piller. On aura les États-Unis d'Europe, avec des institutions internationales qui consolideront la paix par l'arbitrage et établiront une vie économique commune à travers les frontières [6].

Si le programme politique du poète relève de la tradition libérale du XVIII^e siècle, son programme économique lui est inspiré par les réformateurs sociaux du début du XIX^e siècle, Saint-Simon et Leroux notamment. Il est bien loin cependant de concorder avec n'importe quelle formule de socialisme. Le poète reproche « au communisme » de tuer la production, comme il reproche au capitalisme de déséquilibrer la répartition. L'intérêt personnel doit être conservé comme l'aiguillon indispensable de l'activité humaine. Mais la répartition des biens ne peut être livrée à la sombre concurrence des égoïsmes. Comment résoudre cette opposition ?

La solution de cette difficulté sera tout de même bien facilitée si l'on accroît largement la somme des richesses à distribuer. Les nations du XIX^e siècle ne savent pas utiliser les ressources du globe. Cette

1. *Napoléon-le-Petit*, VI, 9.
2. *Quatre-Vingt-Treize*, III, 7, 5.
3. Discours du 24 février 1855.
4. Discours du 21 août 1849.
5. *Quatre-Vingt-Treize*, *ibid.*
6. Discours du 21 août 1849.

remarque de tant d'auteurs de l'époque romantique est exprimée souvent par Hugo, dans ses discours comme dans ses romans, dans *Les Misérables* comme dans *Quatre-Vingt-Treize* [1]. Ses œuvres reviennent plusieurs fois sur un plan d'enrichissement des nations. On devra mieux exploiter les ressources du sol. « Les trois quarts du sol sont en friche », observe l'écrivain. Les égouts nous fourniront l'engrais. On tirera mieux parti des forces de la nature, « cette immense auxiliaire dédaignée ». « Faites travailler pour vous tous les souffles du vent, toutes les chutes d'eau, tous les effluves magnétiques. » On saura faire travailler l'océan, « immense force perdue ».

La circulation des richesses sera améliorée en même temps. Plus de douanes entre les pays d'Europe, qui ne rivaliseront plus par leurs armes, mais par leurs produits. L'Europe, au lieu d'être « un champ de bataille », sera « un atelier » [2]. Une monnaie unique aura cours dans notre vieux monde [3]. Elle ne se prêtera pas à la spéculation, mais sera fixée, nous dit-on, d'après le capital et le travail. Le crédit sera orienté plus efficacement et plus équitablement en vue de faciliter les initiatives qui méritent d'être encouragées.

Le problème de répartition qui se pose ensuite exigera un progrès juridique. Le poète dénonce, avec une violence excessive, la partialité de nos institutions. Notre droit lui paraît consacrer l'injustice. La réforme qu'il souhaite depuis 1849 est l'élaboration d'un grand code du Travail. L'écrivain ne se contenterait pas de réformes partielles, comme s'en contentait le vicomte de Melun. Il veut un ensemble de réformes. Le Code qu'il a dans l'esprit aurait consacré sans doute le droit au travail, « formule superbe de 1848 » [4]. Il aurait réglementé le salaire, car une société serait mal constituée qui ne permettrait pas au travailleur de vivre de son travail. *Les Misérables* précisent que le salaire sera ajusté « mathématiquement et fraternellement au travail » [5]. L'État interviendra-t-il donc dans la fixation du salaire ? Ou les syndicats pourront-ils imposer une rémunération équitable ? Hugo n'a pas exprimé sa pensée sur ce point. Ce salaire se capitalisera en propriété. D'autre part, l'ouvrier qui ne peut pas travailler sera assisté par une série d'institutions qui le protégeront contre la vieillesse et l'invalidité. Il n'aura pas à vivre d'aumônes, de l'aumône « qui dégrade » [6].

On se demande comment toutes ces réformes pourront être réalisées dans un système qui consacre la liberté et la propriété de chacun. Il est visible, en effet, que, dans l'esprit du poète, le suffrage universel, en dépit de sa souveraineté, ne pourra consacrer aucune évic-

1. *Quatre-Vingt-Treize, ibid.* Cf. *Les Misérables,* V, 2, 1 et Discours du 24 février 1855.
2. Discours du 21 août 1849.
3. Discours du 24 février 1855.
4. *Pendant l'exil,* Discours de Lausanne, 1869.
5. *Les Misérables,* IV, 1, 4.
6. Discours du 9 juillet 1849.

tion. Comment limitera-t-on alors les égoïsmes et les désirs d'accaparement ? Hugo va nous répondre que la réalisation de son programme exige une troisième condition qui est sans doute la plus importante. Tous ces progrès matériels ne peuvent s'accomplir que dans un certain climat moral, qu'il faut favoriser de tout son effort. Il faut apprendre aux riches comme aux pauvres la fraternité, qui est la base de toute démocratie. Commentant la devise de notre république, le poète observe que l'égalité est un « fait », la liberté, un « droit », mais la fraternité, « un devoir » [1]. Le riche doit se faire une âme compatissante à l'égard des déshérités. Il est significatif que V. Hugo nomme les classes pauvres « les classes souffrantes ». C'est que son programme démocratique est fondé avant tout sur l'inspiration du sentiment. L'écrivain a commencé par prendre en pitié la misère des pauvres et cette pitié du cœur a éclairé son esprit.

Le pauvre n'est pas pour autant dispensé de lutter contre ses propres convoitises. Il est et sera toujours travaillé par la jalousie puisqu'il aura toujours le spectacle de l'inégalité sociale. Cette jalousie peut l'égarer. On n'a pas assez remarqué que *Les Misérables* contiennent tout un livre (livre VIII, 3e partie) consacré au « mauvais pauvre », « plus affreux peut-être que le mauvais riche » [2]. Le mauvais pauvre, c'est Thénardier, cet aubergiste vaniteux qui voudrait être millionnaire pour se livrer aux orgies, qui juge ses talents méprisés par la Société et poursuit de son envie ceux qui sont riches. Thénardier préférerait la misère pour tous à l'inégalité : « On devrait prendre la Société par les quatre coins de la nappe. Tout se casserait..., mais au moins personne n'aurait rien [3]. » Rien n'est plus loin de la pensée du poète que la théorie de la lutte des classes. En 1848 et en 1871, il a pris conscience de la haine qui séparait ouvriers et bourgeois. Il y a vu le péril le plus grave qui menaçait la France. En dépit de tout son optimisme, il n'a pu s'empêcher d'écrire dans *Les Misérables* : « L'avenir arrivera-t-il ? Il semble qu'on peut presque se faire cette question quand on voit tant d'ombre terrible. Sombre face à face des égoïstes et des misérables. Chez les égoïstes, les préjugés, les ténèbres de l'éducation riche... ; chez les misérables, la convoitise, la haine de voir les autres jouir.... Faut-il continuer de lever les yeux vers le ciel ? [4] »

Il a indiqué quel moyen pourrait ramener la paix dans les esprits et les cœurs : la diffusion de l'instruction, idée dont il félicite encore le socialisme. « La première faim, c'est l'ignorance. Le socialisme veut donc avant tout instruire [5]. » L'égalité dans l'instruction est la seule égalité absolue qu'il souhaite parce qu'elle suffit à assurer le bonheur de tous [6]. Sans doute, cette instruction universelle est un moyen

1. *Avant l'exil*, Le Droit et la Loi, III.
2. *Les Misérables*, IV, 2, 1.
3. *Les Misérables*, III, 8, 8.
4. *Ibid.*, IV, 7, 4.
5. *William Shakespeare*, II, 5, 2.
6. *Les Misérables*, V, 1, 5.

d'ouvrir à l'homme du peuple l'accès à des situations plus élevées. Mais elle est aussi un moyen de lui assurer la possession des vrais biens qui sont d'ordre intellectuel et spirituel. Cette primauté des besoins de l'esprit est une idée capitale dans la doctrine du poète. « Vos problèmes économiques sont une des glorieuses préoccupations du XIXe siècle.... Supposons-les résolus. Voilà le bien-être matériel universel créé. Vous me faites horreur avec votre ventre satisfait [1]. » Et voilà que cette idée l'oppose à une partie des socialistes de son temps auxquels il reproche de se limiter exclusivement aux préoccupations d'ordre matériel. Ce matérialisme-là, axé sur les nécessités économiques de la production, lui paraît ouvrir la porte à toutes les tyrannies :

> Certaines théories sociales, très distinctes du socialisme, tel que nous le comprenons et le voulons, se sont fourvoyées. Écartons tout ce qui ressemble... à la caserne, à l'alignement.... Que les peuples d'Europe prennent garde à un despotisme refait à neuf.... Nous venons de signaler les théoriciens, quelques-uns d'ailleurs droits et sincères,... qui, à force de craindre la dispersion des activités et des énergies... en sont venus à une acceptation presque chinoise de la concentration sociale absolue [2].

La vertu de l'instruction est justement de déplacer et de hiérarchiser les valeurs. L'homme correctement instruit sait que le bien-être intellectuel et moral est cent fois supérieur au bien-être matériel. Il ne met point sa première préoccupation dans la satisfaction de ses instincts matériels. Dans un poème de 1837 [3], le poète avait plaint « le riche » qui, dans son château, ne sait pas goûter les jouissances esthétiques :

> J'admire ton domaine et pourtant je te plains.

Dans *La Légende des Siècles*, il a célébré les humbles qui travaillent dur, mais qui savent apprécier la douceur du foyer dans une cabane « pauvre, mais bien close ». La grande réforme sociale qu'attend le poète, c'est la réforme spirituelle et intellectuelle qui dissipera les ténèbres où s'égare la pensée des misérables. « O pauvre pensée des misérables, personne ne viendra-t-il au secours de l'âme humaine dans cette ombre [4] ? »

Tout ce programme d'une démocratie politique, économique et morale, Hugo l'appelle maintenant un programme socialiste. En 1851, il confondait république et démocratie. Durant l'exil, il confond aussi république et socialisme. « C'est tout un », dit-il dans son discours de Lausanne en 1869. Mais il a soin de préciser que, dans son esprit, il y a un vrai et un faux socialisme, indiquant par là que son adhésion à cette doctrine est certainement limitée.

En réalité, sa position ne peut être définie par des formules trop

1. Préface philosophique des *Misérables*, II, 11.
2. *William Shakespeare*, II, 5, 2.
3. *Les Voix intérieures*, XIX.
4. *Les Misérables*, IV, 7, 2.

tranchées. Si les opinions du poète ne sont pas très originales par elles-mêmes, sa position lui est bien particulière. Elle se situe entre un socialisme libéral, intellectuel et moral et un évangélisme social, tous les deux également pleins de pitié pour la souffrance des malheureux. Est-ce une attitude politique ? Dans ses discours et dans *William Shakespeare*, Hugo a insisté sur son socialisme et laissé dans l'ombre ses convictions d'évangélisme social. Mais, d'après d'autres œuvres, le critique a le droit de rattacher sa doctrine finale à cette double inspiration. Sa démocratie a pour âme la fraternité. Fraternité socialiste et fraternité chrétienne, le poète mêle étrangement ces deux idéaux. Il affirme non pas seulement un respect évident pour la doctrine de Jésus, mais l'idée que le prêtre, voué à la pauvreté, est par vocation l'apôtre des malheureux. C'est ce qui apparaît non seulement dans *Les Misérables* par l'évocation de Mgr Myriel, mais aussi dans ce pamphlet violemment anticlérical qu'il publia en 1878, *Le Pape*, où il fait ainsi parler le prêtre dont il rêve :

> La douleur m'appartient, J'appelle autour de moi
> L'esprit troublé, le cœur saignant, l'âme qui sombre
> Et je veux, entouré des détresses sans nombre
> Qui naissent sur la terre, à toute heure, en tout lieu,
> Arriver avec tous les pauvres devant Dieu [1].

PAUL SAVEY-CASARD.

1. *Le Pape*, Le Pape aux Foules.

# A PROPOS DES « MISÉRABLES » GENÈSE ET FORTUNE DU ROMAN

L'édition des *Misérables* présentée par M. Marius-François Guyard [1] n'a d'autre prétention — nous déclare-t-il — que de fournir un instrument de travail aux professeurs et aux étudiants, « et à tous un texte authentique » (*Introd.*, p. xxi). Ce modeste, mais utile programme a-t-il été réalisé ?

En bas de pages, des notes brèves : traductions des citations latines, références littéraires, indications topographiques ou biographiques forment un appareil léger. Ces courtes précisions satisferont, croyons-nous, l'étudiant. Mais le professeur ? Celui-ci ne manquera pas de rendre hommage au savant latiniste, au familier de la topographie parisienne, au connaisseur de la littérature romanesque. Peut-être se demandera-t-il s'il convient de considérer « les dragonnades » comme « un apostolat brutal » (I, p. 57) — (le mot persécution aurait-il, grâce à Dieu, disparu du vocabulaire et de notre société ?) — si Robert Owen mérite seulement d'être qualifié « un industriel britannique » avec ce vague additif « apôtre de la coopération » (I, p. 856) — si le comte de Vaublanc a simplement « épuré » (en ce cas, M^me^ de Staël eût dit « écrêmé ») l'Académie ; et il faut plutôt dire les sections de l'Institut.

Les décoctions de détails historiques jetées dans le récit des *Misérables* laissent encore matière à recherches. M. Guyard n'a pas voulu se livrer au jeu de l'allusion biographique auquel semble convier Victor Hugo, lorsqu'il énumère — sans les nommer explicitement — les hommes célèbres par leur réussite (I, p. 68-69). Mais il a presque tout découvert du rébus que représente le chapitre *L'année 1817* tout en restant trop allergique aux antipathies vétilleuses de Biré. Précisons : Biré connaît-il les « patriotes de 1816 » — dont Hugo a volontairement mentionné les noms oubliés (I, p. 144, note 4) — Biré a-t-il donné la clé de ce personnage désigné comme « le traître satisfait, déboutonné », comblé d'honneurs et qui n'est autre que Bourmont (I, p. 153) ? Le baron Bacot de Romand n'est pas seulement « un très quelconque député ultra » (I, p. 148, note 4) : il est un factotum qui

1. Victor Hugo, *Les Misérables* présentés avec les variantes des « Misères », une introduction et des notes par Marius-François Guyard, Classiques Garnier, 1958, 2 vol. ; t. I, xxx-1096 p. ; t. II, 848 p.

centralise les avis, une sorte de secrétaire administratif du parti. On s'excuse de procéder à cet « échenillage » qui vise Edmond Biré — mais ce dernier n'a-t-il pas commencé le harcèlement pseudo-historique du texte, en singulière malveillance.

Pour une édition prochaine, on souhaiterait aussi que M. Guyard — imitant l'auteur, nous apporte « les faits d'où l'histoire sort et que l'histoire ignore ». A savoir : les coordonnées biographiques de Castaing, cet assassin célèbre — de Lahautière, ce théoricien ignoré — et surtout — la chose en vaut la peine — des informations relatives aux sociétés clandestines républicaines du temps de Louis-Philippe. Victor Hugo a pu consulter les pièces de leurs procès devant la Cour des Pairs — masse énorme de documentation. Ce sont là véritablement des *Pages d'histoire*. En offrir un aperçu comblerait plusieurs « bas de pages » vacants.

Pour obtenir « le texte authentique » qu'il entend nous présenter [1], M. Guyard a principalement apporté ses soins à l'étude comparative de deux rédactions : celle des *Misères* et celle du roman définitif. Il se sépare franchement de Gustave Simon qui avait promu les *Misères* à un rang d'autonomie, presque d'indépendance. Il ne suit pas, nous indique-t-il, l'exemple de M. Allem (éditions Gallimard, 1951) qui a placé en parallèle *Misères* et *Misérables*. Il voit clairement que ceux-ci procèdent de celles-là — que ceux-ci représentent une reprise, une refonte et l'achèvement de celles-là. La note de travail écrite par Victor Hugo (note en 19 points), publiée naguère par M. Guillemin (*Pierres*, Genève, 1951) et reproduite dans la présente édition (II, p. 837-838) serait à elle seule démonstrative. M. Guyard s'appuie de surcroît sur les diverses indications des *Carnets* et des manuscrits ; mais il les disperse parmi les notes et les variantes ; réunies dans son exposé d'introduction (*Histoire d'un roman*, VII-XII), elles auraient apporté plus de force à son argument.

La cause est entendue. Les *Misères* sont la gestation des *Misérables*. Différences d'optique, toutefois. Les *Misères* constatent surtout les remous politiques des années trente et aussi la crise économique et les difficultés sociales qui ont préludé à la chute de la monarchie censitaire. Les *Misères* évoquent la vie pérégrinante et précaire des « basses classes », elles offrent des images de nos « hungry forties ». Les *Misérables* portent en surimposition les changements intervenus dans l'existence et les opinions de l'auteur. Myriel, Fantine, Thénardier appartiennent à la première forme. Le conventionnel G., la critique du succès « chose hideuse » (Solitude de Monseigneur Bienvenu), Javert remanié et transformé, le récit de Waterloo, de larges additions au Petit-Picpus, Gillenormand « complété » — ainsi que divers personnages — Mabeuf, Gavroche et d'autres, remis au moule

1. Texte soigneusement revu. Je ne relève qu'une coquille regrettable : Devol*n*y pour Devol*u*y (p. 17).

— de vastes développements explicatifs — enfin la cinquième partie du roman sont les fruits de la grande revision et de la refonte des années 1860-1861.

M. Guyard pense que « l'examen des variantes offre un bon point de départ à qui veut saisir les caractères essentiels de l'art de Hugo romancier ». On pourrait à bon droit avancer que l'examen des additifs de 1860-1861 permet de reconnaître le sens de l'évolution idéologique de leur auteur, de suivre le passage entre l'époque des *Misères* écrites par un observateur sensible aux différences sociales — et celle des *Misérables*, œuvre d'un proscrit « volontaire » — instruit par les contacts (P. Leroux et son « circulus » introduit dans les *Misérables*, Fombertaux, Ribeyrolles, Hennett de Kesner, de journalistes avertis des questions sociales) et aussi par les expériences de l'exil (l'expulsion de Jersey télécommandée par Paris ; l'espionnage du consul Laurent à Jersey ; les enquêtes de surveillance ordonnées par le Home Office). A ces lumières-là, on comprend mieux certaines adjonctions, certains chapitres des *Misérables* [1].

Fort peu de suppressions. Une exception confirme la règle : le *Fragment abandonné* concernant les prostituées et leurs amants de cœur, une mise en garde contre « les égoïsmes » qui les jugent — un programme de « guerre au mal humain » et qui s'extravase en « un plan de transformation du globe par la science » [2]. Ce fragment est restitué aux *Misérables* et trouve justement sa place dans l'édition de M. Guyard (Appendice, t. II, p. 803-836). En ce cas, l'exemple de Gustave Simon et de l'édition de l'Imprimerie Nationale était évidemment à suivre.

Hugo est-il parvenu à ajuster de façon harmonieuse son texte de 1845-1847 à ses préoccupations nouvelles ? C'est l'une des questions posées par M. Guyard (*l'Art de Victor Hugo dans les Misérables*, p. II à p. XX). Sans doute, les développements ajoutés aux *Misères* « trahissent une double intention : philosophique et réaliste » (p. XIV). Et, d'autre part : « Le manuscrit et les notes de travail de Victor Hugo trahissent un souci constant de maintenir la cohésion d'une chronologie très complexe, de justifier l'apparition ou le retour d'un personnage parfois secondaire, de préparer, souvent de très loin, telle scène décisive » (p. XV). Mais allons plus loin.

Comment Hugo a-t-il procédé à cette réorganisation d'ensemble ? Il y fut aidé par le plan originel — par la répartition des *Misères* en « livres » — lesquels sont restés pour lui des masses de manœuvre.

1. Un ouvrage qui condenserait ces recherches — un Victor Hugo raconté par les papiers d'État — ajouterait à la connaissance concrète de l'auteur des *Contemplations*, de la *Légende* et des *Misérables* : documents retrouvés et réunis, ce récit est en voie d'achèvement.

2. « L'homme commence à comprendre qu'il peut manier les fleuves, régler les torrents, discipliner les cascades, greffer un canal à une rivière, tourner le robinet d'un lac, faire ruisseler l'eau sur la terre à son gré ; un jour il fera de même ruisseler les nuées. Il sera maître de l'orage comme il est maître de l'écluse ; il commandera les pluies. Le ménage du globe est à peine ébauché » (t. II, p. 830).

Les « chapitres » jouent un autre rôle : brefs et expressifs, ils ne constituent pas des éléments majeurs dans la composition. Qu'on nous pardonne cette comparaison : Victor Hugo procède à la manière d'un chef d'armée. Les « livres » sont utilisés comme de véritables « corps » stratégiques ; les « chapitres » sont maniés comme des bataillons — simples unités tactiques. Notons que les « livres » — au nombre de 48 — appartiennent à des « armes » très différentes : les uns sont des considérations démonstratives (les critiques ont dit des digressions), des tableaux d'époque ; les autres forment de petits drames, une péripétie d'action, soit un récit complet, soit une crise de conscience ; certains représentent des réserves de calme ou de lentes genèses de sentiment. Mais lorsqu'il fait avancer ces corps sur leur ligne de bataille, Hugo a soin de les présenter aussi dissemblables que possible : les « armes » différentes devant s'épauler, en application d'un large plan de campagne préétabli. Pour exemple, *Un Juste*, déploiement serein de douceur évangélique. Aussitôt : *La Chute*, récit dramatique du forçat chassé, honni, recueilli, retombé, enfin rédimé par sa chute même. Ensuite, *En l'année 1817*, grâce et légèreté de Fantine et des grisettes en fête, s'achevant par un trait sombre....

Autre dispositif : *Quelques pages d'histoire*, éclairage d'ensemble et présentation d'une époque, d'un prince, et de l'opposition au régime. Suite immédiate : *Éponine* : apparitions fugitives d'une héroïne passionnée. Nouvel aspect : la *Maison de la rue Plumet* : jardin secret et cadre d'idylle achevé en suspens tragique *(La Cadène)*.

Cette stratégie savante, un peu lourde, ce déploiement de forces par masses, ne laissent rien à une insensible gradation des teintes. Une telle ordonnance ne saurait éviter que de larges interstices, des couloirs vides se creusent entre les unités mises en place. Et l'auteur s'efforce de les combler par des artifices qui ne sont pas invisibles. M. Guyard n'a pas tort de souligner à la fois « cette volonté affirmée d'organisation » et « cette impression de chaos » — quoique ce mot soit un peu fort — qui résultent de la conception des *Misérables* et de leur lecture.

Discontinuité dans les rédactions — et même dans les opinions ; mais continuité d'une pensée qui ne renonce pas, qui ajoute et ne retranche pas. Hugo multiforme — Hugo « l'invariable ». Les contemporains ont été sensibles au double aspect du problème. Plusieurs ont compris que le portrait de l'Évêque et la dissertation sur les couvents appartenaient à deux époques séparées — interrompues « pour cause de révolution ». Certains savaient aussi que le thème de la rédemption morale et sociale hantait l'âme du romancier et du dramaturge ; et plus précisément que la condition maudite des forçats préoccupait cet homme comblé. Le chroniqueur Henri de Pène relate un propos — que nous n'avons aucune raison de révoquer en doute : c'est un souvenir du printemps 1848.

C'était le temps où chaque club, chaque famille, chaque association, chaque coin de rue, chaque corps de métier et presque chaque pavé mettait en avant son candidat.... Les gens de lettres, artistes, auteurs dramatiques s'occupèrent aussi d'être représentés. Il y eut des assemblées préparatoires d'où sortirent trois noms : Michelot, Alphonse Esquiros, Victor Hugo; le premier porté par les artistes dramatiques; le second choisi par les hommes de lettres; le troisième désigné par les auteurs dramatiques.

Victor Hugo revenait de la réunion d'où son nom était sorti vainqueur ; li s'appuyait sur le bras de deux de ses intimes ; il avait l'air soucieux ; il semblait compter pour peu de chose l'avantage préliminaire qu'il venait de remporter....

« Qu'auriez-vous voulu de plus ? lui dit un de ses deux compagnons ; en vérité, maître, c'est à n'y pas croire ; vous marchez le front courbé vers la poussière comme un vaincu.

— Ce que j'aurais voulu, reprit le poète d'une voix profonde comme sa méditation ; arriver à l'Assemblée, non comme le représentant des auteurs dramatiques..., belle gloire ! J'aurais voulu que l'on eût fait voter les bagnes et être le candidat choisi par les galériens de France.

Bien qu'habitués à toutes les hardiesses de cet aventureux génie, les deux auditeurs de ce langage singulier [...] s'entreregardèrent stupéfaits.

— Oui, continua à peu près le poète, suivant l'étrange sentier où l'on s'effrayait de le voir, ce sont les bagnes que j'aurais voulu représenter. Il y a des hommes parmi les monstres qui les peuplent. Il n'y a pas de monstres incurables. Dieu n'a pas pu le vouloir. Relevez ces fronts abaissés, ignorants, abrutis. Faites leur regarder le ciel. Ils sont hommes, vous dis-je, mais ils ne le savent pas, ou ne l'ont jamais su. Dites-leur qu'ils sont hommes ! Dites-leur qu'ils sont citoyens ! Faites-les voter avec tout le peuple et je vous dis que le lendemain il y en aura de guéris. Quant à moi, si j'avais l'honneur d'être l'envoyé de ces misérables à la Chambre, dût-on m'asseoir dans un coin à part, plus obscur, inférieur, sur un siège différent, plus bas, dont mes collègues s'écarteraient, je me sentirais fier de ma mission et c'est ce que j'eusse accepté des deux mains avec enthousiasme [1].

Représenter Victor Hugo comme le mandataire bénévole des bagnes n'était pas d'une amabilité particulière. H. de Pène y ajoutait une perfidie concernant le traité Gosselin-Renduel, calomnie qui fut aussitôt reprise par la *Revue du Monde catholique* [2]. Notre propos n'est pas d'en parler ici.

Nous voulons seulement attester la continuité de la pensée qui constitue la trame des *Misérables* : l'idée de réhabilitation de la personne humaine. M. Guyard n'a pas manqué d'en rappeler la permanence (*Histoire d'un romancier*, p. II à p. VII) ; mais pourquoi faire état exclusivement des romans antérieurs ? Ce même thème n'apparaît-il pas dans la plupart des drames ? Aussi bien, les *Misérables* — l'a-t-on assez remarqué — utilisent des procédés scéniques et sont jalon-

1. *La France*, 13 août 1862, Causerie. Cela tendait à démontrer que V. Hugo avait plutôt recherché qu'évité la proscription, qu'il y trouvait la satisfaction d'être ainsi devenu le porte-parole, le « représentant » des bannis. Enfin, cela donnait à entendre que V. Hugo éprouvait un plaisir intense à demeurer « exilé volontaire ». *La France* est un organe officieux, dirigé par le comte de la Guéronnière, intime de l'Empereur.

2. *Revue du Monde catholique*, Chronique de la Quinzaine, 25 août 1862.

nés de « coups de théâtre ». En ce sens aussi, le texte de 1845-1847 témoigne d'une continuité : il prolonge dans le roman la manière acquise dans l'art dramatique.

Armand de Pontmartin, non sans malveillance, souligna ce qui lui paraissait un parti-pris invétéré de l'auteur. Hugo, écrit-il, s'est placé depuis fort longtemps « aux côtés des révoltés ». Il a porté sa tendresse à Hernani le bandit, à Marion Delorme la courtisane ; il a insulté la royauté dans le Roi s'amuse....

> Le court et bizarre récit de *Claude Gueux* renfermait en germe Jean Valjean.... Les informes ébauches de *Han d'Islande* et de Bug-Jargal, l'esquisse déjà plus savante du *Dernier jour d'un condamné* révélaient cette tendance à prendre dans le monde moral comme dans le monde extérieur, parti pour l'exception contre la règle, pour l'infraction contre la loi, tendance qui, favorisée par deux ou trois révolutions, devait peu à peu conduire le poète aux énormités des *Misérables*.

Car, pour Pontmartin, il s'agit, en effet, d'une littérature détestable — d'un dangereux effort de « démocratie sociale ».

> Publié à une époque critique de la société moderne, s'adressant à une démocratie organisée qui n'a plus qu'un pas à faire pour se trouver en face du socialisme, remuant avec un habile mélange d'audace meurtrière et de doucereux respect toutes les religions du passé qui servaient de corretcif aux inégalités et aux misères sociales, ce livre est un gage, une prise de possession de l'avenir par un génie à l'étroit dans le présent [1].

Et l'opinion de Pontmartin n'est nullement isolée. Témoin, le premier article consacré aux *Misérables* dans les *Débats* et signé de Cuvillier-Fleury.

> M. Hugo n'a pas fait un traité socialiste. Il a fait une chose que nous savons par expérience beaucoup plus dangereuse. Il a renouvelé en 1862, sous un régime bien différent, les tentatives qui ont marqué les premiers débuts du socialisme, en pleine liberté sous le dernier règne. Il a mis la réforme sociale dans le roman ; il lui a donné la vie qu'elle n'avait pas dans les fastidieux traités où s'étale obscurément sa doctrine, et, avec la vie, le mouvement, la couleur, la passion, le prestige, la publicité sans limites, la popularité à haute dose, l'expansion à tous les degrés et à tous les étages....
> ... Quelle rage de retoucher sans cesse aux bases mêmes de la société, d'inquiéter la famille, de troubler la proprieté, de calomnier la richesse, de déconsidérer la justice... [2].

La critique de 1862 ne fut pas tendre pour les *Misérables*. M. Guyard — en cela tributaire de Gustave Simon, et trop peu de Benoît-Lévy, auquel il eût été préférable de se référer — en paraît surpris : « Il nous semble tout naturel que les *Misérables* aient rencontré un accueil triomphal. Pourtant, « la revue de la critique » publiée à la fin de l'édition de l'Imprimerie Nationale nous abuse étrangement sur la portée de cette victoire » (*Destin des Misérables*, p. XXIV-XXVI).

1. *Le Correspondant*, avril 1862.
2. *Journal des Débats*, 29 avril 1869, Variétés : *Les Misérables*, première partie

Les « extraits de presse » qu'a laissés Gustave Simon nous abusent en effet : comment à travers ces citations tronquées, mal choisies, superficielles, imaginer la rude tempête qui accueillit *Les Misérables* ? Il y eut une « bataille » des *Misérables* — moins spectaculaire, moins pittoresque que celle d'*Hernani* ; mais elle ne lui céda en rien en âpreté ; elle fut même, à notre sens, plus sournoise, plus durable — et eut des incidences plus profondes.

*Les Misérables* ont provoqué une « guerre civile littéraire » — selon l'expression d'Émile Montégut.

> Dieu, selon le mot de l'Écriture, a livré le monde aux disputes. A chaque génération il envoie cinq ou six hommes auxquels il confère le privilège de l'antique Jupiter et qu'on pourrait nommer comme lui : amasseurs de nuages. Quoi qu'ils fassent ou qu'ils touchent, ces hommes déchaînent les tempête et soulèvent des orages. Leurs paroles les plus inoffensives résonnent d'un bruit de guerre, comme les mouvements d'un guerrier en repos rendent involontairement un cliquetis d'armes. M. Victor Hugo est peut-être de tous les hommes de notre époque celui qui a reçu le plus pleinement ce privilège glorieux et parfois embarrassant. Personne n'aura fait naître autant de colères, fourni le prétexte d'autant de guerres civiles littéraires, soulevé d'aussi fanatiques enthousiasmes, enfanté des haines aussi intraitables et d'aussi inaltérables dévouements... [....] Comptez, si vous pouvez, toutes les inimitiés, toutes les ruptures et tous les horions dont ses œuvres ont été la cause... [1].

Une masse énorme de critiques hostiles s'abattit sur l'ouvrage. Ce fut même cet amas de virulences — Léon Gautier et Barbey d'Aurevilly étant parmi les maîtres du chœur — qui provoqua des répliques ardentes et qui finalement contribua au triomphe de l'œuvre. Victoire acquise non sans combats au début de l'été 1862, et dont la manifestation fut le célèbre banquet de Bruxelles à la mi-septembre.

Adversaires nombreux et influents : la presse officieuse et subventionnée, la presse catholique et légitimiste, les corps constitués — principalement le clergé et la magistrature (la grande presse orléaniste d'abord hostile étant amadouée par le portrait idéalisé du roi Louis-Philippe). Parmi les alliés : les journaux de l'opposition (Nefftzer refusa d'insérer une étude hostile de Scherer, critique littéraire du *Temps*), la petite presse (à l'exception du *Figaro*, très hostile) [2], les revues théâtrales de faible audience.

Notons que l'œuvre fit lever les colères des gardiens de l'ordre, de la foi et de la société. Ce que M. André Maurois exprime élégamment d'un trait de plume : « Les passions politiques déformaient les jugements » (*Olympio*, p. 455) et sans insister. Ce qui est vrai, c'est que tous les écrivains — les Goncourt et Lamartine, Baudelaire (qui nia la sincérité de son article au reste nuancé et réticent du *Boulevard*) et Barbey (qui foudroya les mameloucks de M. Hugo), George Sand et Mgr Dupanloup — sans parler de Cuvillier-Fleury et de Sainte-Beuve —

1. *Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1862, *Les Misérables*, par M. V. Hugo, p. 119.
2. *Lettres Françaises*, 22-28 mai 1958, « *Le Figaro* contre *Les Misérables* ».

dont les actes et les paroles se contredisent — se trouvent réunis, associés, pour condamner *Les Misérables*, pour les rejeter à des titres divers.

Il y aurait, écrit Vapereau, un chapitre curieux d'histoire littéraire contemporaine à écrire sur l'accueil fait par la presse à l'œuvre de M. Victor Hugo [1].

Ce « chapitre curieux », il est impossible d'en trouver les linéaments dans les commentaires de Gustave Simon, puisque celui-ci n'a porté aucune attention aux revues politiques et littéraires du moment. Il est vrai que l'ensemble de ces critiques dépasse de trois fois le texte déjà imposant du roman. Abondance symptomatique : aucune œuvre de Victor Hugo n'a été plus discutée, détaillée, prônée, attaquée que *Les Misérables*.

Il y aurait un chapitre curieux à écrire sur l'accueil réservé par la critique catholique et protestante au personnage de Monseigneur Bienvenu. Un autre, non moins suggestif, qui contiendrait les remarques dont on entoura Javert — l'opinion de Baudelaire n'étant pas la moins piquante. Nous avons parcouru ces cercles de louanges et de vitupérations et nous nous excusons de n'y faire que de brèves allusions.

Lorsque, six mois après la publication des premières parties du roman [2], Paul de Saint-Victor, ancien secrétaire de Lamartine, fut mobilisé par les amis de Hugo pour contrebattre l'éreintement du *Cours familier de littérature*, il pouvait écrire :

Ce puissant génie a le don d'agiter toutes les idées qu'il traverse. Ses enchantements s'accomplissent au milieu de l'orage ; le tumulte est l'accompagnement de ses œuvres. Saint Jérôme parle quelque part d'un « discours casqué ». Sermo galeatus. Il y a aussi du casque et de l'épée dans les livres de Victor Hugo ; la bataille s'engage naturellement autour d'eux.

La teneur sociale du livre, les considérations politiques de l'auteur et plus encore ses intentions vraies ou supposées ont presque entièrement conditionné cette lutte. En dépit du tir de barrage de la critique, des réserves publiques des écrivains, *Les Misérables* triomphaient d'une manière insolite.

Le 29 avril 1862 — alors que seules les deux premières parties du roman avaient été publiées — Cuvillier-Fleury écrivait dans les *Débats* :

*Les Misérables*... vont des salons dans les ateliers ; ils passent des mains délicates qui en froissent par instants les pages, aux mains calleuses qui les caressent avec amour. [...] Les délicats le lisent parce qu'il [l'auteur] a un vrai style ; les illettrés le recherchent parce qu'il parle aux instincts des masses un langage éclatant et passionné....

1. *Année littéraire et dramatique pour 1862* : l'événement littéraire de l'année, *Les Misérables* de M. Victor Hugo, p. 41.
2. *La Presse*, 1er octobre 1862, *Les Misérables* de Victor Hugo.

*Les Misérables* (pourquoi ne pas le dire) ont fait de Victor Hugo un auteur populaire. L'héritier, devant le public, d'Eugène Sue. La critique ne manqua pas de souligner des analogies de personnages et de situations — plus encore la communauté de sentiments et de tendances qui associe l'auteur des *Mystères* et celui des *Misérables*. La comparaison s'impose aux contemporains — et si elle est poussée jusqu'à l'examen des talents, c'est toujours à Eugène Sue que l'on attribue la supériorité de l'invention romanesque.

Il convient aussi de se souvenir que les *Mystères de Paris* et le *Juif Errant* ont connu leur succès dans les années où Hugo se mit à rédiger les *Misères*. Mais ce sont plutôt les *Mystères du Peuple* auxquels font songer les *Misérables*. Il eût été souhaitable de jeter un regard comparatif sur ces deux larges fresques, à tout le moins de s'intéresser aux *Idées sociales d'Eugène Sue* — à la thèse portant ce titre que l'oxonien John Moody soutint naguère en France.

Le parallèle s'étend aux auteurs, tous deux exilés, tous deux taxés de socialisme. Leurs écrits colportés clandestinement aux frontières françaises sont surveillés et saisis. En mai 1857, lorsque, par livraisons, les *Mystères du Peuple* se répandent sur le territoire de l'Empire, des poursuites sont intentées contre l'imprimeur et l'auteur que l'on sait hors d'atteinte, et les destinataires de ces livraisons sont réputés de ce fait « prévenus politiques » ou « affiliés des sociétés secrètes ». La mort d'Eugène Sue, au mois d'août suivant, avait soulagé les autorités ; elles réussirent à interdire le service funèbre que voulait célébrer sa famille dans le village du Loiret où le romancier avait vécu.

Or, voici que les *Misérables*, reprenant les thèmes des *Mystères du Peuple*, portaient cette littérature « démagogique » à un degré de puissance qui la rendait plus dangereuse. Le succès des *Misérables* parut comme une atteinte à la tranquillité publique et à la sûreté intérieure de l'État. La magistrature se sentait visée par la description du tribunal d'Arras et par les réflexions fort ironiques qui accompagnent la présentation du procureur requérant contre Champmathieu. Le suicide de Javert — ce « misérable » fils de geôlier, élevé dans les prisons et devenu, par détermination sociale, pourvoyeur de bagne — ce suicide, symbole de la disparition d'un monde sans grâce, paraissait à des juges une chose aussi anormale que répréhensible. Les *Misérables* n'eurent pas d'adversaires plus actifs que les magistrats de l'Empire. Les exposés critiques de Norbert Billiat dans *Le Monde Judiciaire*, les remarques de Charles Joffrin sur *le cas de Jean Valjean*, l'examen très hostile de Perrot de Chézelles, procureur impérial à Châlons-sur-Marne publié par la *Revue Critique de Législation et de Jurisprudence* prouvent ce ressentiment. Mieux encore, ce texte officiel qui émane du « Rapport trimestriel présenté au Garde des Sceaux sur la situation morale et politique du ressort de la Cour Impériale de Paris pendant le quatrième trimestre de l'année 1862 » :

Qu'est-il advenu en ces derniers temps ? Déjà quelques insinuations s'étaient produites avant qu'un ouvrage auquel le nom de son auteur assurait un éclat et un retentissement au moins passagers ne vînt poser hardiment d'une part comme un type de vertu, d'élévation de cœur et d'esprit un repris de justice, un forçat — et, d'autre part, la société opprimant dans cette espèce de héros légendaire l'humanité entière sous une tyrannie brutale dont le pouvoir judiciaire est un des plus aveugles instruments. Depuis lors, il semblerait qu'un mot d'ordre ait été donné, qu'il ait été recueilli par les partis éternellement voués à la destruction de toute autorité [1].

Mais d'autres magistrats, tout en contestant à Victor Hugo sa capacité à traiter des problèmes de droit, s'intéressèrent comme à l'improviste à la « question » des forçats libérés. Benoît Champy — à grand renfort de textes et d'exemples législatifs — donna une sorte de consultation au public sous ce titre : *Une question pénale à propos des « Misérables »* [2]. Il traite de la « libération préparatoire » des détenus (nulle possibilité de libération sans surveillance, ni de remise de peine) qui serait accompagnée de la création d'une « caisse de secours ». Il traite aussi du fameux « passeport jaune » que montre Jean Valjean — et qui serait remplacé utilement par un « livret-passeport » — semblable à celui du « travailleur libre ».

La religion chrétienne dit : à tout repentir sincère rédemption entière. Introduisez ce principe dans la législation.... Si ce n'est par humanité, que ce soit par prudence. Il y va du repos et de la sécurité de la société....

Le 23 mai 1862, le *Moniteur* publiait un rapport à l'Empereur, concernant les réformes à introduire dans l'administration de la justice criminelle où il était dit :

Les criminalistes recherchent des arguments pratiques pour motiver les améliorations progressives sans lesquelles la législation pénale cesse promptement de répondre aux besoins de la civilisation.

De même, le personnage de Fantine et le récit de sa « chute » suscitèrent dans la presse et la littérature des enquêtes qui, sans être absolument nouvelles (*L'Ouvrière* de Jules Simon est antérieure à la publication des *Misérables*), ne sont ni fortuites, ni négligeables. Henri Baudrillart exposa, dans une série d'articles documentés, la *Condition des Femmes dans le Travail.* Il analysait les causes du « paupérisme des femmes », il rappelait le sort journalier des ouvrières dans les manufactures, il scrutait les budgets, diagnostiquait les diverses maladies de l'atelier, et suggérait enfin « les remèdes possibles » [3]....

Dans ce même été 1862, prit naissance une société semi-officielle de « Patronage pour fonder une Institution des Arts et Métiers de femmes à Paris ». On ne peut nier que Fantine ait rendu quelque service à d'autres « Fantines ».

1. Archives Nationales, BB 30/384, Procureur général impérial au Garde des Sceaux, 3 février 1863.
2. *Journal des Débats*, 24 juillet 1862.
3. *Journal des Débats*, 25-27 juillet, 3 août 1862.

La petite Cosette et Gavroche ne laissèrent pas les esprits indifférents. Plusieurs se donnèrent la satisfaction de les insulter. Tel Barbey se moquant de cette « chosette » et de ses « superfétations ». Tels A. Nettement, Léon Gautier et d'autres, découvrant Gavroche comme modèle du « voyou blafard » — voleur et révolutionnaire. D'autres, moins fanatiques ou plus sensibles, furent naturellement portés à la sympathie. Mais il est surtout remarquable que le gouvernement ait lancé — à la date du 27 avril 1862 — une société dite du Prince Impérial — qui était « un appel à la bienfaisance privée sous la protection du sentiment religieux », et qui fut nommée « la Société des prêts de l'enfance au travail ». Parfait exemple de paternalisme officiel. C'étaient « les enfants au travail » qui, recevant des dons de cette société, les prêtaient « à l'âge viril dénué de ressources » pour l'achat d'outils, de semences, d'instruments aratoires. Ces « avances secourables » permettraient, le cas échéant — après enquête faite — soit « de réparer le métier endommagé », soit de cultiver « un modeste héritage » — et ainsi de « conjurer le malheur ».

Adressant son rapport à l'Impératrice, le ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux Publics, commençait en ces termes :

> Madame, toujours empressée à venir en aide à ceux qui souffrent, toujours attentive à rechercher les causes de la misère, Votre Majesté [...] a daigné nous exposer ses idées sur cet important problème d'économie charitable....

La Société, ayant pour président le Cardinal Morlot et de grands banquiers, industriels et hauts fonctionnaires pour membres du Conseil Supérieur, se constitua en mai 1862. Ce qui permit au maire de Nancy, à l'occasion de l'inauguration du Palais des Facultés dans cette ville de déclarer :

> Dieu protège la France et l'Empereur ! Qu'il bénisse l'Impératrice, la providence des pauvres et des malheureux.

On n'avait jamais tant parlé des misérables que dans la saison où se publiaient les *Misérables*. Les autorités parlaient comme si elles eussent à commenter — à leur manière et à leur usage — les préfaces tant de fois reprises et remaniées que le Reliquat des *Misérables* [1] nous a conservées. J'eusse souhaité que M. Guyard s'y référât et qu'on pût lire ces fragments :

> Une société qui ne voudrait pas se laisser critiquer serait comme un malade qui ne voudrait pas se laisser tâter le pouls (guérir),

avec cette dédicace : « A ceux qui travaillent, à ceux qui pensent, à ceux qui souffrent ».

PIERRE ANGRAND.

1. Bibliothèque Nationale, Mss., N.A.F. 24744, Reliquat des *Misérables*, fol. 206-207.

# LE PETIT-PICPUS DES « MISÉRABLES » ET LES INFORMATRICES DE VICTOR HUGO : Mme BIARD ET JULIETTE DROUET

La description d'un couvent, qui constitue chronologiquement la partie centrale des *Misérables* [1], se sera imposée à Victor Hugo dès le début de la longue élaboration de ce roman, en germe dès 1829, achevé et publié en 1862. Pour qu'il fût possible, en bonne logique, de faire épouser par le baron Pontmercy la misérable Cosette, fille d'une prostituée et petite souillon dans la gargote Thénardier, n'était-il pas indispensable, au lendemain même de son adoption par Jean Valjean [2] évadé du bagne, de la mettre en pension, pendant au moins cinq années, chez des religieuses qui se chargeraient de son éducation et de son instruction et la rendraient, après avoir changé de nom, apparemment digne de sa destinée ?

Bien qu'il ait habité durant sa jeunesse dans les bâtiments d'anciens monastères (Feuillantines et Petits-Augustins) et qu'il ait eu des parentes religieuses (à Nantes chez les Ursulines et les Dames de Nazareth, et plus tard à Tulle chez les Carmélites), Victor Hugo ignorait tout de la vie intérieure des cloîtres qu'il tenait à décrire dans « la réalité absolue » en la comparant et l'opposant au régime pénitentiaire infligé aux galériens dans les bagnes.

Dans cette intention, il s'est documenté d'abord sur le couvent des Dames de Saint-Michel (entre la rue Saint-Jacques et la rue d'Ulm) qui abrita, sous la Restauration, la communauté des Madelonnettes.

1. Le roman *Les Misérables* est essentiellement une biographie de Jean Valjean (né vers 1770, mort en 1833), ou plus exactement le récit détaillé des vingt dernières années de la vie de ce forçat, c'est-à-dire à partir de 1815, année de sa sortie du bagne de Toulon, de sa rencontre avec Mgr Myriel, évêque de Digne, et enfin de son arrivée et de son établissement à Montreuil-sur-Mer, où l'action se noue huit ans plus tard, en 1823, avec la promesse qu'il fait à Fantine morte d'adopter sa fille Cosette. A la fin de mars 1824, il entre avec celle-ci au couvent du Petit-Picpus. Après y avoir demeuré l'un et l'autre pendant cinq années, il en sort avec elle en 1829, la marie avec Marius Pontmercy le 16 février 1833, et meurt de chagrin vers la fin de juin ou le début de juillet de la même année.

2. Jean Valjean — que, pour plus de clarté, nous appellerons toujours ainsi — s'est d'abord nommé Jean Tréjean (titre primitif du roman) et n'est devenu Jean Valjean (après avoir été Jean Vlajean) qu'en 1861.

Il a rédigé sur ce couvent plusieurs pages, mais, au dernier moment, a renoncé à les utiliser ayant été abondamment renseigné, après 1845, date approximative de leur rédaction, sur un autre monastère du même quartier, celui des Bénédictines de l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, rue Neuve-Sainte-Geneviève (aujourd'hui rue Tournefort). Il a donc, dans son canevas, substitué ce couvent à celui des Dames de Saint-Michel et, en 1847, l'a longuement et très exactement décrit, en lui conservant sa situation et son nom, dans la rédaction première de son roman, alors intitulé *Les Misères*.

Quinze ans plus tard, lors de la publication de ce roman devenu *Les Misérables*, Victor Hugo jugera opportun, tout en maintenant autant que possible sa rédaction première, de débaptiser et de dépayser ce couvent en le transférant de la rive gauche sur la rive droite, dans un site imaginaire : le Petit-Picpus-Saint-Antoine.

Tels sont, brièvement résumés, les résultats acquis par Gustave Simon [1] et André Le Breton [2], il y a déjà une trentaine d'années. Depuis lors la question ne paraît avoir fait aucun progrès, comme en témoignent les éditions critiques de ce roman récemment publiées dans les collections de la Bibliothèque de la Pléiade (1951) [3] et des Classiques Garnier (1957) [4].

## Les sources du Petit-Picpus.

Deux relations manuscrites conservées à la Bibliothèque nationale dans le reliquat des *Misérables* (Mss., n. a fr. 24.744) s'imposent d'abord à notre examen.

La première, consistant en quinze feuillets chiffrés 709 *bis*-712 *quater* (que nous désignerons dans les références par le sigle Ms. D), porte en tête, de la main de Victor Hugo : « Manuscrit autographe d'une

1. Gustave Simon a publié divers extraits du « reliquat » des *Misérables* et autres documents concernant le couvent en appendice de son édition de ce roman dans : *Œuvres complètes* de V. Hugo, série *Roman*, t. III-VI, Paris, P. Ollendorff, imprimé par l'Imprimerie nationale, 1908-1909, 4 vol. gr. in-8°. La deuxième partie : *Cosette* (dont les livres V-VIII concernent le Petit-Picpus) constitue (avec la troisième partie : *Marius*) le tome IV de cette série des *Œuvres complètes*, dites : édition de l'Imprimerie nationale, auxquelles nous nous référerons, en les désignant, comme d'usage, par le sigle E.I.N. — De plus, G. Simon a donné, en 1927, une édition des *Misères*, première version des *Misérables* (Paris, éditions Baudinière, 2 vol. gr. in-8°). Ce qui concerne le couvent se trouve au t. I, p. 279-316, et p. 17 de la préface de l'éditeur.

2. André Le Breton, *Le Vrai Petit-Picpus des « Misérables »*, dans *Revue des Deux Mondes*, 1925, 7e période, t. XXVIII, p. 313-340, et *Promenade au Petit-Picpus des « Misérables »*, dans *L'Illustration*, 1925, 2e semestre, t. CLXVI, p. 116-117. C'est au premier de ces articles — sauf indication contraire — que nous nous référerons.

3. Texte, variantes, notes et bibliographie, établis par Maurice Allem, 85e vol. de la « Bibliothèque de la Pléiade », publiée à la librairie Gallimard. Paris, in-16, 1806 p.

4. Texte, variantes, introduction et notes, établis par Marius-François Guyard. Paris, Éditions Garnier frères, 2 vol. in-16.

ancienne pensionnaire du couvent des Dames de Sainte-Madelaine ». Cette indication permet d'identifier l'auteur de façon certaine, l'écriture — comme celle d'une note relative au réfectoire du même couvent, insérée dans le manuscrit même des *Misérables* (Bibl. nat., Mss. n. a. fr. 13.379, fol. 558) — étant celle de Juliette Drouet, qui, de son propre aveu, sortit de ce couvent de la rue Saint-Jacques au temps où Mgr de Quelen était coadjuteur de l'archevêque de Paris, c'est-à-dire entre 1819 et 1821. Sauf le passage auquel nous venons de faire allusion [1], ces deux textes rédigés par Juliette sont demeurés inédits.

La seconde relation conservée dans le même recueil, ff. 755-766 (que nous désignerons dans les références par le sigle Ms. B), est d'une écriture féminine très différente de celle de la précédente et dépourvue de toute indication de provenance. Elle concerne le monastère des Bénédictines de l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, rue Neuve-Sainte-Geneviève, dont elle retrace la vie intérieure entre 1819 et 1823, et non pas — rectification importante — entre 1829 et 1833, comme l'a imprimé par erreur André Le Breton qui, sauf quelques lignes, a publié intégralement cette seconde relation [2] sans parvenir à identifier son auteur.

Malgré ce décalage de dix années et la différence d'écriture, on n'en a pas moins, par la suite, attribué généralement cette relation, comme la précédente, à Juliette Drouet [3], bien que celle-ci, aux dates imprimées par Le Breton, n'ait pu être élève pensionnaire dans un couvent quelconque. Si on la perd de vue à partir de 1819, on la retrouve, en 1826, mère d'un enfant dans l'atelier du sculpteur James Pradier [4]. La rectification de dates que nous venons de faire rendrait possible l'attribution à Juliette et d'autant plus admissible apparemment que Victor Hugo, citant à plusieurs reprises dans son roman des passages de chacune des deux relations, les confond en une seule et les attribue en bloc à la même « pensionnaire » [5].

D'autre part, les dix feuillets manuscrits (chiffrés 744-754) qui précèdent dans le reliquat cette seconde relation sont de même écriture que celle-ci, et leur texte apparaît au premier examen être constitué par des extraits d'un livre imprimé. La personne qui les a transcrits ne serait-elle qu'une simple copiste ? Ne concluons pas avant de connaître son nom. Leur écriture fine et déliée, jusqu'ici demeurée ano-

1. Publié en appendice par G. Simon (E.I.N., *Misérables, Roman*, t. IV, p. 201-202).

2. Dans article *supra cit.* de la *Revue des Deux Mondes*, 1925, 7e période, t. XXVIII, p. 327-336.

3. Cf. principalement Paul Souchon, très affirmatif dans : *Juliette Drouet inspiratrice de Victor Hugo* (Paris, 1942, in-16), p. 223-226, et en dernier lieu Robert Coiplet, *Le Véritable « Petit-Picpus » des « Misérables »* (dans *Demeures inspirées et sites romanesques*, par R. Lécuyer, P.-E. Cadilhac et R. Coiplet, t. II, 1955), p. 181-186.

4. L. Guimbaud, *Victor Hugo et Juliette Drouet...*, 3e éd., 1914, p. 9-11, et *Juliette Drouet avant Victor Hugo* dans la revue *Europe*, 30e année, 1952, p. 53.

5. *Misérables*, II, VI, 5 et 7 (E.I.N., *Roman*, t. IV, p. 199, 206 et 207).

nyme, est révélatrice. C'est incontestablement celle de Léonie d'Aunet, plus connue sous le nom de Mme Biard [1] et nous allons démontrer que cette rivale de Juliette est, non pas sa copiste, mais bel et bien l'auteur même de cette seconde relation.

Née le 1er janvier 1820 [2], du mariage du chef d'escadron Auguste-François-Michel Thévenot d'Aunet et d'Henriette-Joséphine d'Orémieulx [3], la petite Léonie n'avait en 1823 que trois ans. Or, la personne qui a écrit la relation nous apprend être venue à cet âge chez les Bénédictines du Saint-Sacrement. Le passage suivant l'atteste formellement :

> Les élèves ne peuvent voir leurs parents... qu'au parloir et à travers la grille. Leur mère elle-même n'obtient pas de les embrasser et la sévérité est telle sur ce point qu'étant allée, à l'âge de trois ans, voir ma tante, alors pensionnaire au Saint-Sacrement, je me mis à pleurer pour l'embrasser, alors elle demanda qu'il me fût permis de passer la main à travers les barreaux afin qu'elle la baisât, et cette petite douceur lui fut absolument refusée [4].

Soit du côté paternel (Thévenot d'Aunet), soit du côté maternel (Orémieulx), Mme Biard avait-elle une tante qui, en 1819-1823, fût d'âge à être en pension ? *A priori*, la relation permet de le supposer et invite même à diriger les recherches côté du maternel, car elle

1. L. Guimbaud, *Victor Hugo et Mme Biard*, Paris, A. Blaizot, 1927, in-8° ; Paul Souchon, *La Plus aimante, ou Victor Hugo entre Juliette et Mme Biard*, Paris, Albin Michel, 1941, in-16.

2. Jusqu'ici ignorée, la date précise de la naissance de Léonie-Denise-Marie Thévenot d'Aunet (Mme Biard), dont la mère sollicita l'admission dans la Maison d'éducation de la Légion d'honneur à Saint-Denis, nous est fournie par son dossier conservé dans les archives de ladite maison. La demande demeura sans effet. Formulée le 10 avril 1829, elle fut retirée le 18 suivant.

3. Le père de Mme Biard, le chef d'escadron Auguste-François-Michel Thévenot d'Aunet (confondu par L. Guimbaud, *Victor Hugo et Mme Biard*, p. 10-11, avec son frère Claude-Charles-François Thévenot), naquit à Philadelphie (États-Unis) le 11 novembre 1784 et décéda à Paris le 25 décembre 1819. Il avait épousé à Paris, le 8 novembre 1815, Henriette-Joséphine d'Orémieulx (née à Paris le 24 mai 1795) qui se remaria : 1° avec un sieur de Boynest, à une date indéterminée ; 2° avec Pierre Andriel, le 24 décembre 1833. Elle décéda à Paris, le 29 mars 1841. — De son second mariage elle avait eu plusieurs enfants dont Léon de Boynest, auquel sa demi-sœur, Mme Biard, a adressé, à New York, les lettres constituant le récit de son expédition au pôle nord en 1839 : le *Voyage d'une femme au Spitzberg*, publié en partie dans la *Revue de Paris* en août 1852, et intégralement en un vol. in-16, chez Hachette, 1re éd., 1854 ; 9e éd., 1885. — Cf. *Records of the American catholic society*, vol. IV, p. 63 ; Archives de l'État Major de l'Armée, service historique à Vincennes, dossier d'A.-F.-M. Thévenot d'Aunet ; Archives de la Maison d'éducation de la Légion d'honneur à Saint-Denis, dossier de Léonie Thévenot d'Aunet ; Archives départementales de la Seine, V.2.E, où l'acte du troisième mariage d'Henriette-Joséphine d'Orémieulx a été rétabli de façon erronée.

4. Ms. B, fol. 757, pub. par A. Le Breton, p. 328. Ce passage a été utilisé dans *Les Misérables* (II, VI, 3) de la façon suivante : « Comme les religieuses, les pensionnaires ne voyaient leurs parents qu'au parloir. Leurs mères elles-mêmes n'obtenaient pas de les embrasser. Voici jusqu'où allait la sévérité sur ce point. Un jour une jeune fille fut visitée par sa mère accompagnée d'une petite sœur de trois ans. La jeune fille pleurait, car elle eût bien voulu embrasser sa sœur. Impossible. Elle supplia du moins qu'il fût permis à l'enfant de passer à travers les barreaux sa petite main pour qu'elle pût la baiser. Ceci fut refusé presque avec scandale. »

indique que parmi les « dix ou douze élèves » que, « vers cette époque, il y avait au couvent », s'en trouvait une qui se nommait « Hyacinthe d'Orémieulx » [1].

Pour établir le degré de parenté de cette jeune personne avec Mme Biard, j'ai dû dresser la généalogie de la famille. De ce travail, il résulte que le capitaine de cavalerie, Henri-Louis-Jacques d'Orémieulx de Belleville (1770-1842) [2], ayant épousé en 1790, Louise-Adélaïde-Angélique Prepaud (1775-1815), en eut, entre 1791 et 1810, neuf enfants, six filles et trois fils. La troisième fille, Henriette-Joséphine, née en 1795, fut la mère de Mme Biard et la sixième, Marie-Hyacinthe, née dix ans plus tard, le 15 décembre 1806, est, de toute évidence, la jeune tante dont il est question dans la relation [3]. Étant âgée de seize ans, en 1823, son éducation s'achevait alors. Elle était donc à la veille de quitter le couvent quand sa nièce, qu'elle devait renseigner plus tard sur la vie intérieure du monastère, pleurait à chaudes larmes dans le parloir parce que la grille et la sévérité de la règle mettaient obstacle à ses effusions de tendresse enfantine.

Reste à déterminer la date à laquelle cette relation a été rédigée. De son union avec le peintre François Biard, Léonie d'Aunet eut deux enfants, dont l'aîné, une fille, Marie-Henriette, naquit en 1840 [4]. Six ou sept ans plus tard, cette enfant était donc en âge d'être mise en pension. Pour ce motif, ou sous ce prétexte, entre le mois de juillet 1846 et la fin de l'été de l'année suivante [5], sa mère se rendit suc-

1. Ms. B, fol. 760 ; pub. par A. Le Breton, p. 331, où le nom de la tante de l'informatrice est, par erreur, orthographié : « d'Orémieulse ».

2. Cf. son dossier aux Archives de l'État major de l'armée, service historique à Vincennes. Aux Archives départementales de la Seine, V.2.E (État civil parisien reconstitué en vertu de la loi du 12 février 1872), se trouvent les actes de naissance de ses neuf enfants, sauf ceux de ses deux filles aînées qui ont été dressés à Dugny (Seine, arr. et cant. Saint-Denis) bien que la première soit née à Paris le 23 octobre 1791 ; la seconde vint au monde à Dugny le 16 avril 1793.

3. Marie-Hyacinthe d'Orémieulx, tante maternelle de Mme Biard, était donc, à huit mois près, du même âge que Juliette Drouet (née à Fougères, le 10 avril 1806). — Elle se maria le 16 mars 1843, avec son beau-frère Pierre Andriel (devenu veuf en 1841) et décéda à Paris, rue Nollet (XVIIe arr.), le 21 février 1889.

4. François Biard (1800-1882), après avoir longtemps vécu maritalement avec Léonie d'Aunet, l'épousa le 25 juillet 1840. Leur premier enfant : Marie-Henriette, née à Paris le 14 octobre 1840, eut pour marraine sa grand-tante maternelle, Marie-Hyacinthe d'Orémieulx. Après avoir été Mme Jules de Peyronny, puis baronne Lucien Double, elle décéda à Paris le 8 mai 1897. Suivant l'exemple de sa mère, elle a beaucoup écrit, sous divers pseudonymes : Henriette d'Isle, Vicomte Georges de Létorière et Étincelle. — Leur second enfant : Georges Biard, né à Paris le 24 août 1844, mort à Hyères (Var), le 12 avril 1934, d'abord officier de marine, fut ensuite, consul de France à Saint-Pétersbourg, à Sydney (Australie) et ailleurs.

5. Dans sa relation (Ms. B, ff. 756 et 758), Mme Biard donne les noms des prieures qui la reçurent dans les deux couvents, or nous verrons que l'une et l'autre y étaient entrées en fonctions au début du mois de juillet 1846. D'autre part, cette relation a été utilisée par V. Hugo au mois d'août ou, au plus tard, au mois de septembre 1847. — A la date où Mme Biard rédigea cette relation, elle était, depuis un an ou deux, séparée de corps et de biens de son mari, par jugement du 14 août 1845 (*Gazette des tribunaux* des 1er et 2 sept. suivants), prononcé à la suite d'un flagrant délit d'adultère commis, le 5 juillet précédent, avec V. Hugo dont elle était la maî-

cessivement dans les deux couvents parisiens de l'Institut du Saint-Sacrement, rue Neuve-Sainte-Geneviève et rue du Temple, où elle recueillit divers renseignements relatifs au mode d'éducation des jeunes filles. A la suite de ces visites, Victor Hugo, vivement intéressé par le récit qui lui en fut fait, dut immédiatement envisager l'opportunité de substituer dans son roman au couvent de la rue Saint-Jacques celui de la rue Neuve-Sainte-Geneviève. Il aura alors demandé à Mme Biard, non seulement de rédiger un compte rendu détaillé de ses visites personnelles, mais encore de recueillir et consigner par écrit les souvenirs de sa tante, Marie-Hyacinthe d'Orémieulx, ancienne élève pensionnaire de ce couvent de Bénédictines dont la vie intérieure, sous la Restauration, a pu, grâce à eux, être exactement et minutieusement décrite dans les chapitres des *Misères* rédigés durant l'été de 1847.

De plus, les deux informatrices, en dehors de leurs relations écrites, n'auront pas manqué de fournir verbalement à Victor Hugo des renseignements complémentaires. Il a dû en recevoir également de son ami l'abbé de Rohan-Chabot, et c'est au cours d'une conversation, dans le préau de la Conciergerie, que le mode d'escalade par Jean Valjean du mur du couvent a été arrêté.

Pour se documenter, Victor Hugo a encore puisé dans des livres imprimés. Nous verrons qu'il a principalement recouru à deux ouvrages : *L'Histoire et recherches des antiquités de... Paris*, d'Henri Sauval (1724) et le *Grand Dictionnaire historique*, de l'abbé Louis Moreri (3e édition, 1683). L'utilisation du premier dans *Notre-Dame de Paris* et du second dans la *Légende des siècles* est depuis longtemps surabondamment démontrée [1]. Jusqu'ici elle n'avait pas encore été signalée dans *Les Misérables*.

Telles sont les sources qui ont permis à Victor Hugo d'écrire les chapitres relatifs au couvent du Petit-Picpus que nous allons maintenant étudier, d'abord sous leur forme première, qui remonte, avons-nous dit, à l'été de 1847, et ensuite sous leur forme définitive d'une quinzaine d'années postérieure.

### Le couvent dans « les misères ».

A proprement parler, il n'existe pas de manuscrit des *Misères*, première version des *Misérables*. Pour en rétablir le texte, il faut le dégager des surcharges, compléments et modifications diverses appor-

tresse depuis 1843 (cf. L. Guimbaud, *Victor Hugo et Mme Biard*, p. 107, et *Correspondance* de Sainte-Beuve, pub. par J. Bonnerot, t. VI, p. 184-186, 191-193, 221-222). — Mme Biard, qui a laissé une œuvre littéraire importante, décéda à Paris, rue de Rivoli, no 182 (et non pas rue du Mont-Thabor, no 8, comme le dit L. Guimbaud, p. 202), le 21 mars 1879, à l'âge de cinquante-neuf ans.

1. Edmond Huguet, *Quelques sources de « Notre-Dame de Paris »*, dans *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 8e année, 1901. — Paul Berret, *Le Moyen âge dans la « Légende des siècles »*. Paris (1911), in-8o.

tées au manuscrit commun, relié en deux volumes, conservés à la Bibliothèque nationale (Mss., n. a fr. 13.379-13.380). En s'appuyant sur les différences d'écriture et des papiers successivement employés, Gustave Simon s'est livré à ce travail difficile et délicat. L'édition des *Misères* qu'il a donnée, en 1927, est loin d'être satisfaisante. De toute évidence, cette publication luxueuse, illustrée de nombreux et inutiles portraits fantaisistes et de trop rares fac-similés du manuscrit, est bien plutôt une édition abrégée du roman à l'usage des gens du monde qu'une reconstitution scientifique de sa version première. L'éditeur qui aurait dû s'astreindre, autant que possible, à rétablir scrupuleusement dans son intégrité absolue le texte rédigé, revisé et arrêté par l'auteur entre 1845 et 1851, a systématiquement écarté, sans en prévenir le lecteur, de nombreux passages explicitement datés de cette période.

C'est le cas pour les livres V à VIII de la deuxième partie *(Cosette)* (ms. n. a. fr. 13.379, ff. 534, v°-665 v°) qui contiennent ce qui a trait au couvent des Bénédictines de la Montagne Sainte-Geneviève et ont été rédigés, suivant les dates inscrites en marge du manuscrit, entre le 18 août et le 25 septembre 1847. Il nous a donc fallu rétablir à nouveau, pour notre compte personnel, le texte premier de ces chapitres avant d'en faire l'objet de notre examen et, en conséquence, au cours de leur étude critique qui va suivre, ce sera aux feuillets mêmes du manuscrit des *Misérables* (précédés, sans plus, de l'indication : *Misères*) que nous nous référerons.

## Les Bénédictines de l'Adoration perpétuelle rue Neuve-Sainte-Geneviève, et la relation de Mme Biard.

La relation rédigée par Mme Biard ne lui fournissant aucun renseignement sur les origines historiques du monastère des Bénédictines du Saint-Sacrement qu'il avait décidé de décrire, Victor Hugo les a cherchées et trouvées dans l'*Histoire... de Paris* d'Henri Sauval [1]. La confrontation des deux textes juxtaposés ci-dessous démontrera que, sur ce point, il n'a pas eu d'autre source et même ne s'est nullement préoccupé de vérifier l'exactitude des faits et des noms de personnes mentionnés dans le long passage qu'il n'a fait, pour ainsi dire, que transcrire :

1. *Histoire et recherches des antiquités de la ville de Paris*, par Me Henri Sauval, avocat au Parlement (Paris, C. Moette, J. Chardon, 1724, 3 vol. in-fol.). Les titres seuls ont été réimprimés, avec de nouvelles adresses, en 1733 et 1750. — Sur H. Sauval (1623-1676) et son œuvre posthume, cf. trois articles de Le Roux de Lincy, dans *Bull. du bibliophile*, 1862, 1866, 1868-1869. — Au moment de la rédaction de *Notre-Dame de Paris*, V. Hugo possédait personnellement un exemplaire de l'ouvrage de Sauval qui fut vendu, avec une partie de sa bibliothèque, le 8 juin 1852. Cf. P. Berret, *op. supra cit.*, p. 68, note 1.

H. Sauval, *Histoire... de Paris*, t. I (1724), p. 492.

En 1649, comme deux grands sacrilèges vinrent à être commis envers le très-auguste et adorable Sacrement de l'autel, l'un au faux-bourg St. Germain, dans l'église de St. Sulpice [1], l'autre peu de temps après dans celle de St. Jean en Grève [2], pour réparer en quelque façon l'injure faite à Dieu par le premier, le Père Prieur Grand-Vicaire de St. Germain [3], indiqua une procession solennelle de tout le clergé du faux-bourg, où officia Monsieur de Beigne [4], nonce du Pape, et ensuite les religieux comme les supérieurs de ce clergé conduisirent la procession.

A quelque tems de là, Madame Courtin, marquise de Boucs et la comtesse de Châteauvieux, touchées d'un saint zèle et souhaitant que ce sacrement si adorable fût honoré continuellement dans quelque monastère de filles, toutes deux en 1652 et 1653 firent donation de sommes notables à la Mère Catherine de Bar, dite du St. Sacrement religieuse de l'ordre de St. Benoît, pour fonder un monastère du même ordre. Cette Mère Catherine aussitôt obtint permission de M^r de Metz, abbé de St. Germain [5], d'en bâtir un dans le ressort de sa juris-diction et même à la charge qu'aucune fille ne pourroit être reçue

*Les Misères* (1847). Bibl. nat., mss, n. a. fr. 13.379, fol. 565 v°. — *Les Misérables*, II, VII, 100.

Cet ordre de l'Adoration perpétuelle n'est pas très ancien et ne remonte pas à plus de deux cents ans. En 1649, le Saint-Sacrement fut profané deux fois à quelques jours de distance dans deux églises de Paris à Saint-Sulpice [1] et à Saint-Jean-en-Grève [2], sacrilège effrayant et rare qui émut toute la ville. M. le prieur grand-vicaire de Saint-Germain-des-Prés [3] ordonna une procession solennelle de tout son clergé où officia le nonce du Pape [4]. Mais l'expiation ne suffit pas à deux dignes femmes, M^me Courtin, marquise de Boucs et la comtesse de Châteauvieux. Cet outrage fait au « très auguste sacrement de l'autel », quoique passager, ne sortait pas de ces deux saintes âmes, et leur parut ne pouvoir être réparé que par une « Adoration perpétuelle » dans quelque monastère de filles. Toutes deux, l'une en 1652, l'autre en 1653, firent donation de sommes notables à la mère Catherine de Bar, dite du Saint-Sacrement, religieuse bénédictine, pour fonder, dans ce but pieux, un monastère de l'ordre de Saint-Benoît ; la première permission pour cette fondation fut donnée à la mère Catherine de Bar par M. de Metz, abbé de Saint-Germain [5], « à la

1. *Le Violement du sanctuaire, ou le sacrilège commis sur le sainct sacrement de l'autel à Sainct Sulpice* [*dans la nuit du 26 au 27 juillet 1648*], *avec la réparation d'honneur qui luy a esté faite et tout ce qui s'est passé en la procession générale faite le 6. d'aoust 1648.* Paris, G. Sassier, 1648, in-4°, 8 p. — *Histoire véritable de tout ce qui s'est fait ou passé* [*le 6 juin 1649*] *à la mort d'un des voleurs qui avoit pris le S. ciboire dans l'église S. Sulpice et jetté les hosties par terre....* Paris, G. Sassier, 1649, in-4°, 8 p. (Bibl. nat., Impr., 4° Lk^7. 7170 et 7171).

2. *Relation du sacrilège commis en l'église saint Jean en Grève* [*dans la nuit du 12 au 13 août 1648*] *et de la procession solennelle qui s'est faite* [*le 6 septembre suivant*]... *de Notre-Dame de Paris à ladite église en expiation de ce crime* (s. l. n d.), in-8°, 16 p. (Bibl. nat., Impr., 8° Lk^7. 7111).

3. Dom Placide Roussel, prieur et grand-vicaire de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Cf. Dom J. Bouillart, *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Germain des Près....* Paris, 1724, in-fol., p. 242, 244, 250.

4. Nicolo Guidi di Bagno, archevêque d'Athènes, nonce ordinaire près du roi de France de 1644 à 1656.

5. Henri de Bourbon, duc de Verneuil (1601-1682), fils naturel d'Henri IV et d'Henriette d'Entragues, évêque de Metz de 1612 à 1652, et abbé de Saint-Germain-des-Prés de 1623 à 1668. Cf. Dom J. Bouillart, *op. supra cit.*, p. 221-263.

qu'elle n'apportât trois cens livres de pension perpétuelle, qui font six mille livres en principal. Ensuite le roi lui ayant accordé des lettres patentes, le tout fut omologué en 1654 tant au Parlement qu'à la Chambre des comptes [1].

L'établissement fait et après avoir demeuré quelque tems à la rue Férou, ces religieuses, en 1659, furent transférées par le prieur grand-vicaire, dans la rue Cassette, dans un couvent bâti à neuf, où après avoir béni les lieux suivant le procès-verbal du onzième mars, il permit à l'évêque du Puy [2], de consacrer la chapelle, ce qu'il fit avec grande solemnité, et dont il a donné attestation.

Ces filles sont appelées Bénédictines du St. Sacrement, afin de réparer en quelque façon et autant que la fragilité humaine le peut permettre, les irrévérences et les injures qui se font envers ce sacrement adorable.

charge qu'aucune fille ne pourrait être reçue qu'elle n'apportât trois cents livres de pension, qui font six mille livres au principal ». Après l'abbé de Saint-Germain, le roi accorda des lettres patentes, et le tout, charte abbatiale et lettres royales, fut homologué en 1654 à la Chambre des comptes et au Parlement [1].

Telle est l'origine et la consécration légale de l'établissement des bénédictines de l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement à Paris. Leur premier couvent fut « bâti à neuf », rue Cassette, des deniers de M^mes^ de Boucs et de Châteauvieux.

Victor Hugo a conservé ce passage des *Misères*, sans y apporter aucune retouche, dans le chapitre des *Misérables* qu'il a intitulé : *Origines de l'Adoration perpétuelle.* Renseigné uniquement par Sauval, il a ignoré que cette dévotion, dérivée de celle des Quarante heures, avait été instituée à Rome dès la fin du XVI^e^ siècle et il a cru, à tort, que le couvent de la rue Cassette fut à Paris, à dater de 1654, le premier monastère de femmes qui l'ait pratiquée. Or, une vingtaine d'années auparavant, dès 1633, Sébastien Zamet, évêque de Langres, avait déjà fondé et réalisé dans ce but, rue Coquillière, un institut du Saint-Sacrement [3] qui, par la suite, fut « régulièrement réuni et transféré à Port-Royal ». Sainte-Beuve [4] le dit expressément dans le célèbre ouvrage qu'il a consacré à l'histoire de ce monastère, mais, en le lisant, Victor Hugo ne prit pas attention à ce détail, ou l'oublia par la suite.

1. Requête (s. d.) adressée à Henri de Bourbon, abbé de Saint-Germain-des-Près, par Catherine de Bar pour l'établissement de sa communauté au faubourg Saint-Germain, transmise par ledit abbé à son vicaire général, Dom Placide Roussel, le 26 janvier 1653. — Consentement dudit vicaire, 4 mars 1653. — Lettres patentes de Louis XIV, mai 1653, enregistrées au Parlement de Paris, le 18 juillet 1654 et à la Chambre des comptes, le 11 septembre suivant. — Ces trois textes ont été publiés par Dom Michel Félibien, *Histoire de la ville de Paris...*, t. IV (2^d^ vol. des pièces justificatives), 1725, in-fol., p. 180-183.

2. Henri Cauchon de Maupas du Thour, évêque du Puy de 1641 à 1661.

3. Louis-N. Prunel, *Sébastien Zamet, évêque-duc de Langres, pair de France (1588-1655)....* Paris, 1912, in-8°, p. 208 et suiv.

4. *Port-Royal*, éd. documentaire établie par R.-L. Doyon et C. Marchesné. Paris, 1926-1932, 10 vol. gr. in-8°, t. I, p. 246-248, et t. II, p. 409-410.

Peut-être, la célèbre mystique, Catherine de Bar, en religion mère Mechtilde du Saint-Sacrement [1], aura-t-elle été influencée par la fondation de Zamet, mais, en instituant à son tour l'adoration eucharistique permanente, elle lui donna une signification expiatrice et réparatrice qui lui est propre. Dans la réalisation de son projet, elle fut puissamment aidée par les « deux dignes femmes », Mmes Courtin [2] et de Châteauvieux [3], dont l'ouvrage de Sauval donne les noms, mais en dénaturant, par suite d'une faute d'impression qui est passée dans *Les Misérables*, le titre nobiliaire de la première. Anne Courtin n'était pas marquise de Boucs, mais de Boves, seigneurie de l'Amiénois dont Victor Hugo avait, en 1835, remarqué au passage « le grand donjon crevassé » du château [4], édifié dans une position formidable, à la jonction des vallées de la Somme, de l'Avre et de la Noye.

Après avoir résidé rue du Bac, puis rue Férou, la première communauté des Bénédictines de l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement s'installa, en 1659, rue Cassette et y demeura jusqu'à la Révolution qui la dispersa définitivement. Mais mère Mechtilde avait créé un autre couvent de même observance, en 1684, à Paris, rue Saint-Louis-au-Marais (aujourd'hui rue de Turenne) [5]. La chapelle, reconstruite sous la Restauration par l'architecte Godde, est devenue l'église Saint-Denis du Saint-Sacrement, paroisse de M. Gillenormand dans *les Misérables* [6]. Chassées elles aussi en 1792, les religieuses de cette seconde communauté parisienne se reconstituèrent immédiatement après le Concordat et cinq d'entre elles acquirent, « sous leurs noms

1. *Mechtilde du Saint-Sacrement et son temps (1614-1698)*, par le chanoine G.-A. Simon, et *L'Institut des Bénédictines de l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement. des origines à nos jours (1652-1952)*, par Dom G. Charvin, dans *Priez sans cesse....* Paris, Desclée de Brouwer, 1953, in-16, p. 18-53 et 54-174.

2. Anne Courtin avait épousé en premières noces Bénigne Bernard (+ 1626) dont elle hérita la terre de Boves (Somme, chef-lieu de cant. de l'arr. d'Amiens) qui fut érigée en marquisat en 1629. Remariée avec Nicolas de Moy, elle fit son testament contenant des donations aux « Flles du très Saint Sacrement » le 8 juin 1651, et y ajouta trois codicilles en juin et septembre 1653, année de son décès (Arch. nat., L. 763). Cf. vicomte Oscar de Poli, *Histoire généalogique des Courtin.* Paris, 1887, in-4° ; Roger Rodière et Eugène Vallée, *La Maison de Moy*, Le Mans, 1928, 3 vol. in-8°.

3. Marie de La Guesle épousa, en 1625, René de Vienne, comte de Châteauvieux (contrat, 26 avril, Arch. nat., Y 165, fol. 201. — Mariage à Saint-André-des-Arts, 8 juin. Bibl. nat., Mss., fr. 32.589, p. 362, et Clairambault 987, p. 651), qui décéda en 1662. Ses restes mortels, accompagnés de son inscription funéraire, ont été découverts en janvier 1955, au cours des travaux exécutés au n° 12 de la rue Cassette, à l'emplacement de la chapelle du couvent des Bénédictines du Saint-Sacrement : la comtesse de Châteauvieux qui, après le décès de son mari, s'était retirée dans ce monastère, y décéda en 1674.

4. *France et Belgique* (E.I.N., *En voyage*, t. II, p. 32).

5. Cf. Dom G. Charvin, *loc. supra cit.*, p. 55-58, 78-79.

6. M. Gillenormand demeurait « 6, rue des Filles-du-Calvaire » (*Misérables*, IV, VIII, 7), « c'est [dit-il] Saint-Denis du Saint-Sacrement qui est notre paroisse, mais j'aurai une dispense pour que vous [Marius et Cosette] vous épousiez à Saint-Paul [-Saint-Louis, paroisse de V. Hugo quand il demeurait place des Vosges, où *Les Misères* ont été écrites] ». *Ibid.*, V, v, 4 (E.I.N., *Roman*, t. V, p. 203 et t. VI, p. 180).

privés et personnels », le 2 novembre 1808 et le 1er septembre 1809, rue Neuve-Sainte-Geneviève, les bâtiments édifiés au siècle précédent pour la communauté des Filles de Sainte-Aure [1]. Telles sont les origines du couvent décrit dans les *Misères*.

Ayant lu dans l'ouvrage de Sauval qu'un jeu de paume, dit des « onze mille diables », avait existé dans cette rue, Victor Hugo, sans en savoir rien de plus, n'a pas hésité, suivant son goût de l'antithèse, à situer le couvent des Dames de Sainte-Aure sur l'emplacement de ce tripot infernal [2].

Par suite d'agrandissements subséquents, la communauté des Bénédictines était devenue, en 1825 [3], propriétaire de toute la superficie de l'îlot, en forme de trapèze, limité à l'est par la rue Neuve-Sainte-Geneviève, au nord par la rue du Puits-qui-parle (aujourd'hui rue Amiot), à l'ouest par la rue des Postes (Lhomond), au sud par la rue du Pot-de-fer. Des ordonnances royales sont venues par la suite frapper d'alignement les quatre côtés de l'îlot. Toutefois si l'aspect du côté nord a été entièrement modifié, celui des autres côtés demeure encore ce qu'il était à la fin de l'ancien régime, sauf au sud-ouest, à la jonction des rues des Postes et du Pot-de-fer, qui, sur le plan de Verniquet, levé en 1791 [4], s'effectue à angle droit, ou plus exactement à angle légèrement obtus. Depuis lors, un retranchement opéré à l'extrémité occidentale de la rue du Pot-de-fer a brisé l'alignement rectiligne en y constituant un angle dièdre par lequel Victor Hugo fait pénétrer par escalade, dans l'intérieur du couvent, Jean Valjean, traqué à cet endroit par l'inspecteur Javert et ses mouchards.

Par sa seule force musculaire, la tension de son dos et de ses jarrets, s'aidant de ses coudes et de ses talons, le forçat en rupture de ban parvient dans cet angle, toujours existant [5], à se hisser au sommet du mur de clôture et à descendre ensuite, avec Cosette, dans le jardin du monastère. « C'est cet art incroyable de s'élever sans échelle », ajoute Victor Hugo, « qui a rendu si effrayant et si célèbre le coin de la cour de la Conciergerie de Paris par où s'échappa, il y a quelques

1. Actes passés devant C.-E. Chapellier, notaire. — Les bâtiments et jardins des Dames de Sainte-Aure avaient été vendus comme bien national (en vertu de la loi du 13 fructidor an XIII [30 août 1795]), le 15 thermidor an IV (2 août 1796). Cf. Arch. dép. de la Seine, Sommier des biens nationaux an VII, 12e municipalité, section de l'Observatoire, DQ[13] 298 et 313.

2. Sauval, *Hist.*, t. I, p. 138 : « Rue Neuve-Sainte-Geneviève.... Dans cette ruelà, dès 1534, il y avait un jeu de paume nommé le Tripot des onze mille diables, qui depuis a changé ce nom fantasque en celui de la Sphère ». On ignore l'emplacement précis de ce tripot dont V. Hugo (*William Shakespeare*, I, 1, 6 ; E.I.N., *Philosophie*, t. II, p. 11) attribue la fondation au « vicomte de Montauban, qui était Créqui ».

3. Actes passés devant C.-E. Chapellier, notaire, les 29 et 30 mars 1823, 26 mars et 11 juin 1825. — Cf. Arch. dép. de la Seine, Sommier des biens immeubles, dit « Sommier foncier » (1809-1865 environ), DQ[18]84, 290, 293, 294.

4. Pl. 53. — Cf. également *Atlas de la ville de Paris*, par Th. Jacoubet, 1836, feuille 41.

5. Cf. photographie dans R. Coiplet, *Le Véritable Petit-Picpus*, *op. supra cit.*, p. 181.

années, le condamné Battemolle » [1]. En réalité, cette évasion, qui n'a laissé, semble-t-il, aucune trace dans les archives de la Police et la *Gazette des tribunaux*, ne paraît pas avoir fait grand bruit au dehors, le fugitif ayant été repris avant d'être sorti du Palais. Ce n'est pas par les journaux que Victor Hugo a eu connaissance de cet exploit de Battemolle, ou Bottemolle, mais — il nous l'apprend lui-même — au cours d'une conversation à la Conciergerie, dans le préau des hommes, avec le directeur Lebel, le 10 septembre 1846 [2], c'est-à-dire en pleine période de rédaction des *Misères*.

Vers cette date, Mme Biard lui ayant révélé le couvent de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, il en aura alors examiné attentivement l'extérieur qu'il a soigneusement décrit. Précédemment il ne le connaissait pas, tout au moins de façon précise, sans quoi il aurait su qu'au mois de mars 1824 [3], — où il a placé l'escalade de Jean Valjean —, l'angle rentrant qui la permet n'existait pas encore : il est postérieur d'une vingtaine d'années à cette date, résultant d'un retranchement effectué en 1843 [4], en exécution de l'ordonnance royale du 19 juillet 1839, qui fixe à dix mètres la largeur de la rue du Pot-de-fer. Quant au pan coupé, dont il est également question dans le roman, on ne saurait l'identifier avec celui dans lequel s'ouvre actuellement la porte donnant accès aux parloirs, car son existence est consécutive à un second prélèvement de terrain effectué par la Ville en 1863 [5], pour l'élargissement de la rue des Postes (depuis 1867 rue Lhomond).

En tournant en 1846 ou 1847 autour du couvent, Victor Hugo s'est arrêté devant la grande porte, rue Neuve-Sainte-Geneviève, nº 12 (aujourd'hui nº 16 de la rue Tournefort) [6], mais n'en a pas franchi

1. *Misères*, fol. 538 vº.

2. E.I.N., *Choses vues*, t. I, p. 181. — Ce mode d'escalade est annoncé précédemment, dans *Les Misères*, fol. 174 vº, comme ayant été employé au bagne par Jean Valjean, dans un passage ajouté à la rédaction première, antérieure au 24 novembre 1846, et sans doute au 10 septembre de cette même année, date de la visite de V. Hugo à la Conciergerie.

3. Il est spécifié dans *Les Misères* (fol. 544) et *Les Misérables*, II, v, 10 (E.I.N., *Roman*, t. IV, p. 178) que quelques jours avant l'escalade, « dans le courant de mars 1824 », Javert, déguisé en mendiant près de l'église Saint-Médard, avait cru reconnaître Jean Valjean.

4. Autorisation de construire sur nouvel alignement accordée à la prieure des Bénédictines par le préfet de la Seine, le 19 juin 1843. « Par suite, il a été livré à la voie publique 22 m. 43 c. sur la rue du Pot-de-fer-Saint-Marcel » (Archives du monastère). — Nous présentons nos respectueux remerciements à la Révérende Mère prieure du monastère pour les facilités qu'elle nous a accordées au cours de nos recherches et l'intérêt qu'elle a daigné y prendre. — Beaucoup d'autres personnes sont venues à notre aide, particulièrement Mme Madeleine Ferry, conservateur de la Bibliothèque de Nice, et MM. Henri Conil-Lacoste et Edmond François que nous remercions de leur confraternelle obligeance.

5. Le croquis dessiné par V. Hugo en marge de son manuscrit (Bibl. nat., Mss., n. a. fr. 13.379, fol. 573 vº, reproduit par A. Le Breton, p. 322) donne l'état des lieux en 1847. — La démolition et la reconstruction d'où est résulté l'état actuel, décidées en Chapitre le 4 septembre 1863, ont occasionné un retranchement de 127 m. 80 c. de terrain (Archives du monastère).

6. Ainsi que, à gauche, devant la petite porte voisine, alors « entrée publique » de la chapelle, ouverte « une heure ou deux le dimanche ».

le seuil. De l'intérieur du monastère, Mme Biard n'a connu personnellement que le parloir et les couloirs, corridor et escalier qui y conduisaient alors. C'est sa tante qui, rappelant ses souvenirs d'écolière, lui aura appris, avec croquis [1] à l'appui, la disposition et l'affectation des bâtiments du monastère encadrant le jardin central [2].

En bordure de la rue du Pot-de-fer se trouvaient, comme maintenant, les lieux réguliers du monastère. C'était là, est-il spécifié, que les moniales avaient leurs cellules. Rue Neuve-Sainte-Geneviève, à gauche de la porte cochère, s'élevait la chapelle sur laquelle s'ouvrait en retour d'équerre le chœur des religieuses. Dans cette même rue, le pensionnat était aménagé dans la partie des bâtiments comprise entre ladite porte cochère et la rue du Puits-qui-parle. Les classes étaient aux premier et deuxième étages, le dortoir au troisième. Quant au réfectoire des élèves, il est indiqué, sur le croquis, entre la chapelle et la « Dépense » [3] aménagée à la jonction de ladite rue et de celle du Pot-de-fer.

De vieilles religieuses, constituant ce qu'on appelait « le petit couvent », occupaient l'angle de la rue du Puits-qui-parle et de la rue des Postes [4]. A l'angle opposé de cette dernière rue s'élevaient les ruines dites du « vieux couvent » parmi lesquelles Victor Hugo situera la « baraque » du jardinier Fauchelevent.

C'est également, croyons-nous, grâce aux souvenirs de sa tante que Mme Biard a pu retracer la vie intérieure du monastère entre 1819 et 1823, période coïncidant sensiblement avec celle qui sera assignée au séjour de Jean Valjean et de Cosette, entre 1824 et 1829. Victor Hugo a très largement usé et profité de ces souvenirs. On s'en rendra compte en comparant le passage suivant de la relation avec celui qui lui correspond dans les *Misères* et qui, bien que sa rédaction soit explicitement datée de 1847, ne figure pas, comme plusieurs autres relatifs au couvent, dans la reconstitution de Gustave Simon.

Relation de Mme Biard, Bibl. nat. Mss., n. a. fr. 24.744, fol. 759 vo-760.

De 1819 à 1823, la prieure des Dames du St.-Sacrement était Madame de Bèze (Mère Ste-Marie), femme d'une soixantaine d'années, courte, grosse, trapue, chantant comme un pot fêlé du reste excel-

*Les Misères*, Bibl. nat., Mss. n. a. fr. 13.379, fol. 652.

Pendant les six années qui séparent 1819 de 1825, la prieure des Dames du St-Sacrement était Madame de Bèze qui en religion s'appelait la Mère Sainte-Marie. Elle avait été réélue. C'était une femme d'une soixantaine d'années, courte,

1. Ms. B, fol. 759. — Reproduit par A. Le Breton, p. 329.

2. On trouvera des photographies de l'extérieur et de l'intérieur du monastère dans les articles précités d'A. Le Breton (*Promenade au Petit-Picpus...*, dans *l'Illustration*, 1925, 2e sem., p. 116-117) et de R. Coiplet (*Le Véritable Petit-Picpus...*, dans *Demeures inspirées*, t. II, p. 181-186).

3. « Le coude de la potence [formée par la rue du Pot-de-fer et la rue Neuve-Sainte-Geneviève] est occupé par une salle carrée qui sert d'office et que les religieuses appellent la Dépense. » *Misères*, fol. 563.

4. Ce bâtiment, menaçant ruine et depuis longtemps étayé, vient d'être démoli.

lente, gaie et adorée de tout le couvent. La sous-prieure était une vieille religieuse presque aveugle, la mère St-Bazile. Au nombre des mères était mère Ste-Honorine, trésorière, Ste-Mélanie, tourière (très grosse), Ste-Mechtilde (Mlle Garçon), toute jeune, très laide, grosse, ayant une admirable voix ; de Ste-Chantal (Mlle de Marion) devenue folle ; Ste-Céligne, sœur de Caillé, l'orfèvre, devenue folle ; des Anges (Mlle Dieudé) ayant été au couvent des Filles-Dieu et à celui du Thrésor entre Gisors et Magny ; St-Joseph (Mlle de Leuctembergen) ; la Providence (Mlle de Quelen) ; Compassion (Mlle de Torcy) reçue à soixante ans malgré la règle, très riche ; Présentation (Mlle de St-Séverin) ; Annonciation à la sacristie ; Ste-Adélaïde (Mlle Lassu). On ne reçoit pas de veuves dans l'ordre. Mère Assomption, Mlle Roze de l'Isle Bourbon, très jolie, vingt-trois ans ; Mère Ste-Gertrude, maîtresse des novices, puis mère St-Ange, idem. ; Mère St-Augustin, infirmière, méchante, Mère Miséricorde,. Mlle de Bléchamps, rentrée dans le monde pour sa santé.

Sœurs converses :

Ste-Euphrasie,
La Providence,
St-Michel (long nez),
Ste-Margarita,
Ste-Marthe en enfance.

grosse, « chantant comme un pot fêlé », dit la lettre que nous avons déjà citée, du reste excellente, la seule gaie dans tout le couvent et pour cela adorée. La sous-prieure était une vieille religieuse aveugle, la mère Saint-Basile. Les plus comptées parmi les *vocales* étaient la mère Ste-Honorine, trésorière, la mère Ste-Gertrude, première maîtresse des novices, la mère Saint-Ange, deuxième maîtresse, la mère Annonciation, sacristine, la mère St-Augustin infirmière, la seule dans tout le couvent qui fût méchante ; puis mère Ste-Mechtilde (Mlle Garçon) toute jeune ayant une admirable voix ; mère des Anges (Mlle Dieudé) qui avait été au couvent des Filles-Dieu et au couvent du Trésor entre Gisors et Magny ; Mère St-Joseph (Mlle de Luctemberger), Mère Ste-Adélaïde (Mlle de Lassu), Mère Miséricorde (Mlle de Bleschamps) qui ne put résister aux austérités, Mère Compassion (Mlle de Torcy) reçue à soixante ans malgré la règle, très riche ; Mère Providence (Mlle de Quelen) ; Mère Présentation (Mlle de Saint-Séverin) prieure en cette année 1847 de la Maison du Temple ; enfin mère Ste-Céline (la sœur de l'orfèvre Cahier) devenue folle ; Mère Ste-Chantal (Mlle de Marion) devenue folle. Il y avait encore parmi les plus jolies une charmante fille de vingt trois ans qui était de l'Ile Bourbon et descendante du chevalier Roze, qui se fût appelée dans le monde Mlle Roze et qui là s'appelait Mère Assomption. La Mère Ste Mechtilde chargée du chant et du chœur.... Celles des sœurs converses que les pensionnaises aimaient le mieux, c'étaient la sœur Ste-Euphrasie, la sœur Ste-Marguerita, la sœur Ste-Marthe qui était en enfance et la sœur St-Michel dont le long nez les faisait rire.

Grâce aux précisions fournies par divers documents d'archives, il nous est possible de faire une critique très serrée de ces deux textes. Claudine-Françoise de Bèze de la Belouse, en religion Mère Sainte-Marie, née à Paris, en 1747, était la fille d'un conseiller au Parlement. Religieuse professe du couvent du Marais et principale restauratrice de cette maison rue Neuve-Sainte-Geneviève, elle en fut élue et réélue prieure de 1814 jusqu'à sa mort en 1828. Nous savons qu'elle était « de petite taille et fort replète », que « son extérieur n'avait rien de distingué » et qu' « à la récréation elle était gaie et ouverte » [1].

Mère Saint-Bazile, qui mourut presque aveugle en 1820, ne fut pas sous-prieure. L'informatrice aura fait confusion avec une autre religieuse également atteinte de cécité à la fin de sa vie, Mère Saint-André, sous-prieure de 1814 à 1823, et remplacée dans ses fonctions par Mère de la Compassion (Françoise-Henriette Moullart de Torcy), née en 1759 et entrée au noviciat en 1816, à l'âge de cinquante-sept ans.

Le mot « vocales », qui désigne chez les Bénédictines les religieuses ayant voix au chapitre, ne figure pas dans la relation. Il provient sûrement d'une communication verbale, car Victor Hugo, chaque fois qu'il l'a employé, l'a d'abord orthographié « vocable », erreur d'audition qu'il a corrigée par la suite dans son manuscrit.

Mère Saint-Ange, mentionnée avec Mère Sainte-Gertrude comme maîtresse des novices, reparaît plus bas sous son véritable nom : Mère des Anges (Anastasie-Françoise Dieudé) qui durant sa jeunesse fut effectivement élève pensionnaire au couvent des Filles-Dieu, rue Saint-Denis, et à l'abbaye du Trésor [2], au diocèse de Rouen. Mère Sainte-Mechtilde, « première chantre », devait être douée d'une « admirable voix », mais elle s'appelait dans le monde Louise-Geneviève Laval, et non pas M^lle^ Garçon. Mère Sainte-Céligne qui, comme Mère Sainte-Chantal (Marie-Thérèse-Henriette Marion du Fresnes), serait devenue folle [3], n'était pas la sœur de Charles Cahier, orfèvre du Roi, rue Saint-Honoré, mais la fille de Pierre-Antoine Caillieux (et non Caillé), marchand de rubans et chenilles rue du Faubourg-Saint-Denis. L'arrière-petite-nièce — et non la descendante — du chevalier Nicolas Roze [4] (qui s'illustra à Marseille par son dévouement pendant l'épi-

1. Ces éléments de contrôle, comme ceux qui suivent sans références, proviennent des archives du monastère.

2. Abbaye cistercienne du Trésor-Notre-Dame, commune de Bus-Saint-Remy, Eure, arr. Louviers, cant. Ecos.

3. L'affaiblissement des facultés intellectuelles et morales de Mère Sainte-Céligne paraît avoir été quelque peu exagéré par l'informatrice.

4. Sur le chevalier Nicolas Roze (et non « Nicolas Roger, que l'on appelait le chevalier Roze » comme il est dit dans l'annotation des *Misérables* de la *Bibliothèque de la Pléiade* [1951], p. 1607), par suite d'une faute d'impression, qui, sans vérification, est passée dans l'édition des *Classiques Garnier*, t. I (1957), p. 599, note 1(, cf. L.-Robert Potet, *Nicolas Roze, chevalier de Saint-Lazare de Jérusalem et de Notre-Dame du Mont-Carmel* (1675-1733).... Marseille, 1938, in-8°. — De tous les noms de famille mentionnés ci-dessus, celui de Roze sera seul conservé dans *Les Misérables*, tout en y maintenant pour chaque moniale le nom de religion correspondant.

démie de peste de 1720), Françoise-Adèle Roze, en religion Mère Marie de l'Assomption, naquit en 1794, non pas en l'île Bourbon (île de la Réunion), mais en Ile de France (île Maurice). Elle venait d'avoir vingt-quatre ans quand elle entra au noviciat en 1818.

Les noms des autres professes du chœur sont exactement donnés. Il en est de même pour les converses, sauf toutefois en ce qui concerne « sœur Sainte-Margarita » par ailleurs inconnue. Il s'agit sans doute d'une confusion avec le nom de famille de Mère Sainte-Gertrude (Marie-Louise-Henriette-Cécile Margarita), maîtresse des novices dont il a été précédemment question.

Toutes ces vérifications, précisions, confirmations et rectifications, résultant de minutieuses recherches dans les archives du monastère, ne sont pas superflues. Elles démontrent jusqu'à l'évidence que malgré quelques imprécisions et confusions, simples défaillances de mémoire, les renseignements fournis par la relation sur la vie intérieure du monastère durant le priorat de Mère Sainte-Marie ne peuvent émaner que d'une personne ayant alors vécu, durant plusieurs années, dans ce couvent. Il ne saurait s'agir de la supérieure, d'une mère vocale, ou d'une sœur converse. Retranchées du monde, ces religieuses n'auraient, sous aucun prétexte, consenti à satisfaire aussi complètement la vaine curiosité d'une étrangère de passage en 1846 ou 1847. D'ailleurs, à cette date, bien peu d'entre elles eussent sans doute été capables de retracer la vie intérieure de leur monastère un quart de siècle auparavant. Il en va tout autrement d'une ancienne pensionnaire et spécialement de celle à qui nous attribuons ces confidences, Marie-Hyacinthe d'Orémieulx, qui sur la liste dressée par sa nièce figure nommément en compagnie de « Gabrielle Glaisot,... Zoé de Sainte-Aulaire, Sophie Lacour, Maria Lefranc, Talbot,... Blondel [et] Briant,... » Victor Hugo a conservé les noms de Sainte-Aulaire et de Talbot et leur a ajouté — sans doute sur indication orale complémentaire — celui de Belissen qu'il a inscrit de sa main, en fin de liste, sur le manuscrit de M^me^ Biard [1]. Il n'est pas douteux, semble-t-il, que toutes les jeunes filles qui y figurent n'aient été élèves des Bénédictines du Saint-Sacrement entre 1819 et 1823. Malheureusement, aucun document relatif au pensionnat n'ayant été conservé, les archives actuelles du monastère ne nous permettent pas d'en faire la preuve, ni de nous livrer sur ces noms à la même enquête critique que sur ceux des moniales. Mais les résultats acquis paraissent garantir que si semblable vérification était possible, nous aboutirions en ce sens aux mêmes conclusions que ci-dessus.

Parmi les vieilles religieuses appartenant à divers ordres qui constituaient le « petit couvent » se trouvaient en 1808-1809, trois ou quatre Dames de Sainte-Aure que les premiers acquérieurs, en l'an IV (1796),

1. Ms. B, fol. 760, pub. par A. Le Breton, p. 331. — *Misères*, fol. 551 v° (en surcharge). — *Misérables*, II, VI, 3 (E.I.N., *Roman*, t. IV, p. 193).

avaient maintenues dans les bâtiments de leur ancien monastère. La dernière survivante, sœur Saint-Paul, y mourut en mai 1829, âgée de plus de quatre-vingts ans. C'est évidemment la religieuse qui, étant trop pauvre — disent la relation et *Les Misères* — pour pouvoir porter elle-même « le magnifique costume » des Dames de Sainte-Aure (robe blanche avec scapulaire écarlate), en avait revêtu une poupée qui faisait l'admiration des pensionnaires. Les autres religieuses du « petit couvent » mentionnées dans la relation, et dont une venait de l'abbaye de Fontevrault [1], ne peuvent être identifiées. Nous savons seulement que la Mère Jacob, qui figure parmi elles, était une ancienne cordelière.

L'informatrice fournit les noms de « dames pensionnaires » du couvent, dont la plus célèbre est la comtesse de Genlis [2]. Une seule a laissé sa trace dans les archives du monastère : « M^me^ Albertine, dont on ne sut pas d'autre nom, mystérieuse personne de trente à trente-cinq ans, belle, à moitié folle, traitée avec le plus grand respect par tout le couvent » [3]. L'informatrice ne dit rien de plus de cette dame, mais à son sujet, Victor Hugo nous conte une anecdote qu'il tient d'une autre source :

> Il y avait dans la chapelle une tribune qu'on appelait l'*œil de bœuf* [4]. C'est de cette tribune... que M^me^ Albertine assistait aux offices.... Un jour, la chaire était occupée par un jeune prêtre de haut rang, M. le duc de Rohan, autrefois officier des mousquetaires rouges en 1815, lorsqu'il était prince de Léon, mort après 1830, cardinal et archevêque de Besançon. C'était la première fois que M. de Rohan prêchait au couvent de la rue Neuve-Sainte-Geneviève. M^me^ Albertine assistait ordinairement aux sermons et aux offices dans un calme profond et dans une immobilité complète. Ce jour-là, dès qu'elle aperçut M. de Rohan, elle se dressa à demi et dit à haute voix dans le silence de la chapelle : *Tiens ! Auguste !* Toute la communauté stupé-

1. Maine-et-Loire, arr. et cant. Saumur. Abbaye bénédictine, chef d'ordre, convertie en maison centrale de détention en 1804. — Supprimé en 1790, l'ordre de Fontevrault n'a pas été rétabli. — Les religieuses du « petit couvent », appartenant à des communautés qui ne s'étaient pas reformées, avaient trouvé dans l'enceinte du monastère contemplatif de la rue Neuve-Sainte-Geneviève le refuge qui par ailleurs leur faisait défaut. Elles vivaient entre elles dans un bâtiment (qui vient de disparaître) situé à l'angle des rues du Puits-qui-parle et des Postes. Les Annales du monastère ajoutent que : « On les voyait, quoique âgées et infirmes, traverser le jardin de grand matin, quelque temps qu'il fît et se rendre au chœur pour l'oraison, l'office et la messe. »

2. Les dames pensionnaires mentionnées par l'informatrice (Ms. B, p. 761-763) sont : M^me^ Albertine, M^me^ de Beaufort d'Hautpoul, M^lse^ du Frêne, C^tesse^ de Genlis, M^me^ Vacarmini (surnom), et M^lle^ Dupil, M^me^ Huré, M^lle^ de la Toison. — V. Hugo (*Misères*, ff. 559 v°-563, et *Misérables*, II, VI, 5-7 ; E.I.N., *Roman*, t. IV, p. 200, 203-204, 207) a conservé ces noms, sauf les trois derniers.

3. A. Le Breton, p. 333, a publié ce passage de la relation, sauf les trois derniers mots. Trompé par une erreur de reliure du fol. 763, il a signalé dans le ms. B une lacune qui n'existe pas : « A cet endroit des notes, dit-il, une moitié de feuille manque.... La feuille est coupée et la suite manque. »

4. Le livre de dépenses de la Dépositaire mentionne des paiements, en 1823, pour : « Étoffe, clous et galons pour la porte de l'œil-de-bœuf », et, en 1824, pour : « Peinture de la grande tribune..., peinture et mise en couleur de l'œil-de-bœuf ».

faite tourna la tête, le prédicateur leva les yeux, mais Mme Albertine était retombée dans son immobilité. Un souffle du monde extérieur, une lueur de vie avait passé un moment sur cette figure éteinte et glacée, puis tout s'était évanoui et la folle était redevenue statue.

Ces deux mots cependant firent jaser tout ce qui pouvait parler dans le couvent. Que de choses dans ce : *Tiens! Auguste!* Que de révélations ! M. de Rohan s'appelait, en effet, Auguste. Il était évident que Mme Albertine sortait du plus grand monde puisqu'elle connaissait M. de Rohan, qu'elle y était elle-même haut placée puisqu'elle parlait d'un si grand seigneur si familièrement et qu'elle avait avec lui une relation, de parenté peut-être, mais à coup sûr bien étroite, puisqu'elle savait son « petit nom » [1].

Les pensionnaires ne se trompaient pas. Mme Albertine appartenait à la fine fleur de la noblesse française, à la famille de Montmorency, la première en dignité après la maison royale de Bourbon. Les archives du monastère nous permettent de le démontrer. Une délibération du Discrétoire, en date du 19 mai 1833, nous apprend, en effet, que Mme Albertine — toujours et partout ainsi dénommée — avait pour tuteur son fils, M. de Béthune, c'est-à-dire Maximilien-Léonard-Marie-Louis-Joseph, comte de Béthune-Sully, fils aîné de Marie-Louis-Eugène Joseph, comte de Béthune-Saint-Venant, qui avait épousé, le 1er juin 1808, Anne-Albertine-Joséphine de Montmorency-Luxembourg (notre Mme Albertine), née à Paris le 21 décembre 1789 et devenue veuve le 1er mars 1812 [2].

Mme de Béthune demeura longtemps au couvent de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, car le livre de recettes de la Dépositaire nous apprend que le montant de son loyer, fort élevé (4 000 francs par an), y fut régulièrement payé jusqu'au 14 septembre 1850. Dans le courant de cette année, ses fils la firent transporter à Marly-le-Roi, place du Verduron [3], où elle décéda à l'âge de soixante-treize ans passés, le 2 avril 1863. Immédiatement après sa mort, son domaine fut acquis par le célèbre auteur dramatique Victorien Sardou, qui va nous faire connaître le genre de vie quasi monastique qu'elle continua de mener dans sa nouvelle résidence durant les douze dernières années de sa vie :

Mme de Béthune ne supporte pas la vue d'un homme sans entrer en fureur. On l'entoure de femmes uniquement. Un vieux cocher qui habite les communs, un vieux jardinier qu'elle ne voit jamais, sont les seuls mâles du logis et pour se défendre autant que pour se dérober à la vue des passants, ces femmes multiplient les grilles, les verrous, les plaques de tôle, les judas,

1. *Misères*, fol. 559 v°-560. — *Misérables*, II, VI, 5 (E.I.N., *Roman*, t. IV, p. 200-201).

2. Baron de Woelmont de Brumagne, *Notices généalogiques* (2e série, Paris, 1923, in-8°, p. 122) auxquelles il faut apporter la correction suivante : le fils aîné du Comte de Béthune et de « Mme Albertine », né le 1er février 1810, décéda le 17 avril 1868 (et non 1858). Cf. *Annuaire de la noblesse de France*, pub. par Borel d'Hauterive, 26e année, 1869, p. 280. — Leur second fils, Charles-Louis-Marie-François, naquit le 20 juin 1812 et décéda le 15 juin 1871.

3. Sur la situation et l'histoire de ce domaine de la place du Verduron (aujourd'hui place Victorien-Sardou), cf. C. Piton, *Marly-le-Roy...* Paris, 1904, in-4°, p. 306-307, et A. Mellerio, *Marly-le-Roi*, Marly-le-Roi, 1926, in-12, p. 11-13.

les chatières ! On n'entre plus, on sort à peine ! Les provisions glissent par les portes entrebâillées ; les lettres rampent et s'insinuent sur le seuil. Ce n'est plus que silence, mystère, méfiance et murmures de voix étouffées, troublés par le seul cliquetis des trousseaux de clefs et des chapelets [1].

Quant à la parenté de Mme Albertine avec le Cardinal duc de Rohan, elle est indiscutable. Ils avaient pour ancêtre commun, Claude de Montmorency, seigneur de Fosseux (+ 1546), maître d'hôtel de François Ier, grand-père de la belle Fosseuse, maîtresse d'Henri IV, et bisaïeul du fameux duelliste Boutteville. Cousins au 17e degré [2], ils étaient du même âge à un an près et avaient peut-être été élevés ensemble. Victor Hugo ignorait-il le nom de famille de Mme Albertine ? Est-il impossible qu'il ne tint pas l'anecdote du cardinal de Rohan [3] lui-même ?

Si l'on ne trouve pas traces de leurs relations — très étroites en 1821 — après que le duc eut reçu la prêtrise l'année suivante [4], cela ne prouve nullement qu'elles aient immédiatement cessé d'exister. Le fait qu'en octobre 1829, dès sa prise de possession de l'archevêché de Besançon, Mgr de Rohan ait appelé près de lui pour la restauration de sa cathédrale l'architecte Robelin, accompagné du peintre Boulanger et de Sainte-Beuve [5], montre tout au moins que le prélat était alors demeuré dans l'ambiance hugolienne.

Tout en parlant du Cardinal de Rohan, Victor Hugo intercale dans son récit l'indication suivante qui, pas plus que l'anecdote sur Mme Albertine, ne figure dans la relation écrite de Mme Biard : « Deux duchesses très sévères, Mmes de Choiseul et de Sérent, visitaient souvent la communauté où elles pénétraient sans doute en vertu du privilège *magnates mulieres...* ». En réalité il s'agit non pas de duchesses, mais des comtesses Louise-Joséphine de Choiseul-Praslin et Char-

1. Extrait d'un travail ébauché, sous le titre : *Promenades autour de ma maison*, publié dans : *Les Papiers de Victorien Sardou, notes et souvenirs*, rassemblés et annotés par Georges Mouly. Paris, Éditions Albin Michel, 1934, in-16, p. 269.

2. Cf. *Hist. généal... de la maison de France*, par le P. Anselme, 3e éd., t. III, p. 580-583, 587-589, 592-593, et sa continuation par P. Potier de Courcy, t. IX, 2e partie, p. 187-188 et 231-232.

3. Charles Baille, *Un prélat d'ancien régime au XIXe siècle, sa famille et son groupe. Le Cardinal de Rohan-Chabot, archevêque de Besançon (1788-1833)*. Paris, Perrin, 1904, in-16.

4. Sur les relations de V. Hugo et du Duc de Rohan, cf. chanoine G. Venzac, *Les Origines religieuses de Victor Hugo*. Paris, Bloud et Gay, 1955, gr. in-8°, p. 526 et suiv.

5. Lettre de Louis Boulanger à Victor Hugo : Besançon, 15 octobre 1829, cf. *Victor Hugo et les artistes romantiques* (catalogue de l'exposition juin-sept. 1951 à la Maison de V. Hugo, p. 31, n° 121). — Lettre de Sainte-Beuve à Mme Victor Hugo : Besançon, 16 octobre 1829, dans *Correspondance générale*, recueillie par J. Bonnerot, t. I (1935), lettre 87, p. 148-149. — Dans *Port-Royal* (éd. Doyon et Marchesné, *supra cit.*), t. I, p. 347, en note, Sainte-Beuve a comparé le Cardinal de Rohan à Sébastien Zamet, évêque de Langres, fondateur de l'Institut du Saint-Sacrement, rue Coquillière : « Ce M. Zamet me fait l'effet d'un Cardinal de Rohan anticipé de celui que nous avons vu archevêque de Besançon, pieux et coquet, sincère et fastueux, officiant avec pompe sous ses dentelles. »

lotte-Ferdinande-Marie de Sérent qui étaient sœurs, cousines au quatrième degré avec la prieure, mère de Bèze [1], et bienfaitrices insignes du monastère. Il n'est pas surprenant qu'il soit question d'elles à propos du Cardinal duc, car, en 1808, alors qu'il était encore prince de Léon, il avait épousé la fille du comte et de la comtesse de Sérent, Armandine-Marie-Georgette [2], qu'il perdit tragiquement quatre ans plus tard, brûlée vive dans sa robe de bal. Quant au prétendu privilège *magnates mulieres* [3], ces deux mots sont tirés d'une ordonnance du XIII^e^ siècle relative à l'accès du cloître de la cathédrale de Paris dont Victor Hugo a trouvé dans le *Théâtre des antiquités* (1612) du P. Jacques du Breul un extrait qu'il a utilisé et rappelé ici et ailleurs.

« Aucun homme, est-il dit dans la relation de M^me^ Biard, n'entrait dans l'intérieur même du couvent. Les deux seuls hommes que vissent les pensionnaires étaient M. Anciot, le maître de dessin, vieux, affreux, bossu, et M. Durand, l'aumônier, vieux et laid aussi, qu'elles ne voyaient qu'au chœur à travers une grille » [4]. Le professeur de dessin, dont l'orthographe du nom a été rectifiée par Victor Hugo, serait le peintre d'histoire Jean-Joseph Ansiaux (1764-1840). On n'en trouve pas trace dans ce qui subsiste des comptes de la Dépositaire, où, par contre, figure jusqu'en 1835 un aumônier nommé Durang, ou Durand, dont nous ignorons la date d'entrée en fonctions. Notons qu'il n'est fait aucune mention dans la relation, à cet endroit ou ailleurs, ni de l'archevêque de Paris, ni du jardinier du couvent qui, dans le roman, joue un rôle essentiel sous le nom de Fauchelevent.

A ces renseignements sur les personnes qui habitaient ou pénétraient dans le monastère et ses annexes durant le priorat de Mère de Bèze, l'informatrice en a joint beaucoup d'autres qu'elle tenait sans doute également de sa tante, sur les diverses observances de la

1. Louise-Joséphine de Choiseul (1756-1837), mariée en 1780 à César-Hippolyte, comte de Choiseul-Praslin, et Charlotte-Ferdinande-Marie de Choiseul (1767-1845), mariée en 1781 à Armand-Louis, comte de Sérent. — Elles étaient filles de Louis-Marie-Gabriel-César de Choiseul et de Marie-Françoise Girard de Vannes, laquelle avait pour mère Françoise de Bèze, sœur de Jean-Joseph, père de la prieure des Bénédictines de la rue Neuve-Sainte-Geneviève. — Cf. Lachenaye, Desbois et Badier, *Dictionnaire de la noblesse* (3^e^ éd.), t. V (1864), p. 633 ; le P. Anselme, *Hist. généal... de la Maison royale de France*, 4^e^ éd., complétée par P. Potier de Courcy, t. IV (1868), p. 808. — Vicomte A. Révérend, *Titres et anoblissements et pairies de la Restauration*, t. VI (1906), p. 245.

2. C'est d'elle dont il est question dans les *Misérables*, III, III, 3 (E.I.N., *Roman*, t. IV, p. 335). Dans le salon de M^me^ de T., rue Férou, où régnait M. Gillenormand, « on appelait une femme M^me^ la Générale. M^me^ la Colonelle n'était pas absolument inusité. La charmante M^me^ de Léon, ... préférait cette appellation à son titre de Princesse ».

3. E. Huguet, *Quelques sources de « Notre-Dame de Paris »*, dans *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 8^e^ année, 1901, p. 60-61. — Cf. *Notre-Dame de Paris*, IV, 5 (E.I.N., *Roman*, t. II, p. 130) ; *L'Homme qui rit*, II, I, 12 (E.I.N., *Roman*, t. VIII, p. 220) ; *Torquemada*, 1^re^ partie, acte I, sc. 2 (E.I.N., *Théâtre*, t. IV, p. 17).

4. Ms. B, fol. 760, pub. par A. Le Breton, p. 331.

communauté adoratrice et réparatrice et principalement sur l'intercession eucharistique permanente :

Les religieuses adorent le très-saint-sacrement douze heures de suite, à tour de rôle. Elles sont à genoux, la corde au cou, et ne peuvent cesser d'être à genoux que pour se mettre à plat ventre. On appelle cela *faire réparation*, mais comme c'est devant un poteau de bois surmonté d'un cierge qu'elles restent ainsi, les pensionnaires nommaient cela être au poteau et même les religieuses aussi [1].

Rappelons également les indications fournies sur la règle du silence, le chant des matines pendant la nuit, les réunions hebdomadaires du chapitre, les coulpes, les sonneries, le costume comportant un petit saint-sacrement en métal au-dessous de la guimpe, la fête sainte Marthe où l'on habillait les petits pensionnaires en religieuses et mille autres détails que Victor Hugo a utilisés sans en rien laisser perdre, souvent sous la forme où ils lui étaient donnés, parfois même sans vérifier l'exactitude des termes employés. C'est le cas pour le mot miséricorde qui désigne la console d'appui fixée sous la tablette mobile constituant le siège d'une stalle, et non pas cette tablette [2].

Mme Biard ne s'est pas bornée à coucher par écrit les souvenirs de sa tante, elle y a joint la description et relation très détaillées de ce qu'elle a remarqué et recueilli elle-même à l'intérieur des deux monastères parisiens du Saint-Sacrement [3]. C'est grâce à son récit que Victor Hugo a pu décrire et comparer l'état des parloirs de ces deux couvents en 1847. Dans celui de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, alors situé au premier étage, au voisinage de la porte cochère, l'informatrice fut reçue par la prieure dont elle donne le nom : Louise de Saint-Martin (en religion Mère Sainte-Anastasie). Celle-ci étant entrée en fonctions le 9 juillet 1846, la visite ne peut être antérieure à cette date. Leur entretien porta sur l'éducation des jeunes filles dont le couvent avait depuis 1833 cessé de s'occuper. « Nous avons eu le malheur, dit la prieure, de perdre un grand nombre de religieuses depuis quelques années.... Il vient de nous en mourir deux toutes jeunes.... L'une avait vingt-cinq ans, l'autre vingt-deux. » (Victor Hugo a augmenté d'une

1. Ms. B, fol. 761 v°, pub. par A. Le Breton, p. 333.

2. « La planche d'une stalle d'église sur laquelle on s'assoit et qu'on relève à volonté se nomme la *miséricorde d'une stalle.* » Ms B, fol. 761 v°, pub. par A. Le Breton, p. 332, et utilisé par V. Hugo de la façon suivante : « Quand les religieuses assistaient à des offices où leur règle leur commandait le silence, le public n'était averti de leur présence que par le choc des miséricordes des stalles se levant et s'abaissant avec bruit. » *Misérables*, II, VI, 6 (E.I.N., *Roman*, t. IV, p. 205).

3. Des recherches faites dans les archives du monastère, il résulte qu'en 1824, « outre les dames pensionnaires, il y avait deux classes de jeunes personnes et une école gratuite pour les petites filles indigentes ». Malgré la sollicitude de la prieure, Mère Sainte-Marie de Bèze, « le pensionnat, qui était un peu déchu en 1818, ne put se relever ; un trop grand nombre d'autres maisons s'établissaient alors pour l'éducation. On ferma la grande classe en 1827 ; la 2e classe en 1833 ; le choléra avait aussi fait cesser la classe des pauvres externes en 1832 ». Après cette date, il n'est plus fait mention de classes jusqu'en 1866.

unité ce dernier chiffre pour le faire coïncider avec l'âge du décès de Julia Alpinula, la prêtresse d'Aventicum dont l'inscription funéraire, reconnue depuis apocryphe, « faisait, dit-il, pleurer Byron et rêver Müller [1] ».) « Notre ordre, continue la prieure, est d'une telle sévérité qu'il effraie beaucoup de jeunes filles et nous ne nous recrutons pas. A peine avons-nous quelques novices pour être converses, mais très rarement nous avons des professions pour les religieuses de chœur ». Et la prieure de conclure :

C'est cet amoindrissement de notre maison qui nous a fait renoncer à nous livrer à l'éducation, mais nous avons dans le couvent du Temple une maison de notre ordre qui contient un pensionnat de jeunes filles. Le couvent du Temple a pour supérieure la mère Présentation [Caroline-Éléonore de Saint-Séverin] [2] qui a longtemps demeuré ici et à laquelle il faut s'adresser pour mettre une jeune fille en pension [3].

Ce couvent de Saint-Louis du Temple avait été fondé, en 1815, dans l'hôtel du grand prieur de France, par la princesse Louise-Adélaïde de Bourbon, la dernière des Condé [4]. Mme Biard s'y rendit, décrivit l'entrée du monastère et les travaux d'élèves qui ornaient le parloir [5], mais elle ne remarqua pas dans le jardin — et pour cause — le célèbre marronnier d'Inde « qui passait pour... être le père de tous les marronniers du royaume » [6]. Voisin du donjon du Temple, il avait été abattu avant lui, pendant la captivité de Louis XVI, et Victor Hugo a été renseigné à son sujet, non pas par Mme Biard, mais par l'*Histoire... de Paris*, d'Henri Sauval [7], comme précédemment sur le couvent de la rue Cassette et le tripot des onze mille diables de la rue Neuve-Sainte-Geneviève [8].

1. Bibl. nat., Mss., n. a fr. 241786, pièce 115, pub. dans *Océan. Tas de pierres* (E.I.N., p. 497). — Byron, *Childe Harold*, chant III, 75-77. — Johann von Müller (1752-1809), *Histoire de la Confédération suisse*, trad. de l'allemand par Charles Monnard, t. I (1837), p. 61. — Sur Julia Alpinula, cf. en plus : *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse...*, t. I (1921), p. 243. — Non seulement dans *Les Misérables*, II, VI, 1 (E.I.N., *Roman*, t. IV, p. 214), mais encore dans *Le Rhin* (lettre XIX) et *Paris* (II, 3), V. Hugo fait mention de cette prêtresse imaginaire.

2. Le 6 juillet 1846, elle avait quitté le monastère de la rue Neuve-Sainte-Geneviève où elle exerçait les fonctions de prieure ; Mère Sainte-Marie (Louise de Saint-Martin) fut élue à sa place le 9 juillet.

3. Ms. B, fol. 758. Ce passage de la relation est inédit sauf les deux premières lignes, publiées par A. Le Breton, p. 328.

4. Sur l'histoire de ce prieuré de Saint-Louis-du-Temple, devenu abbaye en 1932, voir le P. Yves de La Brière, *L'Histoire du temps présent. Ce que fut l'abbaye de la rue Monsieur*, dans la revue *Études*, t. 236, 1938, p. 231-242.

5. Ms. B, fol. 760, incomplètement publié par A. Le Breton, p. 327-328.

6. *Misères*, fol. 565 v°. — *Misérables*, II, VI, 10 (E.I.N., *Roman*, t. IV, p. 212).

7. « Au Temple, il y a un marronier d'Inde, qui n'est pas seulement le plus grand et le plus beau du royaume, mais le père, comme on dit, de tous ceux que nous avons en France et l'un des plus beaux arbres qu'on puisse voir. » H. Sauval, *Hist... de Paris*, t. III, p. 45. — Cf. Georges Gibault, *L'Introduction en France du marronnier d'Inde dans l'enclos du Temple en 1615* dans *La Cité*, Bull. de la Soc. hist. et archéol. du IVe arr. de Paris, 13e année, 1914, p. 213-218.

8. C'est encore dans l'ouvrage de Sauval que V. Hugo a appris que le « vrai nom » de la rue des Postes est rue des Pots (t. I, p. 159 ; *Misérables*, II, VI, 1 ; E.I.N., *Roman*, p. 153) et qu'il a trouvé les anciens noms de deux autres rues bordant le

## Les Dames de Saint-Michel et de Sainte-Madeleine, rue Saint-Jacques, et les manuscrits de Juliette Drouet.

Les Dames de Saint-Michel, qui appartenaient à l'ordre de Notre-Dame de Charité ayant pour objectif la réhabilitation des filles repenties [1], acquirent, en 1806, le vaste domaine occupé avant la Révolution par les Visitandines dans la rue Saint-Jacques [2]. Les bâtiments et jardins, voisins de ceux des Bénédictines du Saint-Sacrement, occupaient une superficie d'environ trois hectares dans l'îlot limité à l'ouest par ladite rue, au nord par les rues des Fossés-Saint-Jacques et des Postes, à l'est par la rue d'Ulm et au sud par la rue des Ursulines [3].

Sous la Restauration, les Dames de Saint-Michel donnèrent asile dans la partie nord-est de ce domaine, à l'angle de la rue des Postes et de la rue d'Ulm, à une communauté ayant un objectif analogue au leur, celle des Dames de Sainte-Madeleine, dites Madelonnettes. C'est par l'une de leurs anciennes pensionnaires de 1819, Julienne-Joséphine Gauvain, dite plus tard Juliette Drouet, alors âgée de treize ans, que l'attention de Victor Hugo fut attirée de ce côté. Comparativement à la documentation à lui fournie par M^me^ Biard, l'apport de Juliette [4] sur ces deux couvents est de peu d'importance, même en faisant large part aux renseignements oraux qui ont permis à Victor Hugo de rédiger, au plus tôt en 1845, un long morceau sur le couvent des Dames de Saint-Michel [5], qu'il n'a pas inséré, ni même utilisé de façon quelconque dans son roman. Ne manquons pas toutefois de noter que dans ce morceau il est question d'un serviteur obligatoire de tout monastère de femmes : le jardinier, dont M^me^ Biard — nous l'avons fait remarquer — n'a soufflé mot. Les dames de Saint-Michel, écrit Victor Hugo, renseigné par Juliette, devaient baisser leur voile à la vue du jardinier de leur couvent, « un vieillard de soixante-dix ans, tout voûté », qui, s'il n'en est pas le prototype,

couvent (t. I, p. 159 et 160) : « La rue du Pot-de-Fer s'est appelée la rue Bon quitte, la rue du Puits qui-parle s'est appelée la rue des Rosiers, car Dieu ouvrait les fleurs avant qu'on taillât les pierres ». *Misères*, fol. 563. Ces deux derniers emprunts n'ont pas laissé de trace apparente dans les *Misérables*.

1. Créé à Caen en 1641, par saint Jean Eudes. Cf. J.-M. Ory, *Les Origines de Notre-Dame de Charité*, Abbeville, 1891, in-8°.

2. Lucien Lambeau, *Les Dames de Saint-Michel, rue des Postes et rue Saint-Jacques (1724-1906), l'ancien couvent de la Visitation, rue Saint-Jacques*, dans *Commission municipale du vieux Paris*, 1906, annexe au procès-verbal de la séance du 12 mai. — Cf. également, *ibid.*, 1903, procès-verbal de la séance du 12 mars, avec plan.

3. Sur cet emplacement, limité par la rue Gay-Lussac et traversé par la rue Pierre-Curie, s'élèvent aujourd'hui les Instituts de Géographie, d'Océanographie, des Études hispaniques et de Physique et Chimie.

4. Bibl. nat., Mss., n. a. fr. 24.744, p. 709 *bis*-712 *quater* (Ms. D), et n. a. fr. 13.379, fol. 558. Cf. *supra : Les Sources du Petit-Picpus.*

5. Bibl. nat., Mss., n. a. fr. 24.744, p. 233-235, pub. par G. Simon, dans E.I.N., *Roman*, t. IV, p. 535-537. Il y est dit que : « En 1845, la supérieure de la première classe s'appelait la Mère Sainte-Agnès... ». La rédaction ne peut donc être antérieure à cette date.

annonce et préfigure, tout au moins, le père Fauchelevent, vieux et boiteux, des *Misères* et des *Misérables*.

Aux deux manuscrits relatifs à la vie de pension chez les Madelonnettes que lui remit Juliette, Victor Hugo a fait quelques légers emprunts qu'il a tous groupés dans le chapitre de son roman intitulé *Distractions* [1]. Aucun d'eux ne figure dans la reconstitution des *Misères* publiée par Gustave Simon et l'examen du manuscrit démontre que dans tous les cas il s'agit d'additions à un texte préétabli [2]. Est-ce à dire que Victor Hugo ait attendu d'avoir dépaysé le couvent pour incorporer ces emprunts aux données fournies par Mme Biard ? Certainement pas, pour l'un d'eux, tout au moins : l'anecdote du joueur de flûte qui termine le chapitre en question. Le manuscrit des *Misérables* atteste qu'elle a été appliquée au couvent de la Montagne-Sainte-Geneviève avant de passer au Petit-Picqus. Voici le récit de Juliette que Victor Hugo n'a fait qu'amplifier, en y ajoutant, détail significatif, que le bruit de la flûte venait « du côté de la rue du Pot-de-Fer » :

> Le seul bruit qu'on entendait du dehors était le son d'une flûte qui jouait toujours le même air : *Ma Zétulbé, viens régner sur mon âme* et souvent plusieurs fois dans la journée. Chaque fois que je l'entendais cet air, je montais aux commodités qui étaient au second étage et je grimpais en m'accrochant comme je pouvais pour atteindre le jour de souffrance afin d'apercevoir le joueur de flûte qui ne se doutait pas du tout de l'effet magnétique que son talent d'aveugle et son air Empire faisait sur une petite fille de treize ans. J'ai même été jusqu'à agiter mon mouchoir, mais en pure perte, je dois l'avouer. Au reste, il m'était impossible de distinguer l'âge ni la figure de ce délicieux musicien [3].

Ajoutons que « cet air » est un rondo de Vincenzo Martini, intercalé par les chanteurs dans la partition du *Calife de Bagdad* de Boïeldieu, représenté pour la première fois à Paris, sur la scène de l'Opéra-Comique, en 1800 [4].

La description du réfectoire dans *Les Misérables* provient également de Juliette, sauf toutefois le texte de la patenôtre blanche, écrit au-dessus de la porte, prière cabalistique et ridicule dont la teneur n'a jamais figuré sur les murs d'un couvent quelconque. Victor Hugo, qui dans son manuscrit l'a attribué formellement, contre l'évidence, au « Couvent de la rue Sainte-Geneviève », l'aura trouvé dans le *Traité des superstitions*, de Jean-Baptiste Thiers, ainsi que les cinq vers

1. *Misérables*, II, VI, 5 (E.I.N., *Roman*, t. IV, p. 198-202).
2. Bibl. nat., Mss., n. a. fr. 13,379, p. 556-560.
3. *Misères*, fol. 561 v°. Cf. *Misérables*, II, VI, 5 (E.I.N., *Roman*, t. IV, p. 201-202) où la rue du Pot-de-Fer est remplacée par la rue Droit-Mur.
4. Cf. Georges Favre, *Boïeldieu, sa vie, son œuvre* (*Bibliothèque de la Société des Historiens du théâtre*, 17 et 21), Paris, 1944-1945, 2 vol. in-8°, t. II, p. 55 et 59. — La musique se trouve dans *La Clef du Caveau*, n° 1432.

léonins relatifs aux deux larrons du Calvaire, Dismas et Gesmas [1], que la comtesse de Genlis, afin d'effaroucher les voleurs, aurait écrits de sa main et collés dans la petite armoire où elle serrait son argent et ses bijoux.

Chez les Madelonnettes, comme il est dit dans le chapitre en question du roman, les repas étaient « revêches », la nourriture « sévère » et peu abondante. A l'occasion, les jeunes pensionnaires y apportaient, en été, un complément, en ramassant dans le jardin, « malgré la surveillance extrême et malgré la sévérité des punitions infligées, quelques abricots jetés par le vent, des pommes vertes et des poires piquées par les vers et tombées à terre.... On les mangeait dans les commodités ou le soir dans son lit » [2].

Les deux passages suivants du manuscrit de Juliette méritent d'être intégralement reproduits :

[Sur les tables du réfectoire] de distance en distance était placée une petite terrine en terre vernie appelée *rond d'eau*. C'est là dedans que chaque élève jetait l'eau qui avait servi à laver sa timbale et son couvert.... De cinq en cinq pensionnaires, il y avait une de ces terrines et quand par hasard on y jetait quelques débris hideux, des peaux grasses, des ouïes [de poisson] pas fraîches, des pommes de terre aigres, des haricots sûrs ou du fromage véreux, la religieuse de semaine le repêchait et le faisait manger aux cinq élèves attachées au *rond d'eau*... [3].

Les punitions consistaient en pain sec aux repas, en privation de récréation, en croix faite sur le plancher avec la langue quand on avait parlé pendant les heures de silence. Il fallait que les croix fussent marquées par la salive par terre et quelquefois on vous en imposait jusqu'à cinquante et soixante. Le moins c'était trois et cinq. On avait quelquefois la langue en sang, mais toujours on y avait des boutons. Ce qui n'empêchait pas les pauvres petites filles de recommencer la même faute dans le moment même. Les autres punitions étaient le cachot et la verge... [4].

Ces châtiments ignobles, inadmissibles même dans des maisons de redressement comme celles de la Charité et de la Madeleine, n'ont jamais été signalés comme ayant été en usage dans les pensionnats dirigés par les Bénédictines du Saint-Sacrement. Tout en adoucissant et abrégeant les révélations de son informatrice, Victor Hugo, qui cependant tenait essentiellement, affirme-t-il, à donner dans *Les Misères* une idée très exacte de ce qui se passait, sous le priorat de Mère de Bèze, dans le monastère de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, y a-t-il introduit, avant sa transformation en Petit-Picpus, l'usage des « ronds d'eau » et des « croix de langue » ? L'examen du manuscrit ne permet pas de l'affirmer. En tout cas, ce qui a trait dans *Les Misérables* au réfectoire, à la nourriture et aux punitions est en contradiction formelle avec un

1. La « patenôtre blanche » et les vers léonins se trouvent dans les différentes éditions de cet ouvrage (1679-1777) à la première partie, livre I, chap. X, et livre V, chap. VI (sauf dans la 1re éd. où ils figurent aux chap. X et XXII).
2. Ms. D, ff. 709 *ter* v°-710.
3. *Ibid.*, ff. 711 *quater* v°-712.
4. *Ibid.*, ff. 711 v°-711 *bis*.

autre passage de ce roman, conforme celui-là à ce que Mme Biard a relaté en ces termes :

> Les pensionnaires étaient très bien traitées et nourries. Elles avaient une bonne cuisine, en hiver du feu partout et des soins de tous genres. Les religieuses, très sévères pour elles-mêmes, étaient très douces pour les enfants [1].

Pourquoi Victor Hugo ne s'en est-il pas tenu là ? Sans doute pour être agréable à sa chère Juliette. L'un des passages cités ci-dessus, relatif aux fruits gâtés, est indiqué dans *Les Misérables* comme étant extrait d'une « lettre... écrite... par une ancienne pensionnaire, aujourdhui Mme la duchesse de..., une des plus élégantes femmes de Paris » [2] (autrement dit : la princesse Negroni de *Lucrèce Borgia*), mais, un peu plus loin, deux passages de la relation de Mme Biard (en littérature : Thérèse de Blaru) [3], l'un relatif à Mère de Bèze, l'autre à l'aumônier et au professeur de dessin, sont mentionnés comme étant des extraits de la « lettre déjà citée » [4]. L'informatrice doit donc subir un dédoublement. Comme dans la pièce des *Contemplations* [5] intitulée d'abord *Trumeau*, ou *Dessus de porte*, puis la *Fête chez Thérèse*, la duchesse Laura a précédé la duchesse Thérèse. Malgré quelques difficultés, la première, la brune, a été identifiée avec Juliette, la seconde, la blonde, avec Mme Biard [6]. Quoi qu'il en soit, il est désormais acquis que dans l'élaboration des chapitres des *Misérables* relatifs au Petit-Picpus, les deux rivales, la brune et la blonde, ont eu chacune leur

1. Ms. B, fol. 760 v° (pub. par A. Le Breton, p. 331), utilisé dans *Les Misérables*, II, VI, 7 (E.I.N., *Roman*, t. IV, p. 207) de la façon suivante : « Toutes ces femmes étaient très douces pour tous ces enfants. Les religieuses n'étaient sévères que pour elles-mêmes. On ne faisait de feu qu'au pensionnat, et la nourriture, comparée à celle du couvent, y était recherchée, avec cela mille soins.... »

2. *Misérables*, II, VI, 5 (E.I.N., *Roman*, t. IV, p. 199).

3. Cf. Charles Joliet, *Les Pseudonymes du jour*, nouv. éd., Paris, 1884, in-18, p. 17. Emil Weller, *Lexicon pseudonymorum...*, 2te Aufl., Regensburg, 1886, in-8°, p. 75. Georges d'Heylli, *Dictionnaire des pseudonymes...*, nouv. éd., Paris, 1887, in-18, p. 29. — L'arrière-grand-père de Mme Biard, François-Henri-Jean-Baptiste d'Orémieulx (1724-1771), lors de son mariage avec Marie-Anne Choquart, en 1768, s'intitule seigneur de Blaru (Bibl. nat., Mss., fr. 31.711 [Chérin, 149], dossier 3.016 [Oresmieux], fol. 9). — Il s'agit sans doute de Blaru (Seine-et-Oise, arr. Mantes, cant. Bonnières). — V. Hugo, dans *Les Misérables* (V, v, 1 et 5) donne ce nom à la clairière de la forêt de Montfermeil (Seine-et-Oise, arr. Pontoise, cant. le Raincy) où Jean Valjean a enfoui sa fortune. Les érudits locaux ont vainement cherché sur le cadastre de cette commune « le fonds Blaru ». Cf. *Victor Hugo et Montfermeil*, par Charles Peyre et G. Guyonnet, dans *Le Vieux Montfermeil*, n° spécial, 1955, p. 13. — En plus du *Voyage au Spitzberg* mentionné ci-dessus, Mme Biard a laissé une œuvre littéraire considérable. C'est Mme Victor Hugo qui l'avait orientée de ce côté en 1852 ; cf. E.I.N., *Correspondance*, t. II, p. 55.

4. *Misérables*, II, VI, 7 (E.I.N., *Roman*, t. IV, p. 206 et 207).

5. *Contemplations. Autrefois, 1830-1843*, livre I, XXII (E.I.N., *Poésie*, III, p. 54).

6. Cf. L. Guimbaud, *Victor Hugo et Mme Biard* (1927), *op. supra cit.*, p. 75-78. — P. Souchon, *Quelle fut l'inspiratrice de la « Fête chez Thérèse ? »* dans *Mercure de France*, 1er mai 1939, p. 554 et suiv.

part. Mais incontestablement c'est la seconde qui a joué le rôle de beaucoup le plus efficace et quasi unique [1].

Avant de passer à l'étude du Petit-Picpus, il convient de se demander pour quelles raisons Victor Hugo se décida à abandonner le couvent des Madelonnettes abrité chez les Dames de Saint-Michel, rue Saint-Jacques. Après l'avoir adopté faute de mieux, il aura fini, croyons-nous, par se rendre compte que ce refuge pour filles débauchées, repenties ou non, et traitées avec une sévérité extrême, n'était nullement désigné pour qu'il lui confiât l'éducation de Cosette, future baronne Pontmercy, d'autant moins que, de l'aveu même de Juliette, l'instruction y était « fort simple et des plus primaires » [2]. Mais pour décrire exactement l'intérieur d'un couvent mieux approprié à ses desseins, il lui fallait les souvenirs d'une personne y ayant demeuré vers 1820-1830. Grâce aux récits de sa tante, M^me^ Biard sera venue, au moment opportun, le tirer d'embarras en l'orientant sur le prieuré bénédictin de la Montagne-Sainte-Geneviève dont naguère il avait sans doute déjà pris quelque connaissance au cours de ses entretiens avec son ami l'abbé de Rohan.

## Le couvent dans « les Misérables » : Le Petit-Picpus.

Commencée en 1845, la rédaction des *Misères* fut interrompue en 1848 par les événements de février, la cinquième partie et le dernier chapitre de la quatrième restant alors seuls à écrire. Elle ne sera achevée, puis revisée et considérablement augmentée qu'une douzaine d'années plus tard, en 1861. Le roman est alors intitulé *Les Misérables* et le prieuré bénédictin de la Montagne-Sainte-Geneviève, décrit primitivement dans la réalité absolue, se transforme à cette date en un couvent de pure fantaisie. « Vu le régime et les tracasseries possibles, note Victor Hugo le 25 janvier 1862 [3], j'ai dû dépayser le couvent, en changer le nom et le transporter imaginairement » sur la rive droite,

1. Quelle fut la réaction de Juliette en constatant l'inutilisation presque complète de ses souvenirs personnels ? Suivant l'une de ses lettres, telle que l'a publiée P. Souchon (*Mille et une lettres d'amour à Victor Hugo*, Paris, Gallimard, 1951, in-8°, p. 536, lettre DC), elle n'aurait pas eu connaissance de ce qui a trait au couvent avant 1860, c'est-à-dire une douzaine d'années après la rédaction première des pages qui nous occupent. Elle dit dans cette lettre à propos de Cosette : « J'ai hâte de revoir cette pauvre petite fille et de connaître le sort de sa belle poupée. Je suis impatiente de savoir si ce monstre de Javert a perdu la trace de ce pauvre sublime scélérat Monsieur le Maire [de Montreuil-sur-Mer, Jean Valjean] et de savoir si le pauvre logis du boulevard Montparnasse [*sic* pour : boulevard de l'Hopital] s'est éclairé d'un rayon de soleil et de bonheur depuis que je l'ai quitté. » Or la date de cette lettre : « Guernesey, 25 avril 1860, vendredi matin, 8 heures », renferme une contradiction. Le 25 avril 1860 n'est pas tombé un vendredi, mais un mercredi. Il s'agit probablement d'une simple faute d'impression, mais les dates des lettres de Juliette ne comportant généralement pas de millésime, on ne saurait rien conclure de ce texte sans vérification préalable.

2. Ms. D, fol. 711.

3. Bibl. nat., Mss., n. a. fr. 13.379, fol. 753, note marginale.

du sommet de la Montagne-Sainte-Geneviève dans les bas quartiers de Reuilly, entre le quai de la Râpée et la rue du faubourg Saint-Antoine, en un lieu dit « le petit Picpus ». Un mois après, le 5 mars, Victor Hugo écrit à son éditeur André Lacroix, qui voudrait pratiquer des coupures : « Il faut ôter tout prétexte de criaillerie aux communautés qui existent. Les pages qui établissent la différence entre le Petit-Picpus et les Dames de l'Adoration perpétuelle sont donc absolument nécessaires » [1].

En effet, dans les *Misérables*, le couvent cesse d'appartenir à l'Institut créé à Paris par Mère Mechtilde pour faire partie d'une « congrégation de Bernardines-Bénédictines » pratiquant « l'adoration perpétuelle, comme les Bénédictines dites Dames du Saint-Sacrement », mais d'un « ordre absolument autre » [2].... « Quiconque, précise Victor Hugo, a un peu remué des in-folio sait que Martin Verga fonda en 1425 une congrégation de Bernardines-Bénédictines, ayant pour chef d'ordre Salamanque et pour succursale Alcala. Cette congrégation, affirme-t-il, avait poussé des rameaux dans tous les pays catholiques de l'Europe [3]. »

Si la « congrégation de Bernardines-Bénédictines » pratiquant l'adoration perpétuelle est purement imaginaire, son prétendu fondateur ne l'est pas. Martin de Vargas (et non Verga) est un réformateur espagnol de l'ordre cistercien qui décéda en 1446 [4], sans avoir exercé d'influence en dehors de l'Espagne. Victor Hugo l'a connu uniquement par la 3e édition du *Dictionnaire historique* de Moreri [5] qui lui consacre l'article suivant :

1. Publié par G. Simon, *Les Misérables (lettres inédites)* dans *La Revue (ancienne Revue des Revues)*, vol. LXXX, 1909, p. 166-167. — Cette lettre ne figure pas dans E.I.N., *Correspondance*.

2. *Misérables*, II, VI, 2 (E.I.N., *Roman*, t. IV, p. 187-188), cf. aussi II, VI, 10 (*Ibid.*, p. 213) : « En 1657, le pape Alexandre VII avait autorisé, par bref spécial [imaginaire], les Bernardines du Petit-Picpus à pratiquer l'Adoration perpétuelle comme les Bénédictines du Saint-Sacrement. Mais les deux ordres n'étaient pas moins restés distincts. »

3. *Misérables*, II, VI, 2 (E.I.N., *Roman*, t. IV, p. 187).

4. Sur Martin de Vargas, cf. le P. Hélyot, *Histoire des ordres religieux...*, t. III (1718), p. 382-387, et *Dictionnaire des ordres religieux...* mis par ordre alphabétique par M. L. Badiche (*Encyclop. théol.* de Migne, t. XX), t. I (1847), col. 959-963. — « C'est en 1427 que Martin de Vargas jeta les bases de la Congrégation cistercienne de Castille par l'établissement du monastère de Monte Sion. Cette nouvelle congrégation compte aussi des monastères de Bernardines, mais elle n'a jamais fait aucune fondation en France.... Martin de Vargas fut même très mal vu en France, le chapitre général de Citeaux lui reprocha d'avoir agi sans son assentiment et d'avoir donné à la congrégation formée par lui des constitutions étrangères à l'esprit primitif de Citeaux. Il n'y a rien à retenir de la congrégation de Bernardines-Bénédictines imaginée par Victor Hugo. » (Renseignements qu'a eu l'amabilité de me fournir le P. Jean de la Croix, secrétaire de la Commission d'histoire de l'ordre de Citeaux.)

5. *Le Grand Dictionnaire historique...*, 3e édition, corrigée et divisée en deux tomes, par Mre Louys Moreri,... — à Lyon, chez J. Girin et B. Rivière, et se vend à Paris, chez D. Thierry, 1683, 2 vol. in-fol. — V. Hugo en possédait personnellement un exemplaire dans sa bibliothèque d'Hauteville-House à Guernesey, vraisemblablement acquis et relié sur place. — La 1re éd. de ce *Dictionnaire* parut à Lyon,

S. Bernard, congrégation fondée par Martin Verga, espagnol de nation, qui renouvela en l'an 1425, en Espagne, l'ancienne règle de Citeaux. Elle fut approuvée par le pape Martin V et elle a eu de fameux collèges à Salamanque, à Alcala et ailleurs [1].

Cette nouvelle présentation du couvent s'accompagne de considérations historiques sur les différentes branches monastiques issues du tronc bénédictin, puisées par Victor Hugo à la même source [2] qu'il a, par ailleurs, nous le verrons, abondamment utilisée au cours de la revision et de l'accroissement des chapitres qui nous occupent.

Passons maintenant au déplacement topographique du couvent. Le village de Picpus, traversé par un chemin reliant Saint-Denis à Saint-Maur-des-Fossés, apparaît en 1478, dans les « Comptes et Ordinaires » de la prévôté de Paris [3]. Il a laissé son nom à un quartier, à un boulevard, à une rue, à une porte, à un cimetière célèbre. A partir du XVII[e] siècle, des monastères se sont établis dans la rue ainsi dénommée. En 1804, la Congrégation des religieuses des Sacrés Cœurs et de l'Adoration perpétuelle, fondée à Poitiers en 1797, y a constitué sa maison mère et de là lui est venu le nom de « Société de Picpus » [4]. Le couvent des *Misérables* ne saurait en aucune façon être identifié avec ce monastère, Victor Hugo ayant pris soin de situer expressément à plus de deux kilomètres de son emplacement, dans le voisinage immédiat de la gare de Lyon, son Petit-Picpus imaginaire [5]. Il n'en a pas moins cherché à faire croire à sa réelle existence : « Le Petit-Picpus, dont aucun plan actuel, écrit-il, n'a gardé trace, est assez clairement indiqué dans le plan de 1727, publié à Paris chez Denis Thierry, rue Saint-Jacques, vis-à-vis de la rue du Plâtre, et à Lyon, chez Jean Girin, rue Mercière, à la Prudence ». Pure supercherie. Ce plan n'existe pas, bien que Victor Hugo l'ait fait figurer quelques années plus tard, entre celui de Roussel (1731) et celui de l'abbé Delagrive (1728), dans son introduction au livre *Paris-Guide* publié en vue de l'Exposition universelle de 1867 [6]. L'éditeur prétendu de ce plan imaginaire, l'imprimeur et libraire parisien bien connu, Denis II

en 1 vol. in-fol., en 1674. La 20[e] et dernière éd. a été publiée à Paris, en 1759, en 10 vol. in-fol. — Sur *Moreri à Lyon*, cf. A. Pericaud, dans la *Revue du Lyonnais*, 1[re] série, t. IV, 1836, p. 439-442.

1. T. I, p. 577.

2. Aux articles consacrés à saint Benoît (t. I, p. 565-566) et à Citeaux (t. I, p. 906-907).

3. « Un arpent et demi de vigne au terroir de Picquepuces. » H. Sauval, *Hist... de Paris*, t. III, p. 434.

4. P. Fleury-Divès, *Les Religieuses des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie et de l'Adoration perpétuelle du Très Saint-Sacrement de l'autel*. Paris, Letouzey et Ané, 1924, in-16, p. 52, 89, 129.

5. Il est cependant probable qu'il a réellement existé dans la banlieue parisienne, sur le chemin de Saint-Denis à Saint-Maur-des-Fossés ou aux environs, un lieudit nommé le Petit-Picpus, car l'abbé Jean Lebeuf a relevé dans un titre de 1499 du prieuré de Saint-Éloi la mention d'un « lieu dit la Grant Picquepusse ». *Hist. de la ville et de tout le diocèse de Paris* (éd. Bournon), t. I, p. 332.

6. *Paris*, II, 2 (E.I.N., *Choses vues*, t. II, p. 307).

Thierry, éditeur de Boileau et de Molière, décéda, dès 1712, et son adresse, ainsi que celle de son associé lyonnais [1], a été prise par le romancier aux titres des deux tomes de la 3e édition du *Dictionnaire historique* de Moreri dont nous venons de signaler l'utilisation fréquente dans *Les Misérables*.

Malgré cette carence de plan, nous n'en allons pas moins déterminer, de façon très précise, l'itinéraire de Jean Valjean poursuivi sur la rive droite par Javert et ses mouchards. Le pont d'Austerlitz franchi, « la rue du Chemin-Vert » s'ouvrait devant le fuyard en prolongement de ce pont, dénommé sous la Restauration (Victor Hugo l'a oublié), pont du Jardin du Roi [2]. Au bout de 300 pas (225 mètres), cette voie imaginaire, prenant la forme d'un Y, se subdivisait en deux branches divergentes, longeant l'une et l'autre les bâtiments du couvent où Jean Valjean va se réfugier. La première, à gauche, « la petite rue Picpus... montait vers le marché Lenoir » [3] [c'est-à-dire le marché Beauvau, place d'Aligre, décrite par Jules Romains [4]], la deuxième, à droite, « la rue Polonceau », allait « vers la campagne », c'est-à-dire dans la direction de Vincennes en passant par la barrière du Trône (place de la Nation). Une voie transversale, « la rue Droit-Mur », d'une longueur de 200 pas (150 mètres), reliait les deux branches de l'Y, limitant vers l'est l'emplacement du couvent [5].

Si nous reportons ces données très précises sur un plan du XIIe arrondissement, nous constatons que cet îlot triangulaire s'inscrit dans le polygone limité par les avenues Ledru-Rollin et Daumesnil, le boulevard Diderot et la rue de Lyon, et plus précisément que le couvent se situe au croisement des rues Michel-Chasles et Parrot, créées au début du siècle sur l'emplacement de la Maison centrale de détention, communément appelée Mazas, construite de 1845 à 1850, pour remplacer la prison de la Force [6].

1. A Paris, la rue du Plâtre (depuis 1864, rue Domat) aboutissait (avant 1873) en face du n° 30 actuel de la rue Saint-Jacques, entre la rue de la Parcheminerie et le boulevard Saint-Germain. — A Lyon, la rue Mercière, parallèle au quai Saint-Antoine, s'étend entre la place d'Albon et la place des Jacobins.

2. « En 1817..., le pont d'Austerlitz abdiquait et s'intitulait pont du Jardin du Roi, double énigme qui désignait à la fois le pont d'Austerlitz et le Jardin des Plantes. » *Misérables*, I, III, 1 (E.I.N., *Roman*, t. III, p. 122).

3. Du nom de son constructeur, l'architecte Nicolas Lenoir, dit le Romain (1726-1810). L'ouverture de ce marché, sur les terrains de l'abbaye de Saint-Antoine, fut autorisée par lettres-patentes du 17 février 1777, sous l'abbatiat de Gabrielle-Charlotte de Beauvau-Craon (cf. H. Bonnardot, *L'Abbaye royale de Saint-Antoine-des-Champs*.... Paris, 1882, in-4°, p. 78-79).

4. *Les Hommes de bonne volonté, XXVI. Françoise* (Paris, 1946, in-12), chap. XXXV, p. 243-244. Cf. aussi Gérard Bauër, *Rendez-vous avec Paris*. Paris, éditions Albin Michel, 1959, in-16, p. 135-137.

5. *Misérables*, II, V, 2-4 (E.I.N., *Roman*, t. IV, p. 155-160).

6. Située dans le quartier Saint-Gervais, à l'angle de la rue Pavée et de la rue du Roi-de-Sicile ; la rue Malher (ouverte en 1848) traverse son emplacement en diagonale. — Thénardier y fut incarcéré après le guet-apens de la Masure Gorbeau (3 février 1832) et s'en évada, grâce à son fils Gavroche (avant le 3 juin suivant). Cf. *Misérables*, III, VIII, 3 ; IV, II, 1-2 ; IV, VI, 3.

Ce n'est certainement pas par pur effet du hasard que le Petit-Picpus se trouve situé à cet endroit. Laissant au lecteur le soin de découvrir sa pensée, Victor Hugo poursuit là encore son antithèse coutumière de l'ombre et de la lumière, de l'enfer et du ciel, du bagne et du couvent. Successeur du Tripot des onze mille diables, le Petit-Picpus, s'il avait réellement existé, serait devenu au moment où paraissaient *Les Misérables*, une maison pénitentiaire, comme Clairvaux, la prison de Claude Gueux : « abbaye dont on a fait une bastille, cellule dont on a fait un cabanon, autel dont on a fait un pilori » [1].

Tout en dénaturant et dépaysant dans *Les Misérables* le couvent des *Misères*, Victor Hugo s'est appliqué à modifier aussi peu que possible sa rédaction première, même en ce qui concerne la topographie préexistante. La petite rue Picpus et la rue Polonceau remplacent respectivement la rue Neuve-Sainte-Geneviève et la rue des Postes sur les côtés divergents du trapèze, dont la ruelle Aumarais et la rue Droit-Mur, substituées aux rues du Puits-qui-parle et du Pot-de-fer, constituent les deux bases, avec cette différence toutefois que, sur la rive gauche, la grande base étant orientée vers le nord, la petite vers le sud, l'angle rentrant et le pan coupé occupaient l'extrémité occidentale de la petite base, tandis que sur la rive droite, la grande base étant à l'est, la petite à l'ouest, l'angle rentrant et le pan coupé se situent à l'extrémité méridionale de la grande base, au point de jonction des rues Droit-Mur et Polonceau [2].

Pénétrons maintenant à l'intérieur du couvent à la suite de Jean Valjean qui franchit à cet endroit le mur du jardin. La prieure n'est plus Mère de Bèze. Elle a fait place à Mère Innocente « de la famille de... Marguerite de Blemeur, auteur » de la *Vie des saints de l'ordre de saint Benoît*. Mère Innocente, « lettrée, érudite... tenait de son ascendante Marguerite, la Dacier de l'ordre » [3]. L'ouvrage cité ici n'est pas de l'invention de Victor Hugo, pas plus que son auteur, religieuse de la Trinité de Caen, puis de la rue Cassette, dont l'érudition faisait l'admiration d'Adrien Baillet et de Dom Jean Mabillon. Mais, au baptême, cette religieuse avait été nommée Marie-Jacqueline et non pas Marguerite [4]. L'erreur vient de Moreri qui, à l'article qu'il a consacré à saint Benoît, cite en références l'auteur de la *Vie des saints de l'ordre* avec ce prénom erroné, en compagnie d' « Arnoul Wion, Gabriel

1. *Claude Gueux* (E.I.N., *Roman*, t. I, p. 747).
2. Cf. les plans établis ou reproduits par A. Le Breton, *loc. cit.*, p. 321 et 323.
3. *Misérables*, II, VI, 7 (E.I.N., *Roman*, t. IV, p. 206).
4. Sur Marie-Jacqueline Bouëtte de Blémur, en religion Mère Saint Benoît (1618-1696), auteur de *L'Année bénédictine, ou les Vies des saints de l'ordre de saint Benoist pour tous les jours de l'année* (Paris, L. Billaine, 1667-1673, 7 vol. in-8°), cf. l'avant-propos de Dom G. Charvin à la réédition partielle, dans les *Éditions de la Revue Mabillon*, d'un autre ouvrage de cette religieuse : *Éloges de plusieurs personnes illustres en piété de l'ordre de saint Benoist décédées en ces dernières années* (Ligugé, 1927, in-16) où est reproduite, en appendice, la *Lettre circulaire écrite par D. J. Mabillon au nom de la mère prieure du Monastère du Saint-Sacrement* [*rue Cassette*], *sur la mort de M^me^ de Blémur*.

Bucelin, Trithème, Maurolicus et Dom Luc d'Achery », dont les noms puisés dans le *Grand Dictionnaire historique*, au même endroit que celui de « Marguerite de Blemeur » et le titre de son ouvrage [1], se retrouvent également dans *Les Misérables* [2].

Dans les remaniements du roman, la sous-prieure, Mère Saint-Bazile, devient une « vieille religieuse espagnole..., la Mère Cineres » [3].

Comme le tableau ci-dessous permet de s'en rendre compte, si les noms de religion des mères vocales sont conservés, leurs noms de famille respectifs (sauf un seul, le dernier) sont changés.

| Noms de religion dans les *Misères* et les *Misérables* | Noms de famille | |
|---|---|---|
| | dans les *Misères* | dans les *Misérables* |
| Mères : | Mlles : | Mlles : |
| Sainte-Mechtilde | Garçon | Gauvain |
| des Anges | Dieudé | Drouet |
| Saint-Joseph | de Luctemberger | de Cogolludo |
| Sainte-Adélaïde | de Lassu | d'Auverney |
| Miséricorde | de Bleschamps | de Cifuentes |
| Compassion | de Torcy | de la Miltière |
| Providence | de Quelen | de Laudinière |
| Présentation | de Saint-Séverin | de Siguenza |
| Sainte-Céligne | Cahier | Carracchi |
| Sainte-Chantal | de Marion | de Suzon |
| Assomption | Roze | Roze |

Ces noms de famille, bien qu'imaginaires, n'en sont pas moins pris dans la réalité et se rapportent presque tous à la famille et à l'entourage de l'auteur. Cogolludo, Cifuentes et Siguenza rappellent les victoires en Espagne (Nouvelle Castille) du général Hugo [4] ; la Miltière et Laudinière, ses propriétés en Sologne [5]. Auverney (pour Auverné, près de Châteaubriant), déjà employé dans *Bug-Jargal*,

1. T. I, p. 565-566.
2. *Misérables*, II, VIII, 3 (E. I. N., *Roman*, t. IV, p. 249).
3. *Ibid.*, II, VI, 7 (E.I.N., *Roman*, t. IV, p. 206).
4. Cf. *Mémoires* du général Hugo, dans *Collection des mémoires des Maréchaux de France et des Généraux français* (Paris, 1823, 3 vol. in-8°) : Cogolludo, t. II, p. 260-262, 315. — Cifuentes, *ibid.*, p. 232-243. — Siguenza, *ibid.*, p. 197, 221, 267. Le 27 septembre 1810, le roi Joseph aurait dit au général Hugo : « Prenez... dès aujourd'hui le titre soit de comte de Cifuentes, soit de comte de Siguenza, et sur l'avis que vous me donnerez de votre choix, je vous ferai expédier immédiatement vos titres. » *Ibid.*, p. 257-258. Nous citons cette édition des Mémoires du général Hugo de préférence à celle donnée par L. Guimbaud (en 1934, dans la collection *Jadis et naguère*) qui est incomplète.
5. La Miltière, « petite propriété située communes de Pruniers [Loir-et-Cher, arr. et cant. Romorantin] et Lassay [arr. Romorantin, cant. Selles-sur-Cher]... acquise par le général Hugo, avec la locature de Laudinière, par acte... du 12 décembre 1823 ». Cf. Louis Belton, *Victor Hugo et son père à Blois*, dans *Mémoires de la Soc. des sciences et lettres du Loir-et-Cher*, XVI[e] vol., 1902, p. 18 et 21.

rappelle les origines familiales de la générale Hugo [1]. L'emploi des deux noms : Gauvain et Drouet, en tête de liste, a fait croire que Juliette (de son véritable nom, Julienne-Joséphine Gauvain) avait eu réellement des tantes au couvent [2].

Seul, entre tous, est conservé le nom de famille de Mère Marie de l'Assomption, Françoise-Adèle Roze. Décédée en 1866, quatre ans après la publication des *Misérables*, dans son monastère de la Montagne Sainte-Geneviève, elle n'a très probablement pas ignoré la mention, dans ce roman, de son nom et de son illustre ascendance, car sa cousine, M^me^ Alphonse Mahul, née Stéphanie-Emma Dejean, qui l'a beaucoup connue, a relevé ce double fait dans l'ouvrage qu'elle a consacré à leur famille [3], où il est longuement question de l'héroïque marseillais, Nicolas Roze.

Dans *Les Misérables*, les sœurs converses, les élèves, le professeur de dessin et les dames pensionnaires des *Misères* n'ont pas changé de noms, mais l'aumônier Durant est devenu l'abbé Banès [4].

Revenons à Jean Valjean et à son escalade nocturne. Le mur du couvent franchi, il aperçoit le jardinier, l'aborde et, à prix d'or, lui demande asile. A sa stupéfaction, ce jardinier le reconnaît. C'est le père Fauchelevent auquel deux ans auparavant, à Montreuil-sur-Mer, il a sauvé la vie au péril de la sienne. En remerciement, celui-ci, après l'avoir fait passer pour son frère et prétextant sa vieillesse et ses infirmités, obtient de la supérieure qu'il soit embauché comme aide-jardinier et que la petite Cosette soit reçue comme élève dans le pensionnat du couvent. La difficulté est de les faire sortir et rentrer. Dans *Les Misères*, ils passent tout simplement, l'un et l'autre, par la grande porte de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, tandis que Fauchelevent retient le portier dans sa loge et détourne son attention ; ils rentrent quelques instants plus tard, sans avoir été aperçus, et après présentation à Mère de Bèze sont immédiatement agréés par elle [5].

Il en va tout autrement dans *Les Misérables* où la susdite acceptation est obtenue en reconnaissance et récompense d'un grand service rendu au monastère par Fauchelevent. Durant la nuit de l'escalade,

1. Auverné (Loire-Atlantique, arr. Châteaubriant, cant. Moisdon), lieu d'origine du grand-père et du père de Sophie Trébuchet, épouse du général Hugo. Cf. Chanoine G. Venzac, *Les Origines religieuses de Victor Hugo, op. supra cit.*, p. 104.

2. Cf. en dernier lieu : L. Guimbaud, *Juliette Drouet avant Victor Hugo*, dans la revue *Europe*, 30^e^ année, 1952, p. 50-51.

3. *Roman et histoire, ou la Victime de la trahison. Vie du général Roze, racontée par S.-E. Mahul des Comtes Dejean,... et accompagnée d'une notice historique sur le chevalier Roze, par M. Audran,... et de différents annexes relatifs à la même famille.* Florence, 1868, in-16, p. 9-10, 269-271.

4. *Misérables*, II, VI, 7 (E.I.N., *Roman*, t. IV, p. 207). Ce nom de Banès a peut-être été substitué à celui de Durant en souvenir de l'abbé Blanès de Stendhal (*Chartreuse de Parme*, 1839).

5. *Misères*, fol. 663.

meurt une religieuse vénérée comme une sainte, Mère Crucifixion. A grand renfort d'arguments historiques (tirés par le romancier, avec une prolixité exagérée et même caricaturale, du *Dictionnaire* de Moreri [1]), la prieure, Mère Innocente, entreprend de démontrer à Fauchelevent que, contrairement à la loi humaine, mais en parfait accord avec la loi divine, le corps de la défunte ne doit pas sortir du monastère, mais y être inhumé dans le caveau de la chapelle. Fauchelevent accepte d'y descendre le cercueil et promet, en outre, de remplir avec de la terre celui qui sera porté au cimetière de Vaugirard, lieu de sépulture habituel des religieuses. Alors, Jean Valjean, après avoir arrêté le mode de sortie de Cosette, imagine et décide de se substituer à la terre pour remplir le cercueil et d'effectuer ainsi sa sortie personnelle [2].

Ce moyen rocambolesque aurait été employé par Charles-Quint au monastère de Saint-Just pour y faire entrer et en faire sortir une amie, nommée la Plombes, qu'il désirait revoir avant de mourir. Du moins Victor Hugo le prétend, mais il ne cite à l'appui de son affirmation qu'un auteur imaginaire, le moine Austin Castillejo, dont le nom provient (mais rien de plus, même le prénom) du *Dictionnaire* de Moreri [3].

Le Cimetière de l'ouest, dit de Vaugirard, situé en bordure extérieure de l'enceinte des Fermiers généraux, entre la barrière de ce nom et celle de Sèvres [4], n'a pas été choisi au hasard. C'est là qu'avant l'ouverture du Cimetière du sud, dit de Montparnasse, en juillet 1824 (quatre mois après l'inhumation fictive de Mère Crucifixion), furent enterrés sous l'Empire et la Restauration les morts des trois arrondissements de la rive gauche pour lesquels la situation de fortune de leurs familles ne permettait pas de faire les frais d'une concession au Père-

1. En plus des articles : *Benoît* (saint) et *Citeaux* déjà mentionnés, V. Hugo a utilisé dans le t. I ceux qui sont consacrés à *Benoît II* (saint), pape, et ses rapports avec Constantin Pogonat (p. 563) ; *Benoît VIII*, pape (p. 563-564) ; *Bernard* (saint), premier abbé de Clairvaux (p. 574-575) ; *Bernard*, fondateur d'une congrégation dite des Pauvres catholiques (p. 576) ; *Bernard Guidonis*, évêque de Tuy, puis de Lodève. Plantevit de la Pause, évêque de Lodève, cité en référence, est devenu dans *Les Misérables :* Plantavit de la Fosse (p. 578-579) ; *Bérulle* (p. 589) ; *Chartreux* (p. 866-867) ; *Chonodemaire*, « un des sept rois allemans qui entrèrent dans les Gaules sous l'empire de Constance » (p. 885). — Dans le t. II, V. Hugo a utilisé les articles consacrés à : *Grégoire*, antipape opposé à Benoît VIII (p. 97) ; *Henri II*, empereur « surnommé le boiteux... et le saint », qui rétablit Benoît VIII sur le trône pontifical (p. 155-156) ; *Oratoire de Jésus* (p. 785-786) ; *Psallans*, ou prieurs, hérétiques (p. 977) ; *Sagittaire*, évêque de Gap, frère de Salone, évêque d'Embrun, sectateurs de Mommol (p. 1082).

2. *Misérables*, II, VIII, 2-4 (E.I.N., *Roman*, t. IV, p. 240-257). Dans une première rédaction, incomplètement conservée, publiée par G. Simon (E.I.N., *ibid.*, p. 759), c'est Fauchelevent qui imagine de mettre Jean Valjean dans le cercueil et de faire sortir Cosette en la cachant dans sa hotte.

3. T. I, p. 793, article : « Castilleio (Christofle), espagnol de nation, connu sous le nom de Christoval de Castillejo.... »

4. Entre les rues de Vaugirard et Lecourbe, sur l'emplacement du boulevard Pasteur, de la ligne n° 6 du Métropolitain, et du Lycée Buffon.

Lachaise [1]. C'est donc dans la fosse commune de ce cimetière de Vaugirard que les religieuses décédées avant le mois de juillet 1824, rue Neuve-Sainte-Geneviève, furent déposées [2].

Victor Hugo connaissait fort bien ce cimetière. Son parrain, le général La Horie, fusillé dans la plaine de Grenelle le 29 octobre 1812, y avait été inhumé. Dix ans plus tard, le corps de sa mère, décédée rue de Mézières le 27 juin 1821, y fut porté dans la soirée du lendemain [3], à l'heure même où il situera, dans *Les Misérables*, l'enterrement postiche de la religieuse, remplacée dans sa bière par Jean Valjean.

L'inhumation dans le caveau de la chapelle du couvent, si l'on en devait croire le beau-frère de Victor Hugo, le graveur Paul Chenay, aurait sa source dans une illégalité réelle. Racontant ses souvenirs de Guernesey dans un livre, rempli de médisances et de calomnies, que sa famille a fait retirer du commerce dès la mise en vente, cet abject individu, dont l'ivrognerie était le moindre défaut, affirme que l'auteur des *Misérables*, pour combler une lacune dans sa documentation, l'aurait chargé, en 1859, d'obtenir la faveur d'assister rue Neuve-Sainte-Geneviève, « à une séance de nuit de l'Adoration perpétuelle », sous la menace, en cas de refus, de révéler l'inhumation clandestine d'une religieuse, dans la chapelle, « environ trente ans » auparavant [4].

Si l'examen critique du récit de Paul Chenay démontre sa fausseté jusqu'à l'évidence [5], il n'en subsiste pas moins que, dès 1847, l'auteur

1. Cf. *Le Véritable conducteur aux cimetières du Père Lachaise, Montmartre, Montparnasse et Vaugirard...*, par MM. Richard et ***. Paris, Roy-Terry, 1830, in-18, avec plan du cimetière de Vaugirard. — E. Malbois, *Les Anciens cimetières de la paroisse Saint-Sulpice*, dans *Bull. de la Soc. hist. du VI^e arr..*, t. XXII, 1921, p. 85-89. Louis Hastier, *Énigmes du passé I... Vers la tombe d'Elvire*. Paris, R. Julliard, 1944, in-16, p. 254-258.

2. Les Bénédictines de la rue Tournefort ont acquis, le 16 août 1847, une concession perpétuelle au Cimetière du sud, dit de Montparnasse, 18^e division. Antérieurement, suivant un acte capitulaire du 22 juillet précédent : « Depuis la Révolution jusqu'en 1844, toutes les religieuses avaient été mises dans la fosse commune [au cimetière de Vaugirard, puis au cimetière de Montparnasse] par esprit d'humilité et de pauvreté.... A dater de l'année 1844, les supérieurs avaient exigé que l'on achetât pour chaque religieuse une fosse temporaire pour cinq ans. »

3. Cf. lettre de V. Hugo à son père, 28 juin 1821 (E.I.N., *Correspondance*, t. I, p. 322). — Le corps de la mère de V. Hugo, venant du Cimetière de l'ouest (Vaugirard), a été porté au Cimetière de l'est (Père-Lachaise), le 25 octobre 1837, dans la concession perpétuelle de la famille Hugo. C'est par erreur que dans *Victor Hugo raconté*, M^me V. Hugo a dit que le corps de sa belle-mère avait été inhumé au cimetière de Montparnasse qui n'existait pas encore en 1821.

4. *Histoire inconnue d'un chapitre des « Misérables », l'Adoration perpétuelle*, dans : *Victor Hugo à Guernesey, souvenirs inédits de son beau-frère Paul Chenay* (Paris, Juven, 1902, in-16), p. 237-248.

5. Tout est faux dans le récit de P. Chenay. V. Hugo, très suffisamment renseigné sur l'Adoration perpétuelle par la relation de M^me Biard, n'a apporté sur ce point (comme en témoigne son manuscrit) aucune retouche à sa rédaction de 1847. D'autre part, P. Chenay n'a certainement pas, quoiqu'il en dise, assisté dans le couvent de la « rue des Postes » à une « séance de l'Adoration perpétuelle ». Sa description est en désaccord formel avec les usages suivis dans ce monastère. Comportant deux religieuses agenouillées et revêtues de manteaux rouges, sa

des *Misères* savait que « sous le maître-autel » de la chapelle dudit couvent existait un caveau funéraire [1]. Peut-être même n'ignorait-il pas que depuis 1828 (trente ans avant 1859) ce caveau contenait une sépulture.

Aménagé au XVIIIe siècle pour les Dames de Sainte-Aure, sous la chapelle et une partie du jardin, ce caveau avait été remis en état par les soins de Mère de Bèze qui ne cachait pas son vif désir de pouvoir y être inhumée, ainsi que ses filles. Ce vœu devait se réaliser pour elle grâce à sa nièce, Marguerite Anjorrant [2], orpheline de naissance à qui elle servit de mère. Après l'avoir élevée, elle la maria en 1785 à Claude-Irénée Perreney de Grosbois, président du Parlement de Besançon. Les deux époux furent les grands bienfaiteurs du Monastère au temps de son établissement rue Neuve-Sainte-Geneviève et à la mort de Mère de Bèze, qui survint le 31 mars 1828, ils mirent tout en œuvre pour que le désir exprimé par leur tante de ne pas quitter son couvent après sa mort se réalisât. Député de la Côte-d'Or, conseiller d'État honoraire en 1815, M. de Grosbois avait été nommé pair de France en 1827. Se trouvant ainsi en situation de parvenir à ses fins, il fit toutes les démarches nécessaires, paya tous les frais (qui furent considérables) et obtint finalement que la prieure défunte fût déposée dans le caveau qu'elle avait elle-même préparé. Les funérailles, auxquelles prit part l'abbé de Rohan, vicaire général de Mgr de Quelen, et alors en voie d'être promu à l'archiépiscopat, furent célébrées solennellement le 2 avril 1828, et une pierre portant une épitaphe composée par Mme de Grosbois, recouvrit la sépulture [3].

relation ferait plutôt penser qu'il se sera renseigné sur ce qui se pratique encore dans la chapelle du couvent (non cloîtré) du n° 35 de la rue de Picpus. Cf. F. Fleury-Divès, *Les Religieuses des Sacrés-Cœurs... et de l'Adoration perpétuelle...*, *op. supra cit.*, p. 149 et 152, et G. Lenôtre, *Le Jardin de Picpus* (Paris, 1928), p. 184.

1. *Misères*, fol. 551 v° : « [Les Bénédictines] avaient fait faire un caveau sous leur maître-autel pour la sépulture de leur communauté. [Le *Gouvernement*, comme elles disent, n'a pas permis que ce caveau reçût les cercueils. Elles sortent donc du couvent quand elles sont mortes. Ceci les afflige et les consterne comme une infraction. »

2. Sur Marguerite-Jeanne-Claude Anjorrant (1764-1833) — fille de Claude-Euloge Anjorrant, président au Parlement de Paris (1734-1815) et de Marie-Françoise-Jeanne de Bèze de la Belouse, sœur de Claudine-Françoise, prieure des Bénédictines de la rue Neuve-Sainte-Geneviève — et sur son mari, Claude-Irénée-Marie-Nicolas Perreney de Grosbois (1756-1840) qu'elle épousa à Paris le 20 juillet 1785, nous avons consulté et utilisé en les contrôlant : « Notices sur M. et Mme de Grosbois, par Mme la duchesse d'Harcourt leur nièce » [Aglaé Terray (1788-1867) qui épousa, en 1807, François-Eugène-Gabriel duc d'Harcourt]. Ms. des archives du monastère. — Robert et Cougny, *Dict. des parlementaires français*, t. III (1891), p. 262-263. Vte A. Révérend, *Titres, anoblissements et pairies de la Restauration*, t. V (1905), p. 334-335. — Bon de Woelmont de Brumagne, *Notices généalogiques*, 7e série, Paris, 1930, in-8°, p. 32.

3. « Le mercredi saint, 2 avril [1828], le corps de la défunte fut placé dans son cercueil... et porté au chœur. M. le Supérieur [le chanoine Arnaud, ancien vicaire général du diocèse de Rennes] chanta la messe solennelle assisté de MM. les Aumôniers ; après le service Mgr le Prince de Léon [*sic*], alors archevêque d'Auch [*sic*], dit la messe, le corps présent, pour sa pieuse parente pour laquelle il avait

Vingt ans plus tard, en 1848, quand les Bénédictines de Saint-Louis du Temple furent chassées de leur couvent par le gouvernement provisoire, le corps de leur fondatrice, Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé, qui, à son décès, survenu en 1824, avait été, elle aussi, inhumée dans la chapelle de son monastère, fut, après autorisation administrative, apporté et déposé provisoirement à côté de la tombe de Mère de Bèze et y demeura jusqu'en 1851, date de son transfert rue Monsieur [1].

Sans que nous puissions établir précisément de qui il les tenait, on a toutes raisons de croire que les faits ci-dessus rapportés étaient plus ou moins exactement connus de Victor Hugo. Si les propos que son beau-frère lui prête à ce sujet sont nettement calomnieux, il n'en est pas moins certain que le romancier, après avoir dépaysé le couvent, était parfaitement en droit d'arranger à sa convenance ce qu'il avait pu apprendre.

On ne saurait l'en blâmer pas plus que, contrairement à l'avis de nombreux critiques, sous prétexte que l'évêque Myriel a pour prototype évident Mgr Miollis, lui reprocher d'avoir fait s'agenouiller ce prélat — si invraisemblable que cela soit — devant le vieux conventionnel mourant dans l'impénitence finale, pour recevoir de lui sa bénédiction [2].

toujours eu une grande considération. Ensuite on descendit la défunte dans le caveau. Le célébrant... fit les prières de l'enterrement... Outre les personnes qui habitaient la maison, Mme de Grosbois et d'autres dames de distinction honorèrent de leur présence les funérailles de la Mère Sainte-Marie, entre autres Mme la Marquise de Lévis [née Madeleine-Zoé Le Pelletier des Forts], nièce de M. de Grosbois, ancienne élève du pensionnat, Mme la Vicomtesse d'Ambray, etc. » (Annales mss. du monastère). — Le prince de Léon, devenu duc de Rohan dès 1816, fut nommé archevêque d'Auch en remplacement de A.-E. de Morlhon, décédé le 14 janvier 1828. L'était-il déjà le 2 avril ? Quoi qu'il en soit, il ne le fut jamais qu'en titre ayant été préconisé archevêque de Besançon le 21 juin suivant, en remplacement de P.-A. Frère de Villafrancon, décédé le 27 mars. Cf. Charles Baille, *Un prélat d'ancien régime..., op. supra cit.*, p. 278-282.

1. « Nous apprîmes que nos Mères du Temple avaient reçu l'ordre d'évacuer leur maison.... Elles nous firent demander de recevoir dans notre caveau le cercueil contenant la dépouille mortelle de leur pieuse fondatrice, Mme Louise de Bourbon-Condé. Nous nous rendîmes bien volontiers au désir de nos Mères. Les deux communautés firent les démarches nécessaires et le mardi de la Passion, 11 avril [1848], à une heure après-midi arriva le corps de la princesse.... M. de Dreux-Brézé notre supérieur... fit l'absoute dans la chapelle, puis on transporta processionnellement le corps qui fut placé dans le caveau auprès de la Mère Sainte-Marie. » — « 1851. Nos Mères du Temple... avaient acheté une propriété rue de Monsieur.... Elles pensèrent à nous redemander le précieux dépôt qu'elles nous avaient confié.... A cet effet, le 17 mars, MM. leurs aumôniers, accompagnés de quelques témoins et du commissaire de notre quartier, se rendirent à la maison. Le corps de la princesse avait été placé dans la chapelle et entouré de cierges.... Cette petite cérémonie avait eu pour témoins quelques dames parentes d'une religieuse du Temple et Mme la duchesse d'Harcourt [née Aglaé Terray] qui désirait rendre un dernier hommage à notre révérende Mère de Sainte-Marie en visitant le caveau où elle repose. En conséquence, l'absoute étant terminée, la porte-croix marcha vers le caveau... et après l'aspersion sur la tombe vénérée, on remonta en silence » (Annales mss. du monastère).

2. *Misérables*, I, 1, 10 (E.I.N., *Roman*, t. III, p. 50).

## L'argot des malfaiteurs dans les « Misérables ». Mme Biard et les « Mémoires d'un forban philosophe ».

Cette étude, consacrée à la genèse des chapitres des *Misérables* relatifs au Petit-Picpus, a eu pour résultat principal de faire apparaître l'importance extrême du rôle, auparavant insoupçonné, joué dans leur documentation par Mme Biard, et de réduire à un strict minimum celui de Juliette Drouet, jusqu'ici très exagéré.

Ajoutons que la collaboration écrite des deux rivales ne s'est pas bornée à ces chapitres. L'examen attentif des diverses pièces constituant le reliquat du roman permet de la retrouver ailleurs et de déterminer là encore la part respective des deux informatrices.

Thénardier ayant eu l'intention de faire apprendre à ses filles « le cartonnage demi-fin, le cartonnage des boîtes d'étrennes » énumère longuement le matériel, l'outillage et les fournitures nécessaires pour l'exercice de ce métier [1]. Ces renseignements documentaires qui ont été donnés par Juliette, comme l'atteste son écriture, sont, jusqu'à plus ample informé, les seuls que nous devions ajouter à son actif.

La part de sa rivale se révèle de beaucoup plus importante. Les dix feuillets manuscrits qui précèdent immédiatement dans le Reliquat la relation relative aux couvents parisiens de l'Adoration perpétuelle (Bibl. nat., Mss. n. a. fr. 24.744, ff. 744-754, que nous désignerons dans les références par le sigle Ms. BB) sont de même écriture que celle-ci et par conséquent émanent eux aussi de Mme Biard. Il s'agit de copies fragmentaires tirées par elle de souvenirs rédigés par un malfaiteur évadé de prison. Ni l'auteur, ni le titre de l'ouvrage utilisé ne sont indiqués. Après de longues recherches, j'ai pu établir qu'il s'agit des *Mémoires d'un forban philosophe*, œuvre anonyme, imprimée à Paris en 1829, par Guiraudet pour l'éditeur Moutardier [2].

Cette identification permet de comprendre ce passage, obscur en raison de son laconisme, du memorandum rédigé par Victor Hugo, « le 13 juillet 1861, au moment de quitter Mont-Saint-Jean » pour retourner à Guernesey achever son œuvre : « Compléter l'écrit laissé par Javert. Compléter l'argot (Forban philosophe). Détails sur la carte d'espion de Javert » [3].

Dans le roman, Javert, qui s'est introduit à l'intérieur de la barricade de la rue de la Chantrerie, est reconnu et dénoncé comme mouchard par Gavroche et incontinent fouillé par les insurgés. Ils trouvent

1. Bibl. nat., Mss., n. a. fr. 24.744, fol. 716 (11-13). Renseignemnts pris en avril 1847. *Misérables*, III, VIII, 19 (E.I.N., *Roman*, t. IV, p. 504-505).

2. In-8°, 331 p. — Bibl. nat., Impr., 8° Li$^5$. 108. — *Bibliogr. de la France*, 1829, n° 3216, 23 mai (moins de quatre mois après l'apparition en librairie du *Dernier jour d'un condamné*, *ibid.*, n° 716, 7 février). — Suivant R. Yve-Plessis, *Bibliographie raisonnée de l'argot* (Paris, 1901), n° 120, « cet ouvrage fut supprimé dès son apparition ».

3. Bibl. nat., Mss., n. a. fr. 24.744, fol. 657, pub. par G. Simon, dans E.I.N., *Roman*, t. IV, p. 616.

sur lui sa carte d'inspecteur de police dont la description provient du passage suivant des *Mémoires d'un forban* copié par Mme Biard :

Petite carte ronde renfermée entre deux vitres. Sur l'une des faces étaient les armes de France avec cette devise : « Surveillance et vigilance » ; de l'autre côté le nom, l'âge, le titre de l'agent avec la signature du préfet de police et celle du porteur [1].

Aux mêmes *Mémoires* est emprunté l'article 7 des *Observations* rédigées par Javert, au poste de police du Châtelet, immédiatement avant de se suicider en se précipitant dans la Seine :

Pour un fil courant, on retient dix sous au prisonnier dans l'atelier des tisserands [2].

Avant d'arriver à l'argot, signalons encore dans *Les Misérables* divers emprunts de même nature que les précédents, afin de montrer l'importance de cette source documentaire jusqu'ici ignorée. C'est de là que proviennent les « tuyaux de plume » que Montparnasse et Thénardier s'introduisent dans les narines afin de modifier la forme de leur nez et le son de leur voix. De même, les accessoires du déguisement de ce dernier se présentant chez Marius. De même encore, le mauvais présage (« deux moineaux qui se battaient ») en raison duquel ces malfaiteurs et leur bande renoncent à opérer rue Plumet, chez Jean Valjean [3]. Écroué à la Force, à la suite du guet-apens de la masure Gorbeau, Thénardier a été soumis dans cette prison au même régime que le forban philosophe dans la sienne, comme en témoigne le rapprochement suivant :

Bibl. nat., Mss., n. a. fr. 24.744, fol. 744-745 (*Mém. d'un forban philos.*, p. 61-62).

Je fus mis au secret et... un guichetier vint m'appliquer aux pieds une paire de fers pesant 50 livres.... Tous les 2 jours un homme silencieux escorté de 2 dogues venait m'apporter ma pitance. On examinait soigneusement mes fers, on frappait sur les barreaux. A 4 heures et 2 fois la nuit, je subissais la même inspection... 62 — j'avais réglé mes repas. Pour sauver mon pain de la

*Misérables*, IV, VI, 3.

[A la Force] Thénardier était au secret... [Il] avait aux pieds une paire de fers du poids de cinquante livres. Tous les jours à quatre heures de l'après-midi, un gardien, escorté de deux dogues... entrait dans sa cage, déposait près de son lit un pain noir... visitait ses fers et frappait sur les barreaux. Cet homme avec ses dogues revenait deux fois dans la nuit... Thénardier avait obtenu la permission de conserver une espèce de cheville en fer dont il

1. Ms. BB, fol. 748 v°. — Cf. *Les Misérables*, IV, XII, 7 (E.I.N., *Roman*, t. V, p. 287-288) : « Petite carte ronde, collée entre deux verres et portant d'un côté les armes de France gravées, avec cette légende : *Surveillance et vigilance*, et de l'autre, cette mention : Javert, inspecteur de police, âgé de cinquante-deux ans ; et la signature du préfet de police d'alors, M. Gisquet. »

2. Ms. BB, fol. 746 (*Mém. d'un forban philos.*, p. 81). — Cf. *Les Misérables*, V, 4 (E.I.N., *Roman*, t. VI, p. 163).

3. Ms. BB, fol. 746 v° et 747 v° (*Mém. d'un forban philos.*, p. 103 et 177). — Cf. *Les Misérables*, IV, VI, 2 ; IV, VIII, 4 ; V, IX, 4 (E.I.N., *Roman*, t. V, p. 131 et 195 ; t. VI, p. 270).

voracité des rats, je l'avais adapté à une fente de la muraille au moyen d'une petite cheville de bois.

se servait pour clouer son pain dans une fente de la muraille « afin, disait-il, de le préserver des rats »... Un gardien avait dit : — Il vaudrait mieux ne lui laisser qu'une cheville de bois.

Avant Balzac et Eugène Sue, Victor Hugo, dans *Les Derniers jours d'un condamné*, avait, dès 1829, abondamment utilisé l'argot des malfaiteurs. Ses sources étaient alors, en plus des *Mémoires* de Vidocq, un petit dictionnaire imprimé deux ans auparavant par Guiraudet [1]. Les *Mémoires d'un forban philosophe*, sortis de la même presse, vinrent renouveler et enrichir en ce sens la documentation de l'auteur, à tel point qu'il me faut, renonçant à en donner ici une idée complète, me borner à frayer la voie aux philologues qui me suivront. Grâce aux extraits fournis par Mme Biard, une foule de mots, d'expressions et même de longues phrases d'argot contenues dans les *Mémoires* sont passées dans *Les Misérables*. Cette tirade, par exemple :

Bibl. nat., mss. n. a. fr. 24.744, fol. 754 (*Mém. d'un forban philos.*, p. 191).

Je n'entrave que le *dail* comment le daron des *orgues* qui, bonit on a tous ses *mômes* et *momignards à la bonne*, peut comme un *attigeur* les *riffauder* et *locher* leurs *criblements* sans être *attigé* lui-même.

(Je ne comprends pas comme le père des hommes qui, dit-on, aime ses enfants et petits enfants peut, comme un bourreau, les faire souffrir, les brûler, et entendre leurs cris sans souffrir lui-même.)

*Misérables*, IV, VII, 3.

Je n'entrave que le dail comment Meck, le daron des orgues, peut atiger ses mômes et ses momignards et les locher criblant sans être atigé lui-même.

(Je ne comprends pas comment Dieu, le père des hommes, peut torturer ses enfants et ses petits enfants et les entendre crier sans être torturé lui-même.)

Ajoutons que Mme Biard ne s'est pas bornée à faire des extraits des *Mémoires d'un forban* publiés en 1829. Comme l'atteste la note ci-dessous transcrite qui termine son manuscrit [2], elle a pris la peine d'en comparer les termes d'argot relevés par elle à ceux qu'emploie douze ans plus tard, en 1842-1843, Eugène Sue dans *Les Mystères de Paris* :

E. S. dit chouriné pour souriné et largue pour larque ; grinché pour grinchi ; *refaire de sorgue* pour souper ; *lartif* pour *larton ;* un môme, un enfant, momacque, petit enfant, pour momignard ; le Meg, Dieu pour Meck ; colas pour la cou au lieu de colabre ; durailles d'orphelin pour pierreries ; surin

1. *Dictionnaire d'argot, ou Guide des gens du monde, pour les tenir en garde contre les mouchards, filoux, filles de joie et autres fashionables et petites maîtresses de la même trempe, par un Monsieur comme il faut, ex-pensionnaire de Sainte-Pélagie....* — Paris, chez les marchands de nouveautés (Impr. de Guiraudet), 1827, petit in-18, 50 p., 2 lithogr. — Une 2e éd. parut la même année (même imprimeur) avec une lithogr. et une page de musique (Bibl. nat., Impr., X. 24.152-24.153).

2. Ms. BB, fol. 754 vo.

pour *sourin* et il traduit : poignard ; le boulanger, le diable ; le béquillard ou Charlot, le bourreau ; les sangliers, les prêtres ; pante pour pantre et il traduit : victime [1].

A la fin de l'avant-dernière ligne, après « les prêtres », Victor Hugo a ajouté de sa main le mot « ratichon » et à la fin de la dernière, les indications suivantes : « Gail est devenu gaye ; solliceurs de gails à la lune ; se donner du tabac, se chiquer la gueule. — Railles, marchands de lacets, coqueurs, roussins, cognes. »

De cette note rédigée par Mme Biard et ainsi complétée par Victor Hugo, est directement issu le passage suivant des *Misérables* sur l'évolution rapide de l'argot :

> L'argot... se corrompt vite... il se transforme... se décomposant et se recomposant sans cesse... il fait plus de chemin en dix ans que la langue en dix siècles. Ainsi le larton devient le lartif ; le gail devient le gaye ; la fertanche, la fertille ; le momignard, le momacque ; les sigues, les frusques ; la chique, l'égrugeoir ; le colabre, le colas ; le diable est d'abord Gahisto, puis le rabouin, puis le boulanger ; le prêtre est le ratichon, puis le sanglier ; le poignard est le vingt-deux, puis le surin, puis le lingre ; les gens de police sont des railles, puis des roussins, puis des rousses, puis des marchands de lacets, puis des coqueurs, puis des cognes ; le bourreau est le taule, puis Charlot, puis l'atigeur, puis le béquillard. Au XVIIe siècle, se battre c'était se donner du tabac, au XIXe, c'est se chiquer la gueule [2].

Il serait aisé de multiplier les rapprochements. Ceux que nous avons établis suffisent à faire nettement ressortir le double objectif du rôle que joua la principale informatrice des *Misérables* : le cloître et ses moniales, la prison et les criminels, la vie intérieure du couvent où Jean Valjean a pénétré par escalade, et l'argot des malfaiteurs, la langue du bagne d'où ce forçat s'est évadé.

Devenu jardinier du monastère, rappelant ses souvenirs de Toulon et rapprochant le passé du présent, il constate, appuyé sur sa bêche, que dans ses deux endroits de captivité, « si semblables et si divers », deux espèces d'êtres, très différents, accomplissaient la même œuvre réparatrice : les uns, contraints et forcés, expiaient en blasphémant leurs propres crimes et en combinaient de nouveaux, les autres, par la prière incessante et la mortification volontaire, expiaient pour autrui, atteignant ainsi « le sommet sublime de l'abnégation, la plus haute cime de la vertu possible » [3].

1. Les mots en italique, dans cette citation, comme dans la précédente, ont été soulignés dans le ms., sans doute par V. Hugo. — Nous n'avons pas manqué de nous assurer que tous les termes d'argot attribués à E. S. (Eugène Sue) se trouvent sous la forme et avec le sens indiqués par Mme Biard, dans *Les Mystères de Paris* (Paris, C. Gosselin, 1842-1843, 10 vol. in-8°) ; il serait inutile d'en donner ici les références précises.
2. *Misérables*, IV, VII, 2 (E.I.N., *Roman*, t. V, p. 167).
3. *Misérables*, II, VIII, 9 (E.I.N., *Roman*, t. IV, p. 278-281).

## Épilogue.

Trente ans plus tard, J.-K. Huysmans reprendra magnifiquement cette antithèse, en peignant, à la manière d'un primitif des Flandres, la rue de la Santé : « Allée de prison cotoyée par des cellules où les uns subissaient de force de temporaires condamnations et où les autres souffraient de leur plein gré d'éternelles peines » [1].

En écrivant cette page, Huysmans, « admirateur forcené » des chapitres des *Misérables* consacrés au Petit-Picpus [2], s'en est certainement souvenu. De même, en décrivant très exactement, tout en les dépaysant, les monastères par lesquels Durtal est successivement passé après lui : la Trappe de Notre-Dame d'Igny, en Champagne, appelée dans *En route* Notre-Dame de l'Atre et l'abbaye de Ligugé, devenue le Val des saints et transférée du Poitou en Bourgogne dans *L'Oblat*.

Les deux couvents parisiens des Bénédictines de l'Adoration perpétuelle [3] conservent leurs noms et situations dans *En route* [4]. En y révélant dans son style truculent et outrancier aux artistes, lettrés et amateurs de liturgie la parfaite exécution des offices et du plain-chant grégorien chez les religieuses de Saint-Louis du Temple, Huysmans a fait de leur petite chapelle pseudo-gothique de la rue Monsieur, durant plus d'un demi-siècle, un ardent foyer de haute spiritualité.

Sans doute n'aurait-il pas manqué d'attirer dans ce roman, autrement qu'il ne l'a fait, l'attention de ses lecteurs sur le couvent de la rue Tournefort, s'il avait pu deviner que cet « ascétère », qui l'a peu séduit, n'était autre que le prototype du Petit-Picpus. « La chapelle, écrit-il, y est mesquine, pleine de statuettes de plâtre, de fleurs en taffetas, de grappes de raisins, d'épis en papier d'or... » [5]. C'est cependans le souvenir et le lointain écho de ce qui se pratiquait dans cette « mesquine chapelle » — aujourd'hui remplacée par une construction neuve [6] où le plain-chant grégorien est exécuté avec une rare perfection — qui lui revient à la mémoire, sans qu'il puisse s'en douter, quand il décrit à ses amis Leclaire, entre la publication d'*En route* et celle de *L'Oblat*, les offices des vêpres de la rue Monsieur : « Il fait noir. On allume une lampe auprès de laquelle nous nous groupons, puis, après

1. *En route* (1895), première partie, chap. IV. — Cf. aussi dans *De tout* (1902) : *A la Glacière*.

2. Lettre de J.-K. Huysmans du 22 janvier 1902, pub. par Léon Deffoux : *De J.-K. Huysmans sur J.-K. Huysmans...* dans *L'Ami du lettré*, 1923, p. 249-250. — Cf. également : abbé A. Mugnier, *J.-K. Huysmans à la Trappe*. Paris, le Divan, 1927, in-18, p. 15, et *Bull. de la Soc. J.-K. Huysmans*, 1935, p. 141-143.

3. Cf. J. Jacquinot, *Les Bénédictines dans la vie et l'œuvre de J.-K. Huysmans* (conférence faite au monastère de la rue Tournefort, le 17 mars 1956), *Soc. J.-K. Huysmans*, 22 ff.

4. Première partie, chap. VII-IX.

5. Première partie, chap. VIII.

6. Église du Christ-Roi, construite dans la partie septentrionale du jardin du monastère, sur les plans de l'architecte Jules Astruc (1862-1955). La première pierre a été posée le 30 novembre 1935. L'édifice a été consacré le 16 juin 1956.

le *Pater*, le grand silence. Chacun s'enfonce dans l'ombre. On aperçoit quelques lueurs de lampes derrière la grille d'où s'élèvent les voix. C'est très fantomatique. Il n'y a décidément qu'un homme qui ait rendu tout cela, c'est Victor Hugo dans le couvent des *Misérables*, le chef-d'œuvre du genre » [1].

En concluant, rappelons qu'une vingtaine d'années après la mort de Huysmans, André Le Breton, publiant la relation, pour lui anonyme, de Mme Biard et révélant le déplacement sur la rive droite des Bénédictines de la Montagne Sainte-Geneviève, déclarait en ces termes que nous ne saurions mieux faire que reproduire et auxquels l'auteur d'*En route* eût certainement souscrit avec nous : « Aucun couvent de femmes, excepté Port-Royal, ne serait aussi célèbre, ni ne nous serait aussi cher que le leur, si, en le décrivant dans les *Misérables*, Hugo lui avait conservé son nom ».

GEORGES HUARD.

1. Lettre du 8 novembre 1901. Bibl. nat., Mss., n. a. fr. 12.426, fol. 239.

# UNE ŒUVRE DE VICTOR HUGO RECONSTITUÉE

Le point de départ de cette étude est un minuscule problème de pagination, posé par le manuscrit du *Livre Épique* des *Quatre Vents de l'Esprit.*

Cet admirable poème de *La Révolution* se compose de l'épopée proprement dite, et d'un épilogue de quatre-vingts vers.

Dans l'épopée, on assiste à la marche nocturne des « Statues », de Henri IV, Louis XIII, Louis XIV. Comme les spectres d'airain et de marbre longent la Seine, les masques de pierre du Pont-Neuf s'animent à leur tour ; Hugo en fait des « Cariatides », qui représentent le peuple opprimé et souffrant. Un de ces mascarons maudit les despotes et prophétise leur châtiment. En effet, à leur « Arrivée » sur la « grande place au bout des Tuileries », ce n'est point la statue de Louis XV que rencontrent les marcheurs effrayants, mais la guillotine. Une tête coupée passe dans l'ombre, celle de Louis XVI. Aux rois, qui demandent qui a construit « cette machine horrible », « la tête au regard sombre et doux » répond : « O mes pères, c'est vous ». Sous ces derniers vers, Hugo inscrit la date du 25 décembre 1857.

L'épilogue nuance ce jugement farouche : en 93, la peine de mort a été justifiée pour la première et pour la dernière fois. Au bas du feuillet final de ce texte et du *Livre Épique*, on lit les dates du 21 novembre 1857 et du 24 février 1858. La comparaison avec les manuscrits contemporains oblige à considérer que la troisième date, du 20 avril 1870, inscrite sous les deux précédentes, indique seulement une revision du texte.

En plus du numéro de pagination dans le manuscrit, inscrit, lors de la constitution du recueil, à l'encre noire, en haut, à droite, les feuillets portent un autre numéro, tracé par Hugo lui-même, au crayon bleu, dans le coin supérieur de gauche. Le poème de *La Révolution*, celui qui fut achevé le 25 décembre 1857, est ainsi paginé de 1 à 53. Mais le premier feuillet du « post-scriptum » porte le numéro 61 [1]. Comment expliquer ce saut, dans la pagination faite par Hugo, de 53 à 61 ?

1. Hugo a pris soin de biffer ce numéro, mais a négligé de le faire pour les suivants.

Là-dessus, en feuilletant le manuscrit des *Quatre Vents*, nous tombons en arrêt devant deux poèmes du *Livre Satirique*, le poème XVII, intitulé *L'Échafaud*, et le poème XX, qui commence par le vers :

La hache ? Non. Jamais. Je n'en veux pour personne.

Sujets semblables à celui de l'épilogue du *Livre Épique*, manuscrits identiques, et mêmes numéros au crayon bleu, allant, pour le premier poème, de 17 à 25, pour le second, de 27 à 30. Ces poèmes auraient-ils donc été extraits d'une œuvre plus vaste, dont l'épilogue du *Livre Épique* constituerait la fin ?

De fait, c'est bien une œuvre entière que Hugo a écrite en même temps que le poème de *La Révolution*, qu'elle complétait, mais qu'il a paginée à part et morcelée plus tard en huit poèmes séparés, dont l'épilogue du *Livre Épique*, réduit alors aux derniers feuillets.

Sur la piste de l'œuvre « disparue », nous avons été guidé par la ressemblance ou le voisinage des sujets traités dans chaque poème [1] : cette œuvre « camouflée » constitue une ample méditation sur Quatre-Vingt-Treize et le rôle de la violence dans l'histoire, très proche, par le sujet et les idées, de *La Pitié Suprême*, qui en est contemporaine. Nos conclusions se fondent sur l'examen des manuscrits [2], et particulièrement sur les trois faits suivants : les poèmes, qui formaient primitivement une œuvre suivie, ont tous été écrits sur des feuillets de *même papier* [3] ; sauf pour quelques arrangements et additions, l'*écriture* est celle du poème de *La Révolution* et des poèmes contemporains [4] ; enfin, chaque feuillet présente son *numéro au crayon bleu*, et l'on peut ainsi suivre, sans lacune, le poème primitif du feuillet 1 au feuillet 65.

### Le feuillet 1. — *Toute la Lyre ; Reliquat ; I, 356-357.*

Nous avons eu la chance de mettre d'abord la main sur le feuillet 1. Par où commencer, en effet, notre recherche, sinon par le poème de *Toute la Lyre*, « Les révolutions, ces grandes affranchies... [5] ». Les « Notes Explicatives » de l'édition de l'Imprimerie Nationale indi-

1. L'édition dite de l'Imprimerie Nationale nous a souvent aidé. Comme on le verra, les variantes, qui y sont publiées, permettaient bien des rapprochements. Ou ils n'avaient pas été faits, ou ils étaient restés sans conséquences. Rien, dans cette œuvre « en miettes », n'est inédit, si ce n'est son unité rétablie.

2. Il est difficile à qui n'a pas eu les manuscrits longuement sous les yeux, de suivre des explications sur la pagination, les vers biffés, les renvois, les feuillets découpés et recollés ailleurs, etc. Nous avons pris le parti de présenter simplement l'œuvre reconstituée ; on trouvera les preuves matérielles dans les *Notes explicatives*, placées à la fin de l'article.

3. Voir la *note 1*.

4. Elle offre, bien entendu, ces différences de graphies, que l'on relève même au cours de poèmes écrits en un temps très court. (Voir là-dessus, les constatations de MM. René Journet et Guy Robert, dans *Le Manuscrit des Contemplations*, *Annales littéraires de l'Université de Besançon*, Paris, 1956.)

5. *Toute la Lyre*, I, 51-62. — Dans les anciennes éditions, on lui donne le titre « La Guillotine », qui ne figure pas dans le manuscrit.

quaient que le manuscrit est identique à celui du *Livre Épique*, et le dataient de 1857. Là, nous attendaient les numéros bleus ; mais le poème commence par un feuillet, paginé 2 par Hugo. Le feuillet 1 se dissimule à la fin du manuscrit du poème et le texte qu'il porte est le seul à n'avoir point trouvé sa place dans une des poésies extraites de l'œuvre ; il n'a été publié qu'en 1935, dans le reliquat de *Toute la Lyre*. C'est que, séparé du poème de *La Révolution*, qu'il suivait d'abord, il ne présente plus guère de sens.

« C'est la fin », disait aux rois la tête coupée de Louis XVI. Notre feuillet enchaîne :

> Non, ce n'est pas la fin. Non, non, tout n'est pas dit.
> O morne anxiété qui germe et qui grandit !
> Tourment de la pensée après l'œuvre achevée !
> Stupeur de l'aigle esprit en voyant sa couvée !
> Scrupules du songeur sur ce qu'il a songé.
> Se venger, c'est la loi du passé submergé.
> C'est la vieille coutume et c'est la vieille table [1] ;
> lamentable
> Tout n'est pas dit après le verdict [formidable]
> deuils
> Prononcé par les cris, les pleurs, les désespoirs.
> Vous êtes des bourreaux vous-mêmes, masques noirs !
> Et le bourreau n'a pas le dernier la parole.
> Le généreux progrès
> L'avenir triomphant veut une autre auréole
> Que l'âpre flamboiement des expiations.
> O Dieu, vous m'envoyez les pâles visions ;
> O Dieu, comment choisir dans toutes ces nuées ?
> La vierge est implacable, et les prostituées
> Sont féroces ; le mal, le bien sont toujours prêts,
> Hélas, à se servir des mêmes couperets !

Un vers de ce passage dénonce son origine : ces « masques noirs », auxquels le poète reproche d'être « des bourreaux » eux-mêmes, qui pourraient-ils bien désigner, sinon ces « mascarons » du Pont-Neuf qui crient vengeance ? Les « masques noirs », auxquels le poète répond maintenant, ce sont bien, comme il est dit dans « Les Cariatides », ces « masques, populace horrible des statues » [2]. Puis, Hugo exprime ici, de saisissante façon, l'effroi qui saisit le poète devant son propre poème. Comme il justifie le châtiment suprême infligé à Louis XVI, un scrupule le saisit ; il recule devant les vers sanglants qu'il écrit et amorce le grand mouvement de protestation, dont le retour scandera

1. Rédaction définitive en marge. Parmi les premières rédactions, l'une est significative ; Hugo avait écrit : « Ce qu'on nous montre là, c'est mort, c'est submergé » ; ce vers renvoyait à un texte qui précède, aux « pâles visions » de *La Révolution*.

2. *Les Quatre Vents de l'Esprit*, 379. — Les mascarons du Pont-Neuf sont plusieurs fois, appelés « les masques », dans le poème de *La Révolution* : p. 383 : « Les masques monstrueux... », p. 391, 395, 396.

toute l'œuvre ; dans les feuillets qui, d'abord, suivaient celui-ci, le cri : « Non, ce n'est pas la fin », revient à deux reprises [1].

Les feuillets 2-16. — *Toute la Lyre*, *I*, *51-59 (première partie)*.

L'œuvre se poursuit [2], en effet, dans le poème de *Toute la Lyre*, qui est formé de deux ensembles distincts de feuillets, tous deux extraits de l'œuvre à reconstituer, et paginés au crayon bleu, le premier, de 2 à 16, le second, de 55 à 60. Le texte, que nous avons à considérer présentement, va du début jusqu'au vers :

Au bourreau les bourreaux ! Justice ! talion !

Les deux premiers vers résument tout le poème :

Les révolutions, ces grandes affranchies,
Sont farouches, étant filles des monarchies.

Les rois ont appris au peuple la violence qui s'est retournée contre eux ; il a bien fallu « sortir du passé » par la seule « ouverture » que l'on pouvait alors apercevoir : celle qui s'offrait entre les « deux poteaux » de l'échafaud. Que ce fût là « la seule issue », certes, c'est un « sombre mystère ». Hugo avance alors une idée qui tiendra, dans la suite de l'œuvre, une place très importante :

C'est à travers le mal qu'il faut sortir du mal.

Dans cette perspective, il revoit les grandes scènes de la Révolution, et il est clair que le poème du *Livre Épique*, qu'il est en train de compléter, a ouvert la voie à ces visions. De façon significative, les vers :

Quiconque t'osera regarder fixement,
Convention...,
Quiconque sondera ce puits : Quatrevingt-Treize
Sentira se cabrer et s'enfuir son esprit...,

avaient été écrits, d'abord, tout au début du poème, au second feuillet de l'œuvre, que nous reconstituons [3].

Hugo distingue deux races de révolutionnaires, les « flamboyants », comme Danton, les « horribles », tel que Marat. Chez les uns et les autres, se mêlent différemment bien et mal, mal et bien, les deux aspects de Quatre-Vingt-Treize. Que fait Danton, le « verbe » du genre humain ?

Il bâtit ? non, il brise ; il détruit ? non, il fonde.

Quant à Marat, « dans sa cave »,

A plat ventre, grinçant des dents, livide, oblique,
Il travaille à l'immense évasion publique.

1. Au feuillet 13 ; dans *Toute la Lyre*, I, 57.
2. Voir *note 2*.
3. Avec quelques variantes.

Ici, Hugo va aussi loin qu'il ira jamais : il accepte Marat, puisque,

> Ténébreux, il attaque et détruit les ténèbres,

puisqu'il est

> Prêtre imposteur du vrai, difforme amant du beau.

Et Hugo évoque, en termes bibliques, le peuple et les vendanges sanglantes de sa colère ; on entend,

> ... le front radieux, la main rouge et fangeuse,
> Chanter la liberté, la grande vendangeuse.

Mais à ce thème de la colère sanglante et lumineuse, il entrecroise le thème de la pitié. Les yeux toujours fixés sur « la tête au regard sombre et doux », il évoque le « fiacre horrible », qui emporte, vers le supplice, le « roi spectre », qu'accompagne un « prêtre fantôme ». Il interroge :

> Qu'est-ce qu'il avait fait, ce roi, ce condamné,
> Ce patient pensif et pâle ? Il était né.
> Est-ce une injuste mort ? Qui donc l'oserait dire ?
> C'est la punition ; c'est aussi le martyre.

Plus loin, il s'apitoie sur l'enfant du Temple, sur « ce blond dauphin ». Mais

> Qu'importe sa pâleur, sa fièvre, son effroi ?

« Ils l'écrasent », ces « démons du bien » que sont les révolutionnaires, « sous le trône natal ». On retrouve là les problèmes et les idées exposées, au même moment, dans *La Pitié Suprême*.

Après avoir chanté le peuple vendangeant les rois en sa colère, Hugo reprend, en opposition, la protestation à laquelle préludait le premier feuillet : « Non, ce n'est pas la fin » ; si la monarchie a légué au peuple la peine de mort,

> Le peuple ne veut pas de ce morne héritage.

Les « non » à la violence ayant alors retenti, pour la seconde fois, les accents de la colère vont, à nouveau, gronder. « C'est vrai, l'histoire est sombre », avoue le poète, qui rappelle toutes les « démences du pouvoir sans limites », formule et idée qui renvoient au poème de *La Pitié Suprême*. Là aussi, la colère, par instants, interrompt la pitié : ainsi, quand le poète énumère les crimes des rois, pour conclure, provisoirement : « Anathème sur tous ! » [1]. Une semblable liste de forfaits occupe les feuillets 14 à 16 de notre œuvre, entraînant également quatre vers de malédiction,

> Eh bien ! vengeance donc...
> Au bourreau, les bourreaux ! Justice ! talion !

1. *La Pitié Suprême*, p. 120-122.

Ces quatre vers se lisaient d'abord au feuillet 17, qui est maintenant le premier feuillet du poème de *L'Échafaud*, dans *Le Livre Satirique* des *Quatre Vents de l'Esprit* [1].

Les feuillets 17-25. — *Les Quatre Vents de l'Esprit ; I-XVII ; L'Échafaud.*

Les deux vers, par lesquels il commence, ajoutés en remplacement des quatre vers reportés à la fin de la première partie du poème de *Toute la Lyre*, se raccordent au vers du texte primitif :

Talion ! talion !
— Silence aux cris sauvages !

En outre, les dix derniers vers ont été ajoutés plus tard [2]. Le texte, qui va nous occuper, est donc celui de *L'Échafaud*, du vers 3 au vers :

La familiarité des fauves populaces [3] !

Au poème précédent, l'appel à la pitié avait été coupé par un cri de vengeance. Ici, le mouvement se renverse à nouveau : « Silence... », s'écrie le poète,

Assez d'égorgements...,
Assez de visions funèbres dans la brume !

La vision sanglante ainsi conjurée, refoulée dans le passé, le problème est repris de plus haut. La Révolution reste, certes, présente, lorsque Hugo s'applique à réfuter l'argument, qu'illustre *Le Livre Épique*, et qui ne doit plus valoir désormais ; il interpelle alors des personnages, que désigne une note inscrite en marge : « Réponse aux masques » ; c'est bien, en effet, aux « Cariatides » que s'applique cette phrase :

Vous criez : — Nos douleurs sont notre droit...

Mais « c'est démence », que de faire de l'échafaud,

Un autel à bénir le progrès nouveau-né.

S'adressant donc à son siècle, Hugo argumente contre la peine de mort. L'homme n'a pas droit sur la vie, car

... l'on se tromperait
Si l'on croyait que tout finit au couperet [4].

1. Voir *note 3*. Le fait est mentionné dans *Les Quatre Vents de l'Esprit*, p. 443.
2. Voir *note 4*.
3. La copie du poème, qui se trouve à la fin du manuscrit, permet aussi de repérer quatre vers, qui ont été ajoutés bien plus tard (voir *note 11-C*). Comme tous les textes de Hugo un peu étendus, l'œuvre, que nous étudions, porte la trace de remaniements nombreux et complexes, dans le détail desquels il ne nous est pas possible d'entrer. On ne prétendra pas non plus restituer l'état où Hugo l'a laissée, le 24 février 1858. On peut être raisonnablement assuré que les additions postérieures sont assez peu importantes ; plusieurs se laissent apercevoir avec certitude.
4. Ces vers ont été notés, puis biffés, dans la marge du 12e feuillet du manuscrit de *La Pitié Suprême (La Pitié Suprême*, p. 157).

L'échafaud attente à « la vie universelle » ; c'est

Que l'homme est solidaire avec ses monstres même.

Que vous décapitiez Néron ou Tibère, le sang répandu des deux tyrans est « le sang du genre humain ». Plus tard, Hugo a noté, dans la marge, ces mots, qui précisent la nature et la portée de son argumentation : « Socialisme. Avenir. La vie immense » [1].

Mais, si Hugo admire le peuple de l'an II, il est disposé à plus de sévérité pour le peuple de son temps, auquel il s'adresse maintenant, qui a laissé se faire le Deux-Décembre et s'accommode du despote. A ce peuple avili, le poème du *Livre Satirique* adresse des remontrances :

La Courtille au front bas peut noyer dans les verres
Le souvenir des jours illustres et sévères....

Au même moment, dans *La Pitié Suprême*, il fait endosser au « peuple », qui consent au tyran, sa large part de responsabilité dans les crimes dont il sera lui-même la victime trop soumise [2]. Il s'ensuit, dans notre poème, une vive attaque contre les badauds, les « passants », qui s'empressent au pied de l'échafaud, contre la férocité stupide des « fauves populaces ».

Le feuillet 26. — *L'Année Terrible ; Prologue*, du début au vers 34.

C'est à la populace que s'en prend Hugo au feuillet suivant. Ce feuillet 26 a été transporté dans le manuscrit de *L'Année Terrible* ; il porte les trente-quatre premiers vers du *Prologue*. Aussi bien le titre, sous lequel Hugo a publié d'abord ce poème, dans *Le Rappel* du 7 juin 1870, et qui figure, tracé au crayon bleu, en haut de ce feuillet, est-il *Turba*. Il y est recouvert par cet autre titre : *Écrit en mai 1870*. Dans *Le Rappel* et dans *L'Année Terrible*, le poème vise « les 7 500 000 oui », obtenus, de la « masse » imbécile, par le Second Empire, au plébiscite du 8 mai 1870. En réalité, sauf quelques additions, ce poème de circonstances, « écrit en mai 1870 », l'a été une douzaine d'années plus tôt ! Il se compose, en effet, de feuillets extraits de l'œuvre que nous restaurons, avec une rupture dans les numéros bleus, entre le premier et le second feuillet.

Quand la « foule » souffre, est-il dit dans le premier feuillet, elle a droit à « la pitié fraternelle ». Mais quand, à son tour, elle a la force, elle mérite « un langage viril ». Au démagogue, qui flatte les bas instincts, Hugo oppose « le songeur », qui n'a, « pour cette masse », qu'un seul « encens austère », « la vérité ». On comprend alors pourquoi, parfois,

Le songeur et la foule ont des rencontres rudes [3].

1. Note au crayon bleu, au premier feuillet du poème.
2. On trouve de semblables reproches dans le poème de *La Légende des Siècles*, série complémentaire, *Les Quatre Jours d'Elciis*, qui a été écrit de juillet à novembre 1857.
3. La rédaction définitive : *La foule et le songeur...* est postérieure.

Suivant le poème de *L'Échafaud*, précédant l'autre poème du *Livre Satirique* contre la peine de mort, que nous allons étudier, ce texte, quand il fut écrit, opposait l'inflexible apôtre de la non-violence aux foules sanguinaires que déchaînent les révolutions. Détaché de l'ensemble, le texte du feuillet 26 a pris aisément le sens nouveau que Hugo lui donne, au lendemain du plébiscite de mai 1870, nouvelle « rencontre rude » entre le solitaire de Guernesey et les 7 500 000 Français contents de Napoléon III.

Les feuillets 27-30. — *Les Quatre Vents de l'Esprit ; I-XX.*

L'attaque contre la populace se poursuivait par cinq vers biffés, en haut du feuillet 27, qu'ont remplacés les deux vers qui ouvrent le poème XX du *Livre Satirique* [1].

Dans les quatre feuillets, qui forment ce poème, Hugo, non sans rappeler au « peuple » que

> ... le philosophe est le témoin sévère,

reprend son argumentation contre la peine de mort. Il lui donne une valeur générale, sans cesser de songer aux crimes révolutionnaires, qui ont fourni le point de départ de sa méditation. Pour « le penseur »

> ... Saint-Just poussant Danton au tombereau,

ou

> Louis quatorze affreux, penché sur les Cévennes,
> ... c'est toujours
> Le même crime errant dans la même nuit noire.

On retrouve encore l'argument exposé dans la « réponse aux masques », du poème de *L'Échafaud*, qu'il n'est point admissible

> Qu'on puisse être bourreau parce qu'on fut victime.

« Le meurtre fils des pleurs » est condamné, car

> La misère n'a pas le droit de cruauté.

Enfin, il est répété que l'échafaud est un legs des rois, que le peuple doit refuser.

Les feuillets 31-37. — *L'Année Terrible ; « Prologue »*, vers 35-222.

L'examen du manuscrit conduit à penser que le passage ne se terminait pas, d'abord, par les quatre vers qui servent de conclusion au poème publié, et qui se trouvaient primitivement dans le corps du texte [2]. Le feuillet 30 s'achevait alors par cette affirmation :

> L'homme est le travailleur du printemps, de la vie,
> . . . . . .
> Et non le créancier livide du passé.

1. Voir *note 5*.
2. Sur ce point et sur le manuscrit du poème XX, voir *note 6*.

A ces vers s'enchaînaient de façon très logique les cinq vers biffés, par lesquels débutait le feuillet 31, qui est le second du *Prologue* de *L'Année Terrible.*

> Hélas ! des oppresseurs naissent les terroristes ;
> Il n'est pas bon d'avoir, ô vieilles races tristes,
> Pour père le haillon et pour mère la nuit ;
> L'ignorance appartient au mal qui la séduit,
> Et la lâche misère
> La misère au front morne élève mal les âmes [1].

L'attaque contre la « populace », contre « Turba », commencée dans le poème de *L'Échafaud*, poursuivie au feuillet 26, qui est le premier de ce *Prologue*, s'était effacée, dans le poème XX, derrière l'argumentation réitérée contre la peine de mort, tant entre les mains du roi qu'entre les mains du peuple ; dans les feuillets 31 à 37, le thème est repris et épuisé. L'ampleur, qu'il y prend, a permis, justement, à Hugo, d'adapter sans peine son texte à la circonstance du 8 mai 1870. Dans ce poème « Écrit en mai 1870 », quelques passages, certes, l'ont été à cette date [2]. Mais déjà toute une tirade de *L'Échafaud* visait la lâcheté du peuple de Paris, lors du Deux-Décembre. Cette défaillance du peuple a été, pour Hugo, pendant toute la durée de l'exil, une source perpétuelle de colère : Paris, en 1851, a été indigne du Paris des grandes Journées, comme les soldats français de 1851 ont été indignes des soldats de l'An II [3]. En des termes qui font allusion au Coup d'État et au triomphe tranquille des hommes de Décembre, Hugo s'en prend à ce « passant », déjà apostrophé dans *L'Échafaud* [4] :

> Il est Falstaff après avoir été Brutus...
> Allez lui demander s'il sait sa propre histoire...
> Son cœur mort ne bat plus aux noms qu'il adora.

« Mais quoi », reprend alors Hugo, « que sert de chicaner la foule ? ». Sa « fonction » est « de faire le progrès ». A d'autres, il appartient « d'en répondre », et l'on passe à l'examen des responsabilités des hommes d'intelligence et de savoir. L'attaque contre « la trahison des clercs », sous le Second Empire, tient une place de première importance dans le poème de *L'Ane*, dont la rédaction est contemporaine de celle de l'œuvre que nous étudions. Ici, Hugo stigmatise semblablement « les sophistes niant », et exalte, en contraste, l'héroïsme, les « grands suicides » des Régulus, des Condorcet, des Chamfort, qui préfigurent, on s'en doute, certain grand exil. Hélas, en 1857-1858, il arrive au proscrit, depuis six ans que cela dure, de s'interroger avec amertume. Mais non ! il faut en croire ces grands martyrs :

> Ah ! quand tout paraît mort dans le monde vivant [5],

1. *L'Année terrible*, p. 297.
2. On les trouvera dans la *note 7-C.*
3. Voir les *Châtiments*, II-VII, VI-VI, VIII, XI....
4. Dans la marge du feuillet 33, on lit cette note au crayon, biffée : « Ici le passant ».
5. Semblable sentiment s'exprime, de façon très voisine, dans *Les Quatre Jours d'Elciis.*

il n'est que d'aller

... chercher ces morts dans leur asile austère,
Et qui se collera l'oreille contre terre,
Entendra leur tombeau dire à voix haute : Oui [1].

Les feuillets 38-51. — *L'Année Terrible ; Février-V ; « Loi de formation du progrès. »*

Ainsi s'achevait primitivement le feuillet 37, le dernier vers restant sans rime. Mais, cette fois, nous n'avons pas eu à chercher loin le feuillet 38 et la rime. Il nous a suffi de feuilleter le manuscrit de *L'Année Terrible* et de nous arrêter au seul poème de ce recueil qui fût écrit sur le même papier que le *Prologue* [2]. Ce poème, *Loi de Formation du Progrès*, le plus long du livre, nous offrait tout à la fois la rime désirée, le feuillet 38 et un grand pan de l'œuvre démantelée. En effet, le feuillet 38 commençait, d'abord, par :

deuil
Quoi ! le [mal] triomphant, le meurtre épanoui...

Le vers, qui ouvre le poème publié dans *L'Année Terrible*,

Une dernière guerre ! hélas, il la faut ! oui,

a été, l'écriture, la couleur de l'encre l'indiquent, ajouté après coup. Il suffit à transformer en poème de circonstances ce long poème philosophique, et à justifier sa présence dans *L'Année Terrible*, où il invite, en « Février », à la guerre de revanche [3].

Ces quatorze feuillets témoignent de la tendance de Hugo à élargir les problèmes, à explorer leur arrière-fond philosophique. C'est à cette tendance que le court poème initial de *L'Ane* a dû, pour une grande part, de se transformer en volume. Hugo donne maintenant toute son ampleur au problème posé par Quatre-Vingt-Treize, c'est-à-dire par les voies que suit, que se fraye le progrès. On se souvient de ce vers au début de notre œuvre :

C'est à travers le mal qu'il faut sortir du mal [4].

Il résume tout le poème de *Loi de formation du progrès.* Le progrès avance par des voies mystérieuses, déconcertantes ; on dirait qu'il s'arrête et que l'homme recule. Mais Dieu sait où Il le conduit. Alors

1. Nous citons le texte primitif. — Sur la fin de ce poème, voir la *note 8*.

2. Sauf un feuillet du reliquat, le feuillet 467, « Aux insulteurs », qui débute par ces mots : « Je ne suis pas un Christ... » et dont l'écriture, semblable à celle du *Prologue* et de *Loi de Formation du Progrès*, contraste avec celle du feuillet suivant, de papier blanc filigrané *Sainte-Marie*, qui porte un texte beaucoup plus tardif, intitulé « Aux calomniateurs » (*L'Année terrible*, Rel., p. 288).

3. Voir la *note 9*.

4. Le poème de *Toute la Lyre* (II, 26-27), qui commence par le vers :

Le bien germe parfois dans les ronces du mal ;

a fait, d'abord, partie d'une première ébauche du début de notre œuvre (voir p. 405, et *note 2*).

se dégage l'idée que Hugo exprimait, en octobre 1857, à la fin du poème de *L'Ane*, dans « Sécurité du Penseur », que « tout sert ». « Tout sert », est-il répété ici, « même la honte ». Tout concourt au bien final, même ce fléau entre les fléaux qu'est la guerre, et c'est précisément ce passage-là qui lui a permis de placer dans *L'Année Terrible*, en lui donnant une application nouvelle, cette méditation sur les conditions du progrès chez les hommes.

Aussi bien la violence a-t-elle pu jouer un rôle atroce et bienfaisant :

> Les dalles de l'histoire...
> Ne seraient que l'étable infâme d'Augias,
> La latrine et l'égout du sort, sans le lavage
> De sang que par instants on fait sur ce pavage [1].

Non seulement Quatre-Vingt-Treize est ainsi justifié, mais Dieu est justifié de l'avoir permis. Car, dans ce poème, Dieu est en cause. Il serait surprenant que Victor Hugo traitât une affaire de cette importance et si longuement, sans que Dieu y fût mêlé. N'est-il pas dit, dans le poème de *Toute la Lyre*, à propos de la Révolution, que

> ... c'est voir Dieu que voir les grandes lois du sort ?

Terrible est cette loi divine, qui s'entrevoit à travers les événements et les avatars et qui a valeur universelle :

> ... l'infini...
> Laisse, sachant le but, choisissant le moyen,
> Souvent, hélas ! le mal se faire avec du bien.

Osera-t-on se plaindre du prix auquel Dieu met le progrès sur cette terre ? Mais qui n'a point, dans cette lenteur difficile, sa part de responsabilité ?

> ... Est-il un juste audacieux
> Qui s'ose affirmer pur devant l'azur des cieux ?

Au reste, que savons-nous ? Alors, comme toutes les fois que les objections, tirées de la présence du mal dans le monde, menacent la foi et la confiance en Dieu, tombe la grêle des questions ironiques et accablantes, par lesquelles Hugo entend consterner l'orgueil humain, selon le style de Jéhovah dans son discours à Job. Mais, une fois interdit de juger Dieu, le poète conclut sombrement :

> tant d'âges
> O genre humain, malgré les siècles révolus,
> Ta vieille loi de haine est toujours la plus forte...
> La fraternité râle et l'amour est proscrit,
> Et tu n'as pas encor décloué Jésus-Christ [2].

Les feuillets 52-53. — *L'Art d'être grand-père ; XVIII-II*, vers 1-32.

> N'importe. Allons au but, continuons. Les choses,
> Quand l'homme tient la clef, ne sont pas longtemps closes.

On a reconnu la brusquerie avec laquelle, sans autre transition qu'un silence, les thèmes se succèdent et s'opposent, dans les poèmes

1. Rédaction primitive ; *on* a été remplacé par *Dieu*, très tardivement.
2. Texte primitif.

un peu étendus de Hugo. Après la longue marche funèbre, entrecoupée du coléreux *Dies Irae*, qu'est le discours de style jobien, devaient éclater les accents prophétiques de la marche triomphale.

Cet hymne au progrès occupe les feuillets 52 et 53, qu'il nous a fallu aller chercher dans *L'Art d'être grand-père*, à la section : « Que les petits liront quand ils seront grands ». Ils y forment la première partie du poème intitulé *Persévérance*, titre qui ne figure pas dans le manuscrit. La suite appartient aussi à notre œuvre dépecée, mais, une fois de plus, avec une lacune, dans les numéros bleus, après le vers 32 :

Et la route est ouverte aux fiers apostolats.

Ce vers nous a mis sur la piste. En effet, au feuillet 55 de notre œuvre, dans la seconde partie du poème de *Toute la Lyre*, sur « la guillotine », nous avions remarqué cette note :

N'importe, reprenons l'apostolat stoïque,

qui semble annoncer le mouvement initial et le vers 32 du poème *Persévérance* [1].

Les trente-deux premiers vers de ce texte répondent exactement aux objections de *Loi de formation du progrès*. L'humanité n'avance que pas à pas, mais elle avance.

Regardons les penseurs de l'âge précédent...
Passer, les pieds poudreux et le front étoilé.
Saluons la sueur du relais dételé ;
Et marchons...
Déchiffrons dans les temps nouveaux la loi nouvelle.

Replacé dans son vaste contexte, le dernier vers prend un sens plus précis : par opposition à l'Ancien Régime et aussi à Quatre-Vingt-Treize, le siècle nouveau imposera la loi de « la pitié suprême ».

### Feuillet 54. — *La Légende des Siècles ; XXXIII-III.*

Qu'est-ce que ce cercueil déposé sur deux chaises ?

C'est, comme dans le tableau de Paul Delaroche [2], celui de Charles Ier décapité, que contemple Cromwell.

Soit ; nous ne voulons plus de ces spectacles-là.
C'est grand dans le passé ; c'est mauvais dans notre âge [3].

Dans une œuvre qui est née d'une méditation sur le supplice de Louis XVI, l'évocation du roi décapité à White-Hall et du régicide anglais ne surprend pas. A White-Hall et à Tyburn, la place de Grève londo-

1. Le feuillet 55 a donc pu être écrit avant les feuillets 52 et 53. Il est vraisemblable que le texte qui s'y trouve et qui amorce le mouvement : « Non, jamais d'échafauds... », ait précédé des développements comme ceux de *Loi de Formation du Progrès*, continués par le poème de *L'Art d'être grand-père*, qui constituent une sorte d'amplification du problème initial.

2. Salon de 1831. Au musée de Nîmes. Il figurait, l'été dernier, à l'exposition « The Romantic Movement », organisée à la Tate Gallery de Londres.

3. Voir *note 4-C*.

nienne, faisait allusion, au feuillet 27, un vers du poème XX du *Livre Satirique*. Et le vers de ce nouveau feuillet, qui appelle pour le XIXe siècle,

> Un libérateur...
> Qui ne soit pas vampire en même temps qu'archange,

semble répondre à l'interrogation de *Loi de formation du progrès :*

> Est-ce un libérateur, ce tigre qui bondit ?

comme aussi au passage du début, sur Marat, dans le poème de *Toute la Lyre*. Au feuillet précédent, Hugo s'écriait :

> Marchons ! un pas qu'on fait, c'est un champ qu'on révèle ;

il affirme, ici :

> Désormais, ô vivants, nous avons fait ce pas.

Le feuillet 54, qui porte ce texte, a émigré solitairement dans la série complémentaire de *La Légende des Siècles*, où il forme le troisième poème du *Cercle des Tyrans*.

### Les feuillets 55-60. — *Toute la Lyre ; II*, 59-62.

Le feuillet 55 s'enchaîne sans difficulté au poème de *La Légende des Siècles*. Cromwell tua le tyran ; mais, « désormais », le libérateur ne doit plus avoir « au front »,

> La sinistre lueur des cercueils entr'ouverts,

lit-on au feuillet 54.

> Non ! — Jamais d'échafauds ! c'est par d'autres répliques
> Que doivent s'affirmer les saintes républiques,

continue le feuillet 55.

Les feuillets 55 à 60 constituent le dernier tiers du poème de *Toute la Lyre*, que nous avions abandonné au feuillet 16. Que ce poème ait pu être ainsi composé de deux ensembles séparés l'un de l'autre par une lacune de trente-neuf feuillets, dont personne ne s'était avisé, est-il preuve plus manifeste de l'unité de l'œuvre, dont nous rassemblons les membres épars ?

La prophétie finale à laquelle préludaient les feuillets 52 et 53 interrompue, au feuillet 54, le temps d'un dernier et bref coup d'œil vers le passé, s'épanouit maintenant avec une irrésistible ampleur. Le rythme et l'espoir ne vont plus cesser de monter, jusqu'à la fin de l'œuvre. Il est entendu que

> Ce grand Quatrevingt-treize a fait ce qu'il dut faire.

Ce qu'il reste à faire, le XIXe siècle,

> Ce siècle, le plus grand des siècles, l'a compris.

Lui aussi, il a eu son époque,

> Le jour où Février se leva sur Paris,
> ... fit deux parts de l'œuvre immense de nos pères,

et,

Ne gardant que le droit, rendit à Dieu la mort.

C'est que,

Après le dix août superbe...,
Après Louis, martyr de son hérédité...,
Après cette naissance, après cette agonie,
Toute l'œuvre tragique et farouche est finie.
L'ère d'apaisement suit l'ère de terreur,

et Quarante-Huit abolit la peine de mort en matière politique. « Après février, le peuple eut une grande pensée : le lendemain du jour où il avait brûlé le trône, il voulut brûler l'échafaud », disait Victor Hugo, dans un discours à l'Assemblée Constituante, du 15 septembre 1848, où il défendait un amendement étendant la prohibition de la peine de mort au droit commun [1].

Le feuillet 61. — *Les Quatre Vents de l'Esprit ; Le Livre Épique ; épilogue de La Révolution*, vers 1-20.

Les cinq derniers feuillets ont été partagés entre le poème *Persévérance*, de *L'Art d'être grand-père*, et l'épilogue du *Livre Épique*.

Au feuillet 55, on aperçoit cette note : « L'aurore est prochaine ». Le second vers du feuillet 61 proclame : « Et l'aurore est certaine ». Avec lui débute l'épilogue du poème de *La Révolution* dont la pagination nous avait intrigué, au début de cette enquête. Après les derniers vers du poème de *Toute la Lyre*, au feuillet 60 :

Et tombe pêle-mêle, ô forêt des supplices...,
Sous le bras du progrès, bûcheron d'échafauds,

la rédaction primitive du premier vers du feuillet 61 :

Non, non, quoi que ce soit qui ressemble à la haine,

convenait fort bien. Mais, quand le feuillet a été placé immédiatement à la suite du poème de *La Révolution*, la condamnation de la Terreur risquait alors d'être trop absolue. Aussi, lors du morcellement de l'œuvre, Hugo a-t-il corrigé, au crayon bleu, la premier hémistiche :

Soit. Mais quoi que ce soit qui ressemble à la haine
N'est pas le dénouement....

Cette formule seule correspond au jugement qu'il porte sur Quatre-Vingt-Treize, accepté et dépassé.

Le feuillet 62 et la moitié supérieure du feuillet 63. — *L'Art d'être grand-père ; XVIII-II*, vers 33-60.

Le feuillet qui, dans le manuscrit des *Quatre Vents*, suit ce feuillet 61, est un demi-feuillet, amputé de sa moitié supérieure ; puis vient un feuillet portant le numéro 64. Il manque donc un feuillet et demi,

1. *Actes et Paroles*, I, 137.

qu'il faut aller chercher dans le manuscrit de *L'Art d'être grand-père* [1]. Le feuillet 62 et la moitié supérieure du feuillet 63 forment, en effet, la seconde partie du poème *Persévérance*, du vers 33 à la fin.

Au vers final du feuillet 61, qui est le vers 20 de l'épilogue du *Livre Épique*,

Le ciel rayonne et semble un grand consentement,

succède, de façon très naturelle, le vers 33 de *Persévérance* :

O tous ! vivez, marchez, croyez ! soyez tranquilles.

Le vers 20 annonce l'idée exposée dans la seconde partie du poème de *L'Art d'être grand-père* : la puissante bénédiction divine aidera les hommes à se dépouiller des « instincts mauvais », et tel un « aigle », dans « ses serres de feu », Dieu enlèvera les âmes vers les cimes. Cette action purificatrice est nécessaire, car, dans *Loi de formation du progrès*, Hugo lie progrès politique et progrès moral, expliquant que l'empire des passions basses et charnelles sur les individus est un frein au mouvement général de l'humanité.

La moitié inférieure du feuillet 63 et les feuillets 64-65. — *Les Quatre Vents de l'Esprit ; Le Livre Épique ; l'épilogue*, vers 21-62.

Il ne nous reste plus qu'à rouvrir le manuscrit des *Quatre Vents*, pour recoller ensemble, par la pensée, les deux moitiés du feuillet 63, et lire, du vers 21 au vers 62 de l'épilogue du *Livre Épique*, la fin de l'œuvre maintenant rétablie.

En invitant encore les peuples à se garder de

... la flèche qu'Hier en s'enfuyant nous jette,

Hugo conclut que

... l'avenir est déjà parmi nous,

« grand soldat masqué » pour un peu de temps encore, mais dont le poète nous révèle que

... son nom immense
C'est aujourd'hui combat et c'est demain clémence.

Entendons, à cette date de 1858, lutte contre le Second Empire, et, après la victoire, pour Napoléon-le-Petit, le seul châtiment de la « pitié suprême »... Sur ce vers s'achevait l'œuvre écrite de novembre 1857 à février 1858.

Du feuillet 1 au feuillet 65, c'est, dispersée à travers cinq recueils, une œuvre de dimensions égales ou un peu supérieures à celles de *La Pitié Suprême*, que nous avons pu reconstituer [2].

A ce poème, à ce livre, Hugo a-t-il songé à donner un titre ? Il n'y en a pas en haut du premier feuillet, où l'on voit un petit trait, sans

1. Voir, ainsi que pour la suite, la *note 10*.
2. Voir le *Tableau* placé en tête des *Notes explicatives*.

doute parce qu'au début, Hugo ne songeait qu'à un simple « épilogue » du poème de *La Révolution*. Dans le coin inférieur gauche du feuillet 41, dans *Loi de formation du progrès*, une note, barrée de traits épais, laisse à peine deviner ces phrases :

Si ceci n'entre pas dans le post-scriptum, retrancher...[1] les changements seront faits pour éviter les répétitions de mots.

De quel « post-scriptum » s'agit-il ? D'une « conclusion » de *L'Année Terrible* ? Mais cette conclusion, Hugo la voulait « apaisante »[2], et la fin de *Loi de formation du progrès* est particulièrement pessimiste. Il est permis de penser que cette note vise bien, en 1858, le « post-scriptum » au poème de *La Révolution*.

En juin 1858, Hugo annonce à Hetzel que deux des « petites épopées » se sont transformées en « volumes », *L'Ane* et *La Révolution*[3]. Comme nous datons de 1870 la pagination séparée de *La Révolution* et de son immense « post-scriptum », le « volume », dont il est question ici, pourrait bien comprendre et l'épopée elle-même des Statues et des Cariatides et le poème encore plus long qui la complète. L'ensemble aurait été alors désigné par un seul titre.

Cependant, au revers du feuillet 59, dans la seconde partie du poème de *Toute la Lyre*, nous lisons ces mots : « Le verso de la page ». Or, dans un plan de ce qui devait s'appeler bientôt *La Légende des Siècles*, et que l'on ne peut guère dater que de la fin de 1857, on trouve, dans la série « Dix-Neuvième Siècle », cette suite de titres : « ... La Révolution. Le verso de la page. La Pitié Suprême »[4]. Où l'œuvre, que nous venons de reconstituer, trouverait-elle mieux sa place que, précisément, entre *La Révolution* et *La Pitié Suprême* ? Mais, dans le plan de 1863, si *La Révolution* précède toujours *La Pitié Suprême*, le titre mystérieux, *Le verso de la page*, a disparu. S'il désigne l'œuvre dont nous cherchons le titre, on comprend les raisons de sa disparition : *Le verso de la page* ayant atteint de telles dimensions, il fallait choisir, pour jouer le rôle de complément correctif à *La Révolution*, entre cette œuvre, qui, en bien des manières, faisait double emploi avec *La Pitié Suprême*, et celle-ci[5].

1. Quelques mots illisibles (cf. *L'Année terrible*, p. 306).

2. *Ibid.*, p. 294. — L'épilogue du livre, un poème daté du 29 décembre 1853, prophétise, en effet, la submersion du « vieux monde ».

3. De *La Révolution*, il dit : « ... ce serait, je crois, assez émouvant, mais c'est probablement impossible en ce moment, vu le sieur Espinasse » ; le général Espinasse était, en effet, ministre de l'Intérieur en cette année fort « autoritaire » de l'Empire. Autre raison de non-publication : la longueur de l'œuvre ; et Hetzel faisait bonne garde ! (in A. Parménie et C. Bonnier de la Chapelle, *Histoire d'un éditeur et de ses auteurs. — P.-J. Hetzel (Stahl)*, Paris, 1953, p. 292).

4. *La Légende des Siècles*, II, p. 527. — Il faut supposer qu'à la date où Hugo écrit cette note, *Le verso de la page*, s'il s'agit bien de l'œuvre que nous avons étudiée, n'a point atteint ses dimensions définitives.

5. Dans un plan de 1869, Hugo prévoit, comme « prologue » à *La Pitié suprême*, un poème intitulé « Les Statues ». Contrairement aux éditeurs de l'I. N. (*Les Quatre Vents de l'Esprit*, « Historique », p. 470-471), nous pensons que ce titre peut désigner le poème de *La Révolution*, le premier sous-titre devenant le titre général.

Comment, dans notre hypothèse, expliquer ce titre ? Venant à la suite du poème de *La Révolution*, il veut dire : après la « page » sanglante, voici le « verso » lumineux. Une des idées directrices de l'œuvre est que, dans Quatre-Vingt-Treize, époque climatérique de l'histoire de l'humanité, la loi du passé, celle du talion, contamine encore l'avenir qui naît et dont la loi sera celle du pardon. Aussi le XIX^e^ siècle doit-il franchir le pas, faire le saut dans l'avenir, tourner la page, en supprimant l'échafaud. Quatre-Vingt-Treize, c'est une page de l'histoire humaine, dont le recto — le poème de *La Révolution* — se lit « Châtiment », dont il faut lire le verso : « Clémence ».

*La Pitié Suprême* et *Le verso de la page* sont nés du poème de *La Révolution*, dans le temps même de son développement. De la nébuleuse poétique qui se forme, vers octobre 1857 [1], autour de la vision des « Statues » et des « Cariatides », trois œuvres se dégagent, que Hugo lie ensemble, à la fin de cette année. Plus tard, deux d'entre elles sont encore conçues comme formant un tout. Enfin, *La Pitié Suprême* et *La Révolution* ont divorcé et paraissent séparément, cependant qu'a éclaté la troisième œuvre jumelle.

Examinons d'abord le temps des grands ensembles, à la fin de 1857 et au début de 1858, en nous aidant des lumières que projette, sur ce moment très fécond, l'œuvre que nous venons de lui restituer dans toute son ampleur.

Dans le reliquat de *La Pitié Suprême*, un texte fournit l'ébauche de l'apostrophe à Henri IV, qui, destinée un moment au *Livre Épique*, a pris place dans la première œuvre. Hugo semble avoir eu regret de s'en prendre au « bon » roi. Mais il n'y a pas de bons rois, il lui faut s'en persuader. Il avoue cependant :

> ... le juste poète est triste en écrivant
> mystères
> Ces visions qu'il voit dans le songe et le vent.

Le passage est daté du 25 octobre 1857. Un peu plus tard, Hugo ajoute dix vers, qui expriment sa résolution et son scrupule :

> la fatale nuit
> Si l'expiation pour témoin m'a choisi
> Est-ce pour l'interrompre et pour la contredire ?
> ... Raconte, et, sans pleurs superflus,
> Marche sans t'arrêter ! et ne te mêle plus
> D'atténuer le gouffre, et de plaindre ou d'absoudre... [2].

On rapprochera ce passage du premier feuillet de l'œuvre « éparpillée », où Hugo exprime l'effroi qu'il ressent devant ses propres visions.

1. C'est à cette date que nous rapportons, d'après le papier, le noyau primitif du manuscrit du *Livre épique*.

2. *La Pitié Suprême*, Rel., p. 162-164. Dans le manuscrit, f° 71, les deux premiers feuillets ayant disparu.

Mais lui appartiennent-elles ? Tout grand poète sent bien que « Je est un autre », et Hugo en fait la confidence dans un saisissant poème de *Toute la Lyre*, où il gémit, comme Isaïe, sous le poids de Dieu qui l'entraîne, « le mors dans la bouche ». Or les premiers vers de ce poème, complété peu de temps après, faisaient, à l'origine, partie d'un ancien projet de début de notre œuvre [1]. Devant son épopée des « Statues » et des « Cariatides », Hugo s'étonnait :

> Je ne sais pas pourquoi j'écris toutes ces choses [2]
> Qui semblent, sur le fauve et tremblant parchemin,
> Naître sinistrement de l'ombre de ma main.

A ce choc en retour du poème de *La Révolution* sur son auteur, on doit le post-scriptum démesuré que nous venons d'étudier. Le poète, le prophète, s'effare de sa toute-puissance. Quand on croit, comme Hugo, à l'efficace du verbe, quand on sait que l'on est le maître de « la parole qui tue » [3], avec quelles précautions faut-il lancer des mots, qui sont la foudre ! Cet état d'esprit explique que l'émotion provoquée, en lui, par un poème comme *La Révolution*, n'ait pu s'apaiser à moins de deux œuvres entières, c'est-à-dire *La Pitié Suprême* et cette autre dont nous venons de restaurer l'ampleur. Les deux œuvres se répètent, et, à l'intérieur de la même œuvre, que de répétitions ! Parlera-t-on de « verbalisme » ? Mais pour désarmer les mots redoutables des « Cariatides », il fallait appeler à la rescousse toute cette double armée de mots apaisants. Le « verbalisme », ici, est à la mesure exacte de la foi du poète dans la poésie, à la mesure de sa sincérité.

En fait, le problème du châtiment des tyrans inquiète Hugo, depuis qu'au lendemain du Coup d'État, il est devenu le poète de la vengeance, le prophète de l'expiation. Dans les *Châtiments*, le poème, intitulé *Le bord de la mer*, glorifie Harmodius et justifie le meurtre du tyran : « La Conscience » dit :

> Tu peux tuer cet homme avec tranquillité.

*Non* est le titre du poème suivant, « non, ne le tuez pas », laissez-le à Dieu, « juge patient » [4]. « Châtier dès à présent les coupables régnants, et empêcher dans l'avenir toute représaille sanglante », tel est le « double but » des *Châtiments*, écrivait Hugo à Jules Janin, ajoutant : « Si le ciel me prête force et vie, il n'y aura pas une goutte de sang versée à la prochaine révolution. J'ai tâché dans ce volume, comme dans *Napoléon-le-Petit*, de résoudre ce problème : *Clémence implacable* [5]. » Il est remarquable que le résumé de l'œuvre, que nous venons d'étudier, se trouve, précis, complet, au début des *Châtiments* dans la huitième partie du poème *Nox* : jugement identique sur le « titan Quatre-

1. Voir la *note 2*, et p. 397, n. 4.
2. Première rédaction, corrigée ensuite en : *Je sens que par devoir....*
3. *Châtiments*, III-IX-V.
4. *Châtiments*, III-XV et XVI ; voir aussi le poème VIII du livre V.
5. Lettre du 17 mars 1853 (*Correspondance*, II, p. 145).

vingt-treize », « envoyé par Dieu même » et porteur de l'avenir, mais « fils de la monarchie » et ayant appris d'elle à verser le sang ; mission semblable, fixée au XIX^e siècle, d'affirmer « le progrès dans le châtiment même » [1].

Or, dans les derniers mois de 1857, se produit une vigoureuse résurgence de l'inspiration des *Châtiments*. Les poèmes de *La Légende des Siècles*, écrits et groupés alors sous le titre des *Quatre Romances de Ratbert*, énumèrent inlassablement les crimes des rois [2], pour les faire retomber, par de claires allusions, sur Napoléon III, qui y figure, quasiment en personne, sous le nom et avec la parenté de Ratbert [3] ! L'épopée de Ratbert pourrait s'intituler : Crime, Avertissement et Châtiment. Elciis, rappelant les grands justiciers sanglants, Harmodius, Brutus, déclare :

> Moi, je ne juge pas ces justices sinistres [4].

Ce sera à *La Pitié Suprême* et au poème, que nous avons rétabli, d'en juger.

En même temps que déferle, à nouveau, la colère inapaisable qu'a soulevée, chez Hugo, le Deux-Décembre, un certain découragement s'empare de l'exilé, en cette année 1858, où l'Empire renforce son despotisme, après l'attentat d'Orsini. De cette tentation du pessimisme, le poème de *L'Ane* témoigne, et nous savons qu'il n'est pas sans rapports avec *Loi de formation du progrès ;* le titre même du poème de *L'Année Terrible* résume le véritable sujet de *L'Ane.*

L'œuvre, que nous avons rétablie, prépare aussi, lointainement, *L'Homme qui rit* et *Quatrevingt-treize.* Au lendemain de la publication des *Travailleurs de la Mer*, Hugo songe à une trilogie romanesque, dont les deux premiers volumes, *L'Homme qui rit*, ou « L'Aristocratie » et ses crimes, un autre roman, qu'il n'a pas écrit et qui aurait été consacré à « La Monarchie », expliqueraient le dénouement sanglant, que s'est préparé l'Ancien Régime, *Quatrevingt-treize* [5]. Le problème de la violence dans l'histoire et de sa légitimité est, en effet, au cœur de ce dernier roman. Cimourdain y représente la violence au service de l'avenir ; il est Quatre-Vingt-Treize lui-même. Mais Gauvain, qui sauve la vie de l'ennemi, est déjà l'avenir. Sans doute a-t-il

1. *Châtiments*, I-I-VIII.

2. Dans les notes de premier jet d'un de ces poèmes, *Les Conseillers probes et libres*, daté du 3 décembre 1857, on trouve ce vers :

> Léon X en riant étrangle un cardinal

(cité par Paul Berret, dans *Le Moyen Age européen dans la « Légende des Siècles »*. Paris, 1911, p. 199). Or, c'est là le vers 243 du poème de *Toute la Lyre*, « Les révolutions... » ; il figure au feuillet 14 de notre œuvre, dans une addition marginale à la liste des forfaits perpétrés par le pouvoir absolu.

3. La mère de Ratbert, Agnès, « voile à peine d'un pseudonyme transparent la reine Hortense », dit Paul Berret (*op. cit.*, p. 188 ; cf. aussi p. 186-189 et 244).

4. *La Légende des Siècles*, I, p. 459.

5. Voir *L'Homme qui rit*, « Historique », p. 584-585.

tort, dans l'instant, et est-il justement condamné ; mais, demain, lui donnera raison ce qu'on lira au « verso de la page ».

Avec le morcellement de cette œuvre [1], un autre moment de la carrière de Hugo se présente à nous.

Le feuillet final porte, on s'en souvient, une troisième date, celle du 20 avril 1870. Rapprochée de celle du 19 avril 1870, inscrite au bas du feuillet 54, devenu le poème III du *Cercle des Tyrans*, elle marque la première étape du démembrement. Plusieurs hypothèses sont possibles. Il nous semble assez peu plausible que Hugo ait commencé la dispersion de sa grande œuvre, en en extrayant le seul feuillet 54 et en prenant soin d'y inscrire une date qui n'aurait concerné que le poème minuscule qu'il a finalement fourni. Nous penserions plutôt que cette date renvoie à la confection d'un premier ensemble, dont le feuillet 54 constituerait la conclusion.

En tout cas, la copie de *L'Échafaud* révèle que ce poème était compris dans un texte plus long, qui pourrait partir du début de l'œuvre, mais devrait s'arrêter avant *Loi de formation du progrès.*

Un nouveau moment est indiqué par les dates du 20 et du 22 mai 1870, inscrites à la fin du *Prologue* de *L'Année Terrible* et du poème XX du *Livre Satirique.* Une note du manuscrit des *Quatre Vents* nous laisse penser que *L'Échafaud* a été « extrait » au même moment.

Paul Meurice avait demandé à Hugo une *pièce longue*, à publier dans un numéro exceptionnel du *Rappel.* Au début d'avril 1870, Hugo lui envoie *La Mort de Saint-Arnaud* [2]. Mais ce texte — terrible — ne pourra paraître que le 26 septembre, après la chute de l'Empire. Le 22 avril, Hugo conseille à Meurice de lancer le « numéro d'exception », au lendemain du plébiscite. Le 10 mai, Meurice étant en prison, il l'en félicite et ajoute : « Je crois maintenant le *Saint-Arnaud* impossible » [3]. La pièce longue sera *Turba*, qui fournira ensuite le *Prologue* de *L'Année Terrible.*

L'événement entraîne alors un nouveau morcellement, une nouvelle réutilisation de la grande œuvre. La « fabrication » de la pièce de circonstances, dont le premier feuillet séparait les textes des poèmes XVII et XX du *Livre Satirique*, provoque, du 20 au 22 mai, le démantèlement de l'ensemble dont faisait partie *L'Échafaud ;* les deux poèmes des *Quatre Vents* y gagnent leur autonomie.

Le fait que, lors de sa constitution en texte indépendant, le poème *Loi de formation du progrès* n'ait pas reçu la fin nouvelle, qui permet de l'appliquer à la défaite française, porte à croire qu'il a été « confectionné » après la déclaration de guerre du 19 juillet et très probable-

1. Sur les constatations qui ont suggéré nos hypothèses à ce sujet, voir la *note 11.*

2. Pièce écrite en octobre 1854, publiée dans les *Châtiments,* édition de 1870 (p. 285-293 de l'éd. de l'I. N.) et reprise dans les anciennes éditions des *Années Funestes.*

3. *Correspondance,* III, p. 246-254.

ment avant le départ de Guernesey, le 15 août [1]. Alors, le premier vers :

Une dernière guerre ! hélas, il la faut ! oui,

prend un sens différent. Hugo, depuis longtemps, se livre à une propagande pacifiste, comme nous dirions aujourd'hui. Cette guerre est, pour lui, un nouveau camouflet infligé, après celui du Deux-Décembre, à la foi au progrès [2]. Il est donc urgent de répéter la doctrine : ne perdons pas foi ; tout est voulu par la Providence ; tout sert. Quel progrès, quel bienfait pourrait donc amener un tel fléau ? Hugo, que ses lettres montrent accablé, pense, cependant, que « cette affreuse guerre » préparera, par notre victoire, les États-Unis d'Europe, dont la langue sera le français [3]. Cette guerre serait alors « la dernière », et « le bien », une fois de plus, aurait germé « dans les ronces du mal » [4].

D'avril 1870 au retour d'exil, Hugo est occupé par la confection d'un vaste recueil, pour une bonne part « reliquaire », *Toute l'Ame*, dont *Les Quatre Vents de l'Esprit* se dégagent bientôt, comme recueil indépendant. Dans cette vue, il procède alors au morcellement de la grande œuvre de 1857-1858, en essayant plusieurs combinaisons qui nous échappent. Ainsi, le poème de *L'Échafaud* a été, d'abord, intitulé : *L'Échafaud I ;* or, en tête du feuillet 55, avec lequel débute la seconde partie du poème de *Toute la Lyre*, a été inscrit le titre : *L'Échafaud II.*

De la publication de *Turba*, en juin 1870, à celle du feuillet 54, dans *La Légende des Siècles*, de 1883, tous les morceaux de l'œuvre que nous avons restaurée ont trouvé leur emploi [5], sauf le feuillet 1, qui restera en perdition, et les deux « blocs » de feuillets, qui ont servi à « fabriquer » le poème publié, en 1888, dans *Toute la Lyre.* En devons-nous la « composition » à Victor Hugo ou à Paul Meurice ? Le fait que Hugo ait pris soin de recopier, au feuillet 16, les quatre vers biffés

1. Cette hypothèse est confirmée par le fait que le poème n'était pas destiné, d'abord, à *L'Année terrible.* En effet, dans la copie du poème, nous relevons cette note, au crayon, barrée de traits épais : « Voir si cela peut entrer dans l'*Année terrible...* » (f° 566 du ms.). — Au verso du dernier feuillet du poème, Hugo a écrit : « Voir *L'Année terrible* ».

2. Comme après celui que constitue l'exécution de John Brown, en décembre 1859. Au feuillet 50, Hugo a tracé ce nom, au crayon bleu, au-dessous d'une addition sur la honte de l'esclavage au pays de Penn et de Washington. Ces notes au crayon bleu semblent bien dater du moment du morcellement. Hugo aurait alors songé à ajouter une allusion à John Brown, qui aurait complété ce poème, où il recense toutes ses raisons de découragement, pour mieux affirmer sa foi.

3. Voir lettre à d'Althon-Shée, du 2 août (*Correspondance,* III, p. 263).

4. Les éditeurs de l'Imprimerie Nationale signalent, dans l' « Historique » de *Dieu*, une liste de poésies prévues pour le recueil *Les Profondeurs ;* parmi elles, figure *Loi de Formation du Progrès.* Le fait s'accorderait assez avec notre hypothèse. Nous ne savons pas où se trouve cette liste dictée par Hugo ; on nous dit qu'elle contient des textes de 1874 et 1878, sans s'inquiéter de leur voisinage avec un poème publié en 1872 ! (*Dieu*, p. 650).

5. Hugo a songé à faire entrer le poème *Persévérance*, de *L'Art d'être grand-père*, dans la seconde série de *La Légende des Siècles.* Voir *La Légende des Siècles*, « Historique », II, p. 531.

au début du poème de *L'Échafaud*, sans constituer une preuve, peut faire préférer la première hypothèse.

Avec *Les Quatre Romances de Ratbert*, *L'Ane*, *La Pitié Suprême*, *La Révolution* et ce « post-scriptum » géant, qui s'est peut-être appelé, un moment, *Le verso de la page*, les mois d'octobre 1857 à mai 1858 sont ceux des poèmes immenses, des œuvres de grande prédication. Il semble que l'énorme inspiration philosophique du poème *Dieu* ne veuille pas tarir et que Hugo se résigne difficilement à se borner au poème narratif, à raconter au lieu d'enseigner les peuples. Les poèmes tournent au volume, la morale tenant plus de place que la fable, et, depuis que le contrat avec Hetzel a été signé, les « petites épopées » attendent. Allons, il faudra bien renoncer à écrire la Bible. Puis, aux derniers mois de l'exil, commence le temps de l'accommodation des restes.

### Notes explicatives.

Les chiffres de 1 à 65 désignent les numéros inscrits par Hugo au crayon bleu.

Les chiffres précédés de lettres indiquent le numéro des feuillets dans chaque recueil manuscrit ; soit : *T. l. L. : Toute la Lyre ; Q. V. : Les Quatre Vents de l'Esprit ; A. T. : L'Année Terrible ; Art : L'Art d'être grand-père ; L. S. s. c. : La Légende des Siècles*, série complémentaire.

Les mêmes titres, moins abrégés, renvoient au texte publié.

### *TABLEAU DE L'ŒUVRE RECONSTITUÉE*

Colonne 1 : numéros des feuillets inscrits au crayon bleu.
— 2 : — — dans les différents recueils manuscrits.
— 3 : titres et références des poèmes, dans l'édition de l'I. N.
— 4 : début et fin de chaque texte, selon l'enchaînement dans l'œuvre primitive.

| 1 | 2 | 3 | 4 |
|---|---|---|---|
| 1 | *T. l. L.*, 61 | *Tte la Lyre ;* Rel. ; I, 356-357 | Non, ce n'est pas la fin. Non, non, tout [n'est pas dit.<br>. . . . . .<br>Hélas ! à se servir des mêmes couperets ! |
| 2-16 | *T. l. L.*, 40-54 | *Tte la Lyre ;* I, 51-59 | Les révolutions, ces grandes affranchies,<br>. . . . . .<br>Le sourd rugissement du lion dans les [bois !<br>Eh ! bien, vengeance donc ! mort ! [malheur ! représailles !<br>. . . . . .<br>Au bourreau les bourreaux ! Justice ! [Talion ! |
| Recto f° 16, et, d'abord, f° 17 | *Q. V.*, 61 | | |
| 17-25 | *Q. V.*, 61-69 | *Les Quatre Vts de l'Esp. ;* I-XVII | Talion ! talion ! — Silence aux cris sau- [vages !<br>. . . . . .<br>La familiarité des fauves populaces ! |

| 1 | 2 | 3 | 4 |
|---|---|---|---|
| 26 | *A. T.*, 10 | *L'An. Ter. ; Prologue ;* v. 1-34. | Quant à flatter la foule et les passants, [non pas.<br>Quant à la flatterie à la foule, non pas.<br>. . . . . .<br>Et qui porte en son sein qu'un ventre [appesantit<br>Le droit juste mêlé de l'injuste appétit. |
| Repris au f° 27 | *Q. V.*, 76 | | |
| Biffés au f° 27 et recopiés au f° 33 | *A. T.*, 13 (add. marg.) | (*L'An. Ter. ; Prologue ;* v. 99-101) | Voici le peuple avec son épouse, l'idée ;<br>Voici la populace avec son accordée,<br>La guillotine ; eh ! bien, je choisis l'idéal ; |
| 27-30 | *Q. V.*, 76-79 | *Les Quatre Vts de l'Esp. ;* I-XX | Qui déteste Tyburn abhorre White-Hall ;<br>. . . . . .<br>Et non le créancier livide du passé. |
| 31-37 | *A. T.*, 11-17 | (« Notes explicatives » de *L'An. Ter. ;* 297.)<br>*L'An. Ter. ; Prologue ;* v. 35-215<br>(*L'An. Ter. ;* « Variantes », 321-322.) | Hélas ! des oppresseurs naissent les [terroristes ;<br>. . . . . .<br>Et la lâche misère<br>La misère au front bas élève mal les âmes. d'augustes<br>La multitude peut jeter de pures flammes.<br>. . . . . .<br>Quand pas un cri du fond des masses ne [s'élance,<br>Quand l'univers n'est plus qu'un vaste et [lourd silence,<br>. . . . . .<br>Entendra leur tombeau dire à voix haute : [Oui. |
| 38-51 | *A. T.*, 196-209 | *L'An. Ter. ; Février,* V<br>(« Notes explicatives » de *L'An. Ter. ;* 307.) | Quoi ! le deuil triomphant, le meurtre [mal]<br>[épanoui,<br>. . . . . .<br>Il est nuit du Danube au Nil, du Gange à [l'Ebre.<br>. . . . . .<br>Et tu n'as pas encor décloué Jésus-Christ. |
| 52-53 | *Art* 179-180 | *L'Art d'être g.-p. ;* XVIII-II ; v. 1-32 | N'importe. Allons au but, continuons. [Les choses,<br>. . . . . .<br>grands<br>Et la route est ouverte aux fiers apos- [tolats. |
| 54 | *L. S. s. c.*, 73 | *La Lég. des S. ;* XXXIII-III | Qu'est-ce que ce cercueil déposé sur deux [chaises ?<br>. . . . . .<br>La sinistre lueur des cercueils entr'ouverts. |
| 55-60 | *T. l. L.*, 55-60 | *Tte la Lyre ;* I, 59-62 | Non ! — Jamais d'échafauds ! C'est par [d'autres répliques.<br>. . . . . .<br>Sous le bras du progrès, bûcheron d'écha- [fauds ! |

| 1 | 2 | 3 | 4 |
|---|---|---|---|
| 61 | *Q. V.*, 528 | *Les Quatre Vts de l'Esp. ; Liv. Ep. ;* épilogue ; v. 1-20 | Non, non, quoi que ce soit qui ressemble à [la haine.<br>. . . . . .<br>Le ciel rayonne et semble un grand consen- [tement. |
| 62 et moitié sup. de 63 | *Art* 181-180 *bis* | *L'Art d'être g.-p. ;* XVIII-II ; v. 33-60 | O tous ! vivez, marchez, croyez ! soyez [tranquilles.<br>. . . . . .<br>Et croit que c'est un aigle et comprend [que c'est Dieu. |
| Moitié inf. de 63 et 64-65 | *Q. V.*, 529-531 | *Les Quatre Vts de l'Esp. ; Liv. Ep. ;* épilogue ; v. 21-62 | Pour atteindre ce but, l'amour, tous les [contraires.<br>. . . . . .<br>C'est aujourd'hui combat et c'est demain [clémence. |

*Note 1.*

Le *papier utilisé* dans le manuscrit de l'œuvre reconstituée est un papier gris bleu, filigrané *W. C. B. and C° London 1850.* Format 41 × 27 cm., la largeur variant quelque peu, suivant la façon dont le feuillet a été relié dans le recueil.

Une enquête systématique, trop longue pour que nous en puissions publier autre chose que le résultat, nous permet d'affirmer que cette sorte de papier est en usage exclusivement de la fin d'octobre 1857 aux premiers mois de 1858. *Dans les manuscrits de « L'Année Terrible » et de « L'Art d'être grand père », ce papier n'apparaît pas en dehors des poèmes extraits de l'œuvre que nous reconstituons.*

Dans les manuscrits des poèmes composant cette œuvre, on trouve cinq feuillets, tout à fait semblables à ceux que nous venons de décrire, mais filigranés *G. Langley 1850 :* feuillets 5 (*T. l. L.*, 43), 28 (*Q. V.*, 77), 37 (*A. T.*, 17), 54 (*L. S. s. c.*, 73), 58 (*T. l. L.*, 58). Rien n'indique que l'on doive les considérer comme ajoutés après coup. Au contraire, au feuillet 28, Hugo a noté la première rédaction d'un vers du feuillet 61 (*Q. V.*, 528), filigrané *W. C. B.* (voir *Note 6-A*). Il n'apparaît pas davantage qu'ils représentent des traces d'une rédaction antérieure. En fait, dans d'autres longues suites de feuillets *W. C. B.*, nous avons observé la présence, dans les mêmes conditions, de feuillets d'aspect identique, mais portant un autre filigrane.

*Note 2.*
*Les feuillets 1 et 2.*

1. En bas du feuillet 1 (*T. l. L.*, 61), nous lisons, finement crayonné, ce vers qu'en précède un autre, que nous n'avons pu déchiffrer :

Et l'homme punissant le monstre est monstrueux.

C'est le vers 16 du poème de *Toute la Lyre ;* il figure au feuillet 2 (*T. l. L.*, 40), dans une addition marginale.

2. En outre, on trouve une première ébauche du début de notre œuvre, au feuillet 375 du même manuscrit : les deux derniers vers du feuillet 1

y sont immédiatement suivis par les deux premiers du feuillet 2, comme l'indique le tableau suivant :

F° 375 du ms. de *T. l. L.* — Texte publié dans le Reliquat de *Toute la Lyre*, II, 374.

| | | |
|---|---|---|
| F° 1 (*T. l. L.*, 61) | v. 3 | Tourment de la pensée après l'œuvre finie ! [1]<br>Hommes, portant en nous notre propre agonie ironie,<br>Nous pensons songeons. Que veut-on, hélas ! que nous fassions ? tremblons |
| | v. 14 | Seigneur<br>O Dieu, vous m'envoyez les pâles visions ; |
| | v. 15 | Seigneur<br>O Dieu, comment choisir dans toutes ces nuées ? |
| | v. 16 | La vierge est implacable et les prostituées |
| | v. 17 | Sont féroces ; le bien, le mal sont toujours prêts |
| Fin du f° 1 | v. 18 | Hélas ! à se servir des mêmes couperets. |
| Début du f° 2 (*T. l. L.*, 40) | v. 1 | Les révolutions, ces grandes fières affranchies, rudes |
| | v. 2 | Sont farouches, étant filles des monarchies. |

3. En face du texte, que l'on vient de lire, Hugo a écrit, en marge, neuf vers destinés, d'après les traits de renvoi, à le remplacer. Le passage va de :

Oh ! quiconque osera regarder fixement
La révolution...

à

l'immense loi
Car c'est voir Dieu que voir les grandes lois du sort.

Ce texte se retrouve au feuillet 2, suivant les deux vers initiaux ; biffé, il a été finalement reporté, avec des variantes, aux feuillets 11-12 (*T. l. L.*, 49-50) [2].

4. Au-dessus du premier vers du feuillet 375, Hugo a ajouté cet hémistiche : « Tout est-il dit ? Non pas. » Au verso, sur l'onglet, on lit :

Non, ce n'est pas la fin, non, non, tout n'est pas dit,

et

Non, parle, ô ma raison, parle et dis aux ténèbres
Que (développer le progrès),

et, en marge, vers le bas, cette note :

Non, non, tout n'est pas dit.
O morne anxiété qui germe et qui grandit.

On a ici l'ébauche des deux premiers vers de notre œuvre, au feuillet 1.

L'autre projet, avec la formule : « Développer le progrès », fixe le programme que Hugo se propose de remplir en expliquant ce que doit être le progrès, ou celui qu'il va proposer aux peuples, d'aller plus loin encore, en abolissant, après la monarchie, l'échafaud. On en rapprochera ce vers, très voisin, du poème XX du *Livre Satirique*, au feuillet 29 (*Q. V.*, 78) :

Non, parle, et parle haut, vérité, vérité [3] !

1. Au-dessous de *finie*, une variante : *fermée*, dont nous sommes mal sûr.
2. *Toute la Lyre*, I, 57.
3. *Les Quatre Vents de l'Esprit*, 55.

5. Les dix vers biffés en haut du feuillet 375 étaient suivis par les douze premiers vers du poème de *Toute la Lyre*, « Le bien germe parfois dans les ronces du mal... » ; l'écriture étant exactement la même, on doit considérer qu'ils faisaient partie, à l'origine, de cet ancien début de notre œuvre [1].

*Note 3.*
*La première partie du poème de « Toute la Lyre » (fos 2-16) et le poème « L'Échafaud » (fos 17-25), dans « Les Quatre Vents de l'Esprit » (I-XVII).*

A. — *Au bas du feuillet 14* (*T. l. L.*, 52), qui porte les vers 224-248 du poème de *Toute la Lyre*, Hugo a griffonné au crayon ces vers barrés :

La haine toujours vise un but toujours manqué.
La palme, cette flamme aux fleurs étincelantes,
de lumière
Frémit, recule et fuit devant des mains sanglantes [2].

*On les retrouve au feuillet 24* (*Q. V.*, 68), dans le poème de *L'Échafaud*, avec la même variante, autrement disposée. Là, ces trois vers et les deux suivants, nécessaires pour l'alternance des rimes, écrits d'une encre différente, ont été visiblement ajoutés dans un blanc, comme Hugo a l'habitude d'en ménager, dans l'attente de vers qu'il cherche.

B. — *Raccord des feuillets 16* (*T. l. L.*, 52) *et 17* (*Q. V.*, 61).

1. *État du feuillet 17.*

Écriture n° 2 (1870) :
— Œil pour œil ! Dent pour dent ! Tête pour tête ! [A mort ! — v. 1
Justice ! L'échafaud vaut mieux que le remords. — v. 2

Écriture n° 1, celle de la suite du texte (1857-58) :
[Eh ! bien, vengeance donc ! mort ! malheur ! [représailles !
La torche aux Rhamséions, aux Kremlins, aux [Versailles !
Qu'Ossa soit à son tour broyé par Pélion ! ] 4 vers biffés
Au bourreau les bourreaux ! Justice ! Talion ! ]
Talion ! talion !
. — Silence aux cris sauvages ! — v. 3
Etc.

Texte définitif de *L'Échafaud*

2. *Suite des vers dans l'œuvre primitive.*

F° 16 (verso) (*T. l. L.*, 52) :
... Le sourd rugissement du lion dans les bois.
Eh ! bien, vengeance donc !...
. . . . . .

F° 17 (*Q. V.*, 61) :
Au bourreau les bourreaux ! Justice ! Talion !
Talion ! talion !
— Silence aux cris sauvages !
et le vers 4 de *L'Échafaud*, etc.

3. *État final du poème de « Toute la Lyre ».*

Recto du f° 16 (*T. l. L.*, 54). *Tte la Lyre* ; I, 59 ; v. 284-288 :
... Le sourd rugissement du lion dans les bois.
Eh ! bien, vengeance donc...
... Justice ! Talion !

1. *Toute la Lyre*, II, 26-27. La suite du poème, postérieure, est de l'écriture de 1858, semble-t-il.
2. Incomplètement déchiffrés dans *Toute la Lyre*, I, 355.

F° 55 (*T. l. L.*, 55). / *Ibid.*, v. 289-290.

Non ! — Jamais d'échafauds ! C'est par d'autres répliques
Que doivent s'affirmer les saintes républiques.

Le feuillet 16 est écrit et paginé au recto et au verso. La rédaction la plus ancienne se trouve au verso (ancien recto). Elle s'arrête au vers : « Le sourd rugissement... ».

Dans la marge, une note griffonnée semble annoncer les premiers vers du feuillet 17 :

Eh bien ! vengeance donc ! justice ! représailles !
Châtiment —
Non —

Ce feuillet 16 avait été très remanié. Aussi, lors de la séparation des deux feuillets, Hugo, pour plus de clarté, recopie au recto (ancien verso) le texte qui fait suite au feuillet 15, trace au-dessous un petit trait et écrit les quatre vers, qu'il vient de biffer en haut du feuillet 17. Tout ce recto du feuillet 16 est de l'écriture de 1870.

*Note 4.*
*Le poème de « L'Échafaud » ; feuillets 17-25 (Q. V., 61-69).*

A. — *Les dix derniers vers.*

Ils figurent sur le dernier feuillet de ce poème (*Q. V.*, 70). Papier différent : blanc, filigrané *Sainte-Marie ;* ce papier apparaît, dans les manuscrits de Hugo, un peu avant 1870 ; c'est celui dont il use habituellement dans cette année. — Écriture de 1870. — Ce feuillet est dépourvu de numéro au crayon bleu.

B. — *La copie* du poème se trouve aux feuillets 549-554. Elle confirme les observations faites sur le début et la fin de ce texte.

Le premier feuillet a été amputé de sa moitié supérieure. On n'y lit pas de titre. Il commence par les quatre vers, qui ont été reportés au feuillet 16 (*T. l. L.*, 54). Comme dans le manuscrit du poème, Hugo a rayé ces vers et les a remplacés par les deux vers initiaux : « Œil pour œil... », etc.

Le dernier feuillet a été amputé d'un tiers, vers le bas, au-dessous du vers :

La familiarité des fauves populaces.

Les dix derniers vers ont été écrits, de la même main que le reste de la copie, sur un morceau de papier, collé au bas du feuillet [1].

*C. — Liens entre le manuscrit du poème et le reste de l'œuvre reconstituée.*

En plus de la note très significative : « Réponse aux masques », dans la marge du feuillet 22 (*Q. V.*, 66), on lit au bas du feuillet 25 (*Q. V.*, 69) ces phrases griffonnées :

Non, nous ne voulons pas, nous autres, de cela.
Non, nous ne voulons pas de cela, nous autres. C'était bon pour les rois, bon pour le passé [2].

On pourrait en rapprocher deux vers du feuillet 54 (*L. S. s. c.*, 73), dans le poème de la dernière série de *La Légende des Siècles :*

Soit ; nous ne voulons plus de ces spectacles-là.
C'est grand dans le passé ; c'est mauvais dans notre âge.

1. Sur cette copie, voir aussi la *note 11.*
2. *Les Quatre Vents de l'Esprit*, 410.

*Note 5.*

*Le feuillet 26 (A. T., 10)* [*L'An. Ter. ; Prologue, v. 1-34*] ; *raccord avec le feuillet 27 (Q. V., 76)* [*Les Quatre Vents de l'Esprit, I-XX*].

A. — *Le premier vers du feuillet 26.*

Le vers qui ouvre le *Prologue :*

Flatter la foule, ô mon esprit, non pas,

est de l'écriture de 1870. Au-dessous, on trouve les deux rédactions anciennes, biffées :

Quant à flatter la foule et les passants, non pas.
Quant à la flatterie, à la foule, non pas,

Le thème des « passants », repris dans la suite du *Prologue*, est amorcé au feuillet 25, dans *L'Échafaud.*

Le vers :

Quant à la flatterie, à la foule, non pas,

a été noté, sur l'onglet, au verso du feuillet 31 (*A. T.*, 11).

B. — *Raccord des feuillets 26 et 27.*

*Fin du f° 26 (A. T., 10).*

V. 31-32 du *Prologue* ; écriture de 1857-58 ; *conservés.* — *La vérité, voilà le grand encens austère*
*Qu'on doit à cette masse où palpite un mystère,*

V. 33-34, *ajoutés* (écriture différente). — Et qui porte en son sein qu'un ventre appesantit
Le droit juste mêlé de l'injuste appétit.

*Début du f° 27 (Q. V., 76).*

*Biffés* ici. — [*Et qui porte en son sein qu'un ventre appesantit*
*Le droit juste mêlé de l'injuste appétit* [1]]

V. 1-3 du poème XX, *ajoutés* dans un blanc, écriture de 1870. — La hache ? Non. Jamais. Je n'en veux pour personne.
Pas même pour ce czar devant qui je frissonne,
Pas même pour ce monstre à lui-même fatal.

*Biffés* ici. Recopiés dans la marge du f° 33. — V. 99-101 du *Prologue.* — [*Voici le peuple avec son épouse, l'idée ;*
*Voici la populace avec son accordée,*
*La guillotine ; eh ! bien je choisis l'idéal ;* [2]]

V. 4 du poème XX ; même écriture que les 3 précédents ; *conservés.* — *Qui* [*déteste*] supprime *Tyburn* [*n'avoue pas*] [*abhorre*] abolit *White-Hall ;* [3]

En lisant à la suite les vers imprimés en *italiques*, on rétablit le *texte primitif.*

Les cinq vers initiaux du feuillet 27 ont donc été réutilisés en deux endroits différents du *Prologue* de *L'Année Terrible.*

1. Cités dans *Les Quatre Vents de l'Esprit*, 411 ; mais non rapprochés du *Prologue*, le second étant mal lu. — Entre les deux vers biffés, on aperçoit la variante : *troublé par.*

2. Cités *ibid.*, 444, et rapprochés du *Prologue.* On ne peut voir quelle était la ponctuation, à la fin du 3e vers ; il faut la supposer forte, le vers suivant formant une phrase, dont le sens est : qui refuse la peine de mort en droit commun la refuse aussi en matière politique.

3. Les variantes préférées, postérieures à la première rédaction, ne sont pas de la même écriture que les vers ajoutés en 1870.

*Note 6.*

*Les feuillets 27-30 (Q. V., 76-79).*
*Les Quatre Vts de l'Esp., I-XX.*

A. — *Liens avec le reste de l'œuvre.*

Au bas du feuillet 28 (*Q. V.*, 77), Hugo a écrit, au crayon, en marge :

**Non, jamais de vengeance et pas de talion.**
**/?/ Non, non, quoi que ce soit qui ressemble à la haine /?/** [1].

Le premier vers se trouve en face du même vers, qui est le vers 44 du poème.

Le second est la première rédaction du vers initial du feuillet 61 (*Q. V.*, 528), par lequel débute l'épilogue du poème de *La Révolution*, dans *Le Livre Épique*.

B. — *La fin du poème.*

Les trois graphies, constatées au feuillet 30, indiquent que le texte a pris fin, d'abord, au vers :

... Du mal avec le mal que d'autres vous ont fait ;

puis au vers :

... Et non le créancier livide du passé.

Ces deux graphies appartiennent à l'écriture de 1857-1858.

Mais la troisième est de 1870 et les quatre vers qui terminent maintenant le poème recouvrent des notes au crayon bleu, écrites alors (voir *Note 11*). Ces quatre vers ont été repris au feuillet 28, où ils se trouvaient entre les vers 20 et 21.

*Note 7.*

*Les feuillets 31-37 (A. T., 11-17) ; L'An. Ter. ;*
*Prologue, du vers 34 à la fin.*

*A.* — On a vu, à la page 396, que le feuillet 31 débutait d'abord par cinq vers, qui ont été biffés. Au-dessus, Hugo a ajouté plus tard le vers :

**lumière et nuit ! chaos des âmes**
**O genre humain ! chaos mystérieux des âmes,**

qui rime avec le sixième vers du texte primitif, conservé.

Or, ces cinq vers biffés se lisent dans le reliquat du manuscrit de *L'Année Terrible*, au feuillet 527, morceau de papier blanc, avec, au coin supérieur de droite, l'indication : « Épîtres » [2]. Ils ont été écrits, précédés de points de suspension, au-dessous du vers suivant, qui en est séparé par un petit trait :

**Henri quatre**
**Ce tyran bon vivant, ce despote luron.**

On retrouve ce vers dans le manuscrit du poème de *La Révolution (Le Livre Épique)*, dans la marge du feuillet 505 [3].

1. Les points d'interrogation sont de Hugo. Cités dans *Les Quatre Vents de l'Esprit*, avec renvoi au poème final du recueil (411).

2. Peut-être Hugo a-t-il songé, un moment, à donner à sa méditation sur les crimes et châtiments des rois, la forme d'une épître « au peuple ». Le mot « épître » s'applique, chez lui, à des poèmes ou, le plus souvent, des projets de poèmes, de sujets et de tons extrêmement divers.

3. Non retenu dans la rédaction définitive, ce vers est cité dans les « Notes explicatives » des *Quatre Vents de l'Esprit*, 436.

*B.* — Au verso du feuillet 31 (*A. T.*, 11), sur l'onglet, on lit ces notes griffonnées :

Les affamés marchaient sur les chemins,

et,

L. XIII :

Dépeuplant le sillon, dépeuplant le manoir,
Il a sous les billots étendu le drap noir
A Paris, à Toulouse, à Nante, à La Rochelle,
Et de tous les gibets il a tenu l'échelle,
Et sa main en avait gardé le tremblement.

Dans *Le Livre Épique*, ces six vers font partie, le premier, rédigé ainsi :

Les affamés gisants râlaient sur les chemins,

de l'énumération des forfaits de Louis XIV, les autres, marqués ici « L. XIII », de l'énumération de ceux de Louis XIII [1]. Or ces vers n'ont pas été ajoutés, le vers sur Louis XIV se trouvant même dans le texte, où il a été biffé, avant d'être repris dans une addition marginale [2].

*C. — Passages du Prologue faisant allusion à des événements postérieurs à 1858.*

1. Dans les *vers 51-58*, de « Quand Manin, réveillant les tombes... » à « ... ô sainte liberté », il est parlé de Garibaldi et de l'Expédition des Mille, de 1860 : ces vers ont été *ajoutés en marge* (f° 32 ; *A. T.*, 12).

2. Les *vers 77-80*, de « Et que de cette tourbe... » à « ... que nous en tiendrons compte ? », s'appliquent clairement au plébiscite du 8 mai : ils ont été *ajoutés en marge*, en haut du feuillet 33 (*A. T.*, 13), à la place des deux vers initiaux de ce feuillet, 75-76, biffés et recopiés au bas du feuillet précédent.

3. Les *vers 91-106* constituent une *addition marginale*, dans laquelle ont été repris trois vers biffés au début du poème XX du *Livre Satirique* (voir *Note 5*) et dont les vers 97-98 résument une note inscrite au crayon bleu au bas du dernier feuillet du même poème (voir *Note 11*). Elle va de : « Voici le peuple... » à « ... amnistier le char » (f° 33).

4. Les *vers 125-126 ;* le feuillet 34 commence par deux vers :

Ah ! le premier venu, le passant, parlons-en,
Il contient un héros doublé d'un... [3],

remplacés, en 1870, par :

Ah ! le premier venu, bourgeois ou paysan,
L'un égoïste et l'autre aveugle, parlons-en !

Le « bourgeois » et le « paysan », ce sont les deux « soutiens » de l'Empire, ce sont « les 7 500 000 oui ». « Le passant », c'était ce « passant », qui veut se

1. *Les Quatre Vents de l'Esprit*, IV, 386 et 388. — Les vers concernant Louis XIII se trouvent aux f°s 509 et 510 du ms. ; ils présentent quelques variantes : *décimant le manoir* et *chouquets*, au lieu de *billots* ; mais nous sommes peu sûr de ces deux lectures dans le ms. de l'*A. T.* Dans le ms. du *Livre épique*, le 5e vers se présente ainsi :

Et sa main
Sa main sombre en avait gardé le tremblement.

2. *Q. V.*, 511. — Ceci s'explique par le fait que Hugo a écrit son « post-scriptum » en même temps qu'il développait son poème de *La Révolution*, dont l'énumération des crimes des rois constitue le plus long des développements ajoutés entre octobre et le 25 décembre 1857.

3. Un mot illisible ; le vers est noyé dans l'encre.

venger, ce passant « d'un frisson de colère saisi », que Hugo apostrophait dans le poème de *L'Échafaud*.

5. Enfin, les *seize derniers vers*, 223-238, où les millions de « oui » sont comparés aux millions de flocons de neige, qui fondront au premier soleil, ont été écrits, en 1870, sur un *feuillet de papier blanc*, identique au dernier feuillet du poème de *L'Échafaud*, et qui ne porte pas de *numéro bleu* (*A. T.*, 18).

6. Tous les passages précédents sont de l'écriture de 1870. Au contraire, les vers 107-124, de « Le droit est au-dessus de Tous... » à « ... la loi du chêne », où il est pourtant question d'un « vote hébété », ont bien été ajoutés, les uns (v. 107-114) au bas du feuillet 33, les suivants dans la marge du feuillet 34, mais l'écriture est, incontestablement, de 1857-1858. L'explication est simple : Hugo songeait alors au plébiscite qui a entériné le coup d'État, le 20 novembre 1852, et qui avait apporté, à Louis Bonaparte, les 7 500 000 voix, qu'il devait retrouver le 8 mai 1870. Hugo eut donc l'amertume de constater, en 1870, que ces vers, écrits douze ans avant, convenaient toujours.

*Note 8.*

*Raccord du feuillet 37 (A. T., 17) et du feuillet 38 (A. T., 196) [début de Loi de formation du progrès].*

1. *État primitif :*

Vers biffés et remplacés, au bas du f° 37, par les vers 216-222 du *Prologue*.

Quand l'univers n'est plus qu'un vaste et lourd silence
Quand rien ne semble plus témoigner ni vouloir,
Celui qui, des cercueils suivant le sentier noir,
Ira chercher ces morts dans leur asile austère,
Et qui se collera l'oreille contre terre,
Entendra leur tombeau dire à voix haute : Oui.

Vers initial du f° 38 (écriture de 1857-58).

deuil
Quoi ! le [mal] triomphant, le meurtre épanoui....

2. *Remaniements postérieurs :*

*Prologue ;* v. 221-222.

... Faut-il marcher, héros sous la cendre enfoui ?
Entendra ce tombeau dire à voix haute : Oui.

*Loi de formation du progrès ;* v. 1-2.

Une dernière guerre ! hélas, il la faut ! oui.
Quoi ! le deuil triomphant, le meurtre épanoui....

*Note 9.*

*Fin du poème Loi de formation du progrès.*

A. — *Le texte primitif.*

Du feuillet 49 au feuillet 51 (*A. T.*, 207-209), la fin du poème résulte de remaniements très compliqués. Après le vers :

**Il est nuit du Danube au Nil, du Gange à l'Ebre,**

venait un texte tout à fait différent de celui qui a été publié [1]. Si

**L'antique continent est sanglant et funèbre,**

y est-il dit, le nouveau monde apporte-t-il quelque consolation ? Hélas la jeune république des États-Unis est une « marchande d'esclaves ». Suit une attaque contre l'esclavage des noirs, puis arrivent les cinq derniers vers, semblables à ceux qui ont été publiés, à une variante près.

1. On lira cette fin dans les « Notes explicatives » de *L'Année terrible*, 307.

| *Texte primitif :* | *Texte publié :* |
|---|---|
| Il est nuit du Danube au Nil, du Gange à l'Ebre. v. 353 | |
| L'antique continent est sanglant et [funèbre. | Fête au Nord ; c'est la mort du Midi [qu'on célèbre. |
| 18 vers sur l'esclavage. | Europe, dit Berlin, ris, la France n'est [plus. |
| O genre humain, malgré tant d'âges révolus, v. 356 | |
| ... } texte semblable de 3 vers { v. 357-359. | |
| Et tu n'as pas encor découé Jésus-[Christ [1]. | Et l'on n'a pas encor découé Jésus-[Christ. |

B. — *La nouvelle fin.*

Le manuscrit a été laissé en l'état. Mais, après le dernier feuillet, 51 de notre œuvre, 209 du manuscrit de *L'Année Terrible*, a été placée une feuille de papier à lettres, de couleur blanche, numérotée 209 *bis*, où figure un texte de l'écriture de 1870 : la fin nouvelle du poème, à partir du vers :

**Le plus grand siècle peut avoir son heure immonde,**

comprenant un grand nombre de vers repris au manuscrit primitif.

Le texte ancien n'ayant pas été biffé aux feuillets 49-51 (*A. T.*, 207-209), la présence de ce feuillet 209 *bis* est incompréhensible. Aussi bien n'a-t-il rien à faire à cette place ! Il porte, en effet, un autre numéro : *567*. Or, à la fin du manuscrit de *L'Année Terrible*, on trouve la *copie* de *Loi de formation du progrès*, du feuillet 560 au feuillet *566* [2]. Ce dernier feuillet a été découpé, en bas, juste au-dessous du vers :

celui
Il s'écroule, écrasant [le fou] qui l'a rêvé,

c'est-à-dire, précisément, le vers qui précède

**Le plus grand siècle peut avoir son heure immonde.**

Le feuillet 209 *bis*, primitivement 567, faisait donc partie de la copie.

Or, il est d'un autre papier et d'une autre écriture, celle de Hugo lui-même. La fin nouvelle, où il est fait allusion à la défaite française, postérieure à la copie, a été rédigée au moment de la publication [3].

*Note 10.*

*Les feuillets 62-63 (Art, 181 et 180* bis *; Q. V., 529) ; L'Art d'être g.-p., XVIII-II, v. 33-60. Les Quatre Vts de l'Esp. ; Le Livre Épique ; épilogue, v. 21-34.*

L'épilogue du *Livre Épique* est formé par les feuillets :

| | |
|---|---|
| 61 (*Q. V.*, 528) | v. 1-20 |
| un demi-feuillet, sans n° bleu (moitié inférieure) [*Q. V.*, 529] | v. 21-34 |
| 64 (*Q. V.*, 530) | v. 35-54 |
| 65 (*Q. V.*, 531) | v. 55 à la fin, les 18 derniers vers ayant été ajoutés en 1870. |

1. Variante non mentionnée dans l'éd. de l'I. N.

2. Elle est incomplète ; il y manque 3 feuillets, au milieu. Elle permet de repérer quelques additions tardives, comme celle des vers 229-232, de : « Oui, c'est la porte abjecte... » à « ... Horace suit Chloé ».

3. Hugo y a même sauté un vers dans sa hâte.

Dans la lacune que l'on constate s'insère le feuillet 62 (*Art*, 181), suivi par la moitié supérieure du feuillet 63 (*Art*, 180 *bis*).

Les opérations auxquelles s'est livré Hugo sont compliquées. Il faut d'abord se représenter ainsi

*Le feuillet 62 (Art. 181) :*

| | | |
|---|---|---|
| Texte 1 | O tous ! vivez, marchez, croyez ! soyez tranquilles.<br>. . . . . .<br>de la foudre<br>L'auguste avortement [du tonnerre] en aurore. | *Persévérance ;* v. 33-45. |
| Texte 2 | Dieu prend dans notre cœur la haine et la dévore ; | *Pervésérance ;* v. 46. |
| | O peuples ! l'avenir est déjà parmi nous.<br>. . . . . .<br>Sombre, de ses deux yeux de flamme est étoilée. | Épilogue du *Livre Épique ;* v. 43-50 (f° 64). |
| Texte 3 | Et lorsqu'il a passé sur nous, l'âme plus grande<br>. . . . . .<br>Et croit que c'est un aigle, et comprend que c'est Dieu | *Persévérance ;* v. 57-60. |

Le texte 2 est le résultat de plusieurs remaniements ; il a été biffé et recopié au feuillet 64 (*Q. V.*, 530).

Les vers 57-58 se lisent, biffés, dans la marge du demi-feuillet 180 *bis*, en bas, et les vers 59-60, biffés également, dans la marge du demi-feuillet 529 des *Quatre Vents*, en haut.

Expliquons ce qui s'est passé.

A. — *Au feuillet 62 (Art, 181)*, Hugo a, d'abord, écrit les vers 33-45, de *Persévérance*, le dernier restant sans rime. Ont suivi plusieurs rédactions, aboutissant à la combinaison : le vers 46 de *Persévérance* et les vers 43-50 de l'épilogue du *Livre Épique*, formant un texte qui se suit fort bien. Le feuillet 62, ou 181 du manuscrit de *L'Art d'être grand-père*, porte donc la première rédaction d'un passage du feuillet 64, ou 530 du manuscrit des *Quatre Vents* [1]. Ce texte a été biffé, au feuillet 62, lorsqu'ont été écrits, un peu après, le feuillet 63, reprenant le vers 46 de *Persévérance*, et le feuillet 64.

Quant au texte 3, suivant le texte 1 ou le texte 2, dans toutes ses étapes, il ne présente aucun sens et rompt l'alternance des rimes. Aussi bien a-t-il été recopié là, au moment de la « confection » du poème, et faut-il le lire à la suite du demi-feuillet 180 *bis*, collé juste au-dessus.

B. — *Le feuillet 63 (première moitié : Art, 180* bis ; *seconde moitié : Q. V., 529).*

Ce demi-feuillet 180 *bis*, qui aurait dû être numéroté, dans le manuscrit, 181 *bis*, a été découpé par le bas et porte, en haut, à gauche, le numéro bleu 63. Voilà retrouvée la moitié supérieure du demi-feuillet 529, du manuscrit des *Quatre Vents*.

Il commence par le vers :

Dieu prend dans notre cœur la haine et la dévore,

qui assure la continuation du feuillet 62 (texte n° 1), et va jusqu'au vers 56 du poème :

... Bons et purs, il s'envole, et rentre à l'infini.

Tout en bas, dans une addition marginale, avec traits de renvoi, on lit ces vers biffés :

Et quand elle a passé sur nous, l'âme plus grande
Sent qu'elle ne hait plus, et rend grâce, et demande :

1. Ces vers sont cités dans *L'Art d'être grand-père*, 601-602.

Ce sont les deux premiers des quatre vers finaux du poème que Hugo a recopiés au bas du feuillet 62 ; les deux autres vers sont :

Qui donc m'a prise ainsi dans ses serres de feu ?
Et croit que c'est un aigle et comprend que c'est Dieu.

Or, tout en haut du feuillet 529 des *Quatre Vents*, on trouve dans la marge, avec traits de renvoi vers la partie supérieure manquante, deux vers noyés dans l'encre, au-dessous desquels Hugo a tracé un point d'interrogation. Le premier se lit encore. mais difficilement ; le second transparaît clairement sous l'encre pâlie ; et ces deux vers, ce sont les deux derniers vers du poème de *L'Art d'être grand-père* [1] !

Dans un premier état de ce feuillet 63, ainsi reconstitué, le vers 56 de *Persévérance* était suivi par le vers 21 de l'épilogue du *Livre Épique* [2] ; l'alternance des rimes était respectée.

Ensuite, Hugo a ajouté dans la marge, avec renvoi entre ces deux vers, les vers 57-60 de *Persévérance*.

Enfin, au moment du dépècement, cette addition marginale a été coupée en deux, en même temps que le feuillet 63. Hugo, l'ayant biffée sur les deux moitiés, émigrées chacune de leur côté, l'a recopiée au bas du feuillet 62 (*Art*, 181).

*Note 11.*

A. — La pagination ne comportant aucun numéro *bis* doit être tardive, mais antérieure à la confection du poème de *L'Échafaud*, puisque le feuillet 16 est paginé au recto et au verso (voir *Note 3-B*) [3]. Du même crayon bleu, Hugo a biffé des variantes, indiqué des « blancs » et fait des corrections, dont certaines ont été entraînées par le morcellement de l'œuvre. Ainsi de celle du premier vers du feuillet 61. De même, on lit, au bas du dernier feuillet du poème XX du *Livre Satirique*, ces lignes :

D'ailleurs, cette foule, est-ce qu'elle n'a pas ri sur le passage de Jésus, devant la ciguë de Socrate et le bûcher de Savonarole, de Bruno, de Huss, de Jeanne d'Arc ? est-ce qu'elle n'a pas craché à la face fracassée de Robespierre, est-ce qu'elle n'a pas applaudi la tête de Danton tombant dans le panier ? [4]

Deux vers du *Prologue* de *L'Année Terrible* résument ces notes :

Elle attend au passage Aristide, Jésus,
Zénon, Bruno, Colomb, Jeanne et crache dessus.

Ils figurent dans une addition marginale, de 1870.

A notre avis, Hugo, le crayon bleu à la main, relit et classe, en avril 1870, les manuscrits de *La Révolution* et de son « post-scriptum » géant ; il les pagine à part et commence le démantèlement du second manuscrit.

Les titres inscrits au crayon bleu dans les manuscrits, qui en sont issus, sont : *L'Échafaud I*, *Turba*, *Loi de formation du progrès*, *L'Échafaud II ;* en haut du feuillet 54 (*L. S. s. c.*, 73), un astérisque.

B. — *Les copies.*

La copie de *L'Échafaud* se compose de trois feuilles doubles, le premier feuillet étant coupé par le haut. Les deux autres feuilles doubles portent,

1. Ajoutons que la longueur du f° 180 *bis* de *L'Art d'être grand-père* est de 15 cm. et celle du f° 529 des *Quatre Vents*, de 26 cm., ce qui nous donne les 41 cm. du feuillet entier.

2. La rédaction définitive : *Les mains se chercheront de loin...* est de l'écriture de 1870. (Voir la rédaction primitive dans le *Tableau* initial.)

3. Le problème serait de savoir pourquoi Hugo a pris soin de paginer le recto (ancien verso), portant la nouvelle rédaction écrite en 1870.

4. *Les Quatre Vents de l'Esprit*, 411.

dans le coin supérieur de gauche, un numéro à l'encre noire, qui se distingue de ceux inscrits au crayon par les typographes ; ce sont, au feuillet 551, le numéro 7, au feuillet 553, le numéro 8. On calcule qu'une feuille double de cette fine écriture correspond environ à trois feuillets du manuscrit. Or la copie commence avec une feuille double, dont le numéro devait être 6 et qui porte le texte du feuillet 17 du manuscrit ; les seize feuillets précédents pouvaient parfaitement tenir dans cinq feuilles doubles de la copie. Hugo aurait ainsi fait recopier les vingt-cinq premiers feuillets de son poème, plus quelques autres.

Examinons maintenant la copie de *Loi de formation du progrès*. L'écriture, le papier sont identiques. Or le titre et le premier vers figurent sur la copie et n'ont pas été ajoutés. La copie, que l'on trouve dans *Les Quatre Vents*, pourrait donc représenter un poème partant du début de l'œuvre, mais s'arrêtant avant le premier feuillet de *Loi de formation du progrès ;* car il paraît assez peu probable que Hugo ait fait recopier l'ensemble des soixante-cinq feuillets et ne se soit pas ensuite contenté d'utiliser cette copie, lorsqu'il détache le poème de *L'Année Terrible* [1].

Nous n'avons pas retrouvé de copies des autres poèmes, sauf des deux premiers feuillets du poème de *L'Art d'être grand-père*. D'aspect tout différent et semblable à plusieurs autres de ce recueil, elle a dû être faite au moment de l'impression. Ceci confirmerait qu'il n'a pas été fait de copie de l'œuvre entière et que celle de *L'Échafaud* a été tirée d'un poème plus vaste, déjà extrait de l'œuvre, sans doute en avril 1870.

### C. — *Une liste de poèmes* (*Q. V.*, 725).

Le poème de *L'Échafaud* ne serait devenu indépendant qu'après ce premier démembrement du mois d'avril. Le *terminus ante quem* est fourni par une note inédite, que nous avons trouvée dans le manuscrit des *Quatre Vents*. C'est une liste de titres de poèmes, suivis d'un chiffre indiquant le nombre de vers, et, parfois d'un second chiffre, qui est un numéro d'ordre. Or, parmi ces titres, on lit ceux de « Turba » et « Œil pour œil, 182, 9 », c'est-à-dire le poème de *L'Échafaud*. Nous voilà certains que ce poème a été « confectionné », avant que « Turba » n'entrât dans *L'Année Terrible*, au tout début de 1872, au plus tard.

Nous ne sommes pas en droit de préciser davantage, n'ayant pu, des trente-sept titres figurant sur cette liste, en déchiffrer et identifier que trente et un, quelques-uns étant, d'ailleurs, noyés dans l'encre. Cette étude incomplète fait apparaître trois faits. Sur ces trente et un poèmes, vingt et un ont paru dans *Le Livre Satirique*, les autres pouvant, sans peine, avoir été, à un moment, destinés à ce recueil. Vingt-huit sont, à coup sûr, antérieurs à « Turba », au 20 mai 1870, deux autres pouvant, sans difficulté, être considérés comme tels [2]. Enfin, le nombre de vers indiqué est parfois un peu

1. Ces deux copies reproduisent un état antérieur aux dernières modifications.

2. Un seul cas nous embarrassait vraiment. Dans cette liste, qui, de toute façon, est antérieure à 1872, figure le poème : « Ils sont toujours là », c'est-à-dire le poème XLIII du *Livre Satirique*. Dans les éditions, il est daté du *28 avril 1875*. En nous reportant au manuscrit, nous avons soupçonné que ce qu'on lisait 1875 devait être lu 1855, le *7* et le *5* se confondant très aisément dans l'écriture de Hugo. De fait, *la copie* du poème fournit, au bas du feuillet 568, la date du *28 avril 1855*. Or, la « fausse » date du 28 avril 1875 figure dans l'édition originale, chez Hetzel, en 1881. Dans les épreuves corrigées, conservées au Musée de la Place des Vosges, Hugo avait, pourtant, remplacé cette date par celle d'*avril 1865 !* Je ne vois guère d'autre ressource que de supposer une erreur commise par les typographes, composant sur le manuscrit, et mal (et vainement !) corrigée par Hugo.

différent de celui que compte le poème publié. C'est le cas du poème de *L'Échafaud*, qui figure, ici, pour 182 vers et qui en compte 186 dans l'édition. Or, dans la copie, le passage de six vers, qui va de : « Nous sommes trop en butte... » à « ... dans nos ténèbres », est réduit à deux vers [1]. Dans le manuscrit, ces deux vers primitifs ont été intégrés, après remaniement, dans une addition marginale, d'une écriture tardive, fournissant les quatre vers supplémentaires. Il en va de même dans les autres cas semblables. Ainsi, cette liste est contemporaine d'un état des poèmes, antérieur aux derniers remaniements. Nous sommes donc entraîné à la faire remonter assez loin, et, comme nous lisons, dans les carnets de Hugo, qu'il a procédé à un premier classement du *Livre Satirique*, le 21 mai 1870 [2], nous la placerions volontiers à cette date.

Pierre Albouy.

1. *Q. V.*, 533. Texte primitif :

> Nous sommes trop souffrants, trop saignants, trop funèbres,
> Pour ne pas condamner quelqu'un dans nos ténèbres.

2. *Les Quatre Vents de l'Esprit*, 467.

# ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

## I - PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

**Bulletin signalétique** : 3e *partie* (*trimestrielle*) [Phi osophie — Sciences Humaines]. *France*, 50 NF — *Étranger*, 60 NF.

| *Tirages à part* (3e partie) : | *France* | *Étranger* |
|---|---|---|
| — Sociologie | 18 NF | 23 NF |
| — Histoire des Sciences et des Techniques | 12 NF | 16 NF |
| — Psychologie | 22 NF | 25 NF |

Abonnement au Centre de Documentation du C. N. R. S., 16, rue Pierre-Curie, Paris, Ve. C. C. P. Paris 9131-62 Tél. DANton 87-20.

## II - OUVRAGES

*Les Cahiers de Paul Valéry*

Environ 32 volumes d'environ 1000 pages, format 21 × 27.

Tirage limité à 1 000 exemplaires numérotés, *non vendus par volumes séparés.*

Volumes : 1° reliés, 1 600 NF (640 NF à la commande et 30 NF à la parution de chacun des volumes). 2° sous étuis, 1 740 NF (780 NF à la commande et 30 NF à la parution de chacun des volumes). A la fin de 1959, 12 volumes parus. Au tome X, 18 aquarelles de l'auteur reproduites en couleurs.

*Œuvres complètes de Malebranche* (Direction : André Robinet)

(En coédition avec la Librairie J. Vrin, 6, place de la Sorbonne, Paris, Ve.)

Ces œuvres seront publiées sous forme de 20 tomes. Sont actuellement parus :

Tome V. — *Traité de la Nature et de la Grâce*, par G. Dreyfus (1958, pp 6-LVIII-228) ..... 24 NF

Tome X. — *Méditations chrétiennes et métaphysiques*, par H. Gouhier et A. Robinet (6-XXIV-254) ..... 24 NF

Tome XV. — *Entretien d'un Philosophe chrétien et d'un Philosophe chinois*, par A. Robinet (1958, pp. 6-XXXIV-92) ..... 9 NF

Tome XVI. — *Réflexions sur la prémotion physique*, par A. Robinet (1958, pp. 6-XXII-228) ..... 18 NF

## III - COLLOQUES INTERNATIONAUX

XXXVII. — *Les Machines à calculer et la Pensée humaine*, 20 NF.

LXV. — *L'analyse factorielle et ses applications* (relié pellior), 15 NF.

# BIBLIOGRAPHIE

*Dans ce numéro, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1960.*

*Les livres sont distingués des articles par un astérisque.*

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, cette bibliographie ne relèvera que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée.*

## BIBLIOGRAPHIE

— * Bibliographie der französischen Literaturwissenschaft, herausgegeben und bearbeitet von Otto Klapp. Bd. 1 : 1956-1958. — Frankfurt a/ Main, V. Klostermann, 1960.

— Svendsen (Kester) and Bowman Zwicky (Laurie). — Relations of literature and science. — *S*, Fall, 1959.

— Bibliographie des inventaires, répertoires et guides d'archives publiés du 1er janvier au 30 juin 1959. — *La Gazette des Archives*, 3e-4e trimestres 1959.

## DIVERS

— Léonard (Émile-G.). — Un genre littéraire disparu : la satire religieuse. — [In] * Hommage au doyen Étienne Gros. — Gap, 1959.

*Baroque.* — Lafont (Robert). — Baroques occitans. — *CS*, nº 353, décembre 1959-janvier 1960.

*Bibliothèques.* — Bibliothèque nationale. Cabinet des manuscrits. Dons et acquisitions pour l'année 1959. — *Bulletin des bibliothèques de France*, décembre 1959

*Folklore.* — Krzyzanowski (Julian). — Folklore studies as an aspect of literary science. — *The Review of the Polish Academy of sciences*, July-September 1959.

*Langue.* — Dupuy (Aimé). — Le français d'Afrique du Nord. — *Vie et langage*, janvier.

— Hérisson (D.). — Quelques autres usages de l'épithète « petit » comme hypocoristique (*fin*). — *FM*, janvier.

— Le Bel (Maurice). — La langue parlée. — *La Revue de l'Université Laval*, janvier.

— Perego (Pierre). — A propos du français parlé en Algérie. — *La Pensée*, janvier-février.

— Remacle (Louis). — Notes critiques. La vertu poétique de l'imparfait. — *Cahiers d'analyse textuelle*, nº 1, 1959.

*Littérature comparée.* — * Friederich (Werner P.), ed. — Comparative literature. Proceedings of the 2d Congress of the international comparative literature Association at the University of North Carolina, Sept. 8-12, 1958 (University of N. C. studies in comparative literature. T. 23-24). — Chapel Hill, N. C., University of North Carolina Press, 1959, 2 vol. [Paris, Minard].

— Chinard (Gilbert). — La littérature comparée et l'histoire des idées dans l'étude des relations franco-américaines. [Note bibliographique]. — [In] * Comparative literature. Vol. II.

— Escarpit (Robert). — Les méthodes de la sociologie littéraire. — [In] * Comparative literature. Vol. I.

— Hankiss (Janos). — Théorie de la littérature et littérature comparée. — [In] * Comparative literature. Vol I.

— Jost (François). — La littérature comparée en Suisse. — [In] * Comparative literature. Vol. I.

— Munteano (B.). — Situation de la littérature comparée. Sa portée humaine et sa légitimité. — [In] * Comparative literature. Vol. I.

— Roddier (Henri). — De l'emploi de la méthode génétique en littérature comparée. — [In] * Comparative literature. Vol. I.

— Voisine (Jacques). — L'enseignement de la littérature comparée dans une Université française. — [In] * Comparative literature. Vol. I.

— Wellek (René). — The crisis of comparative literature. — [In] * Comparative literature. Vol. I.

*Littératures régionales.* — * Actes et mémoires du 1er Congrès international de langue et littérature du Midi de la France (Publications de l'Institut méditerranéen du Palais du Roure. Avignon. III). — Avignon, Palais du Roure, 1957 [1958].

— Brahmer (Mieczyslaw). — Un personnage de la comédie occitane : *Ramounet* de Cortète de Prades [le soldat ridicule aux XVI-XVIIe siècles]. — [In] * Actes et mémoires.... — Avignon, 1958.

*Mélanges.* — * Bory (Jean-Louis). — Pour Balzac et quelques autres. Musique I [Molière, l'abbé Prévost, Balzac, Giraudoux...]. — Julliard, 1960.

— * Dutoit (Ernest). — Domaines, les idées et les mots. — Fribourg (Suisse), Éditions universitaires, 1959.

— * Trooz (Charles de). — Le Concert dans la bibliothèque [articles de critique littéraire présentés par Albert Kies : Garasse, Ch. Du Bos, Claudel, Bernanos...]. — Bruxelles, 1959, Éd. Le Rond-Point.

— * Faculté des lettres et sciences humaines d'Aix-en-Provence. Hommage au doyen Étienne Gros. — Gap, Imprimerie Louis-Jean, 1959.

— Cordié (Carlo). — Saggi e ricerche su scrittori francesi [e italiani] di Petre Ciureanu. — *LM*, settembre-ottobre 1959.

*Nécrologies.* — Bataillon (Marcel). — A. Renaudet. — Annuaire du Collège de France, 59e année, 1959.

— Klein (Robert). — A. Renaudet. — *Revue des études italiennes*, janvier-mars 1959.

— Henriot (Yvonne). — H. Talvart. — *Points et contrepoints*, nº 51, décembre 1959.

*Poésie.* — Bernard (Suzanne). — Un genre moderne : le poème en prose. — *IL*, janvier-février.

— Étienne (Servais). — Sur les rapports de la poésie avec le langage [discours de réception à l'Académie royale de langue et de littérature françaises, publié en 1939]. — *Cahiers d'analyse textuelle*, nº 1, 1959.

— Soreil (Arsène). — A propos d'une soutenance [P. Delbouille]. Le son et le sens en poésie. — *Marche romane*, janvier-mars.

— Vigée (Claude). — Genèse de la sensibilité poétique moderne. — *Preuves*, février.

*Presse.* — * Buffet (Henri-François). — Ille-et-Vilaine. Répertoire de la presse et des publications périodiques d'Ille-et-Vilaine (1784-1958). — Rennes, Impr. réunies, 1959.

*Propriété littéraire.* — * Bonnefoy (Gaston). — La nouvelle législation sur la propriété littéraire et artistique. Préface de Paul Coste-Floret. — Éd. Montchrestien, 1960.

*Stylistique.* — * Le Hir (Yves). — Commentaires de stylistique de textes français modernes (« Les Cours de l'Université de Grenoble »). — Centre de documentation universitaire, 1959.

*Théâtre.* — * Enciclopedia dello spettacolo. VI. Guari-Mak. — Roma, Le Maschere, 1959.

— Chamarat (Georges). — La Comédie française : la tradition et les traditions. — *Les Annales*, mars.

— Daniel (George Bernard). — The development of the *tragédie nationale* in France from 1552-1880 [Thèse University of North Carolina, 1959]. — *Dissertation abstracts*, n° 7.

— Hynek Kadlec (Oldrich). — Literary figures in French drama, 1784-1834 [Thèse University of Michigan, 1959]. — *Dissertation abstracts*, 1959, n° 5.

— Leclerc (Hélène). — Le théâtre et la danse en France, XVII^e-XVIII^e siècles. Exposition au Cabinet des dessins. — *RHT*, 1959, n° 4.

*Thèmes littéraires.* — * Petriconi (Hellmuth). — Das Reich des Untergangs. Bemerkungen über ein mythologisches [Thema E. Zola, M. Barrès]. — Hamburg, Hoffmann und Campe Verlag, 1958.

— La liturgie dans la littérature. Textes choisis et présentés par Pierre Arrou. — *Ecclesia*, mars.

— Les incarnations de Don Juan dans la littérature française (résumé des dernières leçons d'un cours de M. D. Schmidt). — *Bulletin de l'Institut français de Copenhague*, février.

## XV^e SIÈCLE

*Divers.* — * Michel (Jean). — Le Mystère de la Passion (Angers, 1486). Édité par Omer Jodogne. — Gembloux, Édit. J. Duculot, 1959.

— Togeby (Knud). — La prose française du XV^e siècle. — *Orbis litterarum*, 1959, fasc. 2-4.

**Gerson (J.).** — * Boland (Pascha), O. S. B. — The concept of discretio spirituum in John G.'s *De probatione spirituum* and *De distinctione verarum visionum a falsis*. — Washington, D. C., The Catholic University of America Press, 1959.

— Maegawa (P. Ioachim Noboru), o. f. m. — La doctrine de G. sur saint Joseph (I). — *Cahiers de joséphologie*, juillet-décembre 1959.

— Ouy (Gilbert). — Une lettre de jeunesse de J. G. (Ms. B. N. Lat. 14909, ff. 51 v°-53). — *Romania*, 1959, n° 4.

**Villon (F.).** — Lecoy (Félix). — Notes sur le texte ou l'interprétation de quelques vers du *Testament* de V. — *Romania*, 1959, n° 4.

— Dobzynski (Charles). — Le secret de F. V. — *LF*, 17-23 décembre 1959.

— Guignard (Jacques). — L'édition princeps des œuvres de V., ses illustrations et le pseudo-portrait du poète. — *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France*, 1957 [1959].

## XVIe SIÈCLE

*Divers.* — * Salmon (J. H. M.). — The French religious Wars in English political thought. — Oxford, Oxford University Press, 1959.

— Geisendorf (Paul-F.). — Lyon et Genève du XVIe au XVIIIe siècle : les foires et l'imprimerie. — *Cahiers d'histoire publiés par les Universités de Clermont-Lyon-Grenoble*, nº 1.

— Lafond (Jean). — A travers les manuscrits des Palinods de Rouen. « Puy d'Amour » et « Puy de Risée » au XVIe siècle. — *Revue des sociétés savantes de Haute-Normandie*, nº 12, 1958.

— Schenda (Rudolf). — Französische Prodigienschriften aus der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts. Eine kritische Auswahl. — *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, Oktober 1959.

**Aubigné (A. d').** — * Jans (A.). — A. d'A. ou la poésie à la pointe de l'épée (Coll. « Carrefour des lettres »). — Bruxelles, Brepols, 1959.

— Macdonald (I.). — Three pamphlets by d'A. [Le Caducée ou l'ange de paix. Traitté sur les Guerres civiles. Du Debvoir mutuel des Roys et des Sujects]. Manuscripts and dates of composition. — *FS*, January.

**Baïf (J.).** — Voir : *Ronsard (P. de)*.

**Bodin (J.).** — Mesnard (Pierre). — La conjuration contre la renommée de Jean B. : Antoine Tessier (1684). — *BGB*, décembre 1959.

— Mesnard (Pierre). — Le nationalisme de J. B. — *TR*, mars.

**Calvin (J.).** — * J. C. — *Institution de la religion chrétienne.* Livre III. Édition critique, avec introduction, notes et variantes, publiée par Jean-Daniel Benoît (« Bibliothèque des textes philosophiques »). — J. Vrin, 1960.

— Bavaud (Georges). — La doctrine de la justification d'après saint Augustin et la Réforme. — La doctrine de la prédestination et de la réprobation d'après saint Augustin et C. — *Revue des études augustiniennes*, 1959, nos 1 et 4.

— Dufour (Alain). — Le mythe de Genève au temps de C. — *Schweizerische Zeitschrift für Geschichte*, 1959, nº 4.

**Castellion (S.).** — Keller (Hans-Erich). — Cs Ubertragung der Bibel ins Französische. — *Romanische Forschungen*, 1959, H. 3-4.

**Drusac.** — Schmidt (Albert-Marie). — D. ou l'horreur de la femme. — *Les Lettres nouvelles*, 16 décembre.

**Du Bellay (J.).** — Castex (Jean). — Un ennemi politique de Joachim Du B. : Charles Carafa, évêque de Comminges. — *Revue de Comminges*, 3e et 4e trimestres 1959.

— Trencsenyi-Waldapfel (I.). — Le symbole d'Ulysse chez Cicéron et chez J. Du B. — *BGB*, décembre 1959.

— Voir : *Ronsard (P. de)*.

**Du Verdier (A.).** — Pues (Florent). — Du V. et Guyon. Les deux imitateurs français de Mexia. — *LR*, février.

**Guyon (L.).** — Voir : *Du Verdier (A.)*.

**Labé (L.).** — * L. L. — Élégies et sonnets, ornés au burin par Marianne Clouzot. — Paris, l'artiste, 14, rue Washington ; impr. P. Gaudin, s. d.

**Malherbe.** — Lagrevol (H. de). — Comment utiliser M. [leçon proposée de littérature, classe de seconde]. — *L'Enseignement chrétien*, mars.

**Marot (C.).** — Françon (Marcel). — Mythologie et littérature. A propos de récentes éditions de C. M. — *Bulletin de la Société de mythologie française*, juillet-septembre 1959.

**Montaigne.** — Bady (René). — Un concours de poésie dans les *Essais*. — *BGB*. Supplément *Lettres d'humanité*, décembre 1959.

— Bonnet (Pierre). — Le « souffler prou souffler » de M. et son interprétation possible. — *BAM*, nos 11-12, juillet-décembre 1959.

— Hamel (S.). — « Expérience-Essai ». Contribution à l'étude du vocabulaire de M. — *BAM*, nos 11-12.

— Saint-Martin (Joseph). — L' « Homme d'entendement de précepteur » de M. — *BAM*, nos 11-12.

— Starobinski (Jean). — M. en mouvement. — *NRF*, janvier, février.

— Tronquart (Georges). — M. à la recherche des *Essais* (étude critique des vingt premiers chapitres du Livre I). — *BAM*, nos 11-12.

— Voir : *Pascal (B)*.

**Montchrestien (A. de).** — Wilcox (Alfred M.). — Antoine de M., *La Bergerie*, a critical edition [Thèse University of Pennsylvania, 1959]. — *Dissertation abstracts*, 1959, no 6.

**Pasquier (E.).** — Horne (Henri). — Un procès retentissant au XVIe siècle : Étienne P. contre les jésuites. — *Miroir de l'histoire*, no 112, avril 1959.

**Peletier du Mans (J.).** — Zemon Davis (Natalie). — 16th century French arithmetics on the business life [J. P.]. — *JHI*, January-March.

**Rabelais.** — * Dieguez (Manuel de). — R. (« Écrivains de toujours ». 48). — Éd. du Seuil, 1960.

— * R. écrivain-médecin, par vingt-deux médecins français et italiens. Illustrations d'après G. Doré (« Grands médecins..., grands hommes »). — Éd. Garance (19, rue Littré), 1959. [Voir C. R. de : P. Vincent, *Les Livres*, octobre 1959.]

**Ronsard (P. de).** — Françon (Marcel). — R. et la poésie populaire. — *Bulletin folklorique d'Ile-de-France*, octobre-décembre 1959.

— Lebègue (Raymond). — Les concurrences poétiques au XVIe siècle, R., du Bellay, Baïf. — *Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes rendus*, novembre-décembre 1958.

— Remacle (Madeleine). — Analyse du sonnet de R., « Comme on voit sur la branche... ». — *Cahiers d'analyse textuelle*, no 1, 1959.

— Spear (Frederick A.). — An inquiry concerning R. and the Sonnet form. — *MLN*, December 1959.

**Scaliger (J.).** — Dupérié (Dr Raymond). — Les correspondants agenais de Joseph S. — *Revue de l'Agenais*, juillet-décembre 1959.

**Scève (M.).** — * M. S. — *Saulsaye*. Reproduction photographique de l'édition originale avec introduction et notes par Marcel Françon. — Cambridge, Mass., Schoenhof's Foreign Books Inc., 1959.

**Sponde (J. de).** — Balmas (Enea). — Per una lettura di J. de S. — *Cenobio*, novembre-dicembre 1959.

## XVIIe SIÈCLE

*Divers.* — Cordié (Carlo). — Gli studi di Vittorio Lugli sulla letteratura francese del « gran secolo ». — *L'Italia che scrive*, novembre 1959.

— Dethan (Georges). — Le cabinet des livres. — [In] * Gaston d'Orléans, conspirateur et prince charmant. — A. Fayard, 1959.

— Kurt Abraham (Claude). — Gaston d'Orléans et sa cour. Étude littéraire [Thèse Indiana University, 1959. French text]. — *Dissertation abstracts*, 1959, nº 5.

— Michaëlsson (Erik). — L'eau, centre de métaphores et de métamorphoses dans la littérature française de la première moitié du XVII^e siècle. Le miroir de l'eau et le déluge. — *Orbis litterarum*, 1959, fasc. 2-4.

*Bibliophilie. Livre.* — Desgraves (Louis). — L'imprimerie à Condom aux XVII^e et XVIII^e siècles. — *Bulletin de la Société archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers*, 3^e-4^e trimestres 1959.

— Desgraves (L.). — Les imprimeurs bordelais Simon Boé (1668-1703), Guillaume Boudé-Boé (1686-1725) et Simon Boudé (1725-1726). — *Bulletin philologique et historique... du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1958 [1959].

*Langue.* — Stefanini (Jean). — Grammairiens classiques et classicisme grammatical. — [In] * Hommage au doyen Étienne Gros. — Gap, 1959.

*Spiritualité.* — * Guennou (Jean), M. E. P. — La couturière mystique de Paris [Claudine Moine]. — Les Éditions du Cerf, 1959. [Voir C. R. de : Jean Orcibal, *La Vie spirituelle*, mai.]

— Hoornaert (Rodolphe). — C. R. de : A. Vermeylen, *S^te Thérèse en France au XVII^e siècle* (Louvain, 1958). — *LR*, février.

*Théâtre.* — Taladoire (Barthélemy-A.). — Sur la fatalité du théâtre classique. — [In] * Hommage au doyen Étienne Gros. — Gap, 1959.

**Boileau.** — Moore (W. G.). — B. and Longinus. — *FS*, January.

**Bossuet (J.-B.).** — Le Brun (Jacques). — B. à l'école de Jean de Lingendes. — *Bulletin de la Société d'émulation du Bourbonnais*, 4^e trimestre 1958.

**Brébeuf (G. de).** — Voir : *Corneille (P.)*.

**Corneille (P.).** — * Théâtre complet de C. Texte établi... par Maurice Rat. Éd. illustrée (« Classiques Garnier »). — Garnier, 1960, 3 vol.

— * Sauro (A.). — *Polyeucte* de P. C. Étude critique. — Bari, Scuola tipografica salesiana, 1959.

— Benay (Jacques-Georges). — Le relativisme chez P. C. [Thèse Brown University, 1959. French text]. — *Dissertation abstracts*, 1959, nº 6.

— Harvey (Lawrence E.). — Intellectualism in C. : the symbolism of proper names in *La Suivante*. — *S*, Fall, 1959.

— Lemaître (H.). — A propos du nouveau « bachot ». Le sonnet est-il de C. ou de Brébeuf ? — *La Croix*, 13-14 mars.

— Morel (Jacques). — A propos du plaidoyer d'Horace. Réflexions sur le sens de la vocation historique dans le théâtre de C. — *RR*, February.

— Rat (Maurice). — Plaisir à C. ? oui, mais non pas à Brébeuf. — *FL*, 12 mars.

— Tabourier (Chanoine L.). — Marie C., « noble bourgeoise » alençonnaise de 1673 à 1721. — *Société historique et archéologique de l'Orne*, 1959.

**Descartes.** — * D. — *Traité des passions*. Gravures originales au burin de C. P. Josso. — Paris, Vialetay, 1959.

— * Lefèvre (Roger). — La bataille du « Cogito » (« Bibliothèque de philosophie contemporaine »). — Presses Universitaires, 1960.

— Chaix-Ruy (J.). — Note sur le doute hyperbolique de D. — *Archives de philosophie*, juillet-septembre 1959.

— Davidson (Hugh M.). — D. and the utility of the passions. — *RR*, February.

— Mauriac (Pierre). — Comment peut-on être cartésien ? — *La Presse médicale*, 23 janvier.

**Domat (J.).** — * Matteucci (Nicola). — Jean D., un magistrato giansenista (« Saggi ». 22). — Bologna, Il Mulino, 1959.

**Fénelon.** — * Pizzorusso (Arnaldo). — La poetica di F. — Milano, Feltrinelli, 1959.

**François de Sales (St).** — Charbonnel (R. P.). — St F. de S. et les princes. — *Mémoires et documents publiés par l'Académie salésienne*, 1959.

— Delaruelle (Louis). — St F. de S. et les études grecques [Introduction du chanoine Étienne Delaruelle]. — *Mémoires et documents publiés par l'Académie salésienne*, 1959.

— Guiot (Ét.). — Un guide de lecture pour St F. de S. — *La Vie spirituelle*, février.

**Guez de Balzac (J.-L.).** — * Sutcliffe (F. E.). — G. de B. et son temps. Littérature et politique. — A.-G. Nizet, 1959.

**Hardy (A.).** — Dawson (F. K.). — Alexander H. and the 17th century French tragedy. — *Renaissance and Modern studies* (Nottingham), vol. III, 1959.

**Huet (P.-D.).** — Troude (R.). — Pierre-Daniel H. Un évêque humaniste et sceptique. — *Bulletin du Cercle thomiste St Nicolas-de-Caen*, no 13, décembre 1959.

**La Fayette (Mme de).** — Voir : *La Rochefoucauld.*

**La Fontaine (J. de).** — Lebois (André). — Sources négligées des *Fables* de La F. — *Archives des lettres modernes*, no 27, novembre 1959.

— Mesnard (Jean). — La F. et les Gascons. — *Bulletin de la Société archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers*, 3e-4e trimestres 1959.

**La Rochefoucauld.** — Coulet (Henri). — La R. ou la peur d'être dupe. — [In] * Hommage au doyen Étienne Gros. — Gap, 1959.

— De Jongh (William F. J.). — La R. and *La Princesse de Clèves*. — *S*, Fall, 1959.

**Laurent de Paris (le P.).** — * Dubois-Quinard (M.). — L. de P. Une doctrine du pur amour en France au début du XVIIe siècle. (« Biblioteca seraphico-capuccina »). — Roma, Institutum historicum Ord. Fr. Min. Cap., 1959.

**Le Clerc (J.).** — * Lettres inédites de Le C. à Locke. Edited with an introduction and notes by Gabriel Bonno (University of California publications in modern Philology. Vol. 52). — Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1959.

**Lingendes (J. de).** — Voir : *Bossuet (J.-B.).*

**Mabillon (Dom).** — Knowles (Dom M. D.), O. S. B. — Jean M. — *Journal of ecclesiastical history*, October 1959.

**Marie de l'Incarnation (la Vén.).** — Rétif (André). — La prière missionnaire de M. de l'I. — *Les Missions catholiques*, janvier-mars.

**Molière.** — * M. — *Les Femmes savantes*. Comédie en cinq actes présentée par Jean Cordier, accompagnée d'une étude de Charles Bruneau (« Les Classiques de la civilisation française »). — M. Didier, 1959.

— * Maximes de M., présentées par Robert Leggewie. — La Haye, M. Nijhoff, 1959.

— Bourdieu (Pierre). — Tartuffe ou le drame de la foi et de la mauvaise foi. — *Revue de la Méditerranée*, juillet-octobre 1959.

— Brunelli (Giuseppe Antonio). — Itinerario barocco del M. — *RLMC*, giugno 1959.

— Lebègue (Raymond). — Remarques sur M. et la farce. — [In] * Hommage au doyen Étienne Gros. — Gap, 1959.

— Leo (Ulrich). — Goldonis *Locandiera* und M^s *Misanthrope*. Zwei Motiventwicklungen. — [In] * Comparative literature. Vol. II.

— Mignon (Maurice). — M. et Goldoni. — [In] * Hommage au doyen Étienne Gros. — Gap, 1959.

**Pascal (B.).** — * P. — *Pensées....* Avant-propos et notes de Louis Lafuma. Édition intégrale [3^e éd.]. — Bordeaux, J. Delmas, 1960.

— Baudouin (Charles). — La chasse et la prise selon P. — *Action et pensée*, décembre 1959.

— Baym (Max I.). — Three moths and a candle : a study of the impact of P. on W. Pater, H. Adams, and Wallace Stevens. — [In] * Comparative literature. Vol. II.

— Guillaume (Marcel). — P. et les mathématiques nouvelles. — *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*, 3^e trimestre 1959.

— Lafuma (Louis). — Éclaircissement d'une référence pascalienne à Montaigne. — *BAM*, n^os 11-12, juillet-décembre 1959.

— Mercanton (Jacques). — Portrait de Jésus-Christ. Note sur P. et Foucauld. — *Les Mardis de Dar El-Salam*, 1958-1959 [1959].

**Peiresc.** — Roux (Augustin). — Une transaction entre P. et les habitants de Rians. — *Bulletin philologique et historique... du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1958 [1959].

**Racine (J.).** — * Schmid (R.). — Der dramatische Stil bei R. — Aarau, Sauerländer [s. d.].

— * Tans (D^r J. A. G.). — Vrijheid en voorbeschikking bij R. — Groningen, J. B. Wolters, 1959.

— Bowra (Maurice). — La simplicité de R. — [In] * Hommage au doyen Étienne Gros. — Gap, 1959.

— Cassandre (A.-M.). — A la Comédie Française. Retour à une forme classique dans les tragédies de R. — *Plaisir de France*, janvier.

— Jouve (Pierre Jean). — La leçon de Phèdre. — *MF*, février.

**Rotrou (J.).** — Voir : *Stendhal.*

**Saint-Amant.** — Lasserre (H.). — S.-A. délivré de Bacchus. — *L'École* (Classes du 1^er cycle. Enseignement littéraire), 19 mars.

**Saint-Simon.** — Judrin (Roger). — Remarques sur le duc de S.-S. — *Les Essais 1960*, novembre-décembre 1959.

**Tallemant des Réaux.** — Marceau (Félicien). — T. des R. — *RP*, mars.

**Templeri (J. de).** — Brun (Auguste). — Un gentilhomme grammairien, Aix-XVII^e siècle, [Joseph] Leven de T. — [In] * Hommage au doyen Étienne Gros. — Gap, 1959.

**Tessier (Antoine).** — *Voir Bodin (J.).*

**Vincent de Paul (S^t).** — Dodin (André). — S^t V. de P. (« Maîtres spirituels ». 21). — Éd. du Seuil, 1960.

## XVIII[e] SIÈCLE

*Divers.* — * Atkinson (Geoffroy). — Le Sentiment de la nature et le retour à la vie simple. 1690-1740 (Société de publications romanes et françaises. LXVI). — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1960.

— * Van Tieghem (P.). — Le Sentiment de la nature dans le préromantisme européen. — A.-G. Nizet, 1960.

— Brandt Corstius (J. C.). — Prelude to the historical novel : new 18th century views on history and novel. — [In] * Comparative literature. Vol. I.

— Fabre (Jean). — Un thème préromantique : le « Nouveau monde » des poètes d'A. Chénier à Mickiewicz. — [In] * Comparative literature. Vol. II.

— Orcibal (Jean). — L'originalité théologique de John Wesley et les spiritualités du continent [influence de Fénelon, M[me] Guyon, des auteurs port-royalistes sur le fondateur du méthodisme]. — *Revue historique*, juillet-septembre 1959.

— Pomeau (René). — De la paix perpétuelle à la nation armée [l'abbé de Saint-Pierre, J.-J. Rousseau, etc.]. — *TR*, mars.

— Shackleton (Robert). — Comparative literature and the enlightenment. — [In] * Comparative literature. Vol. I.

*Théâtre.* — Christout (Marie-Françoise). — Décor d'opéras et pièces à machines au XVIII[e] siècle. Servandoni illusionniste. — *Médecine de France*, n° 109.

— Richard (Jean). — Les projets de Cellerier pour la construction d'une salle de spectacle à Dijon (1787-1788). — *Mémoires de la Commission des antiquités du département de la Côte-d'Or*, 1954-1958 [1959].

**Alembert (d').** — Haskell Hayton (Hope). — A study of the origin, content and literary significance of the *Éloges académiques* of Jean Le Rond d'A. [Thèse University of Southern California, 1959]. — *Dissertation abstracts*, 1959, n° 5.

**Bernardin de S[t] Pierre.** — Voir : *Rousseau (J.-J.)*.

**Buffon.** — Voir : *Rousseau (J.-J.)*.

**Casanova (J.).** — Kesten (Hermann). — Pas de mystère [à propos du manuscrit original des Mémoires de C.]. — *NL*, 17 mars.

**Chénier (A.).** — Le Louët (Jean). — Innocence et tragédie dans l'œuvre d'A. C. — *Médecine de France*, n° 109.

**Choderlos de Laclos.** — * C. de L. — *Les Liaisons dangereuses.* Avec une préface de Roger Vailland, suivi de : *Les Liaisons dangereuses* et les écrivains d'aujourd'hui. Textes de Jean Cocteau, Paul Guth, Jean Dutourd, Pierre-Henri Simon (« Bibliothèque de l'Étoile »). — Productions de Paris, 1959, 2 vol.

— Grimsley (Ronald). — Don Juanism in *Les Liaisons dangereuses*. — *FS*, January.

**Clément (P.).** — Rosenberg (Charles Ira). — A critical analysis of Pierre C.'s *Les cinq années littéraires*, 1748-1752 [Thèse Northwestern University, 1959]. — *Dissertation abstracts*, 1959, n° 6.

**Condillac.** — Voir : *Rousseau (J.-J.)*.

**Diderot (D.).** — * D. — Romans. Texte établi avec présentation et notes par Henri Bénac (« Collection Selecta »). — Garnier, 1960.

— * D. — Textes politiques.... Introduction et notes par Yves Benot (« Les Classiques du peuple »). — Éditions sociales, 1960.

— * Mayer (Jean). — D. homme de science. — Rennes, Librairie « Les Nourritures terrestres », 19, rue Hoche, 1960.

— Mortier (Roland). — D. sous le prisme de la critique marxiste. — [In] * Comparative literature. Vol. II.

— Roth (Georges). — Un ami de D. : Guéneau de Montbeillard. Lettres en partie inédites. — *MF*, janvier.

— Wilson (Arthur A.). — The dowry of D.'s wife. — *FR*, January.

**Du Bos (l'abbé).** — Caramaschi (Enzo). — Arte e critica nella concezione dell' abate Du B. — *RLMC*, giugno 1959.

**Fontenelle.** — Nobécourt (R.-G.). — F., lauréat du Puy des Palinods. — *Le Bouquiniste français*, novembre 1959.

**Hamilton (C^te^ d').** — Engel (Claire-Éliane). — Antoine H., romancier ou historien ? — *Médecine de France*, n° 106, 1959.

**Helvétius.** — Voir : *Rousseau (J.-J.)*.

**Lavoisier.** — Besnier (Ch.). — Sur l'œuvre et la vie de L. — *L'Information scientifique*, janvier-février.

— Henon (M.). — L. (1743-1794). — *Technique. Art. Science*, décembre 1959.

**Mercier (S.).** — Voir : *Hugo (V.)*.

**Montesquieu.** — * Berselli Ambri (Paola). — L'opera di M. nell' Settecento italiano. Bibliografia italiana del M. (« Biblioteca dell' *Archivum romanicum* ». Serie I. Vol. 61). — Firenze, Leo S. Olschki, 1960.

**Prévost (l'abbé).** — Guyon (Bernard). — Notes sur l'art du roman dans *Manon Lescaut*. — [In] * Hommage au doyen É. Gros. — Gap, 1959.

**Raynal (l'abbé).** — Bono (Salvatore). — Gli Stati barbareschi nella *Histoire philosophique* dell' abate Thomas François R. — Roma, Tip. Dapco, 1959. [Estratto dalla rivista *Africa*, n° 4, 1959].

**Restif de la Bretonne.** — Bédé (Jean-Albert). — De R. de la B. à Marc Chadourne. — *RR*, February.

**Rousseau (J.-J.).** — [Onze] lettres inédites de J.-J. R., publiées par Bernard Gagnebin et Claire Rosselet. — *Annales de la Société J.-J. Rousseau* [Genève, A. Jullien], t. 34, 1956-1958 [1959].

— Candaux (J.-D.). — C. R. de : F. C. Green, *J.-J. R.*... (London, 1955). — *Annales... J.-J. R.*

— Crocker (Lester G.). — The relation of R.'s second *Discours* and the *Contrat social*. — *RR*, February.

— Daumas (Georges). — L'idylle des Charmettes est-elle un mythe ? — *Annales... J.-J. R.*

— Derathé (Robert). — J.-J. R. et le progrès des idées humanitaires du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle. — *Revue internationale de la Croix-Rouge*, octobre 1958.

— Gagnebin (Bernard). — Testament de J.-J. R. — *Annales... J.-J. R.*

— Jimack (Peter). — Les influences de Condillac, Buffon et Helvétius dans l'*Émile*. — *Annales... J.-J. R.*

— Leigh (R. A.). — Les manuscrits disparus de J.-J. R. Quelques observations et quelques fragments retrouvés ou complétés. — *Annales... J.-J. R.*

— Starobinski (Jean). — J.-J. R. et le péril de la réflexion. — *Annales... J.-J. R.*

— Voisine (Jacques). — L'influence de J.-J. R. sur la sensibilité littéraire à la fin du XVIIIe siècle : Gœthe, *Werther ;* Bernardin de St Pierre, *Paul et Virginie.* — *IL*, janvier-février.

— Watts (George B.). — J.-J. R. and Ch. Joseph Panckoucke. — *Philological Quarterly*, October 1959.

**Voltaire.** — * Adamski (Jerzy). — Swiat wolterianski. Szkice literackie [Le monde voltairien. Esquisses littéraires]. — Warszawa, Czytelnik, 1957.

— Brooks (Richard A.). — V., Leibniz and the problem of theodicy : from *Œdipe* to *Candide* [Thèse Columbia University, 1959]. — *Dissertation abstracts*, nº 7.

— Conlon (P. M.). — A bicentenary : V.'s *Candide*, 1759-1959. — *AUMLA*, nº 12, November 1959.

— Guiral (Pierre). — Quelques notes sur le retour de faveur de V. sous le Second Empire. — [In] * Hommage au doyen É. Gros. — Gap, 1959.

— Maslen (Keith I.). — Some early editions of V. printed in London. Appendix : Other works by V. wholly or partly printed by Bowyer. — *The Library*, December 1959.

— Minár (Jaroslav). — A propos de l'histoire de l'œuvre de V. en Bohême [en tchèque, résumé français ; J. Arbes et V. ; Arbes et J. Urchlicky traducteurs de *Zaïre*]. — *Casopis pro moderni filologii*, 1959, c. 4.

— Schier (Donald). — V.'s criticism of Calderón. — *CL*, Fall, 1959.

— Vignery (J. Robert). — V.'s economic ideas as revealed in the *Romans* and *Contes.* — *FR*, January.

## XIXe SIÈCLE

***Divers.*** — * Ayguesparse (Albert). — Petit musée littéraire [G. Sand, Ch. de Coster, J. Vallès, Ch.-L. Philippe, etc.]. — Bruxelles, Association d'écrivains socialistes (23, boulevard du Régent), 1959.

— * Barbier (Pierre) et Vernillat (France). — Histoire de France par les chansons. 7. La République de 1848 et le Second Empire. — Gallimard, 1959.

— * Primoli (Joseph-Napoléon). — Pages inédites, recueillies, présentées et annotées par Marcello Spaziani (Quaderni di cultura francese a cura della Fondazione Primoli. 1). — Roma, Edizioni di storia e letteratura, 1959.

— * Zagora (Helen Grace). — The legend of Salome and the principle of art for art's sake [Mallarmé, Flaubert, Laforgue, Th. de Banville, Huysmans]. — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1960.

— Schontal Bertran (Aviva H.). — « Mercure de France » : the birth of a publishing house. — *FR*, February.

— Unger (Esther J.). — An aesthetic discussion in the early 19th century : the *idéal.* — *MLQ*, December 1959.

— Viatte (Auguste). — Les écrivains français exilés en Louisiane au XIXe siècle. — [In] * Comparative literature. Vol. II.

***Presse.*** — Lethève (Jacques). — La presse et les mouvements artistiques et littéraires. — *Cahiers pédagogiques pour l'enseignement du second degré*, 15 février.

— Tudesq (André-Jean). — Un organe gouvernemental : *le Journal des Débats* au temps de Guizot. — *Politique*, avril-juin 1959.

***Romantisme.*** — * Ridge (George Ross). — The Hero in French Romantic literature. — Athens, University of Georgia Press, 1959.

— Isay (Raymond). — Les romantiques devant l'amour : essai de psychologie littéraire. — *RDM*, 15 janvier.

— Merian-Genast (Ernst). — Der Einfluss Shakespeares auf das Französische romantische Drama. — [In] * Comparative literature. Vol. II.

— Muller (Armand). — Enseignement littéraire et enseignement chrétien : le romantisme. — *Pédagogie*, février.

**Agoult (C^tesse d').** — Vier (Jacques). — Un Breton d'adoption, grand médecin de Roumanie, le docteur Carlos Davila, documents inédits [lettres à M^me d'A., 16 octobre 1851 au 15 mars 1859]. — *Annales de Bretagne.* Littératures, juin 1959.

**Balzac (H. de).** — * H. de B. Tome XI. *Contes drolatiques*, précédés de *La Comédie humaine* (œuvres ébauchées II, Préfaces). Établissement du texte, notices et notes par Roger Pierrot. Index de la *Comédie humaine* par Fernand Lotte (« Bibliothèque de la Pléiade »). — Gallimard, 1960.

— * H. de B. — *La Rabouilleuse.* Introduction, notes et relevé de variantes par Maurice Allem (Coll. « Selecta »). — Garnier, 1960.

— * Le Yaouanc (Moïse). — Nosographie de l'humanité balzacienne. B. et la médecine de son temps. — Maloine, 1960.

— Bardèche (Maurice). — *La Rabouilleuse*, d'H. de B. — *Écrits de Paris*, février.

— Euzière (J.). — Le mystère B., vu par un médecin. — *Montpellier médical*, septembre-octobre 1959.

— Gaxotte (Pierre). — Modèles de B. et dictionnaires pour *la Comédie humaine.* — *FL*, 30 janvier.

— Tolley (B. R.). — Three articles wrongly attributed to B. — *MLR*, January.

— Wais (Kurt). — Autour du conflit de l'art et de la vie : résonances hoffmannesques dans l'œuvre de B. — [In] * Hommage au doyen É. Gros. — Gap, 1959.

**Banville (Th. de).** — Madeleine (Suzanne J.). — Intime de B., biographe de Lingendes, Jacques Madeleine aurait cent ans (1856-1941). — *Les Cahiers bourbonnais*, 3^e et 4^e trimestres 1959, 1^er trimestre 1960.

— Pujolle (Auguste). — Les *Odes funambulesques* ont cent ans. — *Bulletin de la Société des bibliophiles de Guyenne*, janvier-juin 1958.

— Voir : *XIX^e siècle. Divers.*

**Barbey d'Aurevilly (J.).** — * Leberruyer (Pierre). — Au pays de J. B. d'A. Préface de Henry Bordeaux. — Coutances, Éd. P. Bellée, 1960.

— Leberruyer (P.). — Comment B. d'A. refusa de figurer au Musée Grévin. — *Revue du département de la Manche*, janvier.

— Queru (Hermann). — Les frères B. d'A. — *Le Cerf-volant*, n° 29, janvier.

**Baudelaire (Ch.).** — * Ch. B. — *Les Fleurs du mal.* Les Épaves. Bribes... Introduction, relevé de variantes et notes par Antoine Adam (« Classiques Garnier »). — Garnier, 1960.

— Aurore (Bernard). — L'aspect manichéen de la métaphysique baudelairienne. — *Cahiers d'études cathares*, automne-hiver 1959.

— Bart (B. F.). — Recent B. studies. — *S*, Fall, 1959.

— Esgtrom (Alfred G.). — B. and Longfellow's *Hymn to the night.* — *MLN*, December 1959.

— Hérisson (Charles D.). — A propos de B. en 1841 et 1842. — *MF*, mars.

— Noyer-Weidmar (Alfred). — Aspekte der Gedichtstruktur in den *Fleurs du mal* (Die Stellung des *Chant d'automne* in der dichterischen Entwicklung B^s). — *Romanische Forschungen*, 1959, H. 3-4.

— Nykrog (Per). — B. og Th. Gautier. — *Edda*, 1959, H. 3-4.

— Poulet (Georges). — B. und das Thyrsos-Symbol. — *Die neue Rundschau*, 1959, H. 4.

— Rat (Maurice). — Oiseaux charmants, les rimes... B. — *Vie et langage*, mars.

— Wetherill (P. M.). — E. A. Poe and Mme Sabatier. — *MLQ*, December 1959.

— Voir : *Barrès (M.)*.

**Bernard (Ch. de).** — Certigny (Henry). — Un écrivain inconnu : Charles de B. [1804-1850]. — *Écrits de Paris*, février.

**Beugnot (Cte).** — * Mémoires du comte B. 1779-1815. Notes et introduction de Robert Lacour-Gayet. — Hachette, 1960.

**Blaze de Bury (Bonne).** — Voisine (Jacques). — Une interprète idéaliste de la littérature américaine au siècle dernier : la baronne B. de B. et ses amis américains. — [In] * Comparative literature. Vol. II.

**Bloy (L.).** — * Marie de St Louis de Gonzague (Sr), p. m. — L. B. face à la critique. Bibliographie critique. — Nashua, Collège Rivier [1959].

**Bonaparte-Wyse (W.-C.).** — Arnould (Émile-J.). — William-Charles B.-W., « la Cigalo d'Irlando », félibre et ami de Mistral. — [In] * Actes et mémoires du 1er congrès international de langue et littérature du Midi de la France. — Avignon, 1958.

**Buchez (P.-J.).** — Isambert (François-André). — Époques critiques et époques organiques. Une contribution de B. à l'élaboration de la théorie sociale des saint-simoniens. — *Cahiers internationaux de sociologie*, juillet-décembre 1959.

**Buies (A.).** — * Lamontagne (Léopold). — Arthur B., 1840-1901 (Coll. « Classiques canadiens ». No 17). — Montréal, Fides, 1959.

**Céard (H.).** — Fabre (F.-E.). — L'Hôtel de Ville et la littérature. H. C. (1851-1924). — *Seine et Paris*. Revue de l'Association générale des administrateurs de la préfecture de la Seine, no 11, juillet 1959.

**Chasles (Ph.).** — Pichois (Claude). — Deux interprétations romantiques de Machiavel. De Rousseau à Macaulay. — [In] * Hommage au doyen É. Gros. — Gap, 1959.

**Chateaubriand.** — * C. — *La Campagne romaine*. Lettre à M. de Fontanes. Burins de Jean-Paul Vroom. — Utrecht, De Roos, 1959.

— Joseph (Mme D.). — M. de C. et le collège électoral du Loiret, en 1815. — *Bulletin trimestriel de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, 4e trimestre 1959.

— Muller (Armand). — C. et l'apologétique. — *Pédagogie*, mars.

— Södergard (Osten). — L'ombre d'une sœur ou le rôle de Lucile dans *René* et *Atala*. — *Orbis litterarum*, 1959, fasc. 2-4.

— Tisseau (Paul). — Un amour de C., la marquise de Custine. — *La Revue du Bas-Poitou*, novembre-décembre 1959.

— Quand C. a voulu revoir Clermont [1838]. — *Vieux Clermont*, no 2, octobre 1959.

— Voir : *Magalon (J.-D.)*.

**Cladel (L.).** — Sussex (R. T.). — Léon C. and Quercy. — *AUMLA*, no 12, November 1959.

**Corbière (T.).** — Sonnenfeld (Dr Albert). — T. C., poète chrétien ? — *Les Cahiers de l'Iroise*, janvier-mars.

**Coster (Ch. de).** — * Ch. de C. journaliste. Quarante-quatre articles politiques de l'auteur d'*Ulenspiegel*. Préface de Camille Huysmans. — Bruxelles, Éd. Esseo, 1959.

— * Ch. de C. Exposition organisée par le Musée de la littérature. Préface de Joseph Hanse. Catalogue rédigé par Jean Warmoes. — Bruxelles, Bibliothèque royale, 1959.

— Hommage à Ch. de C. [par Joseph Hanse et Jacques de Lacretelle]. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, 1959, n° 4.

— Guiette (Robert). — Actualité de *Thyl Ulenspiegel*. — *MF*, février.

**Daudet (Alph.).** — Vellay (Édouard). — Paul Dalloz et Alph. D. — *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, février.

**Delbousquet (Emm.).** — Disdier (Pierre). — Le vrai visage d'Emm. D. — *Revue de l'Agenais*, juillet-septembre 1959.

— Rozès de Brousse (J.). — Le souvenir d'E. D. — *L'Auta* (Toulouse), août 1959.

**Delécluze (E.-J.).** — Voir : *Stendhal*.

**Desbordes-Valmore (M.).** — Goffin (Robert). — M. D.-V. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, 1959, n° 3.

**Diouloufet.** — Rostaing (C.). — Un manuscrit inédit de D. — [In] * Actes et mémoires du 1er congrès international de langue et littérature du Midi de la France.... — Avignon, 1958.

**Dumas (A.), fils.** — Seidlin (Oskar). — Schiller und D. fils. Aufstieg und Fall des Bürgertums. — *Deutsche Rundschau*, Dezember 1959.

**Flaubert (G.).** — Bieler (Arthur). — La couleur dans *Salammbô*. — *FR*, February.

— Lambiotte (Auguste). — Les exemplaires en grand papier de *La Tentation de saint Antoine* et des *Trois contes*. — *Le Livre et l'estampe*, n° 20, 1959.

— Pons (Roger). — Explication française. Rouen [F., *Mme Bovary* (III, 5)]. Appendice : Rouen vu par Maupassant [*Bel Ami*, 2° p., I]. — *IL*, janvier-février.

— Queval (Jean). — R. Queneau chez F. — *MF*, janvier.

— Zagora (Helen Grace). — A historical archaeological approach : F.'s *Hérodias*. — [In] * The legend of Salome... — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1960.

**France (A.).** — Bayet (Albert). — Souvenirs sur A. F. — *Le Lys rouge*, nos 78-80, 1959.

— Psichari (Lucien). — A. F. à Lion-sur-Mer. — *Le Lys rouge*, nos 78-80, 1959.

— Rat (Maurice). — Voyage en zig-zag autour des livres d'A. F. — *Le Lys rouge*, nos 78-80, 1959.

**Fréchette (L.).** — * Dassonville (Michel). — F. (Coll. « Classiques canadiens ». N° 18). — Montréal, Fides, 1959.

**Gautier (Th.).** — Voir : *Baudelaire (Ch.)*.

**Goncourt (E. et J. de).** — * E. et J. de G. — *Journal*. Mémoires de la vie littéraire. 1851-[1896]. Avant-propos de l'Académie Goncourt. Texte intégral établi et annoté par Robert Ricatte. — Paris, Fasquelle, Flammarion, 1959, 4 vol.

— Edm. de G. — Lettres inédites à É. Zola présentées et commentées par Pierre Cogny. — *Les Cahiers naturalistes*, n° 13, 1959 [1960].

— Dubois (Jacques). — Une parenté de style dans les caricatures de Gavarni et le *Charles Demailly* des G. — *Société belge des professeurs de français. Bulletin*, janvier.

— Thiébaut (Marcel). — Les G. et leur journal. — *RP*, février.

**Guérin (M. de).** — * Drijkoningen (F. F. J.). — Temps et journal intime. Essai sur l'œuvre de M. de G. Proefschrift. — Assen, Van Gorcum et Comp. N. V., 1959.

— Voir : *Valéry (P.)*.

**Heredia (J. M. de).** — Virolle (R.). — Explication de texte. H. : *L'Oubli*. — *L'École*, 20 février, 5 mars.

**Hervieu (P.).** — Bordeaux (H.). — Le souvenir de P. H. — *JG*, 16-17 janvier.

**Hugo (V.).** — * V. H. — *Dieu* (L'océan d'en haut). Éd. critique publiée... par Guy Robert et René Journet. — A.-G. Nizet, 1960.

— Flavigny (R.-C.). — Le musée V. H., dans la Maison Vacquerie, à Villequier [lettres ou notes de V. H., lettres écrites par sa famille, lettres reçues par V. H.]. — *Revue des sociétés savantes de Haute-Normandie*, nº 16, 4e trimestre 1959.

— Koch (Herbert). — Fragmente zweier unbekannter Jugenddramen von V. H. [I. *L'Enfer sur terre*]. — *Forschungen und Fortschritte*, Oktober 1959.

— Koch (H.). — Unbekannte Gedichte von V. H. — *Forschungen und Fortschritte*, März 1959.

— Lavis (Georges). — Analyse d'un poème de V. H., « Saison des semailles. Le soir ». [Exercice écrit dans une classe de seconde licence en philologie romane]. — *Cahiers d'analyse textuelle*, nº 1, 1959.

— Pirot (H.). — La formation intellectuelle de V. H. — *BB*, 1959, nº 4.

— Temple Patterson (H.). — Poetic genesis. Sebastien Mercier into V. H. — * Studies on Voltaire and the 18th century. Vol. XI. — Institut et Musée Voltaire, les Délices, Genève, 1960.

— Voir : *Magalon (J.-D.)*.

**Huysmans (J.-K.).** — Une interview retrouvée : H. et Ary Prins. Texte de Hermann Robbers, traduit du hollandais et publié pour la première fois en français par Charles Gemmeke, avec des lettres de J.-K. H. [présentation de Pierre Lambert]. — *Bulletin de la Société J.-K. H.*, nº 38, 1959.

— Jacquinot (Jean). — Deux amis : H. et Forain. — *Bulletin... J.-K. H.*, nº 38.

— Jacquinot (Jean). — En marge de J.-K. H. Antoine Bourbon, peintre bressan, oblat de Ligugé (1867-1948). — *Visages de l'Ain*, octobre-décembre 1959.

— Lambert (Pierre). — H. et Versailles. — *Bulletin... J.-K. H.*, nº 38, 1959.

— Lobet (Marcel). — Le « paradis d'art » de J.-K. H. — *RGB*, mars.

— In memoriam. Alice Mamelsdorf, 1886-1959. Trois conférences dans le Paris de J.-K. H. [La maison natale de H.... L'église Saint-Merry et le quartier environnant. — H. et Gustave Moreau.] — *Bulletin... J.-K. H.*, nº hors série, 1960.

— Ragusa (Olga). — Punti di raffronto tra *Il Piacere* e *A Rebours*. — *Kentucky Foreign Language Quarterly*, 1959, 3d quarter.

— Thérive (André). — Hommage à J.-K. H. dans le cloître Saint-Séverin, 9 mai 1959. — *Bulletin... J.-K. H.*, nº 38.

— Voir : *XIXe siècle. Divers, Claudel (P.)*.

**Janin (J.).** — Ryland (Hobart). — J. J., « prince of critics ». — *Kentucky Foreign Language Quarterly*, 1959, 4th quarter.

**Jasmin.** — Soulage (André). — La vigne de J. — *Revue de l'Agenais*, octobre-décembre 1959.

**Labiche (E.).** — E. L. — Dix-neuf lettres inédites [à Maurice Desvallières] présentées par Paul Blanchart. — *RHT*, 1959, nº 4.

**Laforgue (J.).** — Virolle (R.). — Explication de texte. Un poème de J. L. [« L'Impossible »]. — *L'École*, 23 janvier.

— Zagora (Helen Grace). — An ironic view of the legend : The *Salomé* of L. — [In] * The legend of Salome.... — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1960.

**Lamartine (A. de).** — * Fam (Lofty). — L., *Voyage en Orient*. Édition critique avec documents inédits. — Nizet, 1959.

— Fam (Lofty). — L. : ses idées sur la langue et le style. — *Bulletin of the Faculty of arts* (Alexandria), 1959.

— Joatton (Charles). — Les « châtiments » de Lamartine. — *Annales de l'Académie de Mâcon*, 1956-1957 [1959].

— Lombard (C. M.). — Early American admirers of L. — *Études anglaises*, octobre-décembre 1959.

**Lamennais (F. de).** — Le Bihan (Fr. Tharcisius). — J.-M. de La M. et sa famille. — *Chronique des Frères de l'Instruction chrétienne de Ploërmel*, janvier.

— Limouzin-Lamothe (R.). — Les lettres inédites de La M. à la baronne de Vaux. Étude critique (II). — *Études franciscaines*, janvier.

— Vier (Jacques). — L. personnage de théâtre (documents inédits). — *L'École*, 19 mars.

**La Villemarqué (Th. de).** — Larsonneur (R.). — A propos de la réimpression du *Barzaz Breiz*. — *Les Cahiers de l'Iroise*, janvier-mars.

— Trepos (Pierre). — A propos d'une réédition du *Barzaz Breiz*. — *Annales de Bretagne*, décembre 1959.

**Le Braz (A.).** — Chaigne (Louis). — A. Le B. [bibliographie d'A. Le B.]. — *Le Bouquiniste français*, nº 10, juillet 1959.

**Maeterlinck (M.).** — Martin du Gard (Maurice). — Souvenirs littéraires. M. M. aux « Abeilles ». — *RDM*, 1er février.

— Roos (Jacques). — Ce que M. doit à l'Amérique. — [In] * Comparative literature. Vol. II.

**Magalon (J.-D.).** — Letessier (Fernand). — Les misères d'un journaliste sous la Restauration : J.-D. M., Chateaubriand et V. Hugo. — *BGB*, décembre 1959.

**Maistre (X. de).** — Planche (Henry). — Comment X. de M. devint officier du tzar. — *JG*, 21 mars.

**Mallarmé (S.).** — * S. M. — *Ouverture ancienne d'Hérodiade*. Studio critico storico a cura di N. di Girolamo. — Siena, Casa editrice Maia, 1959.

— * Boulay (Daniel). — L'obscurité esthétique de M. et la *Prose pour Des Esseintes*. — Paris, l'auteur (157 *bis*, av. de La Motte-Picquet) ; Vitry-sur-Seine, Impr. R. Léger, 1960.

— Abril (Xavier). — Vallejo y M. — *Indice de artes y letras*, diciembre 1959.

— Chisholm (A. R.). — M. : « Quelle soie aux baumes de temps » (1885). — *AUMLA*, nº 12, November 1959.

— Wais (Kurt). — Die Errettung aus dem Schiffbruch : Melville, M. und einige deutsche Voraussetzungen. — [In] * Comparative literature. Vol. I.

— Zagora (Helen Grace). — Salome as the image on an esoteric principle : M.'s *Hérodiade*. — [In] * The legend of Salome... — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1960.

**Maupassant (G. de).** — * G. de M. — *Pierre et Jean*. Texte établi, avec introduction, notes et relevé de variantes par Pierre Cogny (« Classiques Garnier »). — Garnier, 1960.

— Deshayes (M.-L.). — Guy de M. — *Les Humanités* (Classes de lettres. Sections modernes), janvier.

— Simon (Ernest). — Descriptive and analytical techniques in M.'s *Pierre et Jean*. — *RR*, February.

— Voir : *Flaubert (G.)*.

**Mérimée (P.).** — Arrighi (Paul). — Centenaire et jeunesse de *Colomba*. — [In] * Hommage au doyen É. Gros. — Gap, 1959.

— Kosko (Maria). — Le thème de *Mateo Falcone*. — [In] * Comparative literature. Vol. I.

**Michelet (J.).** — Cuzacq (René). — Voyageurs romantiques. Avec J. M. à Pau, aux Eaux-Bonnes et à Tarbes (septembre 1835). — *Pyrénées*, octobre-décembre 1959.

— Digeon (Claude). — Note sur le *Journal* de M., années 1870-1874. — *Annales Universitatis Saraviensis. Série philosophie*. Beiheft 1. — Saarbrücken, Univ. des Saarlandes, 1959.

**Mistral (Fr.).** — * Palais de Chaillot. Paris. *Mireille*. Le chef-d'œuvre de M. dans l'histoire littéraire et dans son cadre provençal. Exposition organisée à l'occasion du 100e anniversaire de la publication de *Mirèio*, par la Bibliothèque nationale et par le Musée des arts et traditions populaires. Décembre 1959-avril 1960. Préface par André Chamson. Avant-propos de G.-H. Rivière. Catalogue rédigé par Jean-Pierre Seguin et France Pascal. — Éditions des Musées nationaux, 1959.

— * Institut de France. Académie française. Centenaire de *Mireille*, à Avignon, le 1er février 1959, à Maillane, le 2 février 1959. Discours... par M. le Duc de Lévis-Mirepoix. — Firmin-Didot et Cie, 1959.

— Boutière (Jean). — De la genèse du *Trésor* de F. M. — [In] * Actes et mémoires du 1er Congrès international de langue et littérature du Midi de la France. — Avignon, 1958.

— Decremps (Marcel). — Apport de la Renaissance provençale dans la culture française. — [In] * Actes et mémoires....

— Gavel (H.). — Un petit souvenir sur M. — [In] * Actes et mémoires....

— Jouveau (René). — Une source formelle de l'*Ode aux Catalans* [le poème d'Adolphe Dumas à Napoléon III, 1859]. — [In] * Actes et mémoires....

— Julian (Pierre). — Les manuscrits de Fr. M. — [In] * Actes et mémoires....

— Landgraaf (W.). — J. d'Arbaud jugé par M. — [In] * Actes et mémoires....

— Mauron (Charles). — Le vocabulaire affectif de *Mirèio*. — [In] * Actes et mémoires....

— Michaelsson (Karl). — M. et le prix Nobel. — [In] * Actes et mémoires....

— Salvat (J.). — Contribution historique à la langue de M. — [In] * Actes et mémoires....

— Steiger (Arnald). — Federico M., el poeta de Provenza (en el centenario de la aparición de *Mireya*). — *Arbor*, enero.

— Taladoire (B. A.). — Nature de l'image dans la poésie de M. — [In] * Actes et mémoires....

— Vier (Jacques). — En marge d'un centenaire.... *Mireille*, poème d'humanisme rural. — *L'École*, 23 janvier.

— Voir : *Bonaparte-Wyse (W. C.)*, *Roumanille (J.)*.

**Montalembert (C^te^ Ch. de).** — Gooch (G. P.). — M. — *CR*, March, April.

**Napoléon I^er^.** — Dunan (Marcel), Healey (F. G.). — La bibliothèque de N. à Sainte-Hélène. Documents inédits trouvés parmi les « Hudson Lowe Papers ». — *Revue de l'Institut Napoléon*, octobre 1959-avril 1960.

**Nerval (G. de).** — * Senelier (Jean). — G. de N. Essai de bibliographie. — A.-G. Nizet, 1959.

— Christophe (Louis A.). — G. de N. et l'expédition de Richard Lepsius. — *La Revue du Caire*, janvier.

— Françon (Marcel). — Les variantes du Mémoire de N. sur les poètes du XVI^e^ siècle. — *MLN*, December 1959.

— Lelong (M.-H.), O. P. — 150^e^ anniversaire de la naissance d'un poète. La messe pour G. de N. — *La Revue de l'Université Laval*, janvier.

— Susini-Costantini (Hélène). — G. de N. et l'expérience du temps. — *Revue de la Méditerranée*, juillet-octobre 1959.

**Nodier (Ch.).** — Kies (Albert). — Deux inédits de N. [« Description d'une nuit orageuse dans le style des anciens bardes » ; « Le mariage d'un faune », Bibl. Arsenal, ms. 13014]. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, 1959, n° 3.

**Nouveau (G.).** — Sutton (Howard). — G. N. : poet, vagabond and saint. — *FR*, February.

**Récamier (M^me^).** — Vallières (Jean des). — L'énigme de M^me^ R. — *Histoires de l'histoire*, février.

**Renan (E.).** — * E. R. — Œuvres complètes. Tome IX. Correspondance de jeunesse (Cahiers de jeunesse. — Ma sœur Henriette. — Lettres de famille. — Fragments intimes et romanesques). Édition définitive établie par Henriette Psichari. — Calmann-Lévy, 1960.

— Dubreuil (Léon). — Une amie d'Henriette R. : Sophie Ullac-Trémadeure. — *Annales de Bretagne*. Littératures, juin 1959.

— Pommier (Jean). — Les *Travaux de jeunesse* d'E. R. *(suite)*. Première systématisation des idées sur Jésus. La sortie du séminaire [11 octobre 1844-10 octobre 1845]. — Annuaire du Collège de France, 59^e^ année, 1959.

— Pommier (J.). — Examen critique de quelques publications récentes [R. Pintard, *R. devant son passé*, Mélanges F. Neubert, 1956 ; R. M. Galand, *L'âme celtique de R.*, 1959 ; M^me^ H. Psichari, *La Prière sur l'Acropole et ses mystères*, 1956]. — Annuaire du Collège de France, 1959.

— Rochefort (A. Henry). — Un roman vécu : Henriette R. — *Marginales*, février-mars.

**Renard (J.).** — * J. R. — *Poil de Carotte*. Avec un commentaire par Pierre Cogny (Coll. « Scrittori francesi »). — Roma, Signorelli, 1959.

**Rictus (J.).** — Une correspondance inédite de J. R. (1912-1931), présentée par J. Le Breton Grandmaison. — *Le Bouquiniste français*, n° 14, Noël 1959.

**Rimbaud (A.).** — * Chadwick (Ch.). — Études sur R. — A.-G. Nizet, 1960.

— Carmody (Francis J.). — A correlation of the chronology and the lexicon of R's verse. — *FR*, January.

— Graaf (Daniel A. de). — « Absurde, ridicule, dégoûtant ». — *N*, Januari.

— Lebeau (Jean). — R. « damné par l'arc-en-ciel ». — *MF*, mars.

— Verspeelt (Liliane). — *Après le Déluge*, d'A. R., ou la nostalgie des commencements. — *Cahiers d'analyse textuelle*, n° 1, 1959.

— Virolle (R.). — Explication de texte : R., *Larme*. — *L'École*, 19 mars.

**Rostand (E.).** — Rougier (Paul). — Un sonnet d'Edmond R., *Les Rois-Mages*. — *Les Humanités* (classes de grammaire), mars.

**Roumanille (J.).** — Dumas (René). — État actuel des études sur R. — [In] * Actes et mémoires du 1er Congrès international de langue et littérature du Midi de la France.... — Avignon, 1958.

**Sainte-Beuve.** — * Regard (M.). — S.-B. — (Coll. « Connaissance des lettres »). — Hatier, 1960.

— Frescaroli (Antonio). — Ambizione poetica e vocazione critica nell' itinerario spirituale di S.-B. — *Convivium*, novembre-dicembre 1959.

— Thierman (Lois Mary). — S.-B. and women of the 18th century [Thèse University of Michigan, 1959]. — *Dissertation abstracts*, 1959, nº 6.

— Voir : *Valéry (P.)*.

**Sand (G.).** — * Imbault (Gaston). — G. S. et Montluçon, avec des textes de G. S. et des documents inédits (Publication de la Société « Les Amis de Montluçon »). — Montluçon, Grande imprimerie nouvelle, 1959 [publié aussi dans : *Bulletin des Amis de M.*, nº 11, 1958].

— * Thomas (Édith). — G. S. (« Classiques du XIXe siècle ». 10). — Éditions Universitaires, 1959.

**Sardou (V.).** — Mongrédien (Georges). — V. S. et *L'affaire des poisons*. *RP*, février.

**Schwob (M.).** — * M. S. — Spicilège. Postface de Maurice Saillet. — Mercure de France, 1959.

**Scribe (E.).** — Duckworth (Colin). — Comment S. composait *Le Verre d'eau*. — *RHT*, 1959, nº 4.

**Staël (Mme de).** — * Mme de S. — Lettres au comte Louis de Narbonne et autres documents inédits. Préface de la comtesse de Pange. Textes, notes et commentaires établis par Georges Solovieff. — Gallimard, 1960.

— * Mme de S. — Correspondance générale. Tome II, 1re partie. Lettres inédites à Louis de Narbonne. Texte établi et présenté par Béatrice W. Jasinski. — J.-J. Pauwert, 1960.

— Mours (S.). — Le baron Auguste de S. et la traite des noirs. — *Le Christianisme au XXe siècle*, 4 février.

**Stendhal.** — Alciatore (Jules C.). — S. admirateur de Rotrou. — *FR*, January.

— Alciatore (Jules C.). — S., Shakespeare et deux épigraphes du *Rouge et le Noir*. — *Stendhal Club*, nº 6, 15 janvier.

— Baschet (Robert). — En marge des *Promenades dans Rome* : S. et Delécluze à Rome en 1823-1824 (documents inédits). — *Stendhal Club*, nº 6.

— Boyer (Ferdinand). — S. et Marie Bonaparte, comtesse Valentini. — *Stendhal Club*, nº 6.

— Dechamps (J.). — La date de la dédicace à Napoléon de l'*Histoire de la peinture en Italie*. — *Stendhal Club*, nº 6.

— Gorki (Maxime). — Sur S. [texte de 1931, publié pour la première fois en français]. — *E*, février-mars.

— Ledoux (Albert). — Autour d'une pensée d'album [sur l'album d'Auguste Grasset]. — *Stendhal Club*, nº 6.

— Lowe (Robert W.). — H. Beyle and Domenico Cimarosa. — *FR*, February.

— Mars (Francis L.). — Les rencontres niçoises de S. (documents inédits). — *Stendhal Club*, nº 6.

— Nigay (Gilbert). — S., la famille de Montijo et le consul Alletz (documents inédits). — *Stendhal Club*, nº 6.

— Parc (Yves du). — Publicité pour Donato Bucci ou S. a-t-il collaboré au *Moniteur ?* — *Stendhal Club*, nº 6.

— Virolle (R.). — Explication de texte. S. : une page de la *Vie de H. Brulard*. — *L'École*, 6, 20 février.

**Tocqueville (A. de).** — Lukacs (J. A.). — De T. centenary [13-14 avril 1959, États-Unis]. — *French historical studies*, vol. I, nº 2, 1959.

— Virtanen (Reino). — T. and the romantics. — *S*, Fall, 1959.

**Töpffer (R.).** — * R. T. — *Nouvelles genevoises*. Choix, introduction et notes par Massimo Colesanti (Coll. « Scrittori francesi »). — Roma, Signorelli, 1959.

**Verlaine (P.).** — * P. V. — Œuvres complètes.... Édition présentée dans l'ordre chronologique, établie d'après le ms. et les textes authentiques.... [Texte établi par Henry de Bouillane de Lacoste et Jacques Borel. Introduction d'O. Nadal. Avertissement de Silvestre de Sacy. Tome I. 1844-1888 (Le Club du meilleur livre. Le Nombre d'or). — Club du meilleur livre, 1959.

— * P. V. — Poésies choisies. Avec un commentaire par Antoine Fongaro. 2e éd. ent. revue (Coll. « Scrittori francesi »). — Roma, Signorelli, 1959.

— Delbouille (Paul). — « Un grand sommeil noir... » de P. V. Correction d'un exercice d'analyse textuelle. — *Cahiers d'analyse textuelle*, nº 1, 1959.

— Lardennois (Dr Henry). — Mes rencontres avec P. V., du collège N.-D. de Rethel à l'hôpital Broussais de Paris. — *La Grive*, janvier-mars.

**Verne (J.).** — * Moré (Marcel). — Le très curieux J. V., le problème du père dans les *Voyages extraordinaires* (« Collection Blanche »). — Gallimard, 1960.

**Vigny (A. de).** — Petroni (Liano). — L'Italia e gli scrittori italiani nei *Mémoires inédits* d'A. de V. — *RLMC*, giugno 1959.

**Villiers de l'Isle-Adam.** — Clifford Parks (Lloyd). — The influence of V. de l'I.-A. on W. B. Yeats [Thèse University of Washington, 1959]. — *Dissertation abstracts*, nº 7.

— Laulan (Robert). — Un cas étrange de perversion de l'émotivité. La hantise de l'échafaud chez V. de l'I.-A. — *La Presse médicale*, 25 décembre 1959.

**Vinet (A.).** — Grin (Edmond). — Aspects de la vie des étudiants vaudois à l'époque du retour de V. à Lausanne (1837). — *Schweizerische Zeitschrift für Geschichte*, 1959, nº 4.

**Vogüé (Vte E.-M. de).** — Havard de la Montagne (Robert). — Le cinquantenaire du vicomte de V. — *Aspects de la France*, 18 février.

**Zola (É.).** — * Frandon (Ida-Marie). — La pensée politique d'É. Z. — H. Champion, 1959.

— * Grant (Richard B.). — Z.'s *Son Excellence Eugène Rougon*, an historical and critical study. — Durham, N. C., Duke University Press, 1960.

— Boulouis (Jean). — « La République en marche » ou les débuts de la Troisième vus par É. Z. — *Politique*, avril-juin 1959.

— Burns (Colin). — Z. et l'Angleterre. — *Les Cahiers naturalistes*, nº 12, 1959.

— Grant (Richard B.). — Confusion of meaning in Z.'s *La faute de l'abbé Mouret*. — *S*, Fall, 1959.

— Grant (Elliott M.). — The newspapers of *Germinal* : their identity and significance. — *MLR*, January.

— Mac Donald (Mary B.). — The influence of E. Z. in the novels of B. Pérez Galdós produced during the years 1881-1885 [Thèse University of Minnesota, 1959]. — *Dissertation abstracts*, 1959, nº 6.

— Matthews (J. H.). — Une source possible de Nana ? *Le Ménage parisien* de Restif de la Bretonne. — *Les Cahiers naturalistes*, nº 12.

— Six lettres de Steinlen à Z. présentées par Henri Mitterand. — *LF*, 4-10 février.

— Psichari (Henriette). — Le rôle social d'É. Z. — *Les Cahiers naturalistes*, nº 12.

— Roy (Claude). — É. Z., homme de vérité. — *Les Cahiers naturalistes*, nº 12.

— Sur une lettre de Z. au comte G. Primoli [cf. Gian Carlo Menichelli, *SF*, nº 6 : lire 4 mai 1897, au lieu de 1879]. — *Les Cahiers naturalistes*, nº 13, 1959.

— Voir : *Divers* (Thèmes littéraires), *Claudel (P.)*, *Goncourt (E. de)*.

## XXe SIÈCLE

*Divers.* — * Bolle (Louis). — Les lettres et l'absolu. Valéry. Sartre. Proust. — Genève, Perret-Gentil, 1959.

— * Moeller (Charles). — Littérature du xxe siècle et christianisme. IV. L'Espérance en Dieu notre Père [Ch. Du Bos, Ch. Péguy...]. — Casterman, 1960.

— Barjon (L.), S. J. — L'angoisse humaine et l'espérance chrétienne dans la littérature d'aujourd'hui [conférence aux Journées nationales d'études : la réponse de Claudel et de Bernanos]. — *Pages d'information*. Bulletin de l'Union des religieuses enseignantes, nº spécial, 1959.

— Bieber (Konrad). — Du sang français dans les lettres allemandes [au xxe siècle]. — [In] * Comparative literature. Vol. II.

— Rémond (René). — Les intellectuels et la politique. — *Revue française de science politique*, décembre 1959.

*Mémoires. Souvenirs.* — * Bordeaux (H.). — Histoire d'une vie. 6. L'Année ténébreuse, 3 janvier 1917-21 mars 1918. — Plon, 1959.

*Poésie.* — * Anthologie des poètes français contemporains (1866 à nos jours). Édition présentée sous la direction de Pascal Bonetti. Tome V [depuis 1918]. — Delagrave, 1959.

— Decaudin (Michel). — La poésie en 1914. — *MF*, février.

— Morrissette (Bruce). — C. R. de : K. Cornell, *The post-symbolism period. French poetic currents*, 1900-1920 (New Haven, 1958). — *S*, Fall, 1959.

*Roman.* — Pierre-Louis (Ulysse). — Le roman français contemporain dans une impasse. Perspectives communes du roman d'Haïti, des peuples noirs et de l'Amérique latine. — *Présence africaine*, août-novembre 1959.

*Théâtre.* — Cary (Joseph). — Futurism and the French théâtre d'avant-garde. — *MP*, November 1959.

**Alain.** — * A. — Les Passions et la sagesse. Texte établi et présenté par Georges Bénézé. Préface d'André Bridoux (« Bibliothèque de la Pléiade »). — Gallimard, 1960.

— * A. — Humanités. — Presses Universitaires, 1960.

— * A. — Morceaux choisis. Textes établis par Maurice Savin et A. Laffay. — Gallimard, 1960.

— Desnues (R.-M.). — A. — *Livres et lectures*, décembre 1959.

**Apollinaire (G.).** — Rat (Maurice). — Les caprices du langage [sur l'origine de « croniamantal », dans *Le Poète assassiné*, de G. A.]. — *EN*, 11 février.

**Arbaud (J. d').** — Rostaing (Charles). — Le style de J. d'A. (Étude sur la structure de la phrase dans *La Bèstio dóu Vaccarés*. — [In] * Hommage au doyen Étienne Gros. — Gap, 1959.

— Voir : *Mistral (Fr.)*.

**Artaud (A.).** — Arnold (Paul). — A. A. et le théâtre de la nouvelle vague. — *RGB*, janvier.

— Benmussa (Simone). — A. A. et la bataille des Cormorans. — *Cahiers de la Cie M. Renaud...*, février.

— Marmori (Giancarlo). — L' « affare A. ». — *Il Mondo*, 23 febbraio.

**Barrès (M.).** — M. B. et Denys Puech : lettre inédite de M. B. à Alphonse Germain [3 mai (1886)]. — *Procès-verbaux des séances de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron*, 1954-1958 [1959].

— Ruff (Marcel A.). — B. et Baudelaire. — [In] * Hommage au doyen É. Gros. — Gap, 1959.

— Tomic (Josip). — B. et Matos. — *Annales de l'Institut français de Zagreb*, 1957-1958.

— Voir : *Divers* (Thèmes littéraires). *Philippe (Ch.-L.)*.

**Bazin (R.).** — * R. B. — Charles de Foucauld, explorateur du Maroc, ermite au Sahara. Introduction et postface de Jean-François Six. — Plon, 1959.

**Bergson (H.).** — Alavoine (Maurice). — Signification actuelle de B. — *Revue de la Méditerranée*, juillet-octobre 1959.

— Fabre Luce de Gruson (Françoise). — B. lecteur de Kant. — *Les Études bergsoniennes*, vol. V, 1960.

— Gueroult (Martial). — B. en face des philosophes. — *Les Études bergsoniennes*, vol. V.

— Massis (Henri). — Proust et B. — *Revue de la Méditerranée*, juillet-octobre 1959.

— Metz (André). — B., Einstein et les relativistes. — *Archives de philosophie*, juillet-septembre 1959.

— Revel (Jean-François). — D'un nouvel éclectisme. — *Cahiers des Saisons*, nº 19, hiver 1960.

— Omaggio a H. B. [par Giulio Bevilacqua, Charles Boyer, Jacques Chevalier, J. Chaix-Ruy, Mario Sancipriano, Vittorio Mathieu, V. Agosti]. — *Humanitas* (Brescia), novembre 1959.

— Voir : *Valéry (P.)*.

**Bernanos (G.).** — * Lynn Gillespie (Gessie). — Le tragique dans l'œuvre de B. — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1960.

— Keller (Rudolf). — G. B. und seine Kirche. Ein Beitrag zur innerkatholischen Kritik am Katholizismus. — *Reformatio*, Februar, Mârz.

— Lemarc (Jean-François). — B. affronté à la mort. — *Résurrection*, nº 10, 1959.

— Marie-Céleste (Sr), s. c. — L'apostolat du curé d'Ambricourt. — *La Revue de l'Université Laval*, février.

— Marie-Céleste (Sr). — La vocation de la France dans le monde d'après B. — *Revue dominicaine* (St Hyacinthe, P. Q.), mars 1959.

— Marie-Céleste (Sr). — La spiritualité de Blanche de la Force. — *Revue dominicaine*, juin 1959.

— Voir : *XXe siècle. Divers, Camus (A.)*.

**Bernoville (G.).** — Chaigne (Louis). — Un écrivain catholique : Gaëtan B. — *La France catholique*, 22 janvier.

**Bourdet (Ed.).** — Bellechasse (André). — Un homme de théâtre à qui ses œuvres ont survécu : Ed. B. — *Carrefour*, 3 février.

**Bremond d'Ars (E. de).** — Maugendre (L.-A.). — E. de B. d'A., le « poète royal » (1888-1958). — *L'Enseignement chrétien*, mars.

**Brousson (J.-J.).** — Aghion (Max). — J.-J. B. en pantoufles. — *JG*, 5-6 mars.

**Budry (Paul).** — Voir : *Toulet (P.-J.)*.

**Camus (A.).** — * Hourdin (Georges). — C. le juste (Coll. « Tout le monde en parle »). — Éditions du Cerf, 1960.

— Hommage à C. [par M. Blanchot, Jean Grenier, J.-Claude Brisville, Ph. Hériat, G. Lambrichs, J.-L. Barrault, Dominique Aury, Pierre Herbart, Roger Grenier, Maurice-Jean Lefebve, René Micha, G. Anex, W. Faulkner, A. Wilson, M. Delibes, Guy Dumur, Jean-Paul Weber, Jean Forbon, J. Malori, Marc Beigbeder, Marc Bernard, André Berne-Joffroy, Roger Judrin, A. Dhotel, Georges Perros, etc.]. — *NRF*, mars.

— Albérès (R.-M.). — A. C. dans son siècle : témoin et étranger. — *TR*, février.

— Amer (Henry). — *Le Mythe de Sisyphe*. — *NRF*, mars.

— Antonini (Giacomo). — A. C. et l'Italie. — *NRF*, mars.

— Aranguren (José Luis L.). — La muerte de A. C. — *Papeles de Son Armadans* (Palma-Madrid), enero.

— Audisio (Gabriel). — L'Algérien. — *NRF*, mars.

— J. B. [Ballard]. — A. C. — *CS*, nº 354, février-mars.

— Barjot (Jorge), S. J. — A. C. ha muerto. — *Razón y Fe*, febrero.

— Barrault (Jean-Louis). — Sur *L'État de siège* [publié en 1954 dans les *Cahiers de la Cie M. Renaud-J.-L. Barrault*]. — *TR*, février.

— Bauchin (Jacques). — A. C., le compagnon disparu. — *Réforme*, 9 janvier.

— Beau de Loménie (E.). — Le cas A. C. — *Écrits de Paris*, mars.

— Beckmann (Heinz). — La religion du temps de peste et le dépassement de l'indifférence chez C. — *TR*, février.

— Belle (Georges). — A. C. est mort. — *Le Temps des hommes*, janvier-mars.

— Berl (Emmanuel). — C. — *Évidences*, janvier-février.

— Berl (Emm.). — Face à l'absurde. — *TR*, février.

— Blanchot (Maurice). — A. C. — *NRF*, mars.

— Blanzat (Jean). — Première rencontre. — *NRF*, mars.

— Boisdeffre (Pierre de). — A. C. — *RDM*, 1er février.

— Bondy (François). — A. C. — Suivi de « Lo que debo a España », allocution aux « Amitiés méditerranéennes », 22 janvier 1958. — *Cuadernos* (del Congreso por la libertad de la cultura), marzo-abril.

— Brenner (Jacques). — L'homme du souterrain. — *TR*, février.

— Bruckberger (R.-L.). — Une image radieuse [p. 518, une rencontre C. — Bernanos]. — *NRF*, mars.

— Cabriès (Jean). — Signification d'A. C. — *Réforme*, 14 janvier.

— Calogero (Guido). — C. e l'esistere. — *Il Mondo*, 26 gennaio.

— Cela (Camilo José). — Écrit sur la mort d'A. C. et à la lumière de son flambeau [le texte espagnol a été publié dans *Papeles de Son Armadans*, enero]. — *NRF*, mars.

— Chiaromonte (Nicola). — A. C. — *Tempo presente*, gennaio.

— Christophe (Lucien). — Le combat d'A. C. — *RGB*, janvier.

— Davy (Marie-Madeleine). — C. et Simone Weil. — *TR*, février.

— Debray (Pierre). — Sur la mort d'A. C. — *Aspects de la France*, 7 janvier.

— Denux (Roger). — A. C. — *L'École libératrice*, 22 janvier.
— Descaves (Pierre). — A. C. et le roman. — *TR*, février.
— J.-M. D. [Domenach]. — A. C. — *Esprit*, février.
— Dumur (Guy). — A. C. ne mourra pas. — *Médecine de France*, nº 109.
— Dussane. — A. C. et le théâtre. — *MF*, mars.
— Etiemble. — D'une amitié. — *NRF*, mars.
— Etiemble. — M. Gallimard a-t-il tué A. C. ? — *LF*, 21-27 janvier.
— Félix (Henri). — Un philosophe de l'absurde : A. C. — *Bulletin d'information de la mission laïque française*, février.
— Fontan (Antonio). — C. entre le paganisme et le christianisme. — *TR*, février.
— Frescaroli (Antonio). — La morte di un testimonio : C. — *Vita e Pensiero*, febbraio.
— Gaster (Beryl). — A. C. — *CR*, March.
— Gouhier (Henri). — A. C. et le théâtre. — *TR*, février.
— Guéhenno (Jean). — « Ce monde de pauvreté et de lumière ». — *TR*, février. [Voir aussi : « Tout mon royaume est de ce monde », *EN*, 14 janvier].
— Guibert (Armand). — Limpide et ravagé.... — *TR*, février.
— Guilloré (Raymond). — A. C. et nous [Suivi de : A. C. et la littérature prolétarienne, lettre à Maurice Lime, 8 août 1953]. — *La Révolution prolétarienne*, février.
— Guissard (Lucien). — A. C., l'homme seul. — *Eaux-Vives*, février.
— Guitton (Jean). — Extraits d'un Journal. — *TR*, février.
— Hell (Henri). — Gide et C. — *TR*, février.
— Hellens (Franz). — Le mythe chez A. C. — *NRF*, mars.
— Jeunesse de la Méditerranée : une lettre de Jacques Heurgon. — *TR*, février.
— Jotterand (Franck). — Sur le théâtre d'A. C. — *NRF*, mars.
— Lacretelle (Jacques de). — Haute mer. — *NRF*, mars.
— Lalou (René). — A. C. — *RP*, février.
— Le Ber (Frère Jean-Bernard). — Le mystère d'A. C. — *Cahiers de vie franciscaine*, 1er trimestre.
— Lehan (Richard). — C.'s American affinities. — *S*, Fall, 1959.
— Le Hardouin (Maria). — L'escamoteur. — *TR*, février.
— Lestavel (Jean). — Adieu à C. — *Vie nouvelle*, janvier.
— López Sancho (Lorenzo). — C., la confesión y la muerte. — *ABC*, 12 de enero.
— Loranquin (Albert). — A. C. — *Le Bulletin des lettres*, 15 janvier.
— Luppé (Robert de). — A. C. est mort [photographie : A. C. à Angers lors du festival de 1957]. — *La Revue française*, février.
— Luppé (Robert de). — La source unique d'A. C. — *TR*, février.
— Macchia (Giovanni). — C. — *Il Mondo*, 19 gennaio.
— Madariaga (Salvador de). — L'esprit et le cœur. — *NRF*, mars.
— Madaule (Jacques). — C. et Dostoïevski. — *TR*, février.
— Maire (Gilbert). — A. C. et l'idée de révolte. — *TR*, février.
— Mallet (Robert). — Présent à la vie, étranger à la mort (Pages de journal). — *NRF*, mars.
— Manzini (Gianna). — Pris au piège de la poésie. — *NRF*, mars.
— Marcel (Gabriel). — *L'Homme révolté* [conférence au Centre Richelieu quelques mois après la publication]. — *TR*, février.
— Marra Lopez (José R.). — A. C., testigo y símbolo de Europa. — *Insula*, nº 159, febrero.
— Marrero (Vicente). — La seconde patrie de C. — *TR*, février.
— Mascolo (Dionys). — Sur deux amis morts [A. C., Michel Gallimard]. — *NRF*, mars.
— Ménard (René). — A. C. devant un secret. — *NRF*, mars.

— Moeller (Charles). — Une œuvre qui exalte la pauvreté et la lumière. — *TR*, février.

— Moreau (Pierre). — Aspects romantiques. — *TR*, février.

— O'Brien (Justin). — De mémoire de francophile américain.... — *NRF*, mars.

— Orlandis (José). — Un portrait de Sisyphe. — *TR*, février.

— Parain (Brice). — Un héros de notre temps. — *NRF*, mars.

— Peman (José María). — Vida corta y larga ilusión. — *ABC*, 1º de marzo.

— Petroni (Liano). — Ricordo di A. C. — *Il Ponte*, gennaio.

— Pizzorusso (Arnaldo). — In morte di A. C. — *Nuova Antologia*, febbraio.

— Pritchett (V. S.). — A conscience with a style. — *New Statesman*, 9th January.

— Quilliot (Roger). — Tombeau d'A. C. — *La Revue socialiste*, février.

— Roblès (Emmanuel). — Jeunesse d'A. C. — *NRF*, mars.

— Rochefort (A. Henry). — La mort de C. — *Le Thyrse*, février.

— Rodríguez Raso (Rafaela). — La verdad incompleta de C. — *Revista de la Institución Teresiana* (Madrid), febrero.

— Rousseaux (André). — L'homme de lumière. — *TR*, février.

— Simon (Pierre-Henri). — Le témoignage humain d'A. C. — *France-Forum*, février.

— Solier (René de). — Sens du journalisme critique. — *NRF*, mars.

— Starobinski (Jean). — Dans le premier silence. — *NRF*, mars.

— Temkine (Raymond). — La part du Diable chez C. — *Pour l'art* (Lausanne), janvier-février.

— Veloso (Agostinho). — O « absurdismo » de C. — *Brotéria* (Lisboa), fevereiro.

— Vigée (Claude). — A. C. : l'errance entre *L'exil et le royaume*. — *TR*, février.

— Vigée (Claude). — La nostalgie du sacré chez A. C. — *NRF*, mars.

— Vilar (Jean). — C. régisseur. — *NRF*, mars.

— Viola (Sandro). — C. regista. — *Il Mondo*, 29 marzo.

— Weiss (Louise). — A. C. ou l'homme désintégré. — *Économie contemporaine*, 19 janvier.

— Wintzen (René). — C., un juste. — *Témoignage chrétien*, 8 janvier. [Voir aussi : A. C. ou l'œuvre d'un juste, *Signes du temps*, février].

— A. C. — *La Fiera letteraria*, 17 gennaio.

— A. C. — *Revue des Cercles d'études d'Angers*, février.

— A. C. — *TLS*, 8th January.

— Comment on écrit l'histoire... ou le désengagement d'A. C. — *Voici pourquoi*, 21 janvier.

— Un destin accéléré.... — *Le Bulletin des lettres*, 15 mars.

— A. C. — [Robert Taubmann : Moralist. — Angus Wilson : Humanist. — Donat O'Donnell : A rejoinder]. — *The Spectator*, 26th February.

**Carco (Fr.).** — Jeunesse de C. Lettres intimes à Édouard Gazanion. — *FL*, 5, 19 mars.

**Claudel (P.).** — Batard (Yvonne). — C. et l'Amérique. — [In] * Comparative literature. Vol. II.

— Griffiths (Richard M.). — C. et *Sainte Lydwine*. — *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, nº 38, 1959.

— Guillemin (Henri). — C. dans le « siècle ». — *JG*, 13-14 février.

— Guillemin (Henri). — C. et Zola. — *Les Cahiers naturalistes*, nº 13, 1959 [1960].

— Lorigiola (P.), S. J. — Les Grandes Odes de C. *(suite et fin)*. — *Les Études classiques*, janvier.

— L. M. C. [Mercier-Campiche]. — C. a-t-il été influencé par Nietzsche ? — *GL*, 12-13 mars.

— Perche (Louis). — Aux approches de C. — *Médecine de France*, n° 108, 1959.

— Les C. de La Bresse [par l'abbé A. Toussaint, extrait de *La Bresse en détresse*, nos 75 et 76]. Note sur la famille C. établie par Louis-Prosper C., père de P. C. — *Bulletin de la Société P. Claudel*, n° 3, 1er trimestre.

— Voir : *XXe siècle. Divers*, *Philippe (Ch.-L.)*.

**Copeau (J.).** — * Borgal (Clément). — J. C. (Coll. « Le Théâtre et les jours ». N° 8). — L'Arche, 1960.

— Reynaud (Jacques). — Le 10e anniversaire de la mort de J. C. et la fécondité du Vieux-Colombier [I. L'exposition J. C. à l'Odéon-Théâtre de France. — II. L'émission : Fécondité du Vieux-Colombier]. — *Nos spectacles*, octobre-novembre 1959.

— Voir : *Philippe (Ch.-L.)*.

**Du Bos (Ch.).** — Voir : *Divers* (Mélanges), *XXe siècle. Divers* (Moeller).

**Forain (J.-L.).** — Voir : *Huysmans (J.-K.)*.

**Frick (L. de G.).** — * Louis de Gonzague F. — *Enif*, joyau zénithal [édité par Bernard Guillemain et Claude Pichois]. — Gap, Éditions Ophrys, 1959.

**Gaillard (A.).** — André G. [1898-1929, par Jean Ballard, René Ménard, Fernand Verhesen, Jean Duvignaud, R. Jean, Jacques Charpier, Jean Laude, Youri, R. Kuchmann, Jean Todrani, J. Malrieu, L.-G. Gros]. — *CS*, n° 354, février-mars.

**Gide (A.).** — * Brachfeld (Georges I). — A. G. and the communist temptation. — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1959.

— Cleisz (Gérard Philippe). — G. écrivain du *Journal* et homme de lettres : étude basée sur un répertoire analytique et critique du *Journal*, vol. I et II [Thèse The Ohio State University, 1959 ; French text]. — *Dissertation abstracts*, 1959, n° 6.

— Holdheim (William W.). — The dual structure of the *Prométhée mal enchaîné*. — *MLN*, December 1959.

— Kanes (Martin). — G.'s early attitude to the symbol. — *S*, Fall, 1959.

— Mc Watters (K. G.). — A propos d'une préface à *Armance :* G. traducteur de Fielding. — *Stendhal Club*, n° 6, 15 janvier.

— Markov-Totevy (Georges). — A. G. et James Joyce. — *MF*, février.

— Parrain (Pierre). — Amour et sincérité, ou *l'École des Femmes* d'après G. — *L'Anneau d'or*, janvier-février.

— Schweig (Günter). — Uber A. Gs *Symphonie pastorale*. — *Die neueren Sprachen*, H. 1.

— Slechta (Joseph Austin). — The « transposition » of music in G.'s *Les Faux-monnayeurs* [Thèse Tulane University, 1959]. — *Dissertation abstracts*, 1959, n° 6.

— Voir : *Camus (A.)*.

**Giraudoux (J.).** — Schlötke-Schröer (Charlotte). — Das Pathos in der künstlerichen Auffassung und im Werk J. G.'. — *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, Oktober 1959.

**Guitry (S.).** — * Séréville (Geneviève de). — Sacha G., mon mari. — Flammarion, 1959.

— Vier (Jacques). — S. G. — *L'École*, 20 février.

**Jacob (M.).** — Belaval (Yvon). — *Le Laboratoire central.* — *NRF*, février, avril.

— Van Praag (Siegfried). — Les avatars de M. J. — *Évidences*, mars.

**Jammes (Fr.).** — Laurand (Luce). — F. J., poète du Rosaire. — *Revue dominicaine* (St Hyacinthe, P. Q.), mars.

**Lafage (L.).** — * Moulis (André). — Léon L., écrivain du Quercy [1874-1953]. — Cahors, Coueslant, 1959.

**Larbaud (V.).** — Lettres inédites de V. L. à Émile Guillaumin *(suite et fin)*, 1912-1931. — *Les Amis de Ch.-L. Philippe*, Bulletin nº 17.

— Dupuy (Aimé). — En relisant V. L. — Le destin littéraire de V. L. — *La Presse médicale*, 13 février, 12 mars.

**La Varende (J. de).** — Présence de J. de La V. [enregistrement au magnétophone d'un entretien, 25 mai 1957]. — *La Nation française*, 8 juin.

— Baret ([Chanoine] René). — Un ami : La V. — *La Province du Maine*, avril-juin.

— Flavien (Jean). — Une amitié littéraire : lettres de La V. à Florian Le Roy. — *Écrits de Paris*, juin.

— Guillotel (Abbé Gérard). — In memoriam J. de La V. Pèlerinage à Bonneville-Chamblac. — *Aspects de la France*, 23 juin.

**Léautaud (P.).** — * P. L. — Bestiaire. Préface de Marie Dormoy. — Grasset, 1959.

**Malègue (J.).** — Debidour (Victor-Henry). — Le cas M. — *Cahiers universitaires catholiques*, mars.

**Martin du Gard (R.).** — Lettres inédites de R. M. du G. [14 décembre 1926, 7 août 1943]. — *Livres de France*, janvier.

— Martin-Chauffier (Louis). — L'homme qui fuyait la renommée. — *Livres de France*, janvier.

— Polanscak (Antun). — R. M. du G. avant *les Thibault*. — *Studia romanica et anglica Zagrabiensia*, December 1959.

— Schlumberger (Jean). — Quelques vues sur *les Thibault*. — *FL*, 20 février.

— Œuvres de R. M. du G. Essai de bibliographie. — *Livres de France*, janvier.

**Miomandre (Fr. de).** — * F. de M. — *Caprices*. Nouvelles. — Gallimard, 1960.

— Un inédit de Fr. de M. : l'écrivain. — *NL*, 11 février.

— Alfaro (María). — F. de M. — *Insula*, nº 156, noviembre 1959.

— Lebois (André). — Qui va découvrir Fr. de M. ? — *France-Asie*, septembre-octobre 1959.

— Perez Ferrero (Miguel). — Ha muerto M. — *ABC*, 6 de agosto de 1959.

**Monnier (A.).** — Juin (Hubert). — Adrienne M. écrivain. — *LF*, 4-10 février.

**Péguy (Ch.).** — * Ch. P. — Œuvres en prose. 1898-1908 [De la cité socialiste. — Marcel, premier dialogue de la cité harmonieuse. — Textes pris dans les neuf premières séries des *Cahiers de la Quinzaine*, 1900-1908. — Pierre, commencement d'une vie bourgeoise]. Introduction, chronologie, notes, bibliographie et index par Marcel Péguy (« Bibliothèque de la Pléiade »). — Gallimard, 1959.

— * Guyon (Bernard). — P. (« Connaissance des lettres »). — Hatier, 1960.

— * Herriot (Édouard). — C. P. Conférence donnée au Théâtre municipal de Chartres, le 17 mai 1950 (Supplément du *Bulletin départemental de l'enseignement primaire de Maine-et-Loire*, 2e trimestre 1957). — Angers, H. Siraudeau et Cie.

— Correspondance P.-Suarès *(suite et fin)*. — *ACP*, nº 74, octobre 1959 ; nº 75, janvier 1960.

— Orléans et le souvenir de P. [discours de Jacques Boudet et de Roger Secrétain]. — *ACP*, nº 74.

— Bouvet (A.). — P. ou la réinvention de la poésie. — *Vie enseignante*, janvier 1959.

— Christophe (Lucien). — En Lorraine à la trace de P. — *RGB*, novembre 1959.

— Guillemin (Henri). — Pour une image vraie de P. — *France-Observateur* (L'Observateur littéraire), 3 mars.

— Marie Antonina (Sr), C. S. P. — La rédemption créatrice de P. — *La Revue de l'Université Laval*, octobre, novembre 1959.

— Sénart (Guy). — C. P. — *Livres et lectures*, janvier.

— Documents à propos de P. Albert Thierry, Pierre Monatte et *La Vie ouvrière :* dossier présenté par Auguste Martin. — *ACP*, nº 75.

— Villeroy 1959 [par André Rigault ; discours de Théo Quoniam]. — *ACP*, nº 74, octobre.

— Storelv (Sten). — Diplômes d'études supérieures [Henri Decreux, L'espérance et le thème de l'espérance dans les deux *Jeanne d'Arc* de P., Paris, 1954 ; Françoise Looten, L'imagination poétique de C. P. dans les trois *Mystères*. Cf. *ACP*, nº 45, mai 1955]. — *ACP*, nº 74.

— *L'Amitié C. P. Feuillets*. Tables décennales 1948-1958. Répertoire général de dix années de publication des feuillets et bilan bibliographique établis par Auguste Martin [Décembre 1958].

— Voir : *XXe siècle. Divers* (Moeller).

**Péret (B.).** — Carrouges (Michel). — L'empreinte de P. — *Preuves*, décembre 1959.

— Lebel (Jean-Jacques). — Parti sans laisser d'adresse. — *Socialisme ou barbarie*, nº 29, décembre 1959-janvier 1960.

— Mazars (Pierre). — L'œuvre et la mort de B. P. [Un poème de B. P., « Allo »]. — *FL*, 26 septembre 1959.

— Patri (Aimé). — Légende et réalité de B. — *Preuves*, décembre 1959.

**Pergaud (L.).** — Chatot (Eugène). — Sur L. P., instituteur [à propos de l'article d'*E*]. — *MF*, mars.

— A la mémoire de L. P. — *MF*, février.

**Philippe (Ch.-L.).** — Pages retrouvées. Réponses de Ch.-L. P. à diverses enquêtes. — *Les Amis de Ch.-L. Ph.*, Bulletin nº 17, décembre 1959.

— Correspondance entre Ch.-L. P. et Maurice Barrès [1902-1907]. — *Les Amis de Ch.-L. Ph...*

— Correspondance entre Ch.-L. P. et J. Copeau [une lettre de Ch.-L. P., une lettre de J. Copeau, 22 janvier 1909]. — *Les Amis de Ch.-L. P...*

— Lettres de Ch.-L. P. à Léon Frapié. — *Les Amis de Ch.-L. P...*

— Barberet (Gene J.). — Tribute of an American to Ch.-L. P. — *Les Amis de Ch.-L. Ph...*

— Claudel (Paul). — Sur Ch.-L. P. [texte publié dans la revue japonaise *Siwakai*, Tokio, janvier 1923]. Présenté par F. T. [Talva]. — *Les Amis de Ch.-L. P...*

— Cinquantenaire de la mort... de Ch.-L. P. [souvenirs du colonel Denis-Louis Forest]. — *Annales de l'Association amicale des anciens élèves du lycée de Moulins*, 1960.

— Jourdain (Francis). — Ch.-L. P. notre ami. — *NL*, 17 décembre 1959.
— Talva (François). — Complément aux *Lettres de jeunesse* (avec des documents inédits). — *Les Cahiers bourbonnais*, 1er trimestre.
— La journée commémorative du 27 septembre [1959] à Cérilly [allocutions de Camille Gagnon, François Talva et du professeur Th. Alajouanine]. — Notre exposition : Ch.-L. P., l'homme et l'œuvre [Musée municipal de Moulins. 6-25 décembre]. — *Les Amis de Ch.-L. P...*

**Proust (M.).** — * Barker (Richard H.). — M. P., a biography. — New York, Criterion books, 1958.
— * Ferré (André). — Les années de collège de M. P. (Coll. « Vocations »). — Gallimard, 1959.
— * Painter (George D.). — M. P. A biography. The early years. Vol. I. — London, Chatto and Windus, 1959. [Voir C. R. de : Dominique André, *BMP*, nº 10.]
— * Zéphir (Jacques J.). — La personnalité humaine dans l'œuvre de M. P. Essai de psychologie littéraire. Préface de Pierre-Henri Simon (« Bibliothèque des lettres modernes ». Nº 1). — Minard, 1960.
— M. P. — Les sources du Loir à Illiers [texte inédit, titre donné par Léon Pierre Quint]. — *Le Point*, nos 55-56, 1959.
— M. P. — Deux lettres inédites [collection J. Descaillaux, Nice]. — *Parler*, nº 9, automne 1959. [Cf. note de L. Guichard, *BMP*, nº 10 : la seconde lettre n'est pas inédite.]
— Arslan (M.). — M. P. et les phénomènes sensoriels. — *Revue de laryngologie*, Supplementum, novembre 1958.
— Bazy (Dr Louis). — Robert P., 1873-1935. — *Médecine de France*, nº 108, 1959.
— Biovi (Maria Grazia). — A proposito delle lettere a Reynaldo di M. P. — *Paragone* (Letteratura), dicembre 1959.
— Bonnet (Henri). — Darlu, maître du jeune P. — *FL*, 13 février.
— Bonnet (H.). — Place de *Du côté de chez Swann* dans *A la recherche du temps perdu* (I). — *IL*, janvier-avril.
— Burguet (Frantz-André). — Un rêve de M. P. — *L'Arc*, nº 9, hiver 1959.
— Cattaui (Georges). — Les clefs des types et le clavier des thèmes chez P. — *Le Point*, nos 55-56, 1959.
— Fallois (Bernard de). — Lecteurs de P. — *Le Point*, nos 55-56, 1959.
— Ferré (André). — Rêves de voyage. — *Le Point*, nos 55-56, 1959.
— Martinazzoli (Folco). — Stile e inspirazione nell' esordio di *A la recherche du temps perdu*. — *LM*, settembre-ottobre 1959.
— Newton Alley (John). — English and American criticism of M. P. — [Thèse University of North Carolina, 1959]. — *Dissertation abstracts*, nº 7.
— Saisselin (Rémy G.). — Bouville ou l'anti-Combray. — *FR*, January.
— Solaroli (Libero). — P. nel dopoguerra. — *Società*, settembre 1959.
— Tougas (Gérard). — M. P. devant la critique américaine. — [In] * Comparative literature. Vol. II.
— Valverde (José María). — Aspectos de la estética de M. P. en *Contre Sainte-Beuve*. — *Revista de filosofía*, abril-septiembre 1959.
— Vigneron (Robert). — M. P. ou l'angoisse créatrice. — *Le Point*, nos 55-56, 1959.
— Virolle (R.). — Explication de texte : P., Le sommeil d'Albertine. — *L'École*, 5 mars.
— Waters (Harold A.). — The narrator, not Marcel. — *FR*, February.
— Confidences de Reynaldo Hahn [sur M. P.], recueillies par Robert de Saint-Jean. — *FL*, 14 novembre 1959.

— The aesthetic city [C. R. de : George D. Painter, *M. P.*, vol. I, Chatto and Windus ; Richard H. Barker, *M. P.*, Faber and Faber]. — *TLS*, 13th November 1959.

— Voir : *XX^e siècle. Divers, Bergson (H.)*.

**Radiguet (R.).** — Pouvereau (Henry). — *Le Diable au corps* est-il un roman autobiographique ? — *Le Vieux Saint-Maur*, n^os 22-23, automne 1957.

— Schwab (Hansi). — Extraits d'une thèse allemande sur R. R. [Université de Würzbourg, 1949], traduit par Albert Colnat. — *Le Vieux Saint-Maur*, n^os 22 et 23.

**Ramuz (C.-F.).** — * Ch.-F. R. — Lettres 1919-1947. [Souvenir de R., par André Chamson. — C.-F. R. et la France, par Jean-Marie Dunoyer. — Des *Cahiers vaudois* à *Aujourd'hui*, par Gustave Roud.] — Grasset, 1959. [Édition originale : Éditions Les Chantiers, Etoy.]

**Reverzy (J.).** — Brenner (Jacques). — La mort et R. — *Cahiers des saisons*, n° 18, automne 1959.

**Rolland (L.-F.).** — Pagosse (Roger). — Louis-Francis R. — *Le Lien* (mensuel de l'Union amicale des camps de prisonniers de guerre), décembre 1959.

— C. — [Louis-Francis R., prix Renaudot 1934]. — *Le Monde*, 11 novembre 1959.

**Rolland (R.).** — R. R. — Un séjour chez Gorki [extrait du Journal, juin-juillet 1905]. — *E*, février-mars.

— Alexeev (N.). — Deux lettres inédites de R. R. [fragments, à M. Gorki, 11 février 1936 ; à Sofia Parnok, 1929]. — *Les Nouvelles de Moscou*, 30 décembre 1959.

— François (Robert). — Note sur les origines de *Colas Breugnon*, de R. R. — *Bulletin de la Société scientifique et artistique de Clamecy*, n° 33, 1958.

— Martin du Gard (Maurice). — R. R. au bord du lac. — *Écrits de Paris*, janvier.

— Prezzolini (Giuseppe). — [Sei] lettere [inedite, 1908-1912] di R. R. [R. R. et le groupe de *La Voce*]. — *Nuova Antologia*, settembre 1959.

**Saint-Exupéry (A. de).** — * A. de S.-E. — *Terre des hommes* (extraits), avec un tableau et une notice biographiques, un résumé chronologique, une notice historique et littéraire, une bibliographie... par Jean Boullé (« Classiques Larousse »). — Larousse, 1960.

— * Bourtembourg (Pierre). — S.-E. (Coll. « Marabout »). — Verviers, Gérard et C^ie, 1959.

— Fife (Austin E.). — S.-E. and fascism. — *FR*, December 1959.

— Mitchell (Bonner). — Mystical imagery in S.-E's first and last works. — *Kentucky Foreign Language Quarterly*, 1959, 4th quarter.

**Segalen (V.).** — V. S. — Briques et tuiles [fragments]. — *MF*, février.

— Murciaux (Christian). — V. S. — *La Revue nouvelle*, 15 février.

**Soulages (G.).** — Boussac (André-J.). — Bibliographie de Gabriel S. — *Revue du Tarn*, septembre 1959.

**Soulairol (J.).** — * Jean S. — Les Rites de la famille. Souvenirs d'enfance. Préface de Jean Guitton. — Fides, 1959.

— Carité (Maurice). — Le souvenir de J. S. — *ACP*, n° 74, octobre 1959.

— Jean S. [1892-1959]. — *La Semaine religieuse de Paris*, 9 mai 1959.

**Stiernet (H.).** — Chauvaux (René). — Hubert S. (1863-1939), conteur hesbignon, conteur humain. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, n° 2, 1959.

**Suarès (A.).** — A. S. — Captifs et non. — *NRF*, février.
— * Savet (Gabrielle). — A. S., critique (« Essais et critiques ». 2). — Didier, 1959.

**Supervielle (J.).** — Alter (André). — J. S. conteur naïf et poète du désir de Dieu. — *Témoignage chrétien*, 27 mai.
— Barial (Jean). — J. S. — *Carrefour*, 25 mai.
— Doysié (Abel). — La poésie de J. S. — *RDM*, 1er juillet.
— Ducla (Louis). — J. S. [membre de l'Académie des lettres pyrénéennes].
— *Revue régionaliste des Pyrénées*, janvier-juin.
— Étiemble. — La mort de J. S. — *FL*, 21 mai.
— Flory (Albert). — J. S., poète de l'intuition. — *La Croix*, 12-13 juin.
— Lacôte (René). — J. S. — *LF*, 19-25 mai.
— Marissel (André). — Amitié à S. — *Réforme*, 28 mai.
— Picon (Gaëtan). — Hommage à J. S. — *NL*, 26 mai.
— Pour saluer S. [Claude Roy : L'émerveillement d'être vivant. — Guy Dumur : Apprivoiser la mort]. — *France-Observateur* (L'Observateur littéraire), 26 mai.

**Thibaudet (A.).** — Davies (John C.). — *Héraclès*. Un ouvrage peu connu d'A. T. — *RSH*, avril-juin.
— Kurris (F.), S. J. — A. T. et la critique littéraire. — *N*, Oktober.

**Toulet (P.-J.).** — * Martineau (Henri). — Le séjour de P.-J. T. à Alger (La Vie de P.-J. T.). — Le Divan, 1959.
— Reymond (J.-E.). — P.-J. T. [résumé d'une conférence]. — *Revue régionaliste des Pyrénées*, janvier-juin 1959.
— Walzer (P.-O.). — P.-J. T. et Paul Budry [directeur des *Écrits nouveaux* et fondateur des *Cahiers vaudois*]. — *MF*, septembre.

**Valéry (P.).** — * Bémol (Maurice). — Variations sur V. II. V. confronté à Dante, Pétrarque, Gœthe, M. de Guérin, Sainte-Beuve, Rilke. — A.-G. Nizet, 1960.
— * Parisier-Plottel (Jeanine). — Les dialogues de P. V. — Presses Universitaires, 1959.
— * Whiting (Charles G.). — V. jeune poète (Institut d'études françaises de Yale University). — New Haven, Yale University Press ; Paris, Presses Universitaires, 1960.
— Deux lettres de P. V. à H. Bergson [8 mars 1932, 25 juin 1934]. — *Les Études bergsoniennes*, vol. V, 1960.
— Berne-Joffroy (André). — Comment situer V. ? — *NRF*, février.
— Marek (Joseph C.). — V. et le problème de l'être humain vivant. — *La Revue de l'Université Laval*, février.
— Martini (Carlo). — Soste di V. a Roma. — *Cenobio*, gennaio-febbraio.
— Voir : *XXe siècle. Divers.*

**Van der Meersch (M.).** — Belle (José). — M. V. der M., tel que je l'ai connu. — *Revue des sociétés savantes de Haute-Normandie*, 3e trimestre 1959.

**Revues nouvelles.** — *Cahiers d'analyse textuelle* [publiés par l'Université de Liège ; secrétariat : P. Delbouille, 9, rue Fr. Jacquemart, Embourg (Liège). N° 1, 1959. — Société d'édition « Les Belles Lettres », 95, boulevard Raspail, Paris (VIe).

— *Revue du département de la Manche.* Publication trimestrielle de la Société d'archéologie et d'histoire de la Manche [remplace les *Notices, mémoires et documents* publiés par la Société d'archéologie et d'histoire, naturelle du département de la Manche, jusqu'en 1958]. — Saint-Lô, 3, rue Abbé-Frémy. N° 1, janvier 1959.

René Rancœur

*Abréviations.* — Amis (Les) de Flaubert. *AFl.* — Amitié (L') Ch. Péguy. Feuillets mensuels. *ACP.* — Annales de l'Université de Paris. *AUP.* — Biblio. *B.* — Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. *BHR.* — Bulletin de l'Association G. Budé. *BGB.* — Bulletin de la Société des Amis de M. Proust. *BMP.* — Bulletin de la Société des Amis de Montaigne. *BAM.* — Bulletin du Bibliophile. *BB.* — Cahiers de l'Association internationale des études françaises. *CAIEF.* — Cahiers du Sud. *CS.* — Comparative Literature. *CL.* — Contemporary Review. *CR.* — Éducation (L') nationale. *EN.* — Europe. *E.* — Figaro (Le) littéraire. *FL.* — French (The) Review. *FR.* — French Studies. *FS.* — Gazette de Lausanne. *GL.* — Information (L') littéraire. *IL.* — Journal de Genève. *JG.* — Journal of the History of ideas. *JHI.* — Letterature moderne. *LM.* — Lettres (Les) françaises. *LF.* — Lettres (Les) romanes. *LR.* — Mercure de France. *MF.* — Modern Language Notes. *MLN.* — Modern Language Quarterly. *MLQ.* — Modern (The) Language Review. *MLR.* — Modern Philology. *MP.* — Neophilologus. *N.* — La Nouvelle Revue française. *NRF.* — Nouvelles (Les) littéraires. *NL.* — Publications of the Modern Language Association. *PMLA.* — Revue (La) des Deux Mondes. *RDM.* — Revue d'histoire des sciences. *RHS.* — Revue d'histoire du théâtre. *RHT.* — Revue d'histoire littéraire de la France. *RHLF.* — Revue de littérature comparée. *RLC.* — Revue de Paris. *RP.* — Revue des langues vivantes. *RLV.* — Revue des sciences humaines. *RSH.* — Revue (La) générale belge. *RGB.* — Rivista di letterature moderne e comparate. *RLMC.* — Romanic (The) Review. *RR.* — Studi Francesi. *SF.* — Studies in Philology. *SP.* — Symposium. *S.* — Table (La) Ronde. *TR.* — Temps (Les) Modernes. *TM.* — Times (The) Literary Supplement. *TLS.* — Yale French Studies. *YFS.*

*Le Gérant :* Gérald Mignot.

Imp. en France à l'imp. Willaume-Egret à Saint-Germain-Les-Corbeil en octobre 1960.
O. P. I. A. C. L. 31.1152. Dépot Légal effectué dans le 4e trimestre 1960.
N° d'ordre dans les travaux de la Librairie Armand Colin : n° 2330.
N° d'ordre dans les travaux de l'Imp. Willaume-Egret : n° 1309.

1839. 19 oct. A Solange. *RDM*, 15 juin 1904, 932-933 (long frag.). ; *RU*, 1er juillet 1904, 347 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 124-125.

1840. S. d. [Nohant, 24 oct. 1851]. A Charles Gounod. *Fig.*, 2 juin 1907 (frag.).

1841. Nohant, 24 8bre. A René de Villeneuve. *Fig.*, 16 janv. 1881 (très court frag.). — Aut., Lov., E 906, fol. 122-123.

1842. 25 oct. A Ernest Périgois. *Corr.*, III, 255-256 (sous la date : Paris, 25 oct., un des éléments est faux car le 25 oct. 1851, G. S. est à Nohant).

1843. 27. 8. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 149 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1844. 29. 8. Au même. *Hetzel*, 149 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1845. 2 9bre. Au même. *Hetzel*, 149-150 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1846. Nohant, 5 9bre [c. p. La Châtre, 6 nov. 1851, c. p. d'arr. 10 nov.]. A Charles Poncy. *RDM*, 1er mars 1905, 207 (court frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 170 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 275-276.

1847. S. d. [début nov. (?) 1851]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 150 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1848. S. d. [entre le 12 et le 26 nov. 1851, d'après le texte]. Au même. *Hetzel*, 150-151 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1849. Vendredi soir [21 nov. 1851]. A Jules Michelet. *R Paris*, 1er déc. 1904, 550. — Aut., BHVP, fonds Michelet, K 3. 3. 81, A 4832 (10 *bis*).

1850. S. d. [Nohant, 6 déc. 1851, d'après le texte : « je suis arrivée ici sans encombres », on sait que G. S. avait quitté Paris le 4 dans la soirée, ce qui est confirmé par la l. suivante]. A Sophie Hetzel. *Hetzel*, 154 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1851. Nohant, 6 déc. A Augustine de Bertholdi. *Corr.*, III, 257.

1852. Nohant, 6 déc. A Charles Poncy. *RDM*, 15 août 1909, 922-923. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 278 ; copie, Lov., E 922, fol. 157.

1853. 12 X [déc.]. A P.-J. Hetzel. *R Paris*, nov. 1950, 31-32 ; *Hetzel*, 155-156 (incompl). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1854. 15 déc. A Sophie Hetzel. *Hetzel*, 156 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1855. Nohant, 21 déc. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 156-157 (courts frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1856. Nohant, 21 Xbre. A Christine Buloz. *Pailleron, Dern. rom.*, 11-12 (frag.) ; *Pailleron*, III, 233-234 (frag. en partie inédit). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 250-251.

1857. Nohant, 24 Xbre. A Sully-Lévy. *Corr.*, III, 257-260. — Aut., BHVP, G 2753.

1858. 24 Xbre. A P.-J. Hetzel. *Maurois, op. cit.*, 408 (frag.) ; *Hetzel*, 157 (frag. inédit). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1859. S. d. [29 déc. 1851, d'après le texte : « j'ai reçu à la fois deux lettres de vous », date confirmée par une l. inédite à Sophie Hetzel : « en même temps que cette lettre envoyée par vous, j'en recevais une de Bruxelles datée du 27 »]. Au même. *Hetzel*, 157-158 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1860. Nohant, 29 Xbre. A M. et Mme de Villeneuve. *Fig.*, 23 janv. 1881 (frag. publ. s. d.). — Aut., Lov., E 906, fol. 124-125.

1861. S. d. [fin 1851 (?), d'après le texte pourrait avoir été écrite après le duel avec Taxile Delord]. A François Ponsard. *E Savigné, Ponsard inconnu, 1886*, 27.

1862. S. d. [fin 1851 ou début 1852 (?), d'après le texte]. A Félix Aulard. *Fig. lit.*, 15 mai 1948 (frag. publ. s. d.).

**1852**

1863. S. d. [2 (?) janv. 1852, d'après le texte]. A Sophie Hetzel. *Hetzel*, 164 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.
— 3 janv. Au prince Louis-Napoléon. Voir nº 1882.
— 3 janv. Au prince Napoléon (Jérôme). Voir nº 1874.
— 3 janv. A M. de Persigny. Voir nº 1881.

1864. Nohant, 4 janv. A Charles Poncy. *Corr.*, III, 261-262 (avec la fausse indication : Paris, l'aut. porte : Nohant). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 280.

1865. 9 janv. A Sophie Hetzel. *Hetzel*, 164 (court frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1866. Nohant, 13 janv. A René de Villeneuve. *Fig.*, 23 janv. 1881 (longs frag. publ. s. d.) ; *Le Voltaire*, 8 mai 1882 (frag.) ; *Vincent*, I, 421-422 (frag.) ; *K*, IV, 175-176 (frag.). — Aut., Lov., E 906, fol. 126-127.

1867. 15 janv. [1852, d'après le texte]. A Lise Perdiguier. *Le Compagnonnage*, avril 1944, 1, l. XXIII. — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

1868. S. d. [entre le 15 et le 20 janv. 1852, d'après le texte cette l. répond à celle d'Hetzel du 13 janv. 1852, et il y est question de la l. de Carlier du 15 janv.]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 167-168 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1869. 20 janv. Au prince Louis-Napoléon. *Corr.*, III, 262-270 (avec la fausse indication : Paris, le 20 janv. G. S. est encore à Nohant) ; *K*, IV, 179-183 (la date à tort du 30 janv., d'après le texte cette l. est antérieure à l'audience du 29 janv.).

1870. Nohant, 22 janv. A Charles Duvernet. *Corr.*, III, 271-272.

1871. 23 janv. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 168 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.
— 30 janv. Au prince Louis-Napoléon. Voir nº 1869.

1872. 30 janv. [lettre datée par erreur 1850, le texte prouve qu'elle est de 1852]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 168-169 (long frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1873. Paris, 30 janv. A Charles Duvernet. *Corr.*, III, 273.

1874. [30 janv. (?) 1852, d'après le texte pourrait être du 30 janv. car elle paraît antérieure à celle du 2 févr.]. Au prince Napoléon (Jérôme). *Corr.*, III, 260-261 (sous la date impossible du 3 janv., à cette date G. S. est encore à Nohant) ; *K*, IV, 190 (la date du 2 févr.).

1875. 31 janv. A René de Villeneuve. *Fig.*, 23 janv. 1881 (frag.) ; *Vincent*, I, 422-423 (même frag.) ; *K*, IV, 178 (même frag.). — Aut., Lov., E 906, fol. 130-131.

1876. 31 janv. [1852, d'après le texte où elle raconte sa visite au ministre]. A Sophie Hetzel. *Hetzel*, 169-170 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1877. S. d. [janv. (?) 1852, d'après le texte pourrait être de cette époque : « Je ne me ralentirai pas dans mes démarches. » Dans l'agenda de

1852, en janv., il est question de démarches en faveur du « père Aulard »]. A Félix Aulard. *Fig. lit.*, 15 mai 1948 (frag.).

1878. Paris, 1er févr. A [M. Cavet], chef du cabinet. *Corr.*, II, 274-279 ; *K*, IV, 186-189 (donne à tort comme destinataire M. Maupas, préfet de police). — Aut., BHVP, G 1500 (porte de la main de G. S. : « au chef du cabinet »).
— 1er févr. A M. Maupas, préfet de police. Voir nº précédent.

1879. S. d. [début. févr. (?) 1852]. A Sophie Hetzel. *Hetzel*, 170 (court frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1880. Paris, 2 févr. Au prince Napoléon (Jérôme). *Corr.*, III, 279-282 ; *K*, IV, 189-190.

1881. S. d. [Paris, 3 févr. 1852, pour cette date cf. *K*, IV, 234 ; elle est confirmée par l'agenda de 1852]. A M. de Persigny. *IB*, 14-15 juin 1852 ; *Journal de la Cour*, 19 juin 1852 (ces deux publ. sous la date impossible du 3 janv. 1852) ; *K*, IV, 191-192 (sous la date du 3 févr.). — Aut., Lov., E 915, fol. 35-36.

1882. Paris, 3 [févr., date confirmée par l'agenda de 1852 ; l'aut. porte par erreur de G. S. : 3 janv.]. Au prince Louis-Napoléon. *Corr.*, III, 282-285 (texte mal publié) ; *K*, IV, 192-193. — Brouillon aut., BHVP, G 1501.

1883. 10 févr. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 170 (court frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1884. Paris, 10 févr. A Charles Duvernet. *Corr.*, III, 285-286 ; *K*, IV, 197-198 (incompl.).

1885. Par s, 12 févr. Au prince Louis-Napoléon. *Corr.*, III, 287-288 ; *K*, IV, 198-199. — Brouillon aut., BHVP, G 1503.

1886. Paris, 12 févr. A Élisabeth Browning. *The letters of E. Browning, 1897*, II, 50. — Copie, Lov., E 922, fol. 164-165.

1887. Paris, 18 févr. A Ariste Dody. *Le Gaulois du dimanche*, 28-29 juillet 1906. — Aut., Lov., E 916, fol. 23-24.

1888. Paris, 20 févr. Au prince Louis-Napoléon. *Corr.*, III, 288-292 ; *K*, IV, 199-201. — Brouillon aut., BHVP, G 1504.

1889. S. d. [Paris, 20 (?) févr. 1852]. A P.-J. Hetzel. *Corr.*, III, 292-299 (la table de la *Corr.* date : 22 févr.) ; *K*, IV, 202-205. — Aut., archives de M. et de Mme Bonnier de La Chapelle.

1890. Dimanche [c. p. Paris, 22 févr. 1852, c. p. d'arr. Bruxelles, 23 févr. 52]. Au même. *Hetzel*, 170 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1891. 24 févr. [1852, d'après le texte]. A Ernest Périgois. *Corr.*, III, 299-302 ; *K*, IV, 205-207. — Aut., archives de Mme Bourrut-Lacouture.

1892. Paris, 24 févr. A Luigi Calamatta. *Corr.*, III, 303-305 ; *K*, IV, 207-208.
— Paris, mars 1852. Au prince Louis-Napoléon. Voir nos 1910 et 1912.

1893. Paris, 11 mars. A Adolphe Dupuis. *A. Dupuis, étude biographique*, 1893, 11.

1894. S. d. [vers le 12 mars 1852, d'après le texte : elle écrit le soir de la 7e représentation des *Vacances de Pandolphe*]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 172 (courts frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1895. S. d. [13 mars 1852, d'après le texte, confirmé par l'agenda de 1852]. Au même. *Hetzel*, 172 (court frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1896. 14 mars. A UN DESTINATAIRE NON IDENTIFIÉ [COMTE D'ORSAY (?)]. *Alfred Duquesne, Voyages autour de ma vie, 1914*, II, 435-438 (fac-sim., publ. sans nom de destinataire).

1897. S. d. [peu avant le 23 mars 1852, d'après le texte confirmé par l'agenda de 1852]. A P.-J. HETZEL. *Hetzel*, 173 (frag.). — Aut., archives de M. et M^me^ Bonnier de La Chapelle.

1898. S. d. [23 mars 1852, d'après le texte : « M. de Persigny vient de donner l'ordre devant moi de faire expédier immédiatement un passeport », confirmé par l'agenda de 1852 : « 23 mars, on donne l'ordre d'envoyer un passeport »]. A SOPHIE HETZEL. *Hetzel*, 173. — Aut., archives de M. et M^me^ Bonnier de La Chapelle.

1899. S. d. [après le 23 mars 1852, il est question de l'affaire manquée du passeport]. A P.-J. HETZEL. *Hetzel*, 173 (très court frag.). — Aut., archives de M. et M^me^ Bonnier de La Chapelle.

1900. Paris, 1^er^ avril. AU MÊME. *Hetzel*, 174 (frag.). — Aut., archives de M. et M^me^ Bonnier de La Chapelle.

1901. Nohant, 5 avril. A ALPHONSE FLEURY. *Corr.*, III, 312-324.

1902. 8 avril. A P.-J. HETZEL. *Hetzel*, 174 (très court frag.). — Aut., archives de M. et M^me^ Bonnier de La Chapelle.

1903. Nohant, 13 avril. A MAURICE. *K*, 342-343 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1509 ; copie, Lov., E 922, fol. 171-172.

1904. S. d. [14 (?) avril 1852, d'après le texte elle vient de lire *La Marâtre*, l'agenda de 1852 indique qu'elle a fait cette lecture le 13 avril]. A P.-J. HETZEL. *Hetzel*, 174 (court frag.). — Aut., archives de M. et M^me^ Bonnier de La Chapelle.

1905. 19 avril. A JULES CLAYE. *RSH*, oct.-déc. 1954, 373, note 1 (frag.). — Aut., Lov., E 864, fol. 26-27.

1906. Nohant, 20 avril. A MAURICE. *K*, IV, 344 (long frag.). — Aut., BHVP, G 1510 ; copie, Lov., E 922, fol. 173-174.

1907. 25 avril. A SOLANGE. *K*, III, 611-616. — Aut., BHVP, G 1511.

1908. 28 avril [1852, d'après le texte]. A MAURICE. *K*, IV, 344-345 (longs frag.). — Aut., BHVP, G 1513 ; copie, Lov., E 922, fol. 187-189.

1909. Samedi soir [avril 1852]. A P.-J. HETZEL. *Hetzel*, 175 (courts frag.). — Aut., archives de M. et M^me^ Bonnier de La Chapelle.

1910. S. d. [2 mai 1852, redatée par *K*, IV, 209]. AU PRINCE LOUIS-NAPOLÉON. *Corr.*, III, 306-310 (sous la date : mars 1852) ; *K*, IV, 210-212 (sous la date du 2 mai). — Brouillon aut., BHVP, G 1505.

1911. 7 mai [1852, d'après le texte]. A P.-J. HETZEL. *Hetzel*, 175 (frag.). — Aut., archives de M. et M^me^ Bonnier de La Chapelle.

1912. S. d. [12 mai 1852, redatée par *K*, IV, 209]. AU PRINCE LOUIS-NAPOLÉON. *Corr.*, III, 310-311 (incompl. sous la date de mars 1852) ; *K*, IV, 212-213 (même texte sous la date du 12 mai). — Brouillon aut., BHVP, G 1506.

1913. 12 mai. A P.-J. HETZEL. *Hetzel*, 175 (court frag.). — Aut., archives de M. et M^me^ Bonnier de La Chapelle.

1914. Nohant, 23 mai. A JOSEPH MAZZINI. *NR*, 15 oct. 1881, 707-723 (sous la date fausse de 1853) ; *Corr.*, III, 325-349.

1915. S. d. [vers le 25 mai 1852 (?), semble être la l. dont Lambert parle à Aucante le 30 mai 1852, cf. *Maurois, Lélia*, 403]. A EUGÈNE LAMBERT. *RU ill.*, I, juillet 1888, 111-113 (sous la date : fin 1853).

1916. Nohant, 27 [mai 1852, d'après le texte et celui de la l. suivante]. A SOPHIE HETZEL. *Hetzel*, 176 (frag.). — Aut., archives de M. et M^me^ Bonnier de La Chapelle.

1917. 27 mai. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 176 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1918. Dimanche 30 mai. A Lemoine-Montigny-*Vincent*, I, 437 (court frag.). — Aut., Lov., E 887, fol. 15-16.

1919. Nohant, 2 juin. A Marie-Sophie Leroyer de Chantepie. *Corr.*, III, 349-350.

1920. Nohant, 9 juin [1852, d'après le texte]. A Lise Perdiguier. *Le Compagnonnage*, avril 1944, 1, l. XXIV. — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

1921. 9 juin. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 177-178 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1922. 18 juin. Au rédacteur du journal « La Presse ». *La Presse*, 21 juin 1852 (frag.) ; *L'Estafette*, 22 juin 1852 (même frag.) ; *K*, IV, 234 (même frag.). — Brouillon aut., BHVP, G 1526.

1923. 21 juin [1852, d'après le texte]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 178 (court frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1924. Nohant, 27 juin. Au prince Louis-Napoléon. *Corr.*, III, 351 ; *K*, IV, 214.

— Fin juin-début juillet 1852. A Solange. Voir nº 1820.

1925. 9 juillet. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 182 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1926. 16 juillet. Au même. *Hetzel*, 182 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1927. Nohant, 16 juillet. Au même (lettre destinée à la publication). *IB*, 22 juillet 1852 ; *La Presse*, 25 juillet 1852. — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1928. S. d. [juillet 1852 (?), le texte de cette l. est à rapprocher de celui de l'agenda de 1852, à la date du 19 juillet]. A Félix Aulard. *Fig. lit.*, 15 mai 1948.

1929. Nohant, 7 août. A [Émile de Girardin (?)]. *La Presse*, 11 août 1852.

1930. 7 août. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 183 et 185 (plusieurs frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1931. 21 août [1852, d'après le texte]. A Solange. *RDM*, 1er mars 1905, 209 (court frag.) ; *Rocheblave*, *G. S. et sa fille*, 175 (même court frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 142-143.

1932. Nohant, 22 août. A Pierre Leroux. *Félix Thomas*, *Pierre Leroux*, *1904*, 131, note 1 ; *K*, III, 412. — Copie, Lov., E 918, fol. 256.

1933. Dimanche soir [22 août 1852, d'après le texte et celui des l. du 21 et du 23]. A Solange. *RDM*, 1er mars 1905, 209 (court frag.) ; *Rocheblave*, *op. cit.*, 175 (même court frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 144-146.

1934. Lundi soir [23 août, c. p. La Châtre, 24 août 1852]. A la même. *RDM*, 1er mars 1905, 209 (court frag.) ; *Rocheblave*, *op. cit.*, 175 (même court frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 150.

1935. Nohant, 29 août. A la même. *RDM*, 1er mars 1905, 209-210 (frag.) ; *Rocheblave*, *op. cit.*, 177-178 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 152-153.

1936. 31 août [1852, d'après le texte]. A Ernest Périgois. *Corr.*, III, 351-352 (incompl.). — Aut., archives de Mme Bourrut-Lacouture.

1937. 4 sept. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 188 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1938. Nohant, 6 sept. A Jules Lecomte. *La Presse*, 10 sept. 1852.

1939. 8 7bre. A Solange. *RDM*, 1er mars 1905, 210 (long frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 178-179 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 155.

1940. S. d. [11 sept. 1852, d'après le texte où il est question de l'article paru dans *La Presse* du 10 sept.]. A Maurice. *K*, IV 284 (frag.). — Aut., BHVP, G 1535 ; copie, Lov., E 922, fol. 220-221.

1941. Nohant, 14 7bre. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 188 et 189 (plusieurs frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1942. 14 7bre. A Maurice. *Corr.*, III, 353-355 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1537.

1943. 21 7bre. A Solange. *RDM*, 1er mars 1905, 210-211 (frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 180 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 156.

1944. S. d. [sept. 1852 (?)]. A Mme de Voisins. *Fig. sup.*, 18 juin 1876 (frag.). — Aut., Lov., E 913, fol. 365-366.

1945. 24 7bre. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 190 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1946. 26 7bre. Au même. *Hetzel*, 190 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1946 *bis*. 29 7bre. A Charles Poncy. *D. Fahmy, Ch. Poncy*, 115, note 2 (court frag. sous la date fausse du 27 sept. 1851). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 287-288.

1947. Nohant, 5 oct. A Maurice. *Berry-Limoges*, n° 35, 1er trimestre 1958, 1-2. — Aut., BHVP, G 1549 ; copie, Lov., E 922, fol. 238-239.

1948. S. d. [12 oct. 1852 ; d'après le texte cette l. a été écrite le lendemain du jour où G. S. a vu jouer *Le Démon du foyer*, l'agenda nous apprend que ce fut le 11 oct.]. A Adolphe Dupuis. *A. Dupuis, op. cit.*, 12.

1949. Paris, 26 [oct. d'après le texte ; cette l. est écrite de Paris la veille de son départ pour Nohant, or elle a quitté Paris le 27 oct.]. Au prince Napoléon (Jérôme). *Corr.*, III, 355-356 (sous la date du 26 nov.).

1950. S. d. [peu après le 2 nov. 1852 (?)]. A Michel Accursi. *REI*, janv.-juin 1957, 54. — Aut., Lov., E 912, fol. 16.
— 26 nov. Au prince Napoléon (Jérôme). Voir n° 1949.

1951. 26 9bre. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 193-194 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1952. 1er Xbre. Au même. *Hetzel*, 199-200 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1953. S. d. [début déc. 1852, avant le 9, date d'une l. à Poncy dont le texte confirme celui de cette l.]. A Émile de Girardin. *L. Séché, Delphine Gay, 1910*, 310-311. — Copie, Lov., E 884, fol. 15-16.

1954. Nohant, 18 déc. A Armand Barbès. *Corr.*, III, 356-358.

1955. 20 Xbre. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 200 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1956. 30 déc. A [un destinataire non identifié]. *RDM*, 15 août 1909, 925.

1957. S. d. [fin déc. 1852, d'après le texte et celui des l. de Solange à sa mère]. A Solange. *RDM*, 1er mars 1905, 212 (frag. s. d.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 184 (même frag. s. d.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 159.
— 1852. A Marie d'Agoult. Voir n° 1761.

**1853**

1958. 1er janv. A Félix Aulard. *Fig. lit.*, 15 mai 1948 (billet en vers).

1959. Nohant, 5 janv. A Théophile Silvestre. *Th. Silvestre, Histoire des artistes vivants, 1856*, 48-49 (incompl.) ; *Corr.*, III, 358-361 (sous la date du 6 janv.). — Brouillon aut., BHVP, G 1570 (daté : 5 janv.). — 16 janv. A Maurice. Voir nº 1964.

1960. 16 janv. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 201-202 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1961. Nohant, 30 janv. A Charles Duvernet. *Corr.*, III, 362-364.

1962. S. d. [fin janv. ou début févr. 1853]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 203 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle. — 7 févr. A Michel Lévy. Voir nº 1782.

1963. Nohant, 8 févr. Au prince Napoléon (Jérôme). *Corr.*, III, 364.

1964. 16 févr. [1853, d'après le texte]. A Maurice. *Corr.*, III, 365-366 ; *K*, III, 685, note 1 (court frag. sous la date du 16 janv.). — Aut., BHVP, G 1575.

1965. Nohant, 19 févr. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 205-206 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1966. 25 févr. A Maurice. *RSH*, oct.-déc. 1959, 352 (frag.). — Aut., BHVP, G 1578 ; copie, Lov., E 922, fol. 273.

1967. Paris, 10 mars. A Émile Aucante. *RSH*, avril-juin 1959, 221. — Aut., Lov., E 862, fol. 126.

1968. S. d. [vers le 15 mars 1853]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 210-211. — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1969. Vendredi [entre le 7 et le 27 mars 1853, peut-être le 18 d'après le texte confirmé par celui de l'agenda]. A Angèle et Ernest Périgois. *Corr.*, III, 367-368 (incompl.).

1970. Mardi soir [22 mars 1853, d'après le texte : « Je serai encore ici demain toute la journée [...] si vous veniez me tendre la main », confirmé par l'agenda : le mercredi 23 elle reçoit la visite d'A. Karr]. A Alphonse Karr. *A. Karr, Les Guêpes*, 3 oct. 1875, 379 ; *Fig.*, 5 oct. 1875.

1971. 30 mars [1853, d'après le texte confirmé par l'agenda]. A Solange. *RDM*, 1er mars 1905, 212 (court frag.) ; *Rocheblave, G. S. et sa fille*, 185 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 160.

1972. Nohant, 20 avril. A A. Giraud (éditeur). *Cat. vente de la bibl. de M. J. L. P. (Henri Leclerc, 1918)*, nº 2809 C (résumé) ; *Centre-Éclair*, 16 oct. 1953 ; *Centre-Éclair*, 26-27 juin 1954 (fac-sim., l. indiquée à tort comme inédite).

1973. Nohant, 29 avril. A Dutacq. *RSH*, avril-juin 1959, 221-222. — Aut., Lov., E 862, fol. 130-131.

1974. Nohant, 29 avril. A Jacquin. *RSH*, avril-juin 1959, 222. — Copie aut., Lov., E 862, fol. 130 vº-131.

1975. Nohant, 5 mai. A François Ponsard. *Les Matinées italiennes*, 29 mai 1870, 427-428 (frag.). — Aut., Lov., E 915, fol. 145-146. — 23 mai. A Joseph Mazzini. Voir nº 1914.

1976. 10 juin [1853, d'après le texte et celui de la l. suivante datée par G. S.]. A Émile Aucante. *C. Ryelandt, Le Vicomte Spoelberch de Lovenjoul et G. S., 1958*, 5 (frag.). — Aut., Lov., E 875, fol. 197-201.

1977. Vendredi soir 10 juin. Au même. *C. Ryelandt, op. cit.*, 4 (court frag.). — Aut., Lov., E 875, fol. 202-203.

1978. Nohant [vers le 25, d'après le texte] juin. A Sully-Lévy. *Corr.*, III, 368-369.

1979. S. d. [vers le 15 juillet 1853, la réponse de Solange est datée du mardi 19]. A Solange. *RDM*, 1er mars 1905, 209 (frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 175-176 (même frag.). — Aut., Br. mus., Add. mss 41190, fol. 146-147.

1980. 15 juillet. A Lemoine-Montigny. *Vincent*, I, 437 (très court frag.). — Aut., Lov., E 887, fol. 44-45.

1981. Nohant, 23 juillet. A Émile de Girardin. *L. Séché, Delphine Gay*, 311-312. — Copie, Lov., E 884, fol. 27.

1982. Nohant, 13 août. A Mme de Voisins. *Fig. sup.*, 18 juin 1876 (long frag.). — Aut., Lov., E 913, fol. 369-370.
— 13 août. A la même. Voir n° 2025.

1983. S. d. [fin août]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 222 (très court frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1984. Nohant, 22 7bre. A Lise Perdiguier. *Le Compagnonnage*, avril 1944, 1-2, l. XXV. — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

1985. Nohant, 25 sept. A Picard. *Fig.*, 2 juillet 1854 ; *L'Écho de Paris*, 13 mai 1889.

1986. Nohant, 25 7bre. A Maurice. *Corr.*, III, 369-370 (texte très incompl.) ; *K*, III, 686 (frag. en partie inédit). — Aut., BHVP, G 1593 ; copie des passages supprimés dans la *Corr.*, Lov., E 922, fol. 296.

1987. S. d. [peu après le 8 oct. 1853, d'après le texte où il est question d'un article d'Aulard, confirmé par l'agenda : le 8 oct. G. S. note « article d'Aulard sur *le Pressoir* »]. A Félix Aulard. *Fig. lit.*, 15 mai 1948.

1988. Nohant, 28 oct. A Augustine de Bertholdi. *Corr.*, III, 370-372 (incompl.) ; *Le Temps*, 13 oct. 1913 (frag. inédits) ; *Ann. rom.*, janv.-févr. 1914, 36-37 ; *Maurois, Lélia*, 430 (court frag.). — Aut., coll. de Mme Simone André-Maurois.

1989. Nohant, 16 nov. A Maxime Bion. *RNC*, mars-avril 1929, 44-45 ; *Centre-Éclair*, 8 juillet 1929.

1990. 24 9bre [1853, d'après le texte que confirme la date de la notice de G. S. sur Balzac]. A Mme Honoré de Balzac. *NL*, 30 août 1930. — Aut., Lov., A 311, fol. 104-106.

1991. S. d. [déc. 1853, d'après le texte G. S. est à Nohant, or elle y est revenue le 6 déc. après la création de Mauprat]. A Mlle Fernand. *Nouvelle galerie des artistes dramatiques vivants : Salvador Tuffet, Mlle Fernand*, 3-4 (publ. s. d., mais le texte indique que cette l. est postérieure à la création de Mauprat) ; *Le Mousquetaire*, 2 déc. 1854 ; *GA*, 3 avril 1877 (frag.).

1992. S. d. [Nohant, 13 déc. 1853]. A Maurice. *Corr.*, III, 373. — Aut., BHVP, G 1596.

1993. Nohant, 15 Xbre. A Joseph Mazzini. *Corr.*, III, 374-376. — Aut., BHVP, G 1597.

1994. 27 Xbre. A Lemoine-Montigny. *Vincent*, I, 438-439 (courts frag.). — Aut., Lov., E 887, fol. 59-60.
— [Fin 1853]. A Eugène Lambert. Voir n° 1915.

## 1854

1995. Nohant, 3 janv. A Augustine de Bertholdi. *Corr.*, IV, 1-3.

1996. 12 janv. [1854 ; G. S. a daté 1853 par erreur, car elle fait allusion à la mort de Planet survenue le 30 déc. 1853]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 228-229 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1997. 13 janv. [1854, d'après le texte où il est question de la mort de Planet]. A Victor Borie. *Corr.*, IV, 3-6 (sous la date fausse du 16 janv.). — Aut., Lov., E 912, fol. 295-296.

1998. Nohant, 18 janv. A Champfleury. *Cat. vente de la coll. Champfleury*, 29 janv. 1891, E. Charavay expert, 28-29 (frag. et fac-sim. de la dernière page) ; *Le Temps*, 23 janv. 1891 (frag.) ; *L'Écho de Paris*, 22 nov. 1898 (frag.). — Copie, Lov., E 917, fol. 233-236.

1999. S. d. [19 janv. 1854, d'après le texte confirmé par l'agenda]. A Solange. *RDM*, 1er mars 1905, 199 (frag. sous la date : printemps 1851) ; *Rocheblave, G. S. et sa fille*, 148-149 (même frag. et même date). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 83.

2000. 23 janv. A Ludre-Gabillaud. *Vincent*, I, 572.

2001. Nohant, 31 janv. A Maurice. *Corr.*, IV, 6-8 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1603.

2002. 4 févr. A Charles Duvernet. *Vincent*, I, 555-556.

2003. 9 févr. A Solange. *RDM*, 1er mars 1905, 212 (frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 185 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 168.

2004. Nohant, 12 févr. A [Eugène de Mirecourt]. *La Presse*, 14 févr. 1854 ; *Le Mousquetaire*, 15 févr. 1854 ; *E. de Mirecourt, Lamennais, 1854*, 6-14 ; *Corr.*, III, 179-184 (sans nom de destinataire et sous la date fausse de janv. 1850). — Brouillon aut., BHVP, G 1567.

2005. Nohant, 19 févr. A Alexandre Dumas père. *Le Mousquetaire*, 22 févr. 1854.

2006. 19 févr. A Maurice. *Corr.*, IV, 9-12 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1604.

2007. Nohant, 22 févr. A Mme de Voisins. *Fig. sup.*, 18 juin 1876 (long frag.). — Aut., Lov., E 913, fol. 371-372.

2008. Nohant, 2 mars (P. S. du 3 mars). A Lemoine-Montigny. *Vincent*, I, 439 (frag.). — Aut., Lov., E 887, fol. 67-68.

2009. 4 mars. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 229-230 (frag. sous la date fausse du 4 mai). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2010. 11 mars. A Maurice. *Corr.*, IV, 12 (très incompl.). — Aut., BHVP, G 1608.

2011. Nohant, 12 mars. A Augustine de Bertholdi. *Maurois, Lélia*, 434 (court frag.). — Aut., coll. de Mme Simone André-Maurois.
— 13 mars. A Sainte-Beuve. Voir nº suivant.

2012. Nohant, 13 mars. A [Alexandre Dumas père]. *R Paris*, 1er déc. 1896, 568 ; *S.-Sainte-Beuve*, 209-210 (ces deux publ. sous la date du 15 mars et donnent à tort Sainte-Beuve comme destinataire, le texte et celui des l. de Dumas père à G. S. permettent d'identifier le véritable destinataire) ; *J. Bonnerot, Corr. de S.-B.*, IX, 412 (frag. sous la même date et le même destinataire). — Aut., Lov., E 899, fol. 122-123.

2013. Nohant, 28 mars. Au prince Napoléon (Jérôme). *RDM*, 15 août 1923, 849.

2014. Nohant, 8 avril. A Émile Aucante. *Le Mousquetaire*, 12 avril 1854 (le dernier paragraphe du P. S. ne se trouve pas dans l'aut. de G. S., il a dû être ajouté par Aucante). — Aut., Lov., E 875, fol. 275-276.

2015. S. d. [13 ou 14 (?) avril 1854, la réponse à cette l. est datée Samedi (15 avril 1854)]. A Solange. *MF*, juin 1900, 590-591 (frag. s. d.) ; *R. de Gourmont, Promenades littéraires, 2e série, 1906*, 146-147 (frag. s. d.) ; *Maurois, op. cit.*, 430-431 (frag. s. d.).

2016. Nohant, 29 avril. A. M. F[rédéric] S[aulnier]. *L'Autographe*, 1er févr. 1864, 42 (publ. avec les initiales seulement).
— 4 mai. A P.-J. Hetzel. Voir nº 2009.

2017. Nohant, 8 mai. A Monsieur Bascans. *R rev.*, 1er nov. 1899, 281 (frag. sous la date du 9 mai) ; *d'Heylli, La Fille de G. S.*, 79-80.

2018. Nohant, 8 mai [c. p. La Châtre, 9 mai 54, c. p. d'arr. Bléré, 11 mai]. A Mme de La Roche-Aymon. *Fig.*, 23 janv. 1881 (frag.). — Aut., Lov., E 906, fol. 151-153.

2019. S. d. [8 mai (ou peu après) 1854, d'après le texte et celui de la l. précédente]. A René de Villeneuve. *Fig.*, 23 janv. 1881 (frag.). — Aut., Lov., E 906, fol. 136-137.

2020. 13 mai. A Mme Bascans. *R rev.*, 1er nov. 1899, 281 (frag.) ; *d'Heylli, op. cit.*, 80-81.

2021. 25 mai. A la même. *R rev.*, 1er nov. 1899, 281-282 (long frag.) ; *d'Heylli, op. cit.*, 81-84. — Aut., coll. Depruneaux.

2022. 26 mai. A la même. *R rev.*, 1er nov. 1899, 282 (incompl. sous la date du 27 mai) ; *d'Heylli, op. cit.*, 84-86.

2023. 27 mai. A la même. *D'Heylli, op. cit.*, 87.

2024. Nohant, 3 juin. A Armand Barbès. *Corr.*, IV, 13.

2025. Nohant, 9 juin. A Mme de Voisins. *Fig. sup.*, 18 juin 1876 (longs frag.) ; *Roya, Le Plus grand amour de G. S.*, 131-132 (court frag. sous la date inexacte du 13 août 1853). — Aut., Lov., E 913, fol. 373-375.

2026. Nohant, 26 juin. A Prosper Vialon. *NR*, 1er juillet 1904, 3-5.

2027. Nohant, 9 juillet. Au même. *NR*, 1er juillet 1904, 5-9 ; *Livres de France (Biblio)*, nov. 1954, 7-8 (publ. sans nom de destinataire et donnée à tort comme inédite). — Aut., coll. de Mme Simone André-Maurois.

2028. Nohant, 16 juillet. Au prince Napoléon (Jérôme). *Le Gaulois, supplément littéraire*, 10 févr. 1883, 1 ; *Corr.*, IV, 14-15.

2029. Nohant, 16 juillet. A Charles Poncy. *Corr.*, IV, 16-18. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 318-319.

2030. 31 juillet. A Victor Borie. *Corr.*, IV, 19-20 (incompl. du dernier paragraphe). — Aut., Lov., E 912, fol. 297-298.

2031. S. d. [Nohant, 11 août 1854]. A Charles Poncy. *Corr.*, IV, 20-21. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 321-322.

2032. Nohant, 17 sept. A Maxime Bion. *RNC*, mars-avril 1929, 46-47.

2033. Nohant, 18 7bre. A Auguste Roussel. *A. Roussel, La Comédie scandaleuse, 1855*, p. v-vi (publ. sous la date du 18 sept. 1854, mais une note indique : « Mme Sand se trompe de date, c'est en novembre seulement qu'elle a lu *la Comédie scandaleuse* quelques jours après la 1re représentation de *la Conscience* à l'Odéon (4 nov.). » Aucun document ne confirme cette erreur). — Aut., Lov., E 916, fol. 37-38 (lisiblement daté : Nohant, 18 7bre 54).

2034. 21 sept. A Prosper Vialon. *NR*, 1er juillet 1904, 9.

2035. Nohant, 24 sept. A Louis Blanc. *Carnet historique et littéraire*, 15 mai 1899, 321-323.

2036. 3 8bre. A Ernest Périgois. *Regard, Planche*, I, 323 (incompl.). — Copie, Lov., E 922, fol. 327.

2037. Paris, 28 oct. A Armand Barbès. *Corr.*, IV, 25-29.

2038. Vendredi soir [3 nov. 1854, d'après le texte confirmé par l'agenda]. A Alexandre Dumas fils. *Cat. de l'Exposition G. S., B. N., 1954*, no 255 (très court frag.). — Aut., B. N., mss non coté.

2039. Nohant, 9 9bre. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 237 (court frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.
— 18 nov. A Auguste Roussel. Voir no 2033.

2040. Nohant, 23 nov. A Joseph Dessauer. *Die Presse (de Vienne)*, 4 sept. 1855 ; *K*, III, 144.

2041. Nohant, 27 nov. (P. S. du 30). A Armand Barbès. *Corr.*, IV, 29-32.

2042. S. d. [fin nov. ou début déc. 1854]. A [Adolphe Dupuis]. *JSP*, 8/20 juin 1876 (frag. s. d. et sans nom de destinataire). — Copie du journal, Lov., E 918, fol. 283.

2043. S. d. [fin nov. 1854, d'après le texte où il est question de l'article de Planche sur *Flaminio* paru dans la *RDM* du 15 nov.]. A Gustave Planche. *Regard, Planche*, II, 165.

2044. Nohant, 8 déc. A Maxime Bion. *RNC*, mars-avril 1929, 47-48.

2045. 9 Xbre. A Solange. *RDM*, 1er mars 1905, 214 (court frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 189 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 176.

2046. 17 Xbre. A la même. *RDM*, 1er mars 1905, 214-215 (frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 190 (même frag.). — Aut., Br. Mus. Add. mss 41190, fol. 180-181.

2047. Nohant, 26 déc. A Mme de Girardin. *L. Séché, Delphine Gay*, 312-313.

2048. Nohant, 31 déc. A [Adolphe Dupuis]. *JSP*, 8/20 juin 1876 (frag. sans nom de destinataire). — Copie du journal, Lov., E 918, fol. 284.

2049. S. d. [1854]. A A.-J.-B. Chartier. *A.-J.-B. Chartier, Gerbe poétique*, 1854, 6.

2050. S. d. [1854]. A Hippolyte Lucas. *H. Lucas, Portraits et souvenirs littéraires*, 1890, 252-253 ; *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*, août 1893, 115 (texte un peu différent) ; *Ann. rom.*, mars-avril 1905, 171-172 et mai-juin 1905, 245-246. — Copie, Lov., E 918, fol. 273.

## 1855

2051. 1er janv. A Solange. *RDM*, 1er mars 1905, 215 ; *Rocheblave, G. S. et sa fille*, 191. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 182-183.

2052. Nohant, 1er janv. A Mme Lemoine-Montigny (Rose Chéri). *Vincent*, I, 445 (court frag.). — Aut., Lov., E 887, fol. 93-94.

2053. Nohant, 7 janv. A Charles Jacque. *Le Clairon*, 2 juillet 1881 ; *Le Temps*, 4 juillet 1881 ; *Corr.*, IV, 32-33.

2054. Nohant, 10 janv. A Solange. *RDM*, 1er mars 1905, 215 (frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 192 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 184-185.

2055. 17 janv. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 238 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2056. 18 janv. A Augustine de Bertholdi. *Maurois, Lélia*, 438 (frag.) ; *Journal des Instituteurs*, 6 févr. 1954 (frag.). — Aut., coll. de Mme Simone André-Maurois.

2057. Nohant, 24 janv. A [un ministre]. *L'Art*, 4e fascicule du no 734, mai 1896 à déc. 1900, 898. — Aut., Bibl. royale de Belgique, Bruxelles.

2058. Nohant, 30 janv. A Sully-Lévy. *K*, IV, 347-348 (frag.). — Aut., BHVP, G 2549 ; copie, Lov., E 922, fol. 336.

2059. Nohant, 7 févr. A Charles-Edmond. *Corr.*, IV, 34-35.

2060. 12 févr. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 392 (court frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 195-196 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 186-187.

2061. Nohant, 14 févr. A Édouard Charton. *Corr.*, IV, 35-39.

2062. Nohant, 14 févr. A Augustine de Bertholdi. *Corr.*, IV, 40-41.

2063. S. d. [Nohant, 15 févr. 1855, d'après le texte confirmé par l'agenda]. A Victor Borie. *K*, IV, 349 (frag.). — Aut., Lov., E 912, fol. 373-374 ; copie, Lov., E 922, fol. 337 (sous la date du 15 févr.).

2064. Nohant, 18 févr. A Mme de Girardin. *L. Séché, Delphine Gay*, 314-315.

2065. 20 févr. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 392 (frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 196-197 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 190-191.

2066. Nohant, 23 févr. A Maurice. *K*, IV, 348 (frag.). — Aut., BHVP, G 1617 ; copie, Lov., E 922, fol. 338.

2067. Nohant, 24 févr. Au même. *Corr.*, IV, 42-43 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1618.

2068. Nohant, 24 févr. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 392 (frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 198 (même frag.) et 207 (frag. inédit). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 192.

2069. Nohant, 26 févr. A Maurice. *K*, IV, 349 (court frag.) ; *Letterature moderne*, Bologne, 6e année, no 4, 430, note 3 (frag. en grande partie inédit). — Aut., BHVP, G 1619 ; copie, Lov., E 922, fol. 339.

2070. Nohant, 27 févr. A Marie-Sophie Leroyer de Chantepie. *Corr.*, IV, 44-46.

2071. Vendredi, 2 mars [1855, d'après le texte confirmé par l'agenda : le 2 mars 1859 n'est pas un vendredi, et le dimanche 4 mars 1855 elle reçoit Luguet et Marie Laurent comme elle le demande dans sa lettre]. A Caroline Luguet. *P. Cornuau, Bulletin d'aut.*, no 54, pièce 2326 ; *S.-Dorval*, 324 (sous la date fausse du 2 mars 1859). — Aut., coll. de Mme Simone André-Maurois.

— Frascati, mars. A Eugène Lambert. Voir no 2073.

2072. Frascati, 1er avril. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 396-398 (incompl.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 208-213 (même texte). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 195-198.

2073. [Frascati, 2 avril 1855, l. datée par *A. Poli, Letterature moderne*, Bologne, 6e année, no 4, 454, note 97]. A Eugène Lambert. *Corr.*, IV, 46-49 (sous la date de mars 1855).

2074. Frascati, 14 avril. A Jules Néraud. *Corr.*, IV, 50-54.

2075. Frascati, 16 avril. A Victor Borie. *Letterature moderne*, Bologne, 6e année, no 4, 462, note 133 (incompl.). — Aut., Lov., E 912, fol. 506-507 ; copie, Lov., E 922, fol. 340.

2076. La Spezzia, [4 mai, d'après l'agenda de 1855 : « J'ai écrit au crayon à Sol »]. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 398-399 ; *Rocheblave, op. cit.*, 214-217 (ces deux publ. sous la date de fin avril, début mai). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 199-201.

2077. La Spezzia, 9 mai. A Ernest Périgois. *Corr.*, IV, 54-57 (incompl.).

2078. Paris, 23 mai. A Maurice. *Letterature moderne*, Bologne, 6e année, no 5, 604, note 53 et 605, note 55 (frag.). — Aut., BHVP, G 1620 ; copie, Lov., E 922, fol. 342.

2079. Nohant, 1er juin. A Mme de Voisins. *Fig. sup.*, 18 juin 1876 (longs frag.). — Aut., Lov., E 913, fol. 376-378.

2080. Nohant, 6 juin. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 399 (frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 217-218 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 202.

2081. 9 juin. A la même. *RDM*, 15 mai 1905, 399 (court frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 218 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 203-204.

2082. 10 juin. A Maurice. *Letterature moderne*, Bologne, 6e année, no 5, 606 (court frag.). — Aut., BHVP, G 1621 ; copie, Lov., E 922, fol. 344.

2083. 11 juin. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 242 (court frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2084. 23 juin. Au même. *Hetzel*, 242-243 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2085. 25 juin. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 400 (frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 218-219 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 205.

2086. 29 juin. A la même. *RDM*, 15 mai 1905, 400 (court frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 219 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, 206-207.

2087. 2 juillet. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 243-244 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2088. Nohant, 12 juillet. Au prince Napoléon (Jérôme). *Corr.*, IV, 57-58.

2089. 20 juillet. A Charles Pradier. *Fig.*, 13 janv. 1856. — Aut., Biblioteca Civica, Turin.

2090. Nohant, 23 juillet. A [un destinataire non identifié]. *Corr.*, IV, 59-60. — Aut., BHVP, G 1626.

2091. 25 juillet. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 400 (frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 220 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 1.

2092. S. d. [Nohant, 27 juillet 1855, cette l. répond à celle de Delacroix datée : Champrosay, 19 juillet 1855]. A Eugène Delacroix. *Nouvelle nouvelle revue française*, 1er sept. 1953, 572-575 ; *Maurois, Lélia*, éd. du Club du meilleur livre, appendice non paginé. — Aut., coll. Alfred Dupont.

2093. S. d. [après le 1er août 1855, d'après le texte : « Il y a six mois que Jeanne est morte »]. A David Richard. *Le Correspondant*, 25 sept. 1881, 1119 (frag.) ; *Ann. Est*, juillet 1887, 292-298 ; *R hebd.*, 30 juillet 1927, 535-538.

2094. Nohant, 16 août. A Charles Baudelaire. *Eugène Crépet, Œuvres posthumes et corr. inédite de Ch. Baudelaire, 1887*, 290 ; *E. et J. Crépet, Ch. Baudelaire, 1908*, 426-427 ; *K*, IV, 294. — Aut., Lov., E 912, fol. 223 (annotations de Ch. Baudelaire sur l'aut.).

— 18 août. A Paul de Saint-Victor. Voir nº 2200.

2095. Nohant, 19 août. A [Mme de Voisins]. *Le Progrès (revue de Bordeaux)*, 15 sept.-1er oct. 1865, 559-560 (publ. sans nom de destinataire).

2096. 20 août. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 246-247 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2097. Nohant, 20 août. A Mme Arnould-Plessy. *Corr.*, IV, 60-62. — Aut., BHVP, G 2570.

2098. 21 août. A Lise Perdiguier. *Le Compagnonnage*, avril 1944, 2, l. XXVI ; *J. Briquet, A. Perdiguier*, 309 (frag.). — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

2099. 26 août. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 247 (court frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2100. 30 août. A l'abbé Clément. *La Quinzaine*, 1er juillet 1901, 76 (publ. s. d. précise) ; *NR*, 1er sept. 1908, 124 (publ. sous la date du 30 août 1855).

2101. Nohant, 4 sept. A Mme Arnould-Plessy. *Corr.*, IV, 62-64.

2102. S. d. [entre le 4 et le 7 sept. (peut-être le 5) 1855, d'après le texte et celui d'une l. inédite de G. S. à Gustave Vaëz]. Au Directeur de l'Odéon [Gustave Vaëz]. *A. Rousset, Autographes et dessins* [*1879*], cahier 1 (fac-sim.).

— 7 sept. A Maurice. Voir nº 2105.

2103. 13 7bre. Au même. *K*, IV, 289 (incompl.) ; *S.-Dorval*, 278 (frag.). — Aut., BHVP, G 1627 ; copie, Lov., E 922, fol. 361.

2104. Samedi, après la pièce [15 sept. 1855, date de la 1re représentation de *Favilla*]. Au même. *K*, IV, 289 ; *S.-Dorval*, 278 (court frag.). — Aut., BHVP, G 1628 (porte la mention postérieure : 17 7bre, inexacte car le samedi est bien le 15) ; copie, Lov., E 922, fol. 362.

2105. 17 sept. Au même. *K*, IV, 289-290 (incompl.) ; *Pailleron*, III, 241 (frag. sous la date fausse du 7 sept.). — Aut., BHVP, G 1629 ; copie, Lov., E 922, fol. 363-364.

2106. Paris, le 17 7bre. A Franz Liszt. *Marix-Spire, Le Cas G. S.*, 603. — Aut., Lov., E 914, fol. 261-263.

2107. Paris, 20 7bre. Au même. *La Mara, Briefe...*, III, 1904, 24. — Aut., Institut de littérature classique allemande, Weimar.

2108. 29 7bre. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 248 (court frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2109. S. d. [Nohant, sept. 1855, mention postérieure sur l'aut.]. A Paulin Limayrac. *Corr.*, IV, 64-68. — Aut., BHVP, G 1630.

2110. S. d. [1er oct. 1855, mention postérieure sur l'aut.]. A Jules Janin. *Corr.*, IV, 68-80. — Brouillon aut., BHVP, G 1634.

2111. Nohant, 1er oct. A Mme Riou-Kerhalet. *Fig. sup.*, 22 sept. 1888 ; *Émile de Keratry, Petits mémoires, 1898*. 129-130.

2112. Nohant, 14 8bre. A Jules Michelet. *R Paris*, 1er déc. 1904, 557. — Aut., BHVP, fonds Michelet, K 3.3.8, A 4832 (7).

2113. 22 oct. A Pauline Viardot. *RR*, avril 1944, 130 (frag.).

2114. 16 9bre. A Mme de Voisins. *Fig. sup.*, 18 juin 1876 (longs frag.). — Aut., Lov., E 913, fol. 379-381.

2115. 16 9bre. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 256-257 (court frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2116. 21 9bre. A Mme Arnould-Plessy. *Corr.*, IV, 80-83. — Aut., BHVP, G 2574.

2117. Nohant, 26 nov. A Alexandre Dumas fils. *Corr.*, IV, 83-85.

2118. Dimanche matin [16 déc. 1855, d'après le texte confirmé par l'agenda]. A Théophile Gautier. *La République des lettres*, 20 juin 1876 (fac-sim.) ; *L'Événement*, 25 juin 1876. — Aut., Lov., E 913, fol. 335-336.

2119. S. d. [1855 (?)]. A Augustine de Bertholdi. *Maurois, Lélia*, 441 (frag.). — Aut., coll. de Mme Simone André-Maurois.
— [1855]. A Jules Verne. Voir no 2926 [25 juillet 1865].
— [1855]. A Charles Duvernet. Voir no 2127.

2120. Lundi soir [24 déc. 1855 ou 7 janv. 1856, d'après le texte de la l. et celui de l'agenda les deux dates sont possibles]. A Édouard Plouvier. *Fig.*, 20 janv. 1856 (long frag. s. d. avec la seule indication : lundi soir) ; *Le Ménestrel*, 20 janv. 1856 (même frag.). — Aut., coll. Georges Lubin.

## 1856

2121. Paris, 9 janv. A Paul de Saint-Victor. *Corr.*, IV, 85-86.

2122. 9 janv. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 392-393 (long frag.) ; *Rocheblave, G. S. et sa fille*, 198-199 (même frag.). — Aut., Br. mus., Add. mss 41191, fol. 5-6.

2123. Paris, 15 janv. A la même. *RDM*, 15 mai 1905, 393 ; *Rocheblave, op. cit.*, 199-200. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 7.

2124. S. d. [25 janv. 1856, d'après le texte confirmé par l'agenda]. A Arsène Houssaye. *A. Houssaye, Les Confessions*, éd. 1885, I, pl. XV (fac-sim. s. d.).
— 28 janv. A Jules Michelet. Voir n° 2164.

2125. Mercredi 13 févr. A Magny. *Fig.*, 17 févr. 1856.

2126. 6 mars. A Empis. *Débats*, 9 juin 1926.

2127. Jeudi soir [6 mars 1856, d'après le texte confirmé par l'agenda]. A Charles Duvernet. *Combat*, 26 juillet 1956 (frag. s. d., publ. parmi les l. de 1855). — Copie, BHVP, fonds Aurore Sand.

2128. Nohant, 14 mars. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 261 (frag.). — Aut., archives de M. et M^me^ Bonnier de La Chapelle.

2129. S. d. [mercredi 26 mars 1856, G. S. voit le *Mariage de Figaro* ce jour-là, d'après le texte cette l. date du soir ou du lendemain de la représentation]. A Regnier. *Le Temps*, 4 avril 1889 (publ. s. d.) ; *GA*, 15 avril 1889, 221-224 (incompl.. publ. s. d.).

2130. Paris, 28 mars. A Adélaïde Ristori. *A. Ristori, Ricordi e studi artistici, 1887*, 307-308 (incompl.). — Copie, Museo di Storia del Risorgimento, Rome.

2131. 3 avril. A Charles et Eugénie Duvernet. *K*, IV, 298. — Copie, Lov., E 922, fol. 381.

2132. Paris, 9 avril. A Adélaïde Ristori. *A. Ristori, op. cit.*, 312. — Copie, Museo di Storia del Risorgimento, Rome.

2133. Paris, 9 avril. A Paul de Saint-Victor. *Corr.*, IV, 86-87 (publ. s. d., la date est indiquée à la table des matières).

2134. Paris, 13 avril. A Augustine de Bertholdi. *Corr.*, IV, 87-88.

2135. 26 avril. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 405 (frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 232-234 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 10-11.

2136. Nohant, 1^er^ [mai, l'aut. porte avril, ce qui est une erreur de G. S., en 1856 elle n'est arrivée à Nohant que le 21 avril]. A M^me^ Arnould-Plessy. *Corr.*, IV, 89-91. — Aut., BHVP, G 2589.

2137. Nohant, 18 mai. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 262-263 (court frag.). — Aut., archives de M. et M^me^ Bonnier de La Chapelle.

2138. Nohant, 24 mai. A M^me^ Victor Hugo. *Le Temps*, 21 juillet 1905.

2139. Nohant, 24 mai. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 263-264 (long frag.). — Aut., archives de M. et M^me^ Bonnier de La Chapelle.

2140. 30 mai. A [Angèle Néraud (?)]. *BUG*, mars 1904, 522.
— [mai 1856]. A Gustave Planche. Voir n° 1155.

2141. 9 juin. A M^me^ Alexandre Dumas père (Ida Ferrier). *Combat*, 26 juillet 1956 (long frag.). — Aut., Lov., E 913, fol. 152-155.

2142. 16 juin. A Caroline Luguet. *S.-Dorval*, 280-281. — Aut., coll. de M^me^ Simone André-Maurois.

2143. Nohant, 21 juin. A [M^me^ Torre (?)]. *Lit. nas.*, n^os^ 33-34, 1939, 708 (publ. traduite en russe et sans nom de destinataire). — Aut., Institut d'histoire de l'Académie des Sciences, Léningrad.

2144. Nohant, 21 juin. A Victor Hugo. *R France*, 1^er^ déc. 1922, 496-497.

2145. Nohant, 21 juillet. A Félix Nadar. *Le Petit moniteur universel*, 12 juin 1876 (fac-sim.). — Aut., B. N., n. a. fr. 24285, fol. 128-129.

2146. 23 juillet. A Charles Poncy. *Corr.*, IV, 91-92. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 348-349.

2147. 22 août. A Caroline Luguet. *S.-Dorval*, 282. — Aut., Lov., E 914, fol. 287.

2148. 12 7bre. A René Luguet. *S.-Dorval*, 284-285. — Aut., Lov., E 914, fol. 289-290.

2149. 19 sept. A Charles et Eugénie Duvernet. *S.-Dorval*, 287 (court frag.). — Copie, Lov., E 922, fol. 395.

2150. Samedi, 27 7bre. A Angèle et Ernest Périgois. *S.-Dorval*, 287 (court frag.). — Copie, Lov., E 922, fol. 396.

2151. 8 8bre. A Caroline Luguet. *S.-Dorval*, 290. — Aut., Lov., E 914, fol. 291.

2152. Nohant, 12 8bre. A Charles de La Rounat. *GA*, 15 avril 1882, 199. — Aut., Lov., E 914, fol. 195.

2153. 20 8bre. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 264 (long frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2154. Nohant, 25 oct. A Luigi Calamatta. *Letterature moderne*, Bologne, 6e année, no 5, 590, note 6 (court frag.). — Copie, Lov., E 922, fol. 401.

2155. 1er 9bre. A Charles de La Rounat. *GA*, 15 avril 1882, 200-201. — Aut., Lov., E 914, fol. 196-197.

2156. 1er nov. A Prosper Vialon. *NR*, 1er juillet 1904, 9-10.

2157. Nohant, 25 nov. A Édouard Charton. *RDM*, 1er juillet 1954, 122-123.

2158. Nohant, nov. A Charles Duvernet. *Corr.*, IV, 93-94.

2159. 10 déc. A M. Brisson. *Le Temps*, 20 juillet 1930.

2160. 20 Xbre. A Ernest Périgois. *Corr.*, IV, 95.

2161. Nohant, 25 déc. A Albert Lacroix. *NRI*, 22 sept.-1er oct. 1897, 343-344 ; *L'Événement*, 28 sept. 1897 ; *Petite revue internationale*, 3 oct. 1897, 206. — Aut., coll. de M. Joseph Thibault.

2162. Nohant, 30 Xbre. A René de Villeneuve. *Fig.*, 23 janv. 1881 (frag.). — Aut., Lov., E 906, fol. 166-167.
— [Déc. 1856]. A Solange. Voir no 2367.

## 1857

2163. 3 janv. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 393 ; *Rocheblave*, *G. S. et sa fille*, 200. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 21-22.

2164. 28 janv. [1857, l'aut. porte 1856, date impossible car dans cette l. il est question du livre de Michelet : *Les Guerres de religion*, paru seulement le 7 mars 1856]. A Jules Michelet. *R Paris*, 1er déc. 1904, 559-560 (sous la date du 26 janv.) ; *LF*, 1er-8 juillet 1954 (frag. sous la date du 28 janv. 1856). — Aut., BHVP, fonds Michelet, K 3.3.81, A 4832 (8).

2165. 30 janv. A Albert Lacroix. *NRI*, 22 sept.-1er oct. 1897, 345-346 ; *L'Événement*, 28 sept. 1897 ; *Petite revue internationale*, 10 oct. 1897, 213.

2166. 6 févr. A Anatole de La Forge. *La Presse*, 13 févr. 1857 (publ. sans nom de destinataire, mais ce nom est indiqué par la l. d'A. de La Forge publ. dans *Le Siècle*, le 12 mars).

2167. 6 févr. A Charles-Edmond. *Nuova Antologia*, no 1867, juillet 1956, 570 (court frag. s. d.). — Copie, Lov., E 922, fol. 410.

2168. Nohant, 7 févr. A Jenny Vialon. *NR*, 1er juillet 1904, 10-11.

2169. Nohant, 16 févr. A Lise Perdiguier. *Le Compagnonnage*, avril 1944, 2, l. XXVII. — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

2170. Nohant, 29 févr. A Adolphe Joanne. *Corr.*, IV, 96-97.

2171. Nohant, 14 mars. A Charles-Edmond. *K*, IV, 363. — Copie, Lov., E 922, fol. 417.

2172. Nohant, 14 mars. A Havin. *La Presse*, 17 mars 1857 ; *Le Siècle*, 18 mars 1857 ; *K*, IV, 364.

2173. Nohant, 18 mars. A Eugène Fromentin. *R Paris*, 15 sept. 1909, 261.

2174. 19 mars. A Charles-Edmond. *K*, IV, 365. — Copie, Lov., E 922, fol. 419.

2175. Nohant, 19 mars. A Manin, Ulloa et Ary Scheffer. *Le Siècle* et *La Presse*, 22 mars 1857 ; *K*, IV, 364-365.

2176. Nohant, 22 mars. A Leboys des Guays. *Débats*, 3 sept. 1884.

2177. Nohant, 26 mars. A Mme de Voisins. *Fig. sup.*, 18 juin 1876 (frag.). — Aut., Lov., E 913, fol. 386-387.

2178. Nohant, 27 mars. A Eugène Fromentin. *Louis Gonse, E. Fromentin, 1881*, 144-145 (frag.) ; *R Paris*, 15 sept. 1909, 262-263.

2179. 29 mars. A Manin et Ulloa. *Le Siècle*, 2 avril 1857 ; *K*, IV, 366-367.

2180. 30 mars. A Manin. *Le Siècle*, 2 avril 1857 ; *K*, IV, 367. — Aut., BHVP, G 2553 (incompl.).

2181. 30 mars. A Charles-Edmond. *K*, IV, 368 (frag.) ; *Nuova Antologia*, juillet 1956, 377 (frag. inédit). — Copie, Lov., E 922, fol. 420.

2182. S. d. [avant le 16 avril 1857, d'après le texte d'une l. à Victor Borie, cf. nº 2185]. A Édouard Grenier. *RB*, 15 oct. 1892, 492 (court frag.) ; *É. Grenier, Souvenirs littéraires, 1894*, 108. — Aut. brûlé pendant la Commune, texte cité de mémoire.

2183. 4 avril. A M. Desplanches. *Nuova Antologia*, juillet 1956, 377. — Copie, Lov., E 922, fol. 421.

2184. Nohant, 6 avril. A Luigi Calamatta. *Corr.*, IV, 97-99.

2185. Nohant, 16 avril. A Victor Borie. *Corr.*, IV, 100-101. — Aut., Lov., E 912, fol. 314-315.

2186. Nohant, 20 avril. A Charles Poncy. *K*, IV, 368 (frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 353-354 ; copie, Lov., E 922, fol. 423.

2187. Paris, 15 mai. A Eugène Fromentin. *R. Paris*, 15 sept. 1909, 264.

2188. S. d. [16 mai 1857 (?), le 15 mai G. S. assiste à l'Opéra, au ballet des *Elfes*, cette l. pourrait dater du lendemain]. A Mme Ferraris. *GP*, 19 juillet 1857, 7 (publ. s. d., l'auteur de l'article indique que cette l. a été écrite après la reprise d'*Orfa*, ce qui paraît être une erreur car ce ballet a été donné le 15 juillet et à cette date G. S. est à Nohant).

2189. S. d. [peu avant le 20 mai 1857, date du départ de G. S. pour Nohant]. A Caroline Luguet. *S.-Dorval*, 312 (publ. parmi les l. de 1858). — Aut., coll. de Mme Simone André-Maurois.

2190. Nohant, 24 mai. A Victor Hugo. *R France*, 1er déc. 1922, 502-503.

2191. Nohant, 6 juin. A [une destinataire non identifiée]. *Cat. Charavay*, nº 698, oct. 1957, pièce 26680 (frag. sans nom de destinataire) ; *Centre-Matin*, 22 oct. 1957. — Aut., coll. de M. Louis Laville.

2192. Nohant, 13 juin. A Charles-Edmond. *Corr.*, IV, 101-102.

2193. 27 juin. A Maurice. *K*, IV, 377-378 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1650 (incompl.) ; copie, Lov., E 922, fol. 426-427.

2194. 2 juillet. A l'abbé Clément. *La Quinzaine*, 1er juillet 1901, 79 ; *NR*, 1er sept. 1908, 125.

2195. Nohant, 4 juillet [1857, d'après le texte confirmé par l'agenda]. Au même. *La Quinzaine*, 1er juillet 1901, 79-80 ; *NR*, 1er sept. 1908, 125. — Aut., Lov., E 916, fol. 121 (mention postérieure inexacte : 1868).

— Aix-les-Bains, 10 juillet 1857. A Louis Blanc. Lettre faussement attribuée à G. S., elle est probablement de Mme de Solms.

2196. Nohant, 24 juillet. A Caroline Luguet. *S.-Dorval*, 291. — Aut., Lov., E 914, fol. 293.

2197. 30 juillet [1857, mention postérieure sur l'aut.]. A Maurice. *K*, IV, 378-379 (frag.). — Aut., BHVP, G 1651 ; copie, Lov., E 922, fol. 429-430.
— Gargilesse, juillet 1857. A M... [destinataire non identifié]. Voir n° 2407.

2198. 12 août. A Maurice. *K*, IV, 340 (court frag.) et 379 (frag.). — Aut., BHVP, G 1654 ; copie, Lov., E 922, fol. 432-433.

2199. Nohant, 15 août. A Charles Poncy. *Corr.*, IV, 107-108 (incompl.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 356-357.

2200. Nohant, 18 août. A Paul de Saint-Victor. *Corr.*, IV, 109 (sous la date de 1857 qui paraît exacte d'après le texte de plusieurs l. inédites ou publ. de 1857) ; *Cat. V. Degrange*, n° 39, 15 juin 1936, pièce 10206 (frag. sous la date de 1855) ; *RHLF*, avril-juin 1937, 295 (frag. sous la date de 1855).

2201. Nohant, 16 7bre. Au rédacteur du « Courrier de Paris ». *Le Courrier de Paris*, 22 sept. 1857. — Aut., Lov., E 770, fol. 11.
— 6 oct. 1857. A l'impératrice Eugénie. Voir nos 2204 et 2205.

2202. S. d. [été ou automne 1857 (?), d'après le texte postérieure au 3 juillet date de la mort d'E. Sue]. A Mme de Solms. *Petite revue internationale*, 11 avril 1897, 9-10 ; *La France*, 14 avril 1897 (fac-sim.) ; *NRI*, 15 avril 1897, 430-433 (ces trois publ. sans nom de destinataire) ; *NRI*, juin 1899, 867 (le texte de l'article indique le nom de la destinataire).

2203. S. d. [oct. 1857, d'après le texte que l'on peut rapprocher de celui de la l. n° 2204]. Au comte d'Aure. *Débats*, 1er juillet 1904 (frag.).

2204. Nohant, 27 oct. A l'impératrice Eugénie. *Fig.*, 12 juin 1881 (sous la date du 30 oct. 1857) ; *Corr.*, IV, 110-111 (sous la date du 6 oct. 1857). — Brouillon aut., BHVP, G 1655 (porte de la main de G. S. : « J'ai écrit et envoyé le 27 — garder la copie »).
— Nohant, 30 oct. A la même. Voir nos 2204 et 2205.

2205. Nohant, [6 nov., d'après le texte inédit de deux l. à Damas-Hinard datées la 1re par le c. p. 5 nov. 1857, la 2e par le c. p. 8 nov. 1857, qui indique que la l. à l'Impératrice a été écrite entre ces deux dates]. A la même. *Fig.*, 1er juin 1881 (sous la date du 6 oct. 1857) ; *Corr.*, IV, 111-112 (sous la date du 30 oct. 1857).

2206. Nohant, 8 9bre. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 277-278 (long frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2207. Nohant, 9 9. A Jules Michelet. *R Paris*, 1er déc. 1904, 561. — Aut., BHVP, fonds Michelet, K 3.3.81, A 4832 (9).

2208. Dimanche, 15 9bre. A M. et Mme Constant Moreau. *R univ.*, juillet-oct. 1950, 216.
— 18 nov. A Marie Laurent. Voir n° 2219.

2209. S. d. [21 nov. 1857, d'après le texte Jacques Luguet quitte Nohant le lendemain, l'agenda nous apprend que ce départ eut lieu le 22 nov. 1857]. A Caroline Luguet. *E. Coupy, Marie Dorval, 1868*, 331-332 ; *S.-Dorval*, 297.

2210. 23 9bre. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 278 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2211. Nohant, 23 9bre. A Mme de Solms. *Petite revue internationale*, 19-26 déc. 1897, 281 (fac-sim.).

2212. S. d. [25 9bre 57, mention postérieure sur l'aut., mais une l. de G. S. datée 22 9bre 57 est probablement du même jour ou de la veille, celle-ci serait donc du 22 ou du 23]. A Pierre Bocage. *S.-Viardot*, 144, note 1 (court frag.). — Aut., Lov., E 880, fol. 139-140.

2213. Nohant, 29 nov. A Charles-Edmond. *Corr.*, IV, 112-116.

2214. Nohant, 8 déc. Au même. *Corr.*, IV, 116-119.

2215. Nohant, 9 Xbre. A Mme de Contades. *S.-Dorval*, 298 (frag.). — Brouillon aut., BHVP, G 1656 ; copie, Lov., E 922, fol. 440.

2216. Nohant, 9 déc. A l'impératrice Eugénie. *Fig.*, 1er juin 1881 ; *Corr.*, IV, 119-120.

2217. Nohant, 10 déc. A Victor Faguet. *R lat.*, 25 mars 1903, 192.

2218. Nohant, 17 déc. Au prince Napoléon (Jérôme). *Corr.*, IV, 121-125.

2219. Nohant, 18 [déc.]. A Marie Laurent. *Ann. pol. et lit.*, 6 oct. 1901, 214-215 (sous la date du 18 nov.); *L'Éclair*, 6 juillet 1904 (incompl. et s. d. précise) ; *F. Galipaux, Les Luguet, 1929*, 55 (sous la date du 18 nov.) ; *S.-Dorval*, 300 (redate la l. du 18 déc., date que le texte paraît confirmer).

2220. [1857]. A Adolphe Duplomb. *Vincent*, I, 567 (frag.).

2221. [1857]. Au même. *Vincent*, I, 567 (frag.).

2222. [1857]. Au même. *Vincent*, I, 568 (frag.) [1].

2223. 1857. A [Armand Silvestre (?)]. *R monde mus.*, 1er févr. 1879, 74 (frag.).

## 1858

— 2 janv. A Charles-Edmond. Voir nº 2226.

— 4 janv. A Maurice. Voir nº 2224.

2224. 6 janv. Au même. *K*, IV, 308 (frag. sous la date du 4 janv.) et 380 (frag. sous la date du 6 janv.). — Aut., BHVP, G 1690 (mention postérieure : 6 nov., date impossible, la foire de La Châtre dont il est question a lieu le 5 janv.) ; copie, Lov., E 923, fol. 2 (nov. est corrigé par janv.).

2225. 9 janv. au soir. Au même. *K*, IV, 380 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1643 (mention postérieure : 1857, date impossible, car il est question de la mort de Rachel survenue le 3 janv. 1858) ; copie, Lov., E 923, fol. 5 (1857 est corrigé par 1858).

2226. Nohant, [9] janv. A Charles-Edmond. *Corr.*, IV, 125-127 (incompl. sous la date impossible du 2 janv. puisqu'elle parle de la mort de Rachel survenue le 3) ; *K*, IV, 306-307 (frag. inédit). — Copie du passage supprimé dans la *Corr.*, Lov., E 923, fol. 4.

2227. Jeudi soir, 13 janv. A Maurice. *Corr.*, IV, 127-130 (sous la date du 14 janv.) ; *K*, IV, 380, note 1, la redate du 13. — Aut., BHVP, G 1658.

2228. 13 janv. au soir. A René Luguet. *S.-Dorval*, 302-303. — Aut., Lov., E 914, fol. 294-295.

— 14 janv. A Maurice. Voir nº 2227.

2229. S. d. [Nohant, 15 janv. 1858, mention postérieure sur l'aut.]. Au même. *Corr.*, IV, 130-132. — Aut., BHVP, G 1659.

2230. Nohant, 16 janv. A Charles Duvernet. *Corr.*, IV, 133-137 (incompl.). — Copie du passage supprimé dans la *Corr.*, Lov., E 923, fol. 6.

1. N'ayant pas examiné les autographes de ces lettres à A. Duplomb, nous ne pouvons ni les redater avec certitude, ni être tout à fait sûrs, d'après la publication, que les 3 fragments appartiennent bien à 3 lettres différentes. Ce classement est donc présenté sous toutes réserves.

2231. Nohant, 16 janv. A Constant Moreau. *R univ.*, juillet-oct. 1950, 216.
2232. Nohant, 25 janv. A Charles-Edmond. *Corr.*, IV, 137-138.
2233. Nohant, 30 janv. Au même. *Corr.*, IV, 139-140.
2234. Nohant, 18 févr. Au même. *Corr.*, IV, 141-142.
2235. Nohant, 23 févr. A Émile Aucante. *Combat*, 17 avril 1958 (incompl.). — Aut., Lov., E 876, fol. 14-15.
2236. Nohant, 23 févr. A P.-M. Piétri. *Cat. Charavay*, n° 687, nov. 1952, pièce 24753 (frag.) ; *Combat*, 17 avril 1958. — Aut., coll. de M. Gaston Imbault.
2237. 1er mars. A Maurice. *Combat*, 17 avril 1958 (long frag.). — Aut., BHVP, G 1667 ; copie, Lov., E 923, fol. 18-19.
2238. 2 mars [1858, mention d'Aucante sur l'aut.]. A Émile Aucante. *Combat*, 17 avril 1958 (frag.). — Aut., Lov., E 876, fol. 16-17.
2239. Nohant, 3 mars. A Paul de Saint-Victor. *Corr.*, IV, 142-144.
2240. 4 mars. A Constant Moreau. *R univ.*, juillet-oct. 1950, 217.
2241. 10 mars. A Maurice. *Combat*, 17 avril 1958 (frag.). — Aut., BHVP, G 1669 ; copie, Lov., E 923, fol. 21.
2242. 12 mars [1858, mention postérieure sur l'aut., confirmée par le texte]. Au même. *RDM*, 15 août 1923, 856-857 (frag.) ; *Combat*, 17 avril 1958 (frag. inédit). — Aut., BHVP, G 1670 ; copie, Lov., E 923, fol. 22-23.
2243. Nohant, 12 mars. Au prince Napoléon (Jérôme). *Corr.*, IV, 144-145.
2244. Nohant, 15 mars. Au même. *RDM*, 15 août 1923, 855-856.
2245. Nohant, 25 mars. Au même. *Corr.*, IV, 145-147.
2246. 28 mars. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 406 (court frag. s. d.) ; *Rocheblave, G. S. et sa fille*, 236 (même frag. s. d.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 25.
2247. Nohant, 17 avril [1858, d'après le texte]. A Ernest Périgois. *Corr.*, IV, 148-151. — Aut., archives de Mme Bourrut-Lacouture.
2248. Nohant, 23 avril. Au même. *Corr.*, IV, 151-153. — Aut., archives de Mme Bourrut-Lacouture.
2249. Nohant, 25 avril. A Jacques Luguet. *E. Coupy, Marie Dorval*, 332-333 ; *S.-Dorval*, 304-305.
2250. 25 avril. A Maurice. *K*, IV, 383 (frag. sous la date fausse du 28 avril), 410 (frag.). — Aut., BHVP, G 1674 ; copie, Lov., E 923, fol. 30-31. — 28 avril. Au même. Voir n° précédent.
2251. 3 mai. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 407 (long frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 237-238 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 28-29.
2252. 3 mai. A Maurice. *K*, IV, 383. — Aut., BHVP, G 1675 ; copie, Lov., E 923, fol. 32.
2253. S. d. [8 mai 1858, mention postérieure sur l'aut.]. Au même. *K*, IV, 383 (frag.). — Aut., BHVP, G 1676 ; copie, Lov., E 923, fol. 33-34. — 19 mai. Au même. Voir n° suivant.
2254. 20 mai. Au même. *K*, IV, 384-385 (sous la date inexacte du 19 mai) ; *Toesca, Une autre G. S.*, 199-200 (sous la date du 19 mai). — Aut., BHVP, G 1679 ; copie, Lov., E 923, fol. 37-38.
2255. Nohant, 20 mai. A René Luguet. *S.-Dorval*, 305-306. — Aut., coll. de Mme Simone André-Maurois.
2256. 24 au soir, lundi [24 mai 1858, mention postérieure sur l'aut.]. A Maurice. *K*, IV, 385-387. — Aut., BHVP, G 1680 ; copie, Lov., E 923, fol. 39-40.
2257. Gargilesse, 30 mai, Nohant, 7 juin (cette l., écrite en deux fois, porte les deux dates). A Ernest Périgois. *Corr.*, IV, 153-156.

2258. 3 juin. A Stéphanie Geoffroy-Saint-Hilaire. *E. Gossot, M^me^ Pape-Carpantier, 1890*, 141-142 (frag.) ; *Cat. Victor Lemasle*, n° 213, pièce 1095 (frag.) ; *RHLF*, avril-juin 1930, 314 (frag., ces deux publ. sous la date du 3 juin) ; *Cat. vente Pelliot, 28-29 nov. 1933*, pièce 179 (frag.) ; *RHLF*, juillet-sept. 1935, 470 (court frag., ces deux publ. s. d.).
— Nohant, 5 juin. A Marie-Sophie Leroyer de Chantepie. Voir n° 2647.

2259. Nohant, 5 juin. A Victor Hugo. *R France*, 1^er^ déc. 1922, 504-505.

2260. Nohant, 8 juin. A Adolphe Guéroult. *La Presse*, 21 juin 1858.

2261. 9 juin. A Maurice. *Corr.*, IV, 159-161 (incompl. sous la date du 10 juin). — Aut., BHVP, G 1685.
— 10 juin. Au même. Voir n° précédent.

2262. 3 h. du matin, 16 juin. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 402-403 et 407-408 (longs frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 224-226 et 239-240 (mêmes frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 35-37.

2263. Nohant, 19 juin. A Charles Poncy. *Corr.*, IV, 162-163 (incompl.) ; *K*, IV, 387 (frag. inédit). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41189, fol. 5-6 ; copie du passage supprimé dans la *Corr.*, Lov., E 923, fol. 49.

2264. 19 juin [1858, d'après le texte]. A Caroline et René Luguet. *S.-Dorval*, 309-310. — Aut., coll. de M^me^ Simone André-Maurois.

2265. 26 juin. A Lemoine-Montigny. *Vincent*, I, 454 (frag.). — Aut., Lov., E 887, fol. 133-134.

2266. Nohant, 28 juin. Au colonel Ferri-Pisani. *Corr.*, IV, 164-165.

2267. Nohant, 30 juin. Au prince Napoléon (Jérôme). *RDM*, 15 août 1923, 858-860.

2268. Nohant, 21 juillet. Au colonel Ferri-Pisani. *S.-Dorval*, 326-328 (sous la date de 1859). — Copie, Lov., E 923, fol. 71.

2269. 25 juillet. A [un destinataire non désigné dans la publication]. *RR*, avril 1944, 127 (court frag.) et note 13 qui donne la date.

2270. Nohant, 26 juillet. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 408 (frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 241 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 38-39.

2271. Nohant, 1^er^ août. A Maurice. *Légendes rustiques, 1858* (cette l. sert de préface).

2272. 7 août. A E. Taillefert. *S.-Dorval*, 319. — Aut., coll. de M^me^ Simone André-Maurois.

2273. 9 août. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 408 (frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 241-242 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 40-41.

2274. Nohant, 14 août. A Lemoine-Montigny. *Vincent*, I, 454 et 455 (courts frag.). — Aut., Lov., E 887, fol. 137-140.

2275. S. d. [août (?) 1858 (?), date possible d'après le texte et la date de publication des *Idées anti-proudhonniennes*]. A Juliette Lamber. *J. Adam, Mes premières armes, 1904*, 83 (court frag. s. d.).

2276. 28 août. A Caroline Luguet. *S.-Dorval*, 321. — Aut., coll. de M^me^ Simone André-Maurois.

2277. Nohant, 4 sept. A Frédéric Villot. *Corr.*, IV, 166-168.

2278. Vendredi 10 7^bre^. A Pascal Muratori. *BFLS*, mai-juin 1954, 449-450 (le nom du destinataire a été mal déchiffré, la publ. porte Muraton). — Aut., Bibliothèque municipale, Châteauroux, AB 63, ms 123.

2279. Nohant, 18 sept. A Frédéric Villot. *Corr.*, IV, 168-170.

2280. 13 8^bre^ [1858, d'après le texte cette l. est postérieure à la mort de Gustave Planche]. A Aglaé Planche. *Regard, Planche*, II, 183. — Aut., Lov., E 915, fol. 79.

2281. 13 8bre. A Victor Borie. *Corr.*, IV, 170-171. — Aut., Lov., E 912, fol. 316-317.

2282. S. d. [16 oct. 1858, d'après le texte et celui de la l. suivante]. A Aglaé Planche. *Regard, op. cit.*, II, 184. — Aut., Lov., E 915, fol. 81-82.

2283. 16 8bre. A la même. *Pailleron, Dern. rom.*, 24-27 (incompl.) ; *Regard, op. cit.*, I, 355 (court frag.), II, 184, note (frag.). — Aut., Lov., E 915, fol. 83-84 ; copie, Lov., E 861 *ter*, fol. 396-397.

2284. Nohant, 21 oct. Au colonel Ferri-Pisani. *Corr.*, IV, 171-176.

2285. Nohant, 22 oct. A François Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 24 (frag. s. d.) ; *S.-Musset (Évrard)*, 111, note 1 (court frag. sous la date du 22 oct.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 21-22.

2286. Nohant, 8 9bre. A Constant Moreau. *R Univ.*, juillet-oct. 1950, 217.

2287. 13 [nov. 1858, d'après le texte qui se place entre celui de la l. inédite du 26 8bre et celui de la l. du 24 9bre]. A Lemoine-Montigny. *Vincent*, I, 440 (frag.). — Aut., Lov., E 887, fol. 145-146.

2288. 16 9 [nov. 1858, d'après le c. p. et l'inscription du destinataire : répondu 22 9bre 58]. A Constant Moreau. *R univ.*, juillet-oct. 1950, 217.

2289. Nohant, 20 9bre. A Édouard Charton. *Corr.*, IV, 176-178 (incompl.). — Aut., coll de Mme Simone André-Maurois.

2290. 28 9 [nov.]. A François Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 18, 21, 22, 23 (plusieurs courts frag.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 23-24.

2291. 24 9bre. A Lemoine-Montigny. *Vincent*, I, 440 (court frag. la référence à l'aut. est fausse). — Aut., Lov., E 887, fol. 147-148.

2292. 24 9bre (2e l. sous la même date). Au même. *Vincent*, I, 441 (court frag.). — Aut., Lov., E 887, fol. 149-150.

2293. 6 Xbre. Au même. *Vincent*, I, 440 et 441 (frag.). — Aut., Lov., E 887, fol. 153-154.

2294. Nohant, 9 déc. A Mme Arnould-Plessy. *Corr.*, IV, 178-179. — Aut., BHVP, G 2594.

2295. Nohant, 12 déc. A Eugène Fromentin. *L. Gonse, E. Fromentin*, 147-148 (incompl.) ; *R Paris*, 15 sept. 1909, 265-266.

2296. S. d. [13 Xbre 58, datée par la l. de Maurice à sa sœur écrite au vo de celle-ci]. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 408-409 (frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 242 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 4.

2297. Nohant, 17 Xbre. A Charles Poncy. *Corr.*, IV, 180-181. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41189, fol. 16-17.

2298. Nohant, 17 déc. A Eugène Fromentin. *R Paris*, 15 sept. 1909, 267.

2299. Nohant, 26 Xbre. A Jules Michelet. *R Paris*, 1er déc. 1904, 562. — Aut., BHVP, fonds Michelet, K 3.3.81, A 4832 (10).

2300. Nohant, 26 Xbre. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 296 (long frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2301. S. d. [26 déc. 1858, d'après le texte et celui de la l. précédente]. A Sophie Hetzel. *Hetzel*, 296 (long frag.). — Aut., archivesde M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2302. S. d. [28 déc. dit le texte, c. p. de l'enveloppe jointe : La Châtre, 29 déc. 58]. A Charles Poncy. *Corr.*, IV, 181-186. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41189, fol. 20-23.

2303. S. d. [fin déc. 1858]. A Jules Pierre. *R Berry*, avril-juin 1926, 44 (fac-sim. de la dernière page). — Aut., coll. Joseph Pierre.

2304. Nohant, 29 Xbre. A Mme Arnould-Plessy. *Corr.*, IV, 187-188 (incompl.). — Aut., BHVP, G 2595.

— S. d. [publiée parmi les l. de 1858]. A Caroline Luguet. Voir no 2189.

**1859**

2305. 14 janv. A Pauline Viardot. *Marix-Spire, Le Cas G. S.*, 581 (court frag.) ; *S.-Viardot*, 79-80 (court frag.).

2306. 14 janv. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 406 (court frag.) ; *Rocheblave, G. S. et sa fille*, 235 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 45-46.

2307. Nohant, 22 janv. A Lemoine-Montigny. *Vincent*, I, 440 (court frag.). — Aut., Lov., E 887, fol. 159-160.

2308. Nohant, 3 févr. A Eugène Fromentin. *R Paris*, 15 sept. 1909, 267. — Copie, BHVP, carton G 5921 (3).

2309. 14 févr. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 297 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.
— 17 févr. A Gustave Papet. Voir nº 2319.

2310. Nohant, 19 févr. A Octave Feuillet. *Corr.*, IV, 188-189.

2311. 24 févr. A Eugène Fromentin. *R Paris*, 15 sept. 1909, 268-269. — Copie, BHVP, carton G 5921 (3).

2312. Nohant, 27 févr. A Octave Feuillet. *Corr.*, IV, 190-193.

2313. Nohant, 29 févr. (cette date paraît inexacte, en 1859 il n'y avait pas de 29 févr., mais n'ayant pas vu l'aut. il nous est impossible de la rectifier). A Ludre-Gabillaud. *Corr.*, IV, 193-194
— 2 mars. A Caroline Luguet. Voir nº 2071.

2314. 4 mars. A François Buloz. *Pailleron, Dern. rom.*, 32 (frag.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 30.

2315. Nohant, 4 mars. A l'abbé Rochet. *Centre-Éclair*, 9 févr. 1950 (sous la date fausse du 14 mars). — Aut., coll. de M. Louis Monchoux.

2316. Nohant, 9 mars. A Frédéric Mistral. *Revue de langue et littérature provençales*, nº 1, 1960, 22. — Aut., archives de M. Frédéric Mistral, Maillane.
— 14 mars. A l'abbé Rochet. Voir nº 2315.

2317. Nohant, 14 mars [c. p. La Châtre, 14 mars 1859]. Au prince de Villafranca. *Livre*, 10 avril 1887, 111 ; *Maurois, Les Trois Dumas*, 285-286 (frag.). — Aut., Lov., E 915, fol. 526-528.

2318. Nohant, 16 mars. A Eugène Fromentin. *R. Paris*, 15 sept. 1909, 270. — Copie, BHVP, carton G 5921 (3).

2319. Nohant, 17 mars. A Gustave Papet. *Centre-Éclair*, 10 juillet 1939. — Aut., Lov., E 895, fol. 22-23.

2320. Nohant, 17 mars [c. p. de l'env. jointe : La Châtre, 18 mars 59, c. p. d'arr. Paris, 19 mars 59]. A Paul de Musset. *Cosmopolis*, 1er juin 1896, 780 ; *Sp. de Lov., V. hist.*, 241-242 (ces deux publ. sous la date du 18 mars) ; *Centre-Éclair*, 10 juillet 1939 (sous la date du 17 mars). — Aut., Lov., E 895, fol. 27, copie s. d. fol., 28.

2321. Nohant, 19 mars. A Eugène Fromentin. *R Paris*, 15 sept. 1909, 270-271. — Copie, BHVP, carton G 5921 (3).

2322. Nohant, 23 mars [1859, d'après le texte]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 298-299 (incompl.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2323. Nohant, 24 mars. A François Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 33 (frag.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 32.

2324. Nohant, 27 mars [c. p. La Châtre, 28 mars 59]. A Nathalie Sobolstchikoff. *K*, III, 551, note 1. — Aut., Bibliothèque de Léningrad.

2325. Nohant, 10 avril. A Louise Vallory. *F. Éon, G. S. et Louise Vallory, 1925*, 3 (tirage à part du *Divan*, avril 1925).

2326. Nohant, 13 avril. A LA MÊME. *F. Eon, op. cit.*, 4-6 (tirage à part du *Divan*, avril 1925).

2327. Nohant, 13 avril [1859, d'après le texte où il est question de *Lui et Elle* qui avait commencé à paraître le 10 avril]. A P.-J. HETZEL. *Hetzel*, 304 (incompl. sous la date du 15 avril). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2328. Vendredi [15 avril 1859, d'après le texte confirmé par l'agenda]. A CAROLINE LUGUET. *P. Cornuau, Bulletin d'aut.*, nº 54, pièce 2326 (frag.) ; *S.-Dorval*, 329. — Aut., coll. de Mme Simone André-Maurois.

2329. Dimanche matin [17 avril 1859, d'après l'agenda qui confirme le texte]. A EUGÈNE FROMENTIN. *R Paris*, 15 sept. 1909, 272-273 (sous la date : entre 1859 et 1862). — Copie, BHVP, G 5921 (3).

2330. Nohant, 7 mai [1850, d'après le texte confirmé par l'agenda]. A ROUVIÈRE. *La Mouche*, janv.-juin 1866, 50-51 (sous la date fausse de 1861).

2331. S. d. [vers le 15 mai 1859, d'après le texte confirmé par la l. inédite à Borie du 14 mai]. A SOLANGE. *RDM*, 15 mai 1905, 403-404 (incompl.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 229-231 (même texte, ces deux publ. sous la date 1859 seulement). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 53-54.

2332. Nohant, 21 mai. A FRANÇOIS BULOZ. *Pailleron, op. cit.*, 35 (courts frag. s. d. précise). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 34-35.

2333. 21 mai. A PAULINE VIARDOT. *RR*, avril 1944, 131-137 (long frag.). — Aut., Musée G. S. et de la Vallée Noire, La Châtre.

2334. Nohant, 25 mai [1859, d'après le texte]. A LOUISE VALLORY. *F. Eon, op. cit.*, 6-7 (tirage à part du *Divan*, avril 1925).

2335. S. d. [juin (?) 1859, d'après le texte cette l. est postérieure à la publ. de *L'Homme de neige*, *B. F.*, 28 mai 1859]. A JULIETTE LAMBER. *J. Adam, Mes premières armes*, 206 (frag. s. d.).

2336. 11 juillet. A SOLANGE. *RDM*, 15 mai 1905, 410 (frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 245-246 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 47-48.

— Nohant, 21 juillet. AU COLONEL FERRI-PISANI. Voir nº 2268.

2337. Nohant, 22 juillet. A EUGÈNE FROMENTIN. *GBA*, 1er mai 1880, 479 (frag.) ; *L. Gonse, E. Fromentin*, 156 (même frag.) ; *R Paris*, 15 sept. 1909, 271-272. — Copie, BHVP, carton G 5921 (3).

2338. 24 juillet au soir [c. p. La Châtre, 25 juillet 1859, c. p. d'arr. Montmartre, 26 juillet 1859]. A ÉMILE AUCANTE. *RR*, avril 1944, 133 (courts frag.). — Aut., Lov., E 876, fol. 186-188.

2339. Nohant, 2 août. A ERNEST FEYDEAU. *R Paris*, 15 févr. 1896, fol. 781-782. — Copie, Lov., E 917, fol. 375-376.

2340. 4 août. A FRANÇOIS BULOZ. *Pailleron, op. cit.*, 48, 64-65 (courts frag.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 36-37.

2341. 7 août. A P.-J. HETZEL. *Hetzel*, 316 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2342. Nohant, 11 août. A ERNEST FEYDEAU. *R Paris*, 15 févr. 1896, 782-785. — Copie, Lov., E 917, fol. 377-381.

2343. Nohant, 16 août. AU MÊME. *R Paris*, 15 févr. 1896, 785-787. — Copie, Lov, E 917, fol. 382-383.

2344. 23 août. A PIERRE BOCAGE. *Lettres aut. composant la coll. de M. Alfred Bovet, décrites par Étienne Charavay, 1885*, 322, pièce 882 (frag. et fac-sim. de la fin).

2345. Nohant, 25 août. AU PRINCE NAPOLÉON (JÉRÔME). *Corr.*, IV, 194-196.

2346. Nohant, 28 août. A VICTOR HUGO. *R France*, 1er déc. 1922, 506-507.